This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Class 2228.34.5

Harvard College Library.

BEQUEATHED BY

CHARLES DUDLEY MARCH,

OF GREENLAND, N. H.

(Class of 1880).

Received Sept. 9, 1889.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

13275.31

ÉTUDES

DE MŒURS ET DE CRITIQUE

SUR LES

POËTES LATINS

DE LA DÉCADENCE

PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

« Il faut compter parmi les causes le destin,
« dont c'est la loi dure et éternelle que ce qui
« a atteint le plus haut point de grandeur re-
« tombe, hélas! plus vite qu'il n'était monté,
« au dernier degré de la décadence. »
(SÉNÈQUE le Rhéteur, *Controv.* I, préf. 7.)

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LES POËTES LATINS

DE LA DÉCADENCE

Digitized by Google

663. — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes, 7

Digitized by Google

ÉTUDES

DE MŒURS ET DE CRITIQUE

SUR LES

522-13
2

POËTES LATINS

DE LA DÉCADENCE

PAR

D. NISARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

« Il faut compter parmi les causes le destin,
« dont c'est la loi dure et éternelle que ce qui
« a atteint le plus haut point de grandeur re-
« tombe, hélas! plus vite qu'il n'était monté
« au dernier degré de la décadence. »
(SÉNÈQUE le Rhéteur, *Controv.* I, préf. 7.)

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

Droits de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

Class 2228.34.9
~~13275.31~~

Sept. 9, 1889.

March Bequest.

Digitized by Google

JUVÉNAL

OU

LA DÉCLAMATION

Digitized by Google

I. Juvénal, satirique indifférent.
II. La déclamation et les déclamateurs.
III. Quintilien, panégyriste de la déclamation.
IV. Influence de la déclamation sur le talent de Juvénal.
V. Tableau de la catastrophe de Séjan.
VI. Action de la satire sur les mœurs. — Horace et Juvénal.
VII. Politique de Juvénal.
VIII. Les chrétiens.
IX. Quelques personnages des satires de Juvénal.
X. Juvénal souriant et déridé.

Digitized by Google

JUVÉNAL

ou

LA DÉCLAMATION

Il y a sur la vie de Juvénal quinze ou vingt lignes qu'on attribue généralement à Suétone, et qui sont en effet dans la manière froide et laconique de ce chroniqueur de l'empire romain. Il y est dit que Juvénal naquit à Aquinum, ville du pays des Volsques; qu'on ne sait s'il fut le fils ou l'enfant adoptif d'un riche affranchi; que le milieu de sa vie se passa dans les écoles des rhéteurs, à déclamer par fantaisie et par loisir; qu'ayant lu à quelques amis une satire fort applaudie contre l'histrion Pâris, favori de l'empereur Domitien, et contre un poëte qui était aux gages de cet histrion, il se sentit poussé par ce premier succès à cultiver ce genre d'écrit; que sous le règne d'Adrien, où furent recueillies et publiées toutes ses satires, la malveillance ayant vu dans ses vers des allusions injurieuses au temps présent, il fut exilé en Égypte vers l'âge de quatre-vingts ans, et

Digitized by Google

chargé, par dérision, du commandement d'une cohorte; que ce fut là qu'il mourut, peu de temps après, de chagrin et d'ennui... Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce poëte; et encore ne faut-il pas lire cette courte notice avec le secours des commentateurs, car ils trouvent moyen d'obscurcir ce peu de lumière par leur penchant à voir partout des mystères, et à ne vouloir aller aux choses que par le chemin le plus détourné.

Onze empereurs se succédèrent du vivant de Juvénal :

Claude, homme d'un esprit lent et mou, sous qui régnèrent les affranchis et les femmes impudiques; Néron, qui devrait être aussi célèbre par ses inepties que par ses cruautés; Galba, avare et médiocre, ayant eu des vertus avant d'être empereur, et qu'on aurait toujours cru digne du trône s'il n'y était jamais monté; Othon, brave et efféminé, qui s'arrangeait les cheveux devant un miroir avant de se jeter dans la mêlée, et qui se lavait le visage avec du pain trempé dans du lait, prince abandonné au luxe et aux astrologues, de peu de capacité, mais de beaucoup de cœur, et qui n'eut pas besoin, comme Néron, qu'un affranchi lui poussât la main pour l'aider à se poignarder; Vitellius, goulu et ridicule, d'une cruauté crapuleuse, qui se donnait, au sortir de table, le plaisir de faire égorger lentement, devant lui, un de ses créanciers; Vespasien, qui commença sa fortune par la faveur de Caligula et l'amitié de Narcisse, disgracié par Néron pour s'être assoupi deux fois pendant que Néron était en scène, frugal et cruel quand il fut

Digitized by Google

empereur, et d'une avarice si étrange qu'il mit un impôt jusque sur l'urine; Titus, son fils, prince aimable, qui avait été élevé à la cour de Néron, et qui avait failli s'empoisonner en approchant ses lèvres de la coupe préparée pour Britannicus, dont il était l'ami, rare et grand exemple d'un prince de mœurs relâchées, dissipateur, enclin aux maîtresses, qui devient honnête homme sur le trône et qui se corrige tout à coup par où les bons eux-mêmes devenaient mauvais; Domitien, que Juvénal appelle un *Néron chauve*, triomphateur qui achète la paix aux barbares; qui fait des lois contre l'adultère et vit en adultère public avec sa nièce; qui assassine cette nièce, voulant la faire avorter; tyran effroyable qui couvre l'empire de délateurs, et qui trouve pourtant Tacite pour le servir, Martial pour le flatter, Quintilien pour l'assister comme consul; Nerva, sage et excellent vieillard, dont Pline le jeune a dit qu'après avoir remis l'empire à Trajan il avait dû mourir, afin de ne rien faire de mortel et d'humain après une œuvre immortelle et divine; Trajan, débauché et gourmand dans l'intérieur de son palais, mais en public très-bon prince, humain et juste, malgré ses persécutions contre les chrétiens, lesquelles étaient plutôt d'une mauvaise politique que d'un méchant homme; enfin, Adrien, ayant des vices infâmes et faisant d'excellentes lois, croyant à Jupiter et épargnant les chrétiens, aimant la poésie, et envoyant mourir dans les sables de l'Égypte un poëte octogénaire pour une misérable allusion.

Durant ce siècle, la société romaine commence son

Digitized by Google

agonie lente et ignoble; les vieilles vertus du passé y meurent une à une, et l'avenir n'en a point à mettre à leur place. Il n'y a plus que les rhéteurs et leurs écoliers qui parlent de la ville éternelle; le peu qu'il y a de sages ou de gens avisés n'y croit plus ou s'en moque. Assurément Néron faisait plus pour sa durée en mettant le feu aux vieux édifices pour les rebâtir à neuf, que les bons princes en y établissant de bonnes lois; car les bonnes lois ne peuvent rien sur une société qui se dissout pièce à pièce, et même, meilleures elles sont, plus c'est une preuve qu'elles viennent trop tard, tandis que des maisons neuves et des rues rebâties peuvent au moins tenir quelque temps contre le fer et le feu des barbares. Les croyances étaient éteintes et la foi morte; c'est pourquoi les cérémonies religieuses se faisaient avec plus de pompe que jamais; le chef de l'État prenait le titre de souverain pontife, et la religion était passée tout entière dans les formes. Au lieu de croyances, on avait les superstitions des vieilles femmes, cette maladie des peuples dégénérés et des mauvaises consciences. Les honneurs allaient aux riches, aux nobles, aux délateurs, race avide et souple, qui trouvait son compte sous tous les empereurs, en sachant passer à temps sous les enseignes de celui qui devait vaincre. Des sectes, mais point de philosophie pratique; des stoïciens portant une longue barbe, un sourcil froncé, un manteau troué, mais n'ayant rien au cœur; plus d'études sérieuses; la luxure énervant les corps et les âmes; l'éloquence, sans liberté, sans comices, sans gravité, se prostituant à de lâches panégyriques ou à plaider le pour

Digitized by Google

et le contre. De là des arguties puériles, des idées vides et des paroles au vent, devenant un art qui avait des professeurs et des disciples et de magnifiques écoles aux frais du trésor public, où les fils des grandes familles, qui devaient entrer un jour au sénat, s'instruisaient à tourner des adulations au prince, pour le temps où il leur demanderait des conseils.

Dans tout l'empire, des soldats, des grands, de la populace, mais point de classe intermédiaire où pût se former à la longue une nation nouvelle ; car, d'une part, ceux qui touchaient à la classe des grands finissaient par s'y confondre, soit en copiant ses habitudes de servilité et d'orgueil, soit en offrant au prince leurs services comme délateurs ; d'autre part, ceux qui touchaient à la populace trouvaient avantage à s'y confondre, soit pour avoir leur part dans les distributions de viande et d'argent que faisaient les patrons riches, soit, quelquefois, pour échapper à la servitude. Ils se mêlaient à cette foule qui suit la fortune et qui n'a de haine que pour les vaincus, la seule puissance que flattèrent les Césars, la seule qui osât s'impatienter si les Césars se faisaient trop longtemps attendre aux jeux du cirque, la seule qui pût forcer Néron, retenu à table entre Pâris et Poppée, à jeter sa serviette par la fenêtre, en signe qu'il allait venir.

Digitized by Google

I. — Juvénal satirique indifférent.

Juvénal vécut au milieu de cette décadence. Malgré le laconisme de son historien, il est aisé, je crois, pour quiconque a fait une étude un peu profonde de ce poëte, de déterminer quels durent être son caractère et sa conduite. J'insiste sur la nécessité d'une étude profonde, parce que, s'il est vrai qu'il n'y a aucun genre de poésie qui soit plus le produit du temps que la satire, laquelle en tire tous ses matériaux et y prend toutes ses couleurs, il n'est pas également vrai que la satire soit toujours l'expression fidèle du caractère de l'auteur, ni que l'homme s'y découvre à première vue sous le poëte. Cela est applicable à presque tous les satiriques, mais particulièrement à Juvénal. Il semble, dès l'abord, que ce soit un homme chaud et passionné, de la trempe d'âme de Thraséas, qui se soulage de sa résignation par des cris de colère, et auquel la fortune a refusé de protester par une belle mort contre le siècle monstrueux où il a vécu. Mais en y revenant, on croit s'apercevoir que cet homme est indifférent, qu'il sue quelquefois à dire des choses froides, que son indignation est plutôt de tête que de cœur, et que le fond de toute sa philosophie, c'est peut-être l'insouciance d'Horace, avec une âme plus fière, et probablement des mœurs plus chastes. Telle est l'opinion qui m'est restée de Juvénal. Voici les raisons qui m'y ont conduit.

D'abord, Juvénal était l'ami de Martial. Cette ami-

Digitized by Google

tié devait être très-étroite, s'il faut en croire l'épigramme suivante où le poëte appelle son ami *mon Juvénal*.

A UN CALOMNIATEUR

« Toi qui essayes de me brouiller avec *mon Juvénal*,
« langue perfide, que n'oseras-tu pas dire ? Tes calom-
« nies auraient rendu Pylade odieux à Oreste, Piri-
« thoüs ennemi de Thésée... »

AD MALEDICUM

Cum *Juvenale meo* quæ me committere tentas,
Quid non audebis, perfida lingua, loqui?
Te fingente nefas, Pyladen odisset Orestes,
Thesea Pirithoi destituisset amor...
(Liv. VII, ép. 24.)

Je n'achève pas l'épigramme, qui se termine par un trait fort sale. Mais on peut croire, d'après cette citation, que la liaison de nos deux poëtes était étroite ; et certes, ils y trouvaient un grand charme, puisque la calomnie essayait de les brouiller. Or, on a vu ce qu'était Martial, bon homme sans doute, et bien meilleur que sa renommée, mais d'un caractère trop facile et de mœurs trop libres pour l'austère Juvénal des *Satires*, sinon pour le Juvénal expliqué et éclairci tel que je l'entends.

Il faut dire que Juvénal ne nomme pas une seule fois son ami ; mais on n'en saurait conclure qu'il ne le payait pas de retour, car, à deux ou trois exemples près, Juvénal ne nomme jamais les personnes vivantes. C'est par le même scrupule qu'il n'adresse ses satires à aucun homme puissant, à la différence d'Horace, soit

Digitized by Google

qu'il ne veuille ni les compromettre ni se compromettre lui-même, soit qu'il ne se trouvât dans Rome aucun personnage qui voulût être associé aux vertueuses protestations d'un honnête homme.

Dans une autre épigramme, Martial envoie à son ami des noix de son champ pour cadeau de fête aux Saturnales :

« Je t'envoie des noix de mon petit champ, élo-
« quent Juvénal; c'est mon cadeau des Saturnales. »

De nostro, facunde tibi Juvenalis, agello
Saturnalicias mittimus ecce nuces. (Liv. XII, ép. 91.)

Je ne cite pas les deux derniers vers, qui sont aussi du genre graveleux. Enfin, dans une petite pièce plus longue et fort jolie, Martial, retiré à Bilbilis, raconte à son ami le plaisir qu'il éprouve à se reposer de trente ans de fatigues, dans un sommeil long *et qui n'est pas toujours chaste;* le jour, à quitter la toge incommode pour un vêtement de campagne plus court et plus léger, ou à se chauffer à un foyer bien nourri, que la fermière *couronne de nombreuses marmites.*

Multa villica quem coronat olla. (Liv. XII, ép. 18.)

Puis vient encore une confidence de libertin : car il est piquant que dans les trois pièces adressées par Martial au grave Juvénal, au rigide censeur des mœurs romaines, il y ait trois grosses impuretés. Cela prouve encore une fois que les deux poëtes ont été très-bons amis, et que notre satirique n'était pas aussi roide dans son commerce qu'il l'est dans ses livres. Il ne se faisait pas scrupule d'ailleurs de hanter le quartier

Digitized by Google

bruyant de Suburra, qu'habitaient les courtisanes, ni de se fatiguer sur le grand et le petit Célius à faire sa cour aux grands, ni d'éventer son visage avec le pan de sa toge, au seuil de leurs palais, ainsi que le dit encore son ami Martial [1].

En outre, Juvénal n'était d'aucune secte ; il n'avait étudié ni les cyniques ni les stoïciens, qui n'en diffèrent que par le costume ; et la simplicité d'Épicure, vivant content des légumes de son petit jardin [2], ne l'avait pas rendu épicurien. Indifférent, comme Horace, aux querelles philosophiques, peu soucieux de l'avenir, il prenait volontiers son parti d'une société qu'il méprisait en secret, aigre et amer dans la forme, mais insouciant dans le fond, et s'étonnant qu'Héraclite eût tant pleuré sur nos travers. Il comprenait mieux le rire de Démocrite, lequel, ne pouvait mettre le pied dans la rue sans éclater, quoique, dit Juvénal, il ne fût pas à Rome, et qu'il ne vît ni les faisceaux, ni les litières, ni le préteur assis sur un char au milieu du cirque, les épaules chargées de la tunique de Jupiter, et la tête écrasée sous le poids d'une couronne, ni la longue file de clients qui le précédaient, ni le sceptre d'ivoire qu'il balançait dans sa main, ni les trompettes qui l'annonçaient, ni les Romains, en robes blanches, marchant, pour quelques pièces d'argent, à la tête de ses chevaux [3]. Juvénal ne pensait pas que la gloire d'avoir sauvé son pays valût le danger que Cicéron courut pour elle, ni qu'il fallût pour

1. Martial, livre XII, épigramme 18.
2. Juvénal, satire XIII, vers 121.
3. Juvénal, satire X.

Digitized by Google

faire un chef-d'œuvre compromettre le repos que donnent l'obscurité et même la sottise : « Car, dit-il, « Cicéron aurait pu mépriser les poignards d'Antoine « s'il eût toujours parlé de la façon suivante : »

O Rome fortunée
Sous mon consulat née!

O fortunatam natam me consule Romam! (Satire x.)

Enfin l'indifférence de Juvénal se trahit souvent soit par une conclusion moqueuse et froide qui termine un morceau de passion, soit par quelque trait déclamatoire qui glace tout à coup l'indignation du lecteur, et qui lui fait douter si le poëte croit à ce qu'il dit. Il y en a de nombreux exemples.

Dans la satire VIII, vers la fin, il parle du supplice que méritait le parricide Néron, et il nous épouvante par la peinture simple qu'il en fait. Puis tout à coup, comme on s'attend à quelque rapprochement philosophique entre la mort que la fortune accorda à Néron et celle dont il était digne, Juvénal se met à comparer son crime avec le crime d'Oreste. Il pèse très-sérieusement les motifs et les intentions d'Oreste, et il nous dit « qu'il ne tua ni Hélène ni Hermione, qu'il ne chanta « jamais sur un théâtre, et qu'il ne fit pas de poëme « sur l'incendie de Troie...[1] » Belle indignation, vraiment!

Dans la satire XV, après avoir raconté qu'un homme de Coptos, en Égypte, fut dévoré par des hommes de

1. In scena nunquam cantavit Orestes
Troïca non scripsit.....

Digitized by Google

Tentyra, parce que les deux villes n'adoraient pas les mêmes dieux; que ces insensés se disputèrent des lambeaux du cadavre, et que ceux qui n'avaient pu prendre part au festin pressèrent la terre entre leurs doigts, afin de sucer au moins quelques gouttes de sang, Juvénal compare ce crime du fanatisme avec la nécessité où se trouvèrent les habitants d'une ville assiégée de manger leurs femmes et leurs enfants; et il trouve que la conjoncture était bien différente, *sed res diversa*, et que les malheureux assiégés méritaient d'obtenir leur pardon de ceux mêmes qui leur avaient servi de nourriture. Ensuite il explique, dans une longue tirade que Boileau eut le tort d'allonger en l'imitant, que les serpents ne mangent pas les serpents, que le sanglier robuste épargne le jeune sanglier, que les ours vivent en très-bonne intelligence... et il finit ainsi :

« Que dirait Pythagore, où ne fuirait-il pas, s'il « était témoin de ces horreurs, lui qui s'abstint de la « chair des animaux aussi scrupuleusement que de la « chair humaine, et qui ne se permit pas même toute « espèce de légumes ? »

. . . . . Quid diceret ergo
Vel quo non fugeret, si nunc hæc monstra videret
Pythagoras, cunctis animalibus abstinuit qui
Tanquam homine, et ventri indulsit non omne legumen?

La satire Ire pourrait être la meilleure preuve de ce singulier mélange d'indignation et d'insouciance qui caractérise l'œuvre de Juvénal. Notre poëte, après un piquant début, annonce son projet d'écrire contre les vices de son temps. Il choisit, parmi ces vices, les plus

Digitized by Google

monstrueux, afin de faire sentir au lecteur la nécessité de sa censure, et de justifier l'indignation qui lui a fait prendre les tablettes de cire et le stylet d'acier. Si l'on regarde la forme, jamais homme ne fut plus emporté ni plus vertueusement colère que Juvénal. Si l'on regarde le fond, ce sont plutôt des habitudes d'école qui mènent l'écrivain qu'une vraie colère qui transporte le moraliste.

Voyez quelle âpre impatience dans les interrogations qui suivent :

« Il est difficile de ne pas écrire des satires en pré-
« sence de tels vices. Car quel est l'homme assez peu
« las de cette ville odieuse, assez insensible (*ferreus*)
« pour se contenir, s'il vient à rencontrer la nouvelle
« litière de l'avocat Mathon, toute pleine de cet obèse
« personnage...? Dirais-je quelle colère brûle et des-
« sèche mon cœur...? Quoi ! tous ces vices ne me paraî-
« traient pas mériter qu'on rallumât la lampe d'Ho-
« race? Quoi ! je ne les flagellerais pas de mes vers...?
« Ne m'est-il pas permis de remplir de larges tablettes
« en plein carrefour...? Qui peut dormir au milieu de
« ces pères qui corrompent des brus avares, au milieu
« d'épouses infâmes et d'adolescents souillés par l'a-
« dultère? Non; et si la nature a refusé le don de la
« poésie, l'indignation dicte des vers, quels qu'ils
« soient, *des vers tels que nous en faisons Cluvié-*
« *nus et moi.* »

Quelle chute après toute cette colère et toutes les descriptions qui suivent chacune de ces interrogations précipitées ! Tant d'indignation finir par une épigramme contre un mauvais poëte !

Digitized by Google

Le latin rend encore le désappointement plus complet :

Difficile est saliram non scribere. Nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam fereus, ut teneat se,
Causidici nova quum veniat lectica Mathonis
Plena ipso ?
. . . . . .
Quid referam quanta siccum jecur ardeat ira?...
. . . . . .
Hæc ego non credam Venusina digna lucerna?...
Hæc ego non agitem?...
. . . . . .
Nonne libet medio ceras implere capaces
Quadrivio?...
. . . . . .
Quem patitur dormire nurus corruptor avaræ,
Quem sponsæ turpes, et prætextatus adulter?
Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest ; — quales ego vel Cluvienus...

Boileau a dit aussi, après Juvénal :

Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard...

Seulement le trait est en harmonie avec ce qui précède. Boileau vient de s'avouer incapable de chanter dignement les victoires de Louis XIV, et s'invite, lui et Cotin, à garder le silence. Le trait est plaisant tout à la fois et opportun, quoique pris à Juvénal. Je n'en conclus pas qu'il ne soit pas plaisant ni en son lieu dans le poëte latin : je ne fais pas ici une critique du poëte, mais je juge l'homme, ou plutôt les deux hommes qui sont en Juvénal, le fougueux écrivain de l'école et le moraliste assez insouciant. Or, à mon sens, c'est l'écrivain de l'école qui se montre dans les protestations d'implacable colère que vous venez de

Digitized by Google

lire, et c'est le moraliste insouciant qui montre l'oreille dans ces quatre mots de la fin.

. . . . . Quales ego, vel Cluvienus.

II. — La déclamation et les déclamateurs.

Tout le secret du caractère et du talent de Juvénal est dans cette phrase de sa courte biographie : *Il déclamait souvent.* Mais que signifie ce mot?

La déclamation, comme les lectures publiques, était une des institutions de l'empire. Les professeurs étaient nommés par l'empereur, et entretenus aux frais du trésor. La déclamation avait des écoles publiques ; mieux traitée en cela que les lectures, auxquelles l'État n'affectait aucune salle spéciale. D'ailleurs, comme les lectures, la déclamation avait été un usage avant d'être une institution. Du temps même de la république, on déclamait. Quand la guerre civile éclata, Pompée fut obligé d'interrompre un cours de déclamation pour monter à cheval et recommencer la guerre. Il se fiait tellement à son nom et craignait si peu César que, pendant que celui-ci gagnait des batailles, il s'exerçait à l'art de la parole et faisait des amplifications orales, comme si la parole eût dû être longtemps encore, à Rome, l'instrument du pouvoir. Auguste, tout en disputant le monde à Antoine, déclamait dans les camps, sous la tente dictatoriale, pendant que ses amis se battaient pour lui; soit qu'il voulût atténuer par cet avantage le mauvais effet de sa nullité militaire, soit plutôt qu'il songeât dès lors à

Digitized by Google

autoriser de son exemple ce puissant moyen de diversion aux ressentiments politiques, et à déshonorer l'art de la parole, si puissant à Rome, en le prostituant à de puérils exercices, et en salariant comme rhéteurs ceux qu'il aurait pu craindre comme orateurs.

Déjà, tout enfant, Auguste avait prononcé l'oraison funèbre de Julie, son aïeule[1]. C'était la coutume, dès ce temps-là, qu'on fît apprendre aux fils des riches patriciens des discours composés ou corrigés par leurs maîtres. Néron, au commencement de son règne, récita des déclamations attribuées à Sénèque[2]. Claude offrait de gros honoraires à un professeur de déclamation, homme de talent et de renom, pour l'attacher à son palais, et il lui confiait les princes de la maison impériale. Caligula, dans les causes les plus graves, en plein sénat, se décidait pour celle qui fournissait le plus aux lieux communs, réglant ainsi son équité d'après ses habitudes de plaider le pour et le contre, et préférant un coupable facile à justifier à un innocent difficile à défendre[3]. Aussi l'institution était prospère; le caprice d'un empereur la mettait au-dessus de la justice.

La déclamation, ce n'est plus l'éloquence naturelle, ni même l'éloquence de l'art; c'est l'éloquence de procédé.

Il y a en effet trois époques bien distinctes dans l'histoire de l'éloquence.

1. Suétone, *Vies des douze Césars*, Auguste, VI.
2. Suétone, *ibidem*, Néron, VIII.
3. Suétone, *ibidem*, Caligula, LX.

Digitized by Google

Dans la première, l'éloquence est le langage naïf et énergique des passions. Cette éloquence n'exclut pas l'adresse ni les autres moyens de capter l'attention des hommes; elle sait ménager son auditoire; elle s'insinue dans les esprits, elle tâte les dispositions de ceux dont elle veut obtenir la faveur; mais tout cela est sans préparation. C'est de l'art, si vous voulez, mais un art qui naît en même temps et à la même heure que le sentiment qui va parler. L'occasion, l'expérience, une heureuse organisation, une facilité naturelle de parole, choses qui ne s'apprennent pas dans les traités, voilà ce qui fait toute l'éloquence de cette première époque, éloquence spontanée, sans traditions, sans mélange de conventions oratoires, qui sort naturellement de l'homme. C'est l'éloquence des époques peu civilisées et des hommes qui ne sont l'œuvre que d'eux-mêmes : l'orateur de ces époques, c'est Ulysse.

« Quand Ulysse, consulté, s'était levé de son siége,
« debout, les yeux fixés un moment vers la terre,
« tenant son sceptre immobile, il paraissait semblable
« à un homme qui n'a aucune habitude de la parole.
« D'autres fois vous eussiez dit qu'il était privé de
« raison. Mais quand il faisait sortir sa grande voix
« de sa poitrine, et que ses paroles tombaient comme
« des flocons de neige, alors aucun mortel n'eût dis-
« puté à Ulysse l'empire de l'éloquence[1]. »

Dans la deuxième époque, l'orateur étudie longtemps les ressources de l'action et de la prononcia-

1. Homère, *Iliade*, chant III, vers 216.

Digitized by Google

tion : ou bien il récite des vers tout d'une haleine, en gravissant en arrière; ou bien il roule des cailloux dans sa bouche; ou bien enfin il compose son action devant un miroir, ne voulant s'en rapporter qu'à ses yeux de l'effet qu'il devra produire[1].

Voilà déjà deux éloquences, l'une naturelle, l'autre artificielle. Les théories vont s'emparer de la seconde; les rhéteurs seront contemporains des orateurs. A côté de Démosthène on verra Isocrate et Isée : l'un représentant l'éloquence douce et insinuante; l'autre, l'éloquence qui tonne et qui foudroie. Démosthène aura même pris des leçons d'Isée. Cependant la gravité des affaires, la liberté de la tribune, l'influence de la parole dans le gouvernement, soutinrent l'éloquence contre les raffinements amollissants de l'art; et même, pendant un moment unique, l'instinct et l'art, s'aidant et se fortifiant l'un l'autre, produisirent les chefs-d'œuvre de l'éloquence. Deux époques analogues, deux gouvernements qui tombent, deux libertés qui vont mourir, inspirent à trois siècles d'intervalle les deux plus grands orateurs des temps anciens, Démosthène et Cicéron.

Toutefois, dès le lemps de Cicéron, l'éloquence tourne au procédé, et c'est ce grand orateur lui-même qui prépare la décadence de l'art oratoire, comme Ovide devait préparer la décadence de la poesie.

Tous les préceptes, j'allais dire toutes les recettes de la troisième espèce d'éloquence, se trouvent dans l'*Orateur* de Cicéron. Si ce grand écrivain se fût

1. Démosthène faisait tour à tour ces trois choses.

Digitized by Google

borné à donner des principes de morale et de probité oratoire, à indiquer des lectures et des modèles, à tracer des plans d'éducation littéraire, son livre n'aurait causé aucun dommage à la vraie éloquence. Mais l'habitude du succès, trop d'estime pour toutes les petites ressources de métier que lui avait suggérées la longue pratique de son art, l'amenèrent à discuter gravement, dans son *Orateur*, s'il convient que l'orateur se frappe le front et dérange ses cheveux en l'essuyant. Il préparait ainsi les théories oratoires de l'âge suivant, et la dernière transformation de l'éloquence en un procédé dont les rhéteurs débitaient les recettes.

Dans la troisième et dernière époque, au temps de Juvénal, l'orateur sera le produit plus ou moins complet des prescriptions suivantes, les unes positives, les autres négatives.

Voici quelques-unes des prescriptions positives.

Avant de commencer, quand l'huissier a appelé l'affaire, il n'est pas indécent de se frotter la tête, de regarder ses mains, de faire craquer ses doigts, de feindre une grande contention d'esprit, de marquer son anxiété par des soupirs. Il faut se tenir debout, le pied gauche tant soit peu en avant, les bras légèrement détachés des flancs, la main droite se déployant, au moment de commencer, un peu hors du sein, par un geste plein de modestie, et attendant le signal.

Quand on est en pleine plaidoirie ou en pleine déclamation (car l'art est le même pour l'éloquence pratique et pour l'éloquence d'apprentissage), il faut pro-

Digitized by Google

noncer avec une sorte d'abandon et de négligence les périodes les plus habilement tissues, et faire quelquefois semblant de réfléchir et d'hésiter sur les choses qu'on sait le mieux.

Si vous avez une longue période à soutenir, n'allez pas reprendre brusquement haleine, ce qui est d'un homme mal-appris, mais rassemblez toutes vos forces pour la dire tout d'un trait, en ayant soin que cela ne soit pas trop long, se fasse sans bruit et sans qu'on le remarque.

Quand le plaidoyer touche à sa fin, laissez tomber votre toge en désordre, pour que la passion se montre par là. Si vous êtes en sueur, gardez-vous bien de prendre votre mouchoir pour vous essuyer le front, et ne compromettez pas toute votre affaire en dérangeant vos cheveux. Il est vrai qu'à ce sujet les avis sont partagés. Pline le jeune ne hait pas cette espèce de désordre; il trouve piquant que l'on ait vers la fin quelque faux air de la Sibylle. Mais Quintilien le défend formellement, lui qui prend soin de la pose de son orateur, comme Lysippe ou Phidias des attitudes de leurs statues. Pline le jeune incline au mauvais goût; l'avis de Quintilien vaut mieux.

Les prescriptions négatives sont innombrables :

Ne faire des gestes que tous les trois mots;

Ne point mettre ses doigts dans son nez;

Ne point tousser ni cracher à chaque instant, ni tirer avec effort du fond de sa poitrine une âcre pituite, ni incommoder ses voisins de salive, ni respirer par le nez;

Ne pas trop avancer la poitrine ni le ventre, parce

Digitized by Google

que cette attitude courbe la partie postérieure du corps, ce qui est indécent;

Ne pas étendre à la fois le pied et la main du même côté; ne pas trop écarter les jambes, ce qui a quelque chose d'obscène, surtout lorsqu'il s'y joint de l'agitation;

Ne pas se dandiner, sous peine de se faire accuser, par les mauvais plaisants, de parler dans un bateau et de chasser les mouches;

Ne pas se laisser aller dans les bras de ses clients, à moins d'un abattement réel;

Ne pas se promener chaque fois qu'on a prononcé une phrase à effet, ce qui est presque aussi ridicule que de s'arrêter tout à coup pour mendier des applaudissements par son silence; quant à boire et à manger en plaidant, c'est un ridicule où ne tombent même pas les derniers orateurs.

Outre les prescriptions générales, il y a des prescriptions spéciales pour les gestes, pour les vêtements, pour la voix.

Il y a de jeunes déclamateurs qui adaptent la mesure aux gestes, ce qui leur donne l'air de machines. Quintilien, sur cette partie délicate de l'éloquence, renvoie à un certain livre de Plotius et de Nigidius touchant le geste, livre pour lequel ces deux grands maîtres avaient cru devoir associer leurs lumières. Il indique en outre un excellent traité anonyme sur le point où doit descendre et monter la main.

Pour le vêtement, il convient que la tunique descende un peu au-dessous des genoux, par devant, et par derrière, jusqu'au milieu des jarrets. Plus bas,

Digitized by Google

ne sied qu'aux femmes; plus haut, qu'aux gens de guerre.

Il ne faut pas s'envelopper la tête de couvertures de laine, ni les jambes de bandelettes, ce qui est d'un malade; ni s'entourer le bras gauche de sa robe, ce qui est d'un furieux; ni la prendre par le bas et la rejeter sur l'épaule droite, ce qui est affecté; mais tenir une partie de sa robe retroussée sous le bras gauche, ce qui est fier et délibéré.

On blâme certains jeunes gens de maisons riches qui plaident ou déclament les doigts chargés de bagues.

Pour la voix, les prescriptions tiendraient un volume. Il ne la faut avoir ni sourde, ni rude, ni rauque, ni dure, ni roide, ni épaisse, ni mince, ni vaine, ni menue, ni vague, ni crue, ni enfantine, ni molle, ni efféminée [1], mais la tenir entre les sons très-graves et les sons très-aigus, qui ne conviennent qu'à la musique. Trop basse, la voix manque de mordant; trop élevée, elle risque de se rompre. Il faut avoir soin que les mots sortent entiers de la bouche, et ne point les manger, comme font tant d'orateurs. La prononciation doit être égale, et non pas sautillante comme celle qui mêle témérairement les longues et les brèves, les graves périodes aux phrases courtes, qui brouille tout, qui rompt toutes les mesures, prononciation boiteuse pour tout dire. La condition pour l'avoir ornée, c'est une voix facile, grande, heureuse,

1. Deinde, si ipsa vox non fuerit surda, rudis, immanis, dura, rigida, vana, præpinguis, aut tenuis, inanis, acerba, pusilla, mollis, effeminata... (Quintilien, *Institutions oratoires*, livre XI, 3.)

Digitized by Google

souple, ferme, douce, longue, claire, pure, fendant l'air et se posant sur les oreilles [1]. Le souffle ne doit pas être trop fréquent, sous peine de couper la phrase, ni prolongé jusqu'à manquer tout à fait, ce qui est d'une poitrine épuisée et d'un homme qui respire après être resté longtemps sous l'eau. Enfin, pour bien plaider et bien déclamer, il faut se promener souvent, se faire frictionner, s'abstenir d'amour, digérer facilement. Telle est l'éloquence, dans la dernière époque; et il semble que jamais l'on n'en disserte plus subtilement que quand on ne l'a plus.

III. — Quintilien panégyriste de la déclamation.

C'est pourtant le grave Quintilien, cet esprit si sain, si judicieux, qui avait, dit-on, conservé le dépôt du goût, qui du moins recevait d'assez gros appointements pour le conserver; c'est le défenseur officiel de toutes les bonnes traditions, qui a donné ces recettes d'éloquence, dans un style ingénieux, délicat, coloré, et bien digne d'un meilleur emploi! C'est dans Quintilien que vous trouvez tous les secrets du procédé oratoire; c'est l'admirateur de l'Ulysse d'Homère, de Démosthène, de Cicéron, qui se charge de faire un homme éloquent, un orateur accompli, avec des gestes de mime, une voix de chanteur, des poses de comédien, et tout un appareil de petites précautions, de petites qualités, de petites grâces, de petits mensonges.

1. Ornata est pronuntiatio, cui suffragatur vox facilis, magna, beata, flexibilis, firma, dulcis, durabilis, clara, pura, secans aera et auribus sedens. (Quintilien, *Institutions oratoires*, livre XI, 3.)

Digitized by Google

La plus grande preuve qu'il n'y a rien à faire contre les décadences littéraires, ce sont toutes ces graves prescriptions de Quintilien. Il croyait régenter son siècle, et son siècle lui imposait, en réalité, le plus puéril de ses travers!

Quintilien ne défend pas l'éloquence; il n'en défend que la pantomime. Un esprit plus profond serait remonté à la source des choses et, au lieu de tant s'occuper de la tenue de l'orateur, il aurait cherché ce qui pouvait rajeunir l'éloquence dans un pays sans liberté, sans forum, où, faute d'affaires qui suscitassent naturellement l'éloquence, on en cherchait l'ombre dans des causes imaginaires; où l'on supposait des fils demandant l'interdiction de leur père, des citoyens demandant au sénat l'autorisation de s'ôter la vie, Annibal délibérant, après la bataille de Cannes, s'il doit marcher sur Rome; où l'on conseillait à Sylla de rentrer dans la vie privée; à Marius de faire sa paix avec Sylla; à César, de tendre la main à Pompée; où de vieux soldats criaient à tue-tête : « Voici les bles-« sures que j'ai reçues pour la liberté! Voici l'œil que « j'ai perdu à vous défendre! » Dans ces vains exercices, une promptitude trompeuse remplaçait la réflexion; l'esprit devenait indifférent pour la vérité; la moralité des raisons n'était comptée pour rien; la gloire n'était pas de trouver les bonnes, mais de n'en chercher longtemps aucune; la honte était d'hésiter, non de se tromper ni de manquer de sens. Le choix des sujets, parmi lesquels on préférait les plus bizarres et ceux où les situations étaient le plus violentes, accoutumait les jeunes gens à l'exagération ou au

Digitized by Google

raffinement; de telle sorte qu'un homme élevé dans les écoles ne pouvait plus parler naturellement de la mort de sa femme ou de son fils, alors même qu'il en était accablé.

Quintilien en offre un exemple frappant. Avant d'être époux et père dans la réalité, nul doute qu'il n'eût été époux et père dans les déclamations de l'école. Aussi bien, on recommandait aux déclamateurs de lire et d'étudier Ménandre, parce que, alternativement pères, fils, soldats, paysans, riches, pauvres, ayant pour tâche tantôt de se mettre en colère, tantôt de supplier, tour à tour doux et traitables, durs et hautains, ils trouvaient tous ces caractères dans Ménandre, admirablement tracés, au dire des anciens.

Quintilien avait eu apparemment quelque douleur paternelle à exprimer, ce qui se faisait d'ordinaire avec un luxe d'injures vagues contre la fortune. Quand donc il éprouva pour son compte les sentiments qu'il avait déclamés dans les écoles lors de son apprentissage, et qu'il lui fallut pleurer tour à tour, avec des larmes vraies, trois morts prématurées, celle de sa femme, âgée de dix-neuf ans, celle de son plus jeune fils, puis celle de son fils aîné, il mêla involontairement, dans la peinture de ses regrets de mari et de père, les exagérations de l'école aux accents d'un cœur déchiré.

Les plaintes éloquentes par lesquelles commence le livre VI sont marquées de ce double caractère; et pourtant on dirait qu'il se méfie de ses souvenirs, qu'il a peur d'être éloquent dans le goût de l'école :

Digitized by Google

car il se défend de toute arrière-pensée d'écrivain et d'orateur; il ne veut pas qu'on voie de prétention littéraire dans ces tristes confidences. « Je ne mets point « de faste dans ma douleur, s'écrie-t-il, je ne cherche « point à grossir mes larmes[1]. » Hélas! n'est-ce pas déjà une prétention, que d'annoncer qu'on n'en veut pas avoir?

Voici ce qui est du vrai père :

« Cet enfant était plein de caresses pour moi; il me « préférait à ses nourrices, à l'aïeule qui veillait à « son éducation, à toutes les personnes qui sont le « plus agréables à l'enfance. »

Mais la raison que donne Quintilien de ces caresses et de cette préférence est du faux père de l'école :

« C'était, dit-il, un piége de la fortune pour me « rendre sa perte plus poignante[2]. »

Ce qui suit est encore du vrai père :

« O mon enfant, ô mes espérances déçues, ai-je pu « voir tes yeux s'éteindre et ton âme s'exhaler; ai-je « pu tenir dans mes bras ton corps froid et inanimé, « et pourtant recouvrer mes sens et respirer encore « l'air vital? Ah! j'ai bien mérité les tourments que « j'endure et les pensées poignantes qui me déchirent! « Toi qui venais d'être honoré de l'adoption d'un « consul, et qui pouvais prétendre un jour aux hon-

1. « Non sum ambitiosus in malis, nec augere lacrymarum causas volo... »

2. « Illud vero insidiantis, quo me validius cruciaret, fortunæ fuit ut ille mihi blandissimus me suis nutricibus, me aviæ educanti, me omnibus qui sollicitare illas ætates solent, anteferret. »

Digitized by Google

Digitized by Google

instant à la douleur vraie;
eur, l'ap le aux sou-
ris. Singu et bien incu-
où trois s irréparables,
illesse solit re, le plus amer
la vie, un cœur réduit, pour
à de stériles distractions d'a-
malheurs à la fois ne peuvent
crivain supérieur une page de véri-
n'était pas, comme on l'a dit, par
cession au goût du temps qu'un
de l'esprit de Quintilien cherchait
er au public contemporain par ces
Quintilien, ni aucun autre écrivain,
nérile calcul : il avait en lui, à son insu,
de ce non-sens universel qui avait empoi-
aux sources de la pensée. Dans un temps
ourait soi-même avec emphase, comment
ns emphase la mort des siens ! Je puis bien
un caractère qui se conserve sain et droit
xtrême corruption des mœurs, mais je ne con-
un esprit qui se sauve tout entier de l'extrême
tion des lettres. C'est que le nombre des tenta-
dont le caractère peut avoir à se défendre est
urs limité, tandis que les tentations qui peuvent
er l'esprit sont aussi nombreuses que ses idées,
t-à-dire qu'elles sont sans nombre.

La déclamation faisait peut-être plus de mal encore
la poésie qu'à l'éloquence. Dans l'éloquence, du
ins, il y a une partie de fait qui demande de la rai-
n, de la logique ; et, quelle que soit d'ailleurs la dé-

Digitized by Google

« neurs de ton père adoptif; toi, destiné pour gendre « à un préteur, ton oncle maternel; toi, désigné par « l'espérance universelle pour faire revivre parmi « nous les beaux temps de l'éloquence, je t'ai perdu, « et, père sans enfants, je ne survis que pour souf- « frir [1]!... »

Mais le faux père de l'école n'est pas loin. Il va se trahir, dans la phrase qui vient après, par un trait de bel esprit et par une bravade de stoïcien :

« Ah! si je consens non pas à aimer, mais à sup- « porter la lumière du jour, cet effort sera ta ven- « geance; car c'est en vain que nous mettons tous nos « maux sur le compte de la fortune : nul n'est long- « temps malheureux que par sa faute [2]. »

Cette dernière phrase en particulier est d'autant plus vaine que deux lignes plus loin, Quintilien entrevoit la possibilité de se calmer, et demande l'indulgence du public pour le retard qu'il a mis à publier son ouvrage. Quand on a l'intention de vivre, on ne débite pas des aphorismes de suicide; il n'est pas de bon goût de prêcher le courage aux autres, dans un endroit où l'on se fait plus lâche qu'on n'est.

Au reste, tout ce préambule est mêlé de sentiments vrais et d'habitudes d'éducation. La douleur de rhé-

1. « Tuos ne ego, o meæ spes inanes, labentes oculos, tuum fugientem spiritum vidi? Tuum corpus frigidum exsangue complexus, animam recipere, auramque communem haurire amplius potui? Dignus his cruciatibus, quos fero, dignus his cogitationibus. Tene consulari nuper adoptione ad omnium spes honorum patris admotum; te, avunculo prætori generum destinatum; te, omnium spe, Atticæ eloquentiæ candidatum, superstes parens tantum ad pœnas, amisi?...»

2. « Et, si non cupido lucis, certe patientia vindicet te reliqua mea ætate; nam frustra mala omnia ad fortunæ crimen relegamus : nemo, nisi sua culpa, diu dolet... »

Digitized by Google

torique le dispute à chaque instant à la douleur vraie; l'esprit se substitue au cœur, l'apostrophe aux soupirs, l'exclamation aux cris. Singulière et bien incurable décadence, que celle où trois morts irréparables, la perspective d'une vieillesse solitaire, le plus amer désenchantement de la vie, un cœur réduit, pour toute joie sur la terre, à de stériles distractions d'amour-propre, tant de malheurs à la fois ne peuvent pas inspirer à un écrivain supérieur une page de véritable éloquence! Ce n'était pas, comme on l'a dit, par une sorte de concession au goût du temps qu'un homme du sens et de l'esprit de Quintilien cherchait à se recommander au public contemporain par ces fausses beautés. Quintilien, ni aucun autre écrivain, ne faisait ce puéril calcul: il avait en lui, à son insu, une portion de ce non-sens universel qui avait empoisonné jusqu'aux sources de la pensée. Dans un temps où l'on mourait soi-même avec emphase, comment pleurer sans emphase la mort des siens! Je puis bien concevoir un caractère qui se conserve sain et droit dans l'extrême corruption des mœurs, mais je ne conçois pas un esprit qui se sauve tout entier de l'extrême corruption des lettres. C'est que le nombre des tentations dont le caractère peut avoir à se défendre est toujours limité, tandis que les tentations qui peuvent égarer l'esprit sont aussi nombreuses que ses idées, c'est-à-dire qu'elles sont sans nombre.

La déclamation faisait peut-être plus de mal encore à la poésie qu'à l'éloquence. Dans l'éloquence, du moins, il y a une partie de fait qui demande de la raison, de la logique; et, quelle que soit d'ailleurs la dé-

Digitized by Google

cadence intellectuelle d'une époque, il s'y trouve toujours, quoiqu'en petit nombre, des juges sains et exigeants qui préservent l'art de la parole du non-sens et de l'absurdité. Mais dans la poésie, comme il y a plus de vague, il y a aussi plus de prise à la corruption. Les poëtes élevés dans les écoles, côte à côte avec les avocats, ayant les mêmes maîtres et les mêmes préceptes, n'en retenaient que ce qui pouvait prêter aux développements poétiques, le goût des descriptions, par exemple, ou des lieux communs de morale, selon qu'ils aspiraient à la gloire de l'épopée ou qu'ils se sentaient portés vers la satire.

On comptait deux sortes de déclamations, les *suasoriæ* et les *controversiæ*. Les premières, roulant plus particulièrement sur des sujets philosophiques hors de toute discussion, sur des aphorismes de morale, sur l'éloge des lois, de la vertu, des mœurs, toutes matières qui permettent une logique un peu lâche, étaient données aux enfants et aux poëtes pour la même raison, c'est-à-dire pour le vague des sujets. Les secondes, qui consistent davantage en discussions, en débats judiciaires, en examens de témoignages, enfin, en critiques beaucoup plus qu'en éloges, et qui appartenaient plus spécialement au genre délibératif, étaient traitées par les personnes plus mûres et par les aspirants au barreau. Il y avait en outre les déclamations *traitées* et les dèclamations *colorées : tractatæ et coloratæ*. Les déclamations *traitées* étaient celles dont le rhéteur donnait la matière et les principales dispositions. Les déclamations *colorées* devaient être, matière et plan, de l'invention des écoliers. Il fallait

Digitized by Google

être d'une certaine force pour être admis à réciter des déclamations *colorées*. J'estime que Juvénal devait avoir souvent cet honneur ; car, si on lui donne parmi ses camarades d'école la place que peut lui mériter son livre, nul doute qu'il ne fût le plus habile faiseur de déclamations *colorées*.

Dès qu'un enfant avait la mémoire prompte et la langue déliée, on lui donnait une matière à traiter. Il la développait selon les recettes. Le maître la lui rendait corrigée et augmentée ; après quoi il l'apprenait par cœur et, à jour dit, il la récitait devant un auditoire, le même auditoire qui servait aux lectures publiques. Car, malgré les efforts des poëtes pour exclure des lectures publiques les déclamations en prose, le même homme étant presque toujours poëte et prosateur, lisant ou déclamant, l'usage avait prévalu qu'on récitât les déclamations *colorées*, et les mêmes patients servaient à tout. Pline le jeune lisait ses plaidoyers aux mêmes amis qui venaient d'entendre ses poésies légères.

Voici quelques-unes de ces matières :

— Une ville menacée de la famine envoie un député pour acheter des blés, avec ordre de revenir à jour fixe. Le député part, fait ses achats ; mais, au retour, il est poussé par la tempête vers une autre ville. Il y vend ses blés le double du prix d'achat, et avec cet argent il achète une provision double de celle qu'il devait rapporter. Mais dans l'intervalle, la ville affamée mange les corps de ses citoyens. Le député arrive et est décrété d'accusation ; accusation de *cadavre mangé*, *pasti cadaveris*.

Digitized by Google

— Un riche et un pauvre possédaient deux jardins contigus. Le riche avait dans le sien des fleurs, le pauvre des abeilles. Le riche se plaignit que ses fleurs fussent picorées par les abeilles du pauvre, et exigea de celui-ci qu'il les changeât de lieu; mais, comme le pauvre n'en voulut rien faire, le riche fit empoisonner ses fleurs : toutes les abeilles du pauvre périrent. Le riche est cité par le pauvre devant la justice.

— Un homme avait un fils aveugle qu'il avait institué son héritier. Peu après, il lui donna une belle-mère et le relégua dans une partie secrète de la maison. Une nuit, pendant que le père était couché près de sa femme, il fut assassiné; on trouva le lendemain, dans la blessure, l'épée du fils, et tous les murs, depuis la chambre à coucher du père jusqu'à l'appartement du fils, souillés de traces de doigts ensanglantés. L'aveugle et la belle-mère s'accusent réciproquement.

— Une mère voyait dans son sommeil son fils, qu'elle avait perdu : elle en fit la confidence à son mari. Celui-ci alla trouver un enchanteur et fit exorciser le tombeau. La mère cessa de voir son fils : elle accuse son mari de mauvais traitements.

— Un riche et un pauvre, ennemis mortels, avaient chacun trois enfants. La guerre ayant éclaté, le riche, nommé général, part pour le camp. Le bruit courut qu'il trahissait la république; le pauvre s'avança dans l'assemblée du peuple et se porta son accusateur : le peuple furieux lapida les enfants du riche. Celui-ci, ayant été vainqueur dans la guerre, revint dans sa patrie; il demanda la tête des enfants du pauvre; celui-ci s'offrit seul à sa vengeance. Le riche voulait la

Digitized by Google

mort des enfants ; les lois étaient formelles : le traître devait être puni de mort, et le calomniateur souffrir la même peine, s'il était convaincu.

— Deux amis, dont un seul avait sa mère, étant partis pour un voyage lointain, furent poussés par la tempête sur un rivage où régnait un tyran. La mère, ayant appris que son fils était détenu par le tyran, perdit les yeux à force de pleurer. Le tyran promit aux deux jeunes gens qu'il relâcherait l'un d'eux pour aller voir sa mère, à condition qu'il revînt à jour fixe reprendre ses fers; au cas contraire, celui qui resterait devait payer pour l'absent. Le fils part et revoit sa mère; mais celle-ci le retient en vertu de la loi qui défend aux fils d'abandonner leurs parents dans le malheur. Le fils s'oppose à cette loi.

— Deux jumeaux, qui avaient leur père et leur mère, tombèrent malades. On consulta les médecins, qui déclarèrent que tous deux étaient atteints du même mal. Tous désespéraient de les sauver, excepté un, qui promit de guérir l'un des deux enfants, s'il pouvait interroger les organes vitaux de l'autre. Le père l'ayant permis, il ouvrit l'enfant, et examina les organes. L'autre guérit; mais le père fut accusé par sa femme d'avoir tué son fils.

— Les deux fils d'un riche et d'un pauvre ennemis étaient liés d'amitié tendre. Le fils du riche, étant pris par les pirates, écrit à son père pour son rachat. Celui-ci ne s'en tourmentant pas, le fils du pauvre part, apprend que son ami a été vendu à un donneur de jeux, et il arrive dans la ville le jour même des jeux, au moment où son ami allait combattre comme

Digitized by Google

gladiateur. Il demande et obtient du donneur de jeux de remplacer le fils du riche, et fait promettre à celui-ci de nourrir son père indigent : il est tué dans le combat. Le fils du riche, de retour dans sa ville, donne des aliments au père de son ami : il est renié et déshérité par son propre père.

Il est remarquable que ces causes factices faisaient souvent allusion à la vieille inimitié du riche et du pauvre.

Tels étaient les sujets donnés aux jeunes gens pour exercer leur imagination et leur goût. Il faut avouer que ces divers choix, et d'autres plus bizarres encore qu'il n'est pas dans mon propos d'énumérer, s'ils étaient propres à faire divaguer l'imagination, ne l'étaient guère à former le goût. En général, ces sujets présentent uniformément deux caractères, la subtilité et l'exagération. Les situations sont à la fois recherchées et violentes. Recherchées, elles habituaient l'esprit aux raisonnements tirés de loin, c'est-à-dire presque toujours faux; violentes, elles le transportaient toujours hors de la vie commune, hors de la vraie donnée des passions humaines. Mais c'est pour cela même qu'on en faisait l'objet des premières études, parce que tout le monde est propre de bonne heure à mal raisonner et à se tromper sur les caractères; et dans la Rome déclamatoire, l'important était d'avoir, dans le moins de temps possible, un certain talent passable de plaider également le pour et le contre, et de n'être jamais à court de raisons, bonnes ou mavaises.

Les pères étaient à ce sujet d'une exigence que

Digitized by Google

Quintilien déplore. Ils voulaient des orateurs avant la robe prétexte, et des logiciens avant la première barbe. Il fallait qu'on vantât leurs enfants, non de leurs joues roses et fleuries, ni de leurs espièglerie d'écoliers, mais de leur belle prononciation et de leur capacité précoce. Quintilien lui-même, par une contradiction trop commune, ne put échapper à cette vanité paternelle. Ce qu'il regrettait dans son plus jeune fils, enfant de cinq ans, c'est, le croirait-on ? « le calme de son âme et l'élévation de ses sentiments ! » Passe encore pour la gentillesse de ses propos, passe pour ses étincelles d'esprit (*ingenii igniculos*), quoique le regret paternel dût s'exagérer le babil plus ou moins piquant d'un enfant ; mais le calme de son âme ! qu'aurait-il dit de Thraséas ou de Caton ? Ce qu'il regrette dans l'aîné de ses fils, dans son Quintilien, autre enfant de dix ans, ce ne sont plus des fleurs (*flosculos*), comme dans le premier, mais des fruits tout formés, c'est une facilité pour apprendre et une ardeur d'étude dont l'excellent père n'avait jamais vu d'exemple ; il en jure par ses malheurs et par les mânes sacrés de ce cher fils ! c'est un son de voix agréable et clair, une extrême facilité à prononcer les deux langues, comme s'il eût été également né pour l'une et pour l'autre ; c'est, enfin, cette contention d'esprit prématurée qui, aux approches de la mort, et jusque dans son délire, ramenait le pauvre enfant aux études de son apprentissage oratoire. Peut-être mourait-il victime de cet orgueil impatient que Quintilien reprochait à d'autres pères, lesquels du moins n'avaient pas le tort d'être aussi éclairés que lui !

Digitized by Google

Les plus sages adoptaient ce tempérament-ci. Les enfants n'obtenaient la permission de déclamer qu'après un devoir bien fait et une matière bien développée. La déclamation n'était plus le but, mais le prix des études. Ils lisaient alors leur propre ouvrage, et c'était un moyen puissant d'émulation, disaient ces sages; oui, si l'auditoire eût été sévère et n'eût pas applaudi souvent le père dans la personne du fils. Mais, dans la pratique, cette émulation n'était qu'un piége dangereux, et ceux qui avaient le plus d'ardeur se gâtaient le plus vite. Pour le résultat, j'aime autant les pères impatients que les pères sages; d'autant plus que les premiers pouvaient avoir sur les seconds l'avantage de n'être pas dupes d'une institution qui favorisait leurs vues ambitieuses. Les sages, songeant gravement à améliorer ce qu'il fallait détruire, et proposant des amendements à la méthode de faire pousser des orateurs comme des champignons, pouvaient bien n'être que de grands enfants.

IV. — Influence de la déclamation sur le talent de Juvénal.

Ce fut au milieu de ces fausses passions, de ces mœurs exagérées, de ces événements embrouillés de l'école, parmi des pirates enchaînés sur le rivage, des tyrans ordonnant à des fils de couper la tête à leurs pères, des oracles consultés en temps de peste, et répondant qu'il fallait immoler aux dieux trois jeunes filles ou davantage [1]; ce fut dans le bruit

1. Pétrone, *Satiricon*, I.

Digitized by Google

confus des *tourments du pauvre*, des *jumeaux languissants*, des *sépulcres enchantés*, des *poisons versés*, des *cadavres mangés*, des *abeilles du pauvre*, des *ôtages d'un ami*, titres bizarres qu'on donnait aux déclamations [1], que Juvénal se prépara aux mâles inspirations de la poésie satirique. Ce fut après de longues années passées dans ce monde faux, dans cette atmosphère de vices sortis du cerveau des rhéteurs, qu'il songea à jeter un regard sévère et sain sur le monde où il vivait, sur cette fange de vices réels qui fermentait autour de lui. Il apporta dans ce travail une imagination remplie de passions extraordinaires, et je ne sais quelle habitude d'indignation factice qui devait lui grossir tous les objets, une sorte de colère de tête, prompte à éclater dans les mots, sans attendre que l'âme et la pensée fussent montées à ce ton.

Juvénal écrivit tard. Or, à l'âge où l'on peut supposer qu'il remplit ses tablettes de cire, pour parler comme lui, il ne pouvait plus guère avoir d'illusions, même sur cet art de la déclamation qu'il avait cultivé obscurément, non pour s'avancer au barreau ni pour se pousser à la cour, mais peut-être pour tuer le temps, ou simplement pour s'effacer. Aussi se moque-t-il, en deux ou trois endroits, des déclamations et de ceux qui en enseignent l'art à la jeunesse. « Et moi « aussi, dit-il plaisamment, j'ai conseillé à Sylla d'aller « chercher le sommeil dans la condition privée [2]. »

1. Gemini languentes; supulcrum incantatum; venenum effusum; tormenta pauperis; cadaveris pasti; apes pauperis; amici vades, etc.
2. Juvénal, satire I, vers 15.

Digitized by Google

Et ailleurs : « Voilà Vectius, le rhéteur, au milieu « de ses nombreux élèves, qui s'exercent à juger « les tyrans [1]. » Et ailleurs, faisant allusion à leurs chaires silencieuses : « Plus de ravisseurs, dit-il; « les poisons répandus se taisent; plus de mari « ingrat et méchant. Les rhéteurs se font avocats, et « vont plaider au barreau de vrais procès [2]. »

Il est vrai qu'en un autre endroit, il paraît leur vouloir du bien, car il se plaint qu'on paye plus cher les maîtres de musique, auxquels, dit-il, on prodigue l'or, tandis que les rhéteurs sont rétribués en rations de blé [3].

Quoi qu'il en soit, quand Juvénal s'aperçut des ridicules de l'institution, il était trop tard pour s'en corriger. Il ne put s'affranchir des lieux communs où il avait passé ses plus belles années. L'exagération, le luxe des développements, l'amour du paradoxe, cette colère sans conviction, et par cela même sans mesure, tous ces ressouvenirs des habitudes de l'école, faussèrent son génie naturellement nerveux et sobre : car, ainsi que le remarque Pétrone, ceux qui étaient nourris dans ces exercices ne pouvaient pas plus conserver un goût pur que ceux qui vivent dans les cuisines ne peuvent sentir bon [4].

Il est arrivé à Juvénal que plus la nature de son talent était antipathique avec les procédés de l'école, plus ce talent a dû être altéré par une longue et malheureuse pratique de ces procédés. Par exemple,

1. Juvénal, satire VII, vers 150.
2. Juvénal, satire V, vers 168.
3. Juvénal, satire VII, vers 174.
4. Pétrone, *Satiricon*, I.

Digitized by Google

le talent de Juvénal est principalement un talent de style; ce style est savant subtil, et d'une trame si serrée que la pensée y étouffe dans plus d'un endroit. On ne peut pas lire Juvénal avec paresse, à bâtons rompus, comme Horace; il faut le lire avec toutes ses facultés tendues et comme avec une loupe, tant il veut faire entrer de choses sous les mots. Or, dans l'école, le style enseigné, c'est le style abondant, plein, périodique, quoique ce ne soit que le style lâche et diffus qu'on en rapporte. Que résultera-t-il de cette contradiction entre la nature du talent de Juvénal et son éducation? Ne pouvant lâcher son style, c'est son sujet qu'il lâchera; ou plutôt, selon que le caractère ou l'habitude dominera, il sera serré jusqu'à l'excès pour des choses qui demanderaient du développement, ou développé jusqu'à l'épuisement pour des choses qui demanderaient peu de mots; contradiction qui le rend inégal et le fait lire avec fatigue.

Juvénal était fait pour des compositions calmes, reposées, où il eût été plus occupé de se châtier que de s'étendre, et plus soucieux de donner à toutes les parties de sa pensée la précision et le fini d'un bas-relief que de déborder comme le rhéteur Isée [1]. Mais l'école lui ayant enseigné l'art de s'emporter et de courir comme la bacchante, il s'emporte et il court; toutefois, on sent qu'il est retenu par une main invisible, ce qui le fait paraître déjà tout haletant au bout de quelques pas. Tour à tour l'inspiration et l'école se

1. *Isæo torrentior.* (Juvénal, satire III, vers 74.)

Digitized by Google

le disputent, mais ni l'une ni l'autre ne peut l'avoir tout à fait ; de là son allure pénible : quand il déclame, il n'a pas la suite superficielle ni la facilité d'un bon déclamateur ; quand il pense fortement et se serre, il n'a pas cette simplicité qui est la clarté des poésies profondes.

Juvénal se sert peu de la forme du dialogue ; il enseigne, il déclame, comme du haut d'une chaire ; il soutient une thèse à la manière des rhéteurs ; il déploie un art infini, qui éblouit et qui fatigue ; il applique la pompe de l'épopée aux choses les plus vulgaires, et il est si grave, jusque dans ses obscénités, qu'on voit bien qu'il ne s'y plaît pas comme à des souvenirs de libertinage, mais comme à des hardiesses de son art. Il a peu d'invention poétique ; il s'en tient à son thème, sans s'égarer à droite et à gauche, comme fait Horace, lequel se met en route sans parti pris, et change de sujet dans son trajet. Voilà pourquoi il est si difficile de donner un titre précis aux satires d'Horace, au lieu qu'on peut résumer par un mot chacune de celles de Juvénal. En outre, Juvénal est toujours en colère ; ses plaisanteries, souvent très-fines, ne sont jamais gaies. On sent que s'il n'avait pas été aux écoles, il aurait pu rire de bon cœur ; mais son rire est celui d'un homme qui se croit tenu à tant de gravité qu'il veut rester grave même en riant ; ou bien, si vous voulez, c'est le rire d'un homme qui a perdu l'habitude de rire. On aime encore mieux sa colère plus apparente que vraie, qui ressemble un peu à celle de ses camarades d'étude, quand ils faisaient la leçon à un tyran.

Digitized by Google

Sous le cynisme effronté de Pétrone, sous sa gaieté libertine, il y a plus de colère réelle et plus d'arrière-pensées courageuses que sous l'indignation de Juvénal. C'est peut-être pour cela que Pétrone conspira contre Néron et s'ouvrit les veines, au lieu que Juvénal ne conspira contre personne, et mourut dans son lit. Toutefois son exaltation fait, à première vue, une singulière illusion. On a presque honte, en le voyant si emporté, de se sentir plus froid que lui ; mais quand on l'a lu de plus près, c'est lui qu'on trouve froid. On s'aperçoit bientôt qu'il est monté sur un trépied auquel il manque le dieu ; et si, dans ce moment-là, il tombait sous la main quelques-unes de ces pensées de Tacite, si pleines de mélancolie et de découragement, ou seulement une phrase sèche et nue de Suétone, où le fait est raconté et comme enregistré sans réflexions on serait assurément plus ému.

V. — Tableau de la catastrophe de Séjan.

Un des plus beaux morceaux, non-seulement du recueil de Juvénal, mais de la poésie latine, c'est assurément le tableau de la chute de Séjan. La satire des Vœux n'a pas de plus bel endroit, et cette satire est elle-même la meilleure de Juvénal. Le poëte y est dans tous ses avantages; le morceau est sans défaut, et pourtant l'impression qu'on en reçoit n'est pas celle que produisent les œuvres parfaites. A quoi cela tient-il? à ce que la déclamation a passé par là. On va en juger.

Voici le morceau :

« Il en est que précipite le pouvoir, objet d'une si

Digitized by Google

« violente envie; ils sont accablés par la longue et « brillante liste de leurs honneurs. Les statues des- « cendent de leur base et suivent le câble. La hache « brandie contre les roues mêmes du char les met en « pièces; elle brise jusqu'aux jambes des chevaux « innocents. Déjà le feu petille, déjà, dans la fournaise « embrasée par le soufflet, rougit cette tête adorée du « peuple : le colossal Séjan éclate et se dissout. Et de « cette face, la seconde de l'univers, voici qu'on fabri- « que des vases, des bassins, des poêles à frire, des « cuvettes !

« Orne donc ta maison de laurier; conduis au Ca- « pitole un taureau blanc : Séjan est traîné au croc « et livré en spectacle ! Et tout le monde de se réjouir. « — « Quelles lèvres il avait et quel visage ! Jamais, « croyez-m'en, je n'ai aimé cet homme. Mais sous « quelle accusation a-t-il succombé? quel délateur, « quels indices, quels témoins l'ont dénoncé? — Rien « de tout cela. Une longue et verbeuse lettre est ve- « nue de Caprée. — Fort bien; je n'en demande pas « plus. — Mais que fait la tourbe de Rémus? — Ce « qu'elle a toujours fait; elle passe du côté de la for- « tune, et elle hait les condamnés. Ce même peuple, « si Nursia [1] eût accompli les vœux du Toscan, et si « la vieillesse sans défiance du prince eût été accablée, « ce même peuple, à l'heure où je parle, proclamerait « Séjan Auguste. Depuis que nous ne vendons plus « nos suffrages, il ne se soucie plus de rien; lui, qui « jadis distribuait commandements, faisceaux, lé-

1. Ville d'Étrurie où Séjan était né.

Digitized by Google

« gions, tout, il se tient chez lui ; il n'a que deux « soucis et ne désire que deux choses : du pain et des « jeux. »

« — On dit qu'il en périra bien d'autres. — N'en « doutez pas, la fournaise est vaste ; je viens de ren- « contrer tout pâle mon ami Brutidius, près de l'autel « de Mars. Je tremble qu'Ajax vaincu ne sévisse, pour « avoir été mal défendu. Courons vite, et pendant que « le cadavre gît sur le rivage, allons donner un coup « de pied à l'ennemi de César. Mais surtout soyons vus « de nos esclaves, de peur qu'ils ne démentent leur « maître, et ne le fassent traîner en justice la gorge « serrée. — « Tels sont les propos qu'on tient sur Sé- « jan. Voilà ce que la foule murmure tout bas. »

« Veux-tu être salué à l'égal de Séjan ? avoir tout ce « qu'il avait, donner à l'un la chaise curule, à l'autre « le commandement des armées, passer pour le tuteur « du prince confiné sur l'étroit rocher de Caprée, avec « son troupeau de Chaldéens[1] ? Tu veux du moins « commander des primipiles, des cohortes, une élite de « chevaliers, un camp dans Rome ? — Pourquoi non ? « Ceux mêmes qui ne veulent pas tuer, sont jaloux de « le pouvoir. Mais cet éclat, ce bonheur, sont-ils de si « grand prix qu'il faille les payer de tant de maux ? »

« Aimes-tu mieux porter la prétexte, comme ce mi- « sérable qu'on traîne au croc, que d'être une puis- « sance à Fidène ou à Gabies, ou bien un pauvre édile « en haillons, jugeant des délits de fausse mesure, et « brisant des vases frauduleux dans Ulubre déserte ?

1. Les astrologues.

Digitized by Google

« Séjan, de ton aveu, n'a donc pas connu ce qu'il fal-
« lait souhaiter. En désirant des honneurs sans me-
« sure, en étant insatiable de richesses, il entassait l'un
« sur l'autre les étages d'une tour immense, pour
« tomber de plus haut, d'une chute plus rapide et avec
« plus de fracas ! »

Quosdam præcipitat subjecta potentia magnæ
Invidiæ; mergit longa atque insignis honorum
Pagina : descendunt statuæ restemque sequuntur.
Ipsas deinde rotas bigarum impacta securis
Cædit, et immeritis franguntur crura caballis.
Jam stridunt ignes, jam follibus atque caminis
Ardet adoratum populo caput, et crepat ingens
Sejanus : deinde ex facie toto orbe secunda
Fiunt urceoli, pelves, sartago, patellæ.
Pone domi lauros, duc in Capitolia magnum
Cretatumque bovem : Sejanus ducitur unco
Spectandus. Gaudent omnes. — Quæ labra ! quis illi
Vultus erat ! nunquam, si quid mihi credis, amavi
Hunc hominem. Sed quo cecidit sub crimine? quisnam
Delator? quibus indiciis? quo teste probavit?
— Nil horum : verbosa et grandis epistola venit
A Capreis. — Bene habet; nil plus interrogo. Sed quid
Turba Remi? — Sequitur fortunam, ut semper, et odit
Damnatos. Idem populus, si Nursia Tusco
Favisset, si oppressa foret secura senectus
Principis, hac ipsa Sejanum diceret hora
Augustum. Jam pridem, ex quo suffragia nulli
Vendimus, effudit curas; nam, qui dabat olim
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantum res anxius optat,
Panem et Circenses. — Perituros audio multos.
— Nil dubium : magna est fornacula : pallidulus mi
Brutidius meus ad Martis fuit obvius aram.
Quam timeo, victus ne pœnas exigat Ajax
Ut male defensus ! Curramus præcipites, et,
Dum jacet in ripa, calcemus Cæsaris hostem.
Sed videant servi, ne quis neget, et pavidum in jus

Digitized by Google

Cervice obstricta dominum trahat... Hi sermones
Tunc de Sejano, secreta hæc murmura vulgi.

Visne salutari sicut Sejanus? habere
Tantumdem, atque illi sellas donare curules,
Illum exercitibus præponere? tutor haberi
Principis angusta Caprearum in rupe sedentis
Cum grege Chaldaio? vis certe pila, cohortes,
Egregios equites et castra domestica. Quidni
Hæc cupias? Et qui nolunt occidere quemquam
Posse volunt. Sed quæ præclara et prospera tanti,
Ut rebus lætis par sit mensura malorum?
Hujus, qui trahitur, prætextam sumere mavis,
An Fidenarum Gabiorumque esse potestas,
Et de mensura jus dicere, vasa minora
Frangere, pannosus vacuis ædilis Ulubris?
Ergo, quid optandum foret, ignorasse fateris
Sejanum : nam qui nimios optabat honores
Et nimias poscebat opes, numerosa parabat
Excelsæ turris tabulata, unde altior esset
Casus, et impulsæ præceps immane ruinæ.
(Satire x, 56-107.)

La peinture de la catastrophe est très-belle; c'est la beauté qui convient à la satire. Le sérieux en est mêlé d'ironie. Si le poëte satirique n'est pas pour le personnage qui tombe, il n'est pas non plus pour le dur vieillard qui triomphe. Quelle hardiesse dans les figures! *Crepat ingens Sejanus!* Oui, c'est Séjan lui-même qui éclate; il ne reste déjà plus du héros que les débris de sa statue mise en pièces par le peuple.

Le dialogue entre ces deux hommes modérés qui s'entretiennent de l'événement rappelle les meilleurs d'Horace. Ni l'un ni l'autre n'ont été les courtisans de César ni de son favori; vrais types des honnêtes gens au milieu des révolutions, qui ne donnent prise ni aux faveurs de la fortune ni à ses retours. En de-

Digitized by Google

hors de cette scène, où les rôles sont si brillants mais si périlleux, ils jugent des coups de théâtre, sans passion, sans colère, mais aussi sans illusion. Séjan, Tibère, et sa longue lettre venue de Caprée, le peuple, chacun a son trait ; et le peuple n'a pas le moins sévère. Peuple bien digne en effet de Séjan et de Tibère, que cette tourbe de Rémus qui suit toujours la fortune et se déclare contre tous les vaincus !

Le carnage des amis de Séjan, ces égorgements en masse par lesquels Tibère se vengea tout à la fois en tyran qui avait eu peur et en fourbe qui avait été dupe, sont prédits en quelques mots terribles dans leur simplicité ironique. « Il en mourra bien d'autres ; la « fournaise est vaste... Je viens de rencontrer Bruti- « dius ; il était tout pâle. » Ce Brutidius périt en effet dans la conspiration de Séjan. Il avait, dit Tacite, de grands talents ; mais dans son ardeur de dépasser d'abord ses égaux, puis ses supérieurs, enfin ses propres espérances, il se perdit. C'est le sort de certaines gens qui méprisent une fortune lente, mais sûre, et qui préfèrent les avantages prématurés, avec le risque de les payer de leur vie[1]. Quelle profondeur dans cette réflexion sur Tibère : « Je crains qu'Ajax ne sévisse, « comme ayant été mal défendu ! » Le trait qui suit nous donne la mesure de la servitude où Rome était plongée : « Courons, allons donner notre coup de pied « au cadavre de l'ennemi de César. Et surtout, que « nos esclaves en soient témoins ! » Certes, nos deux interlocuteurs ne sont pas gens à faire ce qu'ils disent ;

1. *Annales*, III, 66.

Digitized by Google

l'obscurité de leur condition les en exempte; mais ils savent qu'il y allait de la vie à ne pas le faire, et que pour le faire utilement, il fallait y être vu par ses esclaves. S'ils étaient des personnages de marque, qui sait s'ils n'achèteraient pas la sécurité à ce prix?

La suite sent un peu le lieu commun de l'école: « Veux-tu avoir le rôle de Séjan?... » Et ceci: « Aimes-tu mieux être Séjan, au risque de finir par le croc des Gémonies, que d'être un petit magistrat de Fidènes ou d'Ulubre?... » Qui prouve trop ne prouve rien; c'était le défaut de la logique des écoles de déclamation. Mais l'image de cet édifice à plusieurs étages qui s'écroule avec fracas est sublime.

Que manque-t-il donc à ce morceau pour nous contenter? Quelque chose qui dise: la castastrophe est méritée. Séjan est trop ménagé. Peu s'en faut même que les réflexions sur sa condamnation sans jugement, sans témoins, sans indices, et sur la lâcheté de ce peuple qui foule aux pieds celui qu'il eût proclamé Auguste, ne le rendent intéressant. Pour le poëte, Séjan n'est qu'un ambitieux. Il a voulu trop d'honneurs, et il a été insatiable de richesses; il a payé de la vie l'accomplissement de vœux indiscrets. Il avait mal calculé, il ne connaissait pas les vrais biens. Où donc est l'adultère qui corrompt la femme de Drusus et se sert de la main de cette femme pour empoisonner son mari? Où est le misérable qui entreprend de détruire la famille de l'empereur par l'empereur lui-même? Où est le meurtrier juridique de Crémutius Cordus? Où est le ministre aux haines duquel il fallait se prostituer pour arriver aux em-

Digitized by Google

plois publics? Où est le favori qui a réussi à se faire un nom exécrable sous le règne et à côté de Tibère? L'idée de l'inanité des vœux domine le morceau, comme il domine la pièce; l'idée du châtiment qui suit le crime en est absente. Or, on ne sert pas la morale en montrant aux hommes la mauvaise issue de tous leurs désirs; on peut la servir en leur faisant voir que personne n'est criminel impunément.

La vanité des vœux est sans doute un côté de la morale de cette catastrophe; mais c'est le moins saisissant. Il était d'ailleurs plus favorable à la description, aux tableaux, aux mouvements; aussi a-t-il plus tenté Juvénal. Là encore les habitudes de l'école se trahissent. Le thème de Séjan présenté comme victime de son ambition est un thème d'école.

Il en est de même de la pensée générale de cette satire. Dire que la puissance, le génie, l'éloquence, la gloire des armes, la beauté du corps, une vie longue, sont des dons qui coûtent cher, ceux qu'on a reçus de la nature, comme ceux qu'on doit à ses propres efforts; qu'on court moins de risque à vivre dans un grenier qu'à posséder les jardins de Sénèque; que les voleurs ne sont pas à craindre pour qui n'a rien dans sa poche; que l'homme qui voyage de nuit, n'eût-il sur lui qu'un petit vase d'argent a peur du frémissement d'un roseau sur lequel se jouent les rayons de la lune, tandis que le voyageur qui n'a rien chante au nez du voleur; qu'il vaut mieux juger des délits de faux poids à Gabies, en toge râpée, que de finir comme Séjan par le croc des Gémonies : c'est plaider une de ces causes où l'on a trop raison, c'est déclamer. Il ne sert à rien non

Digitized by Google

plus, comme fait Juvénal à la fin de sa pièce, de réduire ce que nous pouvons souhaiter à ceci : un esprit sain dans un corps sain; une âme forte qui n'ait pas peur de la mort, et n'y voie qu'un bienfait des dieux; qui préfère les travaux d'Hercule aux amours et au duvet de Sardanapale. Car à quoi employer cet esprit sain et cette force d'âme? Comment user de ses talents? Quels sont ces travaux d'Hercule? Je reconnais là l'inconséquence du stoïcisme. Voilà son sage, détaché, isolé, en l'air, aspirant à une perfection stérile. Combien la philosophie chrétienne est plus conséquente ! Elle rend le sage au monde; elle lui conseille d'appliquer cet esprit sain, cette force d'âme aux affaires, sans exclure les plus brillantes et les plus périlleuses. Elle permet l'ambition aux grands talents, lesquels ne sont donnés à quelques-uns que pour le service de tous. Mais elle leur dit: Paye en bienfaits le loyer des dons que tu as reçus; fais le bien, même le bien pour le mal. Toute la conduite est réglée. Rien n'est sans explication. L'activité se concilie avec la vertu.

Mais Juvénal, comme Tacite, comme Sénèque, car ils se ressemblent tous par cette inconséquence de leur morale, ne pouvaient pas en dire plus. Avec des dieux auxquels ils croyaient ou dont ils doutaient, selon leur humeur, c'était beaucoup qu'ils se fissent un idéal du sage, sauf à le laisser sans direction. Le christianisme allait se charger de le conduire.

Digitized by Google

VI. — Action de la satire sur les mœurs. — Horace et Juvénal.

Il faut reconnaître que la satire contemporaine a peu d'action sur les sociétés. Je ne sache que deux choses qui soient propres à réformer les mœurs d'un peuple, si cette réforme est possible, c'est la religion et le théâtre; la religion, qui châtie les vices; le théâtre, qui s'en moque. Dans un pays, par exemple, qui aurait des croyances, et qui craindrait le ridicule, je crois qu'un vice scandaleux aurait de la peine à tenir, si les mêmes hommes entendaient le matin un saint prêtre le flétrir au nom de la religion, et le soir un poëte rieur et fin le couvrir de ridicule. Par conséquent, la satire, qui est une sorte de milieu entre ces deux influences, ne peut faire peur aux vices qu'autant qu'elle sait emprunter avec supériorité, soit quelques-unes de ses foudres à la religion, soit quelque pièce de son armure légère au théâtre.

Horace a parfaitement rempli ce dernier rôle. Voilà pourquoi ses satires ont pu, de son vivant, sinon réformer les mœurs, du moins sauver quelques apparences; or les apparences sont une partie essentielle de la morale publique. Il est vrai qu'il se montrait coulant, d'une vertu peu sévère, et qu'il prenait les mœurs comme Auguste les hommes, en flattant les vieilles vertus, mais en inclinant aux vices du temps; il est vrai qu'il était prudent, qu'il s'entourait de précautions pour parler aux hommes corrompus, qu'il

Digitized by Google

avait peur qu'on ne le crût en faveur, qu'il se faisait petit et humble pour donner le change à ses envieux, qu'il tournait autour des vices, n'osant les attaquer de front ; mais il est vrai aussi qu'il dut répandre le goût des vertus privées dans un pays où il n'y avait plus de place pour les vertus publiques.

Horace entre dans vos faiblesses ; il vous dit :

« Voyez, je suis un pourceau du troupeau d'Épicure. » Mais qu'on ne s'y fie pas ; quand on croit l'avoir pour soi jusqu'au bout, il vous tourne le dos et se moque de vous. Il gourmande ses amis eux-mêmes d'un ton doux, en leur serrant la main, et il baise les blessures qu'il leur fait. En outre, au lieu de ces maximes générales de vie spéculative, dont Juvénal est plein, espèces de formules qui ne font pas plus d'effet sur les âmes corrompues que les consolations sur les gens désespérés ; au lieu de ces apophthegmes de morale universelle, qui indiquent ce qu'on doit faire plutôt que ce qu'on peut faire, Horace nous donne de ces vérités d'expérience, de ces préceptes de détail, de ces vertus d'intérieur, qui ne sont pas dans les livres, mais qui s'apprennent dans le commerce des hommes, avec l'expérience et les cheveux blancs. Sa moquerie est douce, gaie, pénétrante. Devant les autres, on ne paraît pas en avoir été atteint ; rentré chez soi, on trouve le trait sous sa toge. La satire d'Horace est venue dans un temps de luxe et de paix, où le vice même se couvrait d'un vernis de bon ton et d'élégance ; elle s'est attaquée à des travers moins monstrueux et par conséquent plus communs. Voilà pourquoi elle est encore d'une application si populaire.

Digitized by Google

La satire de Juvénal n'a ni l'un ni l'autre des deux caractères dont j'ai parlé. Quant à la religion, ce qu'il en a dit en se moquant ôte toute autorité aux endroits où il en parle sur le ton sérieux. Je ne sais s'il a rien écrit de plus fin et même de plus gai que cette raillerie sur l'état des dieux avant que le monde fût corrompu.

« Ainsi vivaient les habitants du Latium, avant « que Saturne fugitif quittât son diadème pour la faux « des moissonneurs. Alors Junon n'était qu'une petite « fille, et Jupiter un simple particulier dans les antres « de l'Ida; alors les dieux n'avaient point de banquet « au-dessus des nuages, et leurs coupes n'étaient « remplies ni par l'enfant d'Ilion, ni par la belle « épouse d'Hercule, ni par Vulcain essuyant ses bras « noircis à la fumée de Lipari, après avoir vidé les « coupes de nectar. Alors, chacun des dieux dînait « seul : la foule n'en était pas si nombreuse qu'aujour- « d'hui, et l'Olympe, content d'un petit nombre de « divinités, pesait moins sur les épaules du malheu- « reux Atlas... »

Quondam hoc indigenæ vivebant more, priusquam
Sumeret agrestem, posito diademate, falcem
Saturnus fugiens; tunc cum virguncula Juno
Et privatus adhuc Idæis Jupiter antris,
Nulla super nubes convivia cœlicolarum,
Nec puer Iliacus, formosa nec Herculis uxor
Ad cyathos, et jam siccato nectare tergens
Brachia Vulcanus Liparea nigra taberna.
Prandebat sibi quisque Deus, nec turba Deorum
Talis, ut est hodie, contentaque sidera paucis
Numinibus, miserum urgebant Atlanta minori
Pondere..... (Satire XIII, 39.)

Digitized by Google

Chose singulière! dans cette même satire, où il se moque des dieux, il attribue au mépris qu'on en fait tous les maux qui affligent la terre. Ce n'est pas la seule inconséquence religieuse de notre poëte. Seulement, quand il est incrédule, sa franchise perce à travers ses précautions; on remarque sur ses lèvres un sourire de dédain pour ce culte usé qui s'en va en superstitions de vieille femme, depuis que les mœurs ne le soutiennent plus. Au contraire, quand il affecte de la foi, on sent qu'il se sert des noms de la religion païenne, pour s'adresser au dieu inconnu de Socrate, ou plutôt que les dieux ne lui sont venus à l'idée que comme un des lieux communs de l'école, du développement le plus facile et le plus à effet.

La société d'Horace tournait à la corruption : celle de Juvénal était pourrie. Aussi le ridicule, qui pouvait être une arme assez forte contre la première, se serait émoussé contre la seconde. Juvénal n'en essaya pas; ce n'était ni possible ni dans son génie. Les moindres vices étant des crimes, il y avait plutôt lieu à s'indigner qu'à rire. Juvénal s'indigna donc; mais il attendit prudemment que les personnages de ses satires fussent couchés le long de la voie Latine et la voie Flaminienne, et il laissa passer devant lui, sans se prononcer, quarante ans de crimes et de folies, pendant lesquels il dépendit du hasard, qui fait qu'un prince est bon ou mauvais, que Rome se précipitât dans la débauche et la délation, ou qu'elle se contraignît et qu'on ne s'étonnât plus d'y être en sûreté.

La satire de Juvénal n'a donc pas eu d'action sur l'époque où il a pris ses portraits. Si elle eût été aussi

Digitized by Google

courageuse qu'elle est âpre, si Juvénal eût attaqué les gens de leur vivant, je doute que sa franchise n'eût pas été plus dangereuse pour lui que profitable aux mœurs. Aujourd'hui, quel fruit tirer de toute cette froide exaltation contre des vices extraordinaires qui dégoûtent plus qu'ils ne corrompent, et dont plusieurs, grâce à Dieu, ont péri avec Rome? Quelle application en pouvons-nous faire à nos petites faiblesses de gens civilisés, à nos compromis secrets avec la conscience, à ce train journalier de vices polis et peu bruyants auquel Horace fait encore une petite guerre si utile, de sa campagne de Sabine, et à dix-huit siècles de nous? Restent donc à Juvénal quelques principes généraux de philosophie et quelques maximes de morale professorale, qui n'obtiennent rien de l'homme, pour vouloir en exiger trop; espèces d'abstractions stoïciennes, d'une application si difficile que si quelqu'un entrait dans la vie armé et enveloppé de ces maximes, il ne s'y trouverait ni moins nu ni moins vulnérable, et ne s'irait pas moins heurter contre toutes choses. Quant à ces préceptes de détail, où excelle Horace, Juvénal n'y a presque point songé, soit que ce fût un esprit plus vigoureux que fin, soit qu'il eût été détourné par ses habitudes de rhéteur de descendre au détail de la vie, soit que dans la société où il vécut, n'y ayant point de nuances dans les vices, mais tout étant grossier, tranché, monstrueux, une demi-morale, à la façon d'Horace, fût impossible. Je pencherais pour cette dernière opinion. En effet, à des maux extrêmes que peut opposer Juvénal, si ce n'est des remèdes extrêmes? Sa recette, c'est la vertu; mais quelle vertu?

Digitized by Google

— La vertu pure, absolue, « dont l'âpre sentier peut « seul conduire à une vie tranquille... »

. . . . . Semita certe
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.
(Satire x, 363.)

Du temps de Juvénal, pourtant, cette vertu était la seule protestation possible des gens de bien. Ils s'y renfermaient comme dans un sanctuaire et se livraient dans l'ombre à de stériles contemplations de cette divinité tombée; ou bien, si leur âme chaude et impatiente les poussait à vouloir servir d'exemples et à faire tourner leurs vertus à l'amélioration des mœurs publiques, comme ils risquaient de succomber dans leur sainte entreprise, cette espèce de religion les aidait du moins à mourir et à faire des libations de leur sang à Jupiter libérateur[1].

VII. — Politique de Juvénal.

Maintenant il est curieux de connaître quelles sont les idées politiques de Juvénal, si l'on peut appeler idées politiques d'énergiques malédictions contre les riches, et d'éloquents tableaux de la misère des pauvres. La satire III, où un certain Umbricus, ami de Juvénal fait ses adieux à Rome, pourrait être regardée comme le plaidoyer du prolétaire contre le riche. Écoutez tous les griefs du pauvre. Son témoignage en justice ne compte pour rien. Qu'on pro-

1. Tacite, *Annales*, XVI, 35.

Digitized by Google

duise devant les juges un homme aussi vertueux que Numa, aussi religieux que César Métellus, aussi aimé des dieux que Scipion Nasica : — « Est-il riche demandera-t-on. — Combien a-t-il d'esclaves? combien d'arpents de terre? Tient-il table? » De ses mœurs, on ne s'en informe qu'en dernier. Celui-là qui a son coffre plein est seul digne de foi. Le pauvre n'a pas même de crédit, quand il se dévoue aux dieux infernaux, pour garantir sa parole; on croit que le pauvre méprise la foudre et les dieux, et que les dieux dédaignent de le punir[1].

On rit de sa robe sale, on rit de ses souliers percés ou rapiécés; la pauvreté rend les hommes ridicules, et c'est par là surtout qu'elle est un si grand mal. Si le pauvre se trompe de gradins et va s'asseoir sur ceux des chevaliers : « Sortez d'ici, lui crie-t-on, vous qui « ne payez pas le cens, et faites place à la postérité « de nos crieurs et de nos maîtres d'escrime! » Un père donne-t-il sa fille à un pauvre? Le pauvre est-il jamais nommé dans les testaments, ou consulté par l'édile[2]?

Le pauvre est ruiné par un incendie; son grabat, les six coupes qui décoraient son buffet, son petit vase, sa statue couchée de Chiron, son vieux coffre, où des livres grecs étaient mangés aux vers, tout cela périt. Lui-même quitte sa cellule dévastée, et nu, mourant de faim, il n'obtient de personne ni pain ni gîte. Que le feu prenne au palais du riche, c'est un malheur public; les dames romaines se déchirent les

1. Satire III, vers 137.
2. Satire III, vers 148.

Digitized by Google

cheveux; le préteur suspend ses audiences; les dons pleuvent de toutes parts : l'un offre le marbre pour rebâtir le palais; l'autre les statues; un troisième, les livres, les tablettes; un quatrième, des boisseaux d'argent; tout le monde est si généreux pour ce riche, qu'on pourrait le soupçonner d'avoir brûlé sa maison[1].

Mais que doit faire le pauvre, ô Juvénal, pour changer son sort?

« Les pauvres romains, nos ancêtres, auraient dû « s'exiler tous ensemble de leur patrie. »

. . . . . Agmine facto
Debuerunt olim tenues migrasse Quirites.
(Satire III, 169.)

Triste conseil, en vérité, non pas seulement parce qu'il n'eût remédié à rien, mais parce qu'il est d'un homme qui n'en sait pas de meilleur. Et ce n'est pas seulement Juvénal qui ne sait quel conseil donner au pauvre, ce sont tous les philosophes de son temps; c'est le stoïcisme si hardi en apparence et si résolu, c'est tout ce que la vieille religion de l'État comptait de croyants, vrais ou faux, qui pouvaient avoir quelque souci des malheurs de la patrie.

Si vous demandez à Sénèque, à cet homme si fin, si délié, qui trouve des raisons à tout, ce que doit faire le pauvre pour sortir de ses misères :

« Mourir, » répond Sénèque.

Oui, mourir; oui, grossir le nombre des suicides, tout exprès pour que Sénèque triomphe et écrive à

1. On a déjà vu dans Martial ce pauvre qui est chassé des gradins réservés, et ce riche qui s'incendie lui-même pour bénéficier sur le feu.

Digitized by Google

son ami Lucilius : « Voyez donc, mon ami, combien « d'hommes meurent volontairement et concluez-en « qu'il est bien aisé de mourir » !

Si vous demandez à Tacite, à cet homme si profond, qui pénètre si avant dans les âmes corrompues, qui a une si si grande connaissance des méchants, ce qui reste à faire au pauvre et à l'opprimé, au milieu de ces princes qui ensanglantent Rome, de ces armées qui vendent l'empire, de ces délateurs engraissés de confiscations, de ces mers pleines d'exilés :

Tacite ne répond rien. Tacite ne s'occupe que des faits consommés et de leurs causes; l'avenir n'est pas de son domaine. Tacite a des tableaux à faire et non des conseils à donner. Tout ce qu'il pourrait conseiller, c'est qu'on fît comme lui : qu'on s'arrangeât de ce qui est, ou bien encore, qu'on fît des conspirations, pour lui fournir des sujets de tableaux.

Si l'on demande conseil à Juvénal,

« Retirez-vous au mont Sacré, » vous dit-il.

Tous ces grands esprits voyaient bien le mal de la société romaine, et le proclamaient plus ou moins haut, dans la mesure de leur courage; tous décrivaient à merveille les divers aspects de cette corruption immense; tous en savaient tirer de beaux effets de style; tous en dissertaient avec tant d'esprit et de sang-froid, qu'on ne saurait dire si, à l'exemple de ce riche, joyeux de voir sa maison brûler, parce que les dons lui en rendront une plus belle, ils n'étaient pas au fond assez satisfaits d'une confusion si féconde en tableaux, et qui prêtait tant aux effets de style. Tous enfin, de bonne foi ou par forme oratoire, s'at-

Digitized by Google

tristaient unanimement sur les vices et les misères de leur temps ; mais pas un n'indiquait de remède ; car je n'appelle pas de ce nom la recette de suicide si vantée par Sénèque, et qui ne pouvait être, après tout, qu'un remède individuel. Ils pensaient, ils parlaient, ils écrivaient comme si le monde dût finir avec eux. Ils ne voyaient la postérité qu'en gens de lettres ; ils s'inquiétaient jusqu'à un certain point si elle les lirait, mais non comment on y vivrait. Ils se sentaient arrivés à une fin, et comme acculés à un abîme ; mais, au lieu de regarder au delà, ils s'asseyaient gravement sur les bords de cet abîme, subtilisant sur le peu de mal qu'on se faisait en y tombant ; quelquefois tournant la tête vers le passé, jamais ne songeant à l'avenir, jamais n'en prononçant même le nom. Quelques-uns parlaient de l'immortalité de l'âme, soit par respect pour la religion de l'État, soit pour exposer à ce sujet leurs doutes ingénieux : très-peu y croyaient. Enfermés dans ce cercle sans issue, et ne pouvant ni ressusciter le passé ni rendre le présent meilleur, ils avaient pris le parti de faire de la littérature sur tout et de tout, et de ne voir, dans les affaires humaines, que des sujets de livres : seulement ceux qui avaient un grand talent apportaient à cette occupation une gravité qui a souvent fait illusion sur la portée politique ou philosophique de leurs desseins.

Digitized by Google

VIII. — Les chrétiens.

Qui donc savait quelque chose sur l'avenir?

Il y avait alors des hommes dont Juvénal a décrit le supplice avec l'indifférence d'un incrédule qui voit supplicier des fanatiques; des hommes dont Sénèque n'a pas osé dire du bien, quoique beaucoup de choses prouvent qu'il en pensait; des hommes dont Tacite a écrit, soit préjugé, soit plutôt ignorance, que c'était une caste odieuse pour ses crimes, qui commençait à infecter Rome, où vont se jeter, comme dans un égout, toutes les choses infâmes; des hommes que Suétone déclare infectés d'une superstition malfaisante, et dont il compte les supplices parmi les actes louables du règne de Néron; que Quintilien ne semble pas avoir aperçus, et qu'il n'a pas nommés; que Pline le jeune voulait bien reconnaître comme d'assez bonnes gens, et de mœurs inoffensives, tout en déclarant, comme Suétone, leur superstition mauvaise, excessive, ce qu'il prouvait en mettant à la torture de pauvres filles esclaves; des hommes dont Trajan disait qu'il ne fallait pas les rechercher, mais que s'ils étaient accusés et convaincus, il les fallait punir, à moins qu'ils ne consentissent à invoquer les dieux et à se prosterner devant son image. Or ces hommes s'assemblaient à certains jours, avant le lever du soleil, et chantaient des cantiques en l'honneur de leur Seigneur, et s'engageaient par serment, non pas à conspirer contre César, ni à lui refuser le tribut de leur argent ou de leurs vies, mais à ne commettre ni

Digitized by Google

vol, ni fraude, ni mensonge, ni adultère, mais à ne pas nier un dépôt, ce que Juvénal appelait presque une peccadille qui ne valait pas qu'on s'en plaignît dans le courant de vices où Rome était plongée. Après cela, ils se séparaient pour assister, par petites réunions, à des repas fraternels, et quand les officiers du proconsul venaient leur défendre, au nom de l'empereur, de vaquer en commun à leurs rites, ils ne s'assemblaient plus, ils ne chantaient plus, ils ne dressaient plus la table du festin.

Mais déjà les temples de la vieille religion étaient déserts, et ceux qui faisaient leur état de vendre des victimes ne trouvaient plus d'acheteurs; et sous cette pourriture de l'empire, tantôt exposée à nu, tantôt voilée de quelque victoire, il y avait un mouvement de régénération lente qui échappait aux esprits les plus éclairés, et qui n'était aperçu que de Dieu. C'est qu'en effet il était bien difficile de comprendre que le faible fût le fort, que la caste fût le vrai peuple, et que ceux-là qui n'avaient point de grands poëtes pour compatir à leurs misères, point d'historiens pour recueillir leurs obscurs combats contre la chair et la tentation du mal, point de flatteur habile et puissant pour les soutenir auprès des Césars, mais qui avaient de pauvres servantes, des hommes de la campagne, des soldats clair-semés dans les armées, et çà et là quelque humble ministre, homme ou femme, pour offrir au Christ les cœurs de tous ses frères, fussent plus capables de fonder une société nouvelle que tous les grands hommes de l'empire de traîner la vieille Rome quelques années de plus!

Digitized by Google

C'est là seulement qu'était la vie; là, la morale applicable; là, l'avenir politique et religieux du monde. Ces hommes simples étaient plus instruits en économie sociale et plus savants en l'art de vivre que les historiens et les rhéteurs. Ils commençaient par où il faut commencer, c'est-à-dire qu'ils réformaient les mœurs privées pour restaurer les mœurs publiques. Au lieu de protester contre le siècle, sauf à se laisser aller à son flot, comme faisaient les grands hommes de l'empire, en conciliant péniblement leur honnêteté et leur bien-être, ils songeaient à mortifier leurs passions, à faire taire leurs mauvais désirs, à fermer leurs oreilles aux paroles déshonnêtes et leur âme au scandale; les pauvres, à ne pas envier les riches; les esclaves à ne pas dénoncer leurs maîtres; les hommes libres à traiter en frères les esclaves; et tous, à se retirer silencieusement du siècle, pour n'y laisser que ce qui appartenait à l'empereur, à savoir leurs corps et leurs biens. Et quand Pline le jeune leur ordonnait d'adorer l'idole muette, à laquelle il ne croyait pas tout le premier, ou d'offrir l'encens à l'image de César, ils tendaient la gorge aux exécuteurs, car ils ne savaient pas s'ouvrir les veines : c'était une mort trop savante et trop théâtrale. Or, ce fut parce que ces chrétiens avaient la science de vivre et de mourir à propos, que les barbares, en se jetant sur le vieux monde romain, n'y trouvèrent pas seulement des hommes endormis et des morts, et que la civilisation ne fut pas surprise et étouffée dans le sommeil; ce fut grâce à ce qui était appelé par tout l'empire une secte, une superstition, une peste, et

Digitized by Google

souvent n'avait pas de nom, faute par les sages du temps, d'en trouver d'assez dédaigneux, que les blondes peuplades du Nord, qui poussaient devant elles, avec l'insouciance de la force, tout ce qui était de l'ancien monde, et qui ne s'étaient arrêtées ni devant ses arts, ni devant ses orateurs, ni devant ses poëtes, s'arrêtèrent devant une croix de bois, et furent les premiers à s'inoculer le peu de vie qui animait encore un cadavre.

IX. — Quelques personnages des satires de Juvénal.

Juvénal encadre dans des descriptions de quelques vers les différentes classes de la société romaine et chacun des vices généraux dont elle est travaillée. Cela fait comme autant de médailles qui représentent un côté de cette société. Ici ce sont les Juifs logés dans le temple et les bosquets de Numa, à qui l'on vend jusqu'à l'ombre de ces arbres d'où l'on a chassé les Muses; là, les Grecs, espèce de *factotum*, qui venaient à Rome avec des ballots de figues et de pruneaux, et qui faisaient de tous les métiers : grammairiens, rhéteurs, géomètres, peintres, augures, saltimbanques, médecins et magiciens, flatteurs surtout et rampants. Les Grecs louent l'esprit d'un sot, la beauté d'un laid; ils comparent un perclus à Hercule; ils admirent la voix d'un enroué. Les Romains essayent d'en faire autant; mais les Grecs seuls y réussissent. Ils ont ce double privilége, qu'ils flattent bassement et qu'on les croit. Pareils à ces libertins ruinés qui s'attachent aux jeunes gens de bonne famille et les aident à se ruiner

Digitized by Google

à leur tour, les Grecs s'attachaient à la ville éternelle, et la menaient aux lieux de débauche, comme une vieille courtisane enrichie qu'on enivre et qu'on dépouille ; nation comédienne, riant quand on rit, pleurant quand on pleure, grelottant avec ceux qui ont froid, suant avec ceux qui ont chaud, faisant le service de jour et de nuit, flairant la chaise percée du patron et le félicitant de la liberté de son ventre ; se poussant auprès des riches, et faisant éconduire les vieux clients qui avaient blanchi au service, et qui s'étaient levés toute leur vie avant le point du jour pour saluer les premiers le réveil du maître.

Pauvre client ! voyez ce que lui vaut son infatigable exactitude. Le maître et lui sont assis à la même table, l'un comme maître de la maison, l'autre comme invité. Au maître, on sert un vin qui date des consuls ou de la guerre sociale, un vin des coteaux d'Albe ou de Sétia ; au client, on donne du vin qui ne serait pas bon à dégraisser la laine. Le maître boit dans une large coupe d'ambre, enrichie de pierreries ; le client, dans une tasse fêlée, bonne à troquer contre des allumettes. Hélas ! l'eau du maître n'est pas même celle du client : un bel esclave d'Asie verse au maître une eau limpide ; le client reçoit un liquide bourbeux de la main maigre d'un Africain, qu'on ne voudrait pas rencontrer la nuit, près des tombeaux de la voie Latine. Au maître, le pain tendre et blanc comme la neige, le pain formé de la plus pure farine ; au client, une pâte compacte et dure, ou de farine moisie. Au maître, un poisson rare, apporté fastueusement dans un immense bassin, couronné d'asperges, et dont la queue semble

Digitized by Google

narguer le client ; au client, de misérables coquillages, servis dans un plat mesquin, farcis avec une moitié d'œuf, offrande usitée pour les morts. Le maître arrose son poisson avec de l'huile de Vénafre ; le client trempe son coquillage dans une huile apportée d'Afrique, et qui sent la lampe. Les mousserons suspects sont servis au client, les champignons sains et délicats au maître ou roi. Le maître ou roi mangera, au dessert, des fruits dont le client n'aura que le parfum, des fruits qu'on croirait cultivés dans le jardin des Hespérides ; le client sera réduit à croquer quelques méchantes pommes, comme celles que picore un soldat novice quand il apprend du centurion à lancer le javelot. Pourquoi le maître en use-t-il ainsi ? Est-ce avarice ? est-ce orgueil ? Non, le maître ne veut que s'amuser du client : car quel mime peut être plus risible que la grimace d'un client désappointé ? Voilà donc pour quel prix, quittant dès l'aurore sa femme et ses enfants, le client gravit les Esquilies, et va grelotter le premier sur les froides dalles du palais du maître !

Le riche admire les poëtes, mais comme l'enfant admire le paon, sans que la vue lui en coûte. Il leur prête sa maison pour lire leurs vers, ses clients et ses affranchis pour leur faire un fond de salle et les applaudir ; mais la lecture finie, il laisse à leurs frais le louage des gradins et de l'orchestre. Quelques-uns sont réduits à hypothéquer sur le succès futur d'une pièce, qui n'est pas faite encore, le payement d'un manteau ou d'un mauvais meuble. L'historien n'est pas plus heureux ; on le paye un peu moins cher qu'un greffier. Le grammairien voit son modeste salaire

Digitized by Google

rogné par le gouverneur de son élève, et par l'économe qui paye le gouverneur. Encore n'est-il payé que quand il en appelle aux tribuns.

L'avocat qui n'a pas de vogue obtient, pour prix de ses sueurs, un jambon desséché, de mauvais poissons, de vieux oignons et quelques bouteilles de vin piqué. S'il touche une pièce d'or, il la lui faut partager avec les courtiers qui lui ont procuré l'affaire. Mais son collègue qui est à la mode, avec moins de talent que lui, a toutes les causes et en est payé en bon argent. C'est qu'il s'est fait couler en bronze sous son large vestibule, assis sur un cheval de bataille, l'œil enflammé, dans l'attitude d'un guerrier qui appelle les combats. C'est que le plaideur, avant de confier sa cause à un avocat, examine si un magnifique anneau d'or brille à son doigt, s'il a huit porteurs, s'il est suivi d'une litière et précédé d'un cortége d'amis revêtus de leurs toges.

Ailleurs ce sont les nobles, pirates des provinces, suçant jusqu'aux os la substance des rois, falsifiant les testaments, se déguisant en Gaulois, pour commettre les adultères; cochers faisant voler les chars le long des sépultures de leurs pères; s'enivrant aux tavernes avec des assassins, des esclaves fugitifs, des bourreaux et des faiseurs de bières, buvant à la même coupe et mangeant au même plat; ou bien descendant dans l'arène, et y vendant leur vie sans même qu'un Néron les y force!

On pourrait faire avec les portraits du poëte une histoire domestique de Rome, dans les premiers siècles de l'empire. Son livre est un admirable complément

Digitized by Google

de celui de Tacite ; c'est la chronique privée d'une époque dont Tacite a fait l'histoire publique. Toutefois il faudrait se garder d'une trop grande confiance, et faire la part des habitudes de déclamation du poëte, et de ses colères posthumes, d'autant plus emportées qu'elles étaient moins périlleuses : précaution qu'on doit prendre même avec Tacite, lequel est trop souvent porté à croire à tout ce qui lui peut fournir un trait. Ces deux génies ont tant besoin d'événements sombres et sont si à l'aise dans le désordre et le crime qu'on peut les soupçonner, sans faire injure à leur probité, d'avoir vu plus de choses avec leur imagination qu'avec leurs yeux. Cela, d'ailleurs, peut se dire de presque tous les écrivains trop attachés à la forme. Entre le vraisemblable et le vrai, c'est l'effet qui décide.

X. — Juvénal déridé et souriant.

N'y a-t-il donc, dans Juvénal, aucun morceau doux, agréable, qui repose l'esprit et déride le front, où le poëte ne parle ni d'adultères, ni d'empoisonnements, ni de gloutonnerie, ni de pauvreté, ni de faste insolent, et qui soulage le lecteur des continuels efforts d'indignation qu'il lui a fallu faire ? Il y en a ; mais il faut les chercher longtemps, et quand on les a trouvés, les relire à part, sans ce qui précède et ce qui suit, car ils ont le charme d'une jolie phrase musicale qu'on aurait démêlée et suivie avec peine dans le tapage d'un bruyant orchestre. Je sais deux de ces morceaux qui m'ont paru pleins de calme et de grâce ; je les citerai pour finir.

Digitized by Google

Juvénal écrit à Corvinus qu'il célèbre le retour de son ami Catulle, lequel vient d'échapper à un naufrage. Après un spirituel récit des dangers de Catulle, le poëte s'écrie :

« Allons, esclaves, soyez attentifs, et qu'un silence « religieux règne pendant le sacrifice : ornez le temple de guirlandes ; répandez la farine sur les couteaux sacrés, et recouvrez d'un gazon vert l'autel où flottent les bandelettes. Je vous suivrai bientôt, et dès que j'aurai accompli, comme il convient, les pieuses cérémonies, je viendrai dans ma maison couronner de fleurs mes petits pénates de cire fragile et luisante. Là j'apaiserai le Jupiter qui protége mon foyer, j'offrirai l'encens à mes lares paternels, et je sèmerai à pleines mains toutes les couleurs de la violette. Déjà ma maison brille ; de longs rameaux ombragent ma porte, et les lampes matinales annoncent la fête que je prépare.

« Que ces tendres témoignages ne te soient pas suspects, Corvinus. Catulle, dont je fête le retour par tant de sacrifices, a trois petits héritiers... »

Ite igitur, pueri, linguis animisque faventes,
Sertaque delubris et farra imponite cultris,
Ac molles ornate focos, glebamque virentem.
Jam sequar, et sacro, quod præstat, rite peracto,
Inde domum repetam, graciles ubi parva coronas
Accipiunt fragili simulacra nitentia cera.
Hic nostrum placabo Jovem, Laribusque paternis
Thura dabo, atque omnes violæ jactabo colores.
Cuncta nitent : longos erexit janua ramos,
Et matutinis operitur festa lucernis.
Nec suspecta tibi sint hæc, Corvine, Catullus
Pro cujus reditu tot pono altaria, parvos
Tres habet hæredes. (Satire XII, vers 83.)

Digitized by Google

Ce passage est charmant ; la poésie en est molle et facile, comme celle de Tibulle, comme celle des églogues. Le trait de la fin n'y gâte rien. C'est une allusion plus fine qu'amère à la cour qu'on faisait aux riches sans enfants, et à ces hécatombes que promettaient les coureurs d'héritages pour être couchés sur le testament. Juvénal est radouci par son sujet. Ailleurs, il aurait éclaté ; ici, il raille doucement : l'indignation n'est pas de saison un jour de fête.

Les vers suivants sont encore plus aimables et plus doux, par la pensée qu'ils expriment et qui est de tous les temps. Ce sont, à mon goût, les plus jolis vers du recueil de Juvénal. Ils ont d'autant plus de prix, que sa muse un peu guindée semble s'y détendre.

Umbricius, maudissant Rome, ses embarras et ses mille hontes, s'interrompt tout à coup et s'écrie ;

« Si vous aviez le courage de vous arracher aux « jeux du cirque, vous pourriez acheter une petite « maison riante à Sore, à Fabratère ou à Frusinone, « avec le prix que vous coûte à Rome le loyer annuel « d'un réduit ténébreux. Là, vous auriez un petit « jardin, avec une source peu profonde où vous pour- « riez puiser l'eau à la main, sans le secours d'une « corde, pour arroser sans effort vos légumes nais- « sants. Ayez l'amour du labourage, aimez à cultiver « vous-même un jardin qui fournisse de quoi donner « un régal à cent pythagoriciens. C'est quelque chose, « en quelque lieu solitaire qu'on vive, de pouvoir s'y « dire le maître, ne fût-ce que d'un lézard !... »

Si potes avelli circensibus, optima Soræ
Aut Fabrateriæ domus, aut Frusinone paratur,

Digitized by Google

Quanti nunc tenebras unum conducis in annum.
Hortulus hic, puteusque brevis, nec reste movendus,
In tenues plantas facili diffunditur haustu.
Vive bidentis amans, et culti villicus horti
Unde epulum possis centum dare Pythagoræis.
Est aliquid, quocumque loco, quocumque recessu,
Unius dominum sese fecisse lacertæ.
(Satire III, vers 223.)

N'est-ce pas là, aujourd'hui encore, et ne sera-ce pas toujours le vœu du poëte et de ceux qui, n'ayant pas l'honneur d'être poëtes, n'en ont pas moins le goût de la solitude et de la vie facile des champs; surtout si, comme Juvénal et son ami Umbricius, ils ont une probité délicate et facile à s'effaroucher; surtout s'ils payent de leur repos le triste privilége de vivre dans une ville et dans un temps qui ressemblent par plus d'un trait à la ville et au temps de Juvénal, entre autres par le grand nombre des intrigants et des factotum, postérité directe des Grecs de Cicéron et de Juvénal!...

Digitized by Google

LUCAIN

OU

LA DÉCADENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

LUCAIN

OU

LA DÉCADENCE

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE LUCAIN

Marcus Annæus Lucanus naquit à Cordoue, en l'an 38 de notre ère, de Marcus Annæus Méla, chevalier romain, frère de Sénèque, et d'Acilia, fille d'Acilius Lucanus, lequel avait quelque réputation comme orateur officiel, et n'était pas sans talent. A l'âge de huit mois, dit un ancien commentateur, il fut amené à Rome, « afin que son génie, qui devait remplir le monde de sa renommée, reçût les premières leçons dans la capitale de l'univers. » Le même commentateur ajoute qu'il arriva, ainsi que pour Hésiode enfant, que des abeilles voltigèrent autour de son berceau et se posèrent même sur ses lèvres, « soit pour y recueillir la douce haleine du poëte enfant, soit

Digitized by Google

pour présager ses destinées futures. » Je doute que des abeilles aient bourdonné autour de Lucain nouveau-né, quoique Pline le naturaliste veuille que nous prenions au mot cette ingénieuse allégorie dont les Grecs voilaient le berceau plein d'avenir du poëte; mais ce que je sais très-bien, c'est que Lucain fut livré tout enfant aux rhéteurs et aux grammairiens qui avaient la réputation de corrompre avec le plus de talent le jugement et le goût de leurs disciples. Ce que je sais encore, c'est que l'allégorie des abeilles venant se poser sur ses lèvres comme sur une fleur qui ne doit son parfum et son miel qu'à la nature, ne convient qu'aux génies simples et grands qui ont l'instinct du beau, et qui n'expriment que ce qu'ils sentent, naïvement et sans effort, et non à un poëte de talent dont l'éducation a gâté le naturel, et que de mauvais maîtres ont accoutumé à exprimer ce qu'il ne pensait pas.

Ce fut Sénèque qui se chargea de produire son neveu Lucain. Sénèque tenait le premier rang à la cour de Néron : Lucain fut donc élevé à la cour; l'air des courtisans philosophes fut sa première nourriture. Sa vie commence par quelque chose de faux; mais à Cordoue le mal eût été le même, s'il n'eût été pis. Les parents de Lucain y tenaient aussi un rang distingué à la cour; mais c'était une cour de proconsul, une cour au petit pied, où l'adulation est un peu plus basse, parce que l'objet adulé est un peu moins haut. Son grand-père l'aurait bercé au bruit des harangues de félicitation qu'il débitait aux proconsuls nouveaux venus. Il n'y avait aucun recoin du monde romain

Digitized by Google

où un poëte pût naître et grandir en liberté; le pouvoir impérial absorbait tout : Lucain, né dans l'antichambre d'un proconsul, grandit dans l'antichambre d'un empereur.

Au reste, vous voyez comme tout cela s'est fait. Annæus Méla est honnête homme; il vit retiré dans la province; il est peu ambitieux pour lui-même, mais il l'est beaucoup pour son fils; Sénèque, son frère, est bien avec l'empereur et a de la réputation : que peut-il faire de mieux que de lui envoyer son fils? Sénèque l'instruira et le poussera. Voilà donc Lucain transplanté à Rome : il suit les leçons de Remmius Palémon le grammairien, et de Virginius Flaccus le rhéteur; il apprend la philosophie sous Cornutus. Il fait de rapides progrès, il étonne tout le monde par ses talents précoces; il déclame en grec et en latin devant un auditoire transporté. Son oncle Sénèque lui donne des matières d'amplification, et il amplifie à ravir; on lui apprend l'art de développer les idées qu'il n'a pas, de plaider une cause à laquelle il ne s'intéresse pas, d'affirmer et de nier ce qu'il ne sait pas.

Cette jeune imagination espagnole, si riche et si impatiente, qu'il fallait prendre garde d'éveiller trop tôt, de peur que dans sa première fougue elle ne se prît trop vivement aux mots et aux images, et qu'elle ne finît par y rester, — à peine l'a-t-on vue poindre qu'on l'épuise : on met de la chaux vive au pied de cette jeune plante vigoureuse qui n'avait besoin que des sucs ordinaires et d'un peu de temps pour produire d'excellents fruits, et à qui cette chaleur factice ne fera jeter que

Digitized by Google

du feuillage. Au lieu de distraire ce génie dont la facilité est effrayante, de l'apaiser, de lui cacher ces lueurs folles de la vogue, qu'il prend de loin pour la gloire ; au lieu de le laisser pousser, se fortifier, gagner de quoi suffire quelque jour aux veilles glorieuses qui l'attendent, prendre du corps et des forces physiques, afin que le premier regard favorable du monde, le premier applaudissement de ses contemporains ne lui coûtent pas, comme à Perse, ses cheveux, ses yeux ou sa vie : on le souffle, on l'excite, on donne un auditoire à cet enfant qui n'a besoin que d'une palestre ou d'un jeu de paume ; on lui décerne le prix de la déclamation vide et sonore, à lui qui ne devait concourir que pour le prix de la course au champ de Mars. Laissez passer l'enfant poëte, haut à peine de deux coudées, qui va monter en chaire et imiter les phrases finales et les gestes de son maître Palémon ; qui se prend pour un vieillard, parce qu'il passe à côté des enfants de son âge ; qui s'ennuie de porter la prétexte et ne veut pas attendre l'époque légale de la toge ; qui a un cercle noir autour des yeux, et je ne sais quoi de las sur la face : pauvre enfant que vous offenseriez grièvement, si vous aviez le malheur de le prendre sur vos genoux !

A vrai dire, la faute de tout cela n'est à personne. Quand il est dans la loi des choses qu'une époque ne produira ni un génie complet ni un monument de belle littérature, tout s'y trouve disposé pour que les plus hautes facultés avortent et pour que le génie même aboutisse à ce que nous appelons du talent. Telle est l'époque de Lucain. Il n'était donné à per-

Digitized by Google

sonne d'y échapper. Le mensonge sous les formes de la convenance, les complaisances de cour érigées en profession, la vie publique commençant avant la robe virile, la déclamation salariée par l'État, non-seulement comme art, mais comme enseignement public des seuls moyens d'arriver aux professions libérales : telles sont, avec d'autres encore, les abeilles qui voltigent sur le berceau de Lucain. A peine sa langue est-elle déliée et son intelligence ouverte, que Sénèque le présente à ses amis, courtisans comme lui ; et voilà cet enfant qui, au lieu d'écouter les hommes d'âge mûr, en est écouté ; voilà qu'au lieu de recevoir, c'est lui qui donne ; au lieu de recueillir, comme dans les beaux temps de la Grèce, les oracles des vieillards, c'est l'enfant qui rend des oracles aux vieillards. Ses dispositions brillantes, son goût précoce et passionné pour la poésie, fleurs précieuses qu'on a déchirées dans le bouton pour les faire éclore plus vite, Sénèque les regarde comme un moyen de fortune, comme un apprentissage des emplois de cour. Méla n'a pas envoyé son fils à Rome pour qu'il s'ébatte sur les bords du Tibre avec des enfants d'esclave ou d'affranchi, ni pour qu'il joue au *jeu du roi* [1], comme faisaient les Curius et les Camille. Lucain est à Rome pour faire son chemin.

Voyez, au contraire, l'époque de Lucrèce, de Virgile, d'Horace : cette époque comportait de grands écrivains et de grands ouvrages ; aussi combien elle respecte l'enfance de ces trois hommes ! Ceux-là se

1. . . . At pueri ludentes : Rex eris aiunt... (Horace, *Epitre* I, I, 59.)

Digitized by Google

font présenter à leur siècle, non pas par un cercle bien en cour, mais par d'admirables ouvrages. On ne fait pas à une réunion de vieux poëtes officiels ou de vieux courtisans les honneurs de leurs petites dispositions précoces et de l'aisance avec laquelle ils reçoivent, comme un tribut qui leur est dû, les éloges et les baisers; on n'annonce pas leur gloire dix ans à l'avance, sauf à voir cette gloire promise s'évanouir en fumée. Ce sont eux qui s'annoncent d'eux-mêmes, et avec d'autant plus de défiance; ils sortent de leur solitude, un bon livre à la main, et si le public, qui ne les attendait pas, hésite à les admirer, ils ne s'en plaignent ni ne s'en étonnent.

Lucrèce, né quelques années avant les guerres de Marius et de Sylla, d'une famille que l'on voudrait faire remonter jusqu'au noble sang de la chaste Lucrèce, suit Memmius dans son gouvernement de Bithynie, visite sans doute Athènes, s'y nourrit de philosophie et de poésie, et compose en silence, pour le loisir de son docte et indolent ami, un poëme qui fait faire à la poésie latine, entre Ennius et Virgile, un pas de géant [1].

Virgile, né aux champs, passa sa jeunesse, comme son devancier, dans de sévères et solitaires études. Les guerres civiles l'atteignent dans son loisir et dans son aisance; il est chassé de son foyer par des soldats qu'on récompensait avec les terres des Italiens. Il

1. Cicéron parle de Memmius dans son traité *de Oratore* : « Il était, dit il, consommé dans les lettres grecques, mais dédaigneux des latines; orateur fin, parlant avec charme, mais qui fuyait le travail de la diction, et même celui de la pensée. » Accusé de brigue ou de concussion, Memmius mourut en exil à Patras, bourg de l'Achaïe.

Digitized by Google

commence sa vie par la solitude et le malheur. A vingt-cinq ans, il hasarde timidement, sous le patronage de Théocrite, quelques poésies mélodieuses et profondes. Son talent pur et plein d'harmonie ouvre l'âge d'or de la poésie latine.

Même destinée pour Horace, ou à peu près. Son père, affranchi et collecteur d'impôts, homme de sens, le mène à Rome tout enfant, mais pour y trouver des livres, des moyens d'étudier, et non des vices. Horace va aux écoles. Mais son père l'y conduit par la main; il le suit chez ses maîtres; il garde sévèrement sa jeunesse du contact des idées fausses et de la corruption. A vingt-deux ans, Horace, pourvu de deux langues, celle de Lucrèce et celle d'Homère, va continuer ses études à Athènes. La guerre civile amène là Brutus, qui l'enlève à ses livres et l'affuble des insignes du tribunat militaire. Horace se laisse faire soldat par distraction, suit Brutus, et joue le jeu des guerres civiles sans y vouloir rien gagner. S'il n'eût pas fui à Philippes et si, par malheur, il avait eu assez de courage pour se croire bon soldat, au lieu d'être un grand poëte, il eût été un de ces chefs de partisans médiocres dont Auguste acheta la neutralité, et plus tard les services, par des commandements à l'extérieur ou par des offices de cour. Placé entre deux gloires, il préféra celle qui lui convenait à celle qui lui était imposée, et l'époque y trouva son compte. Elle ne perdait rien à ce qu'un républicain de plus, enrôlé en courant, et nommé chef avant d'avoir été soldat, lâchât pied dans une guerre impie; mais elle eût perdu beaucoup à avoir un grand poëte de moins.

Digitized by Google

Sénèque, devenu gouverneur de Néron, plaça son neveu auprès du jeune prince. Il n'y a pas de pire éducation que celle-là. Lucain et Néron apprenaient ensemble la philosophie et la poésie. Le sujet avait plus d'esprit que le prince, et il fallait qu'il s'en trouvât moins. Cette espèce de familiarité où les distances sont conservées est la plus abrutissante de toutes les servitudes. Lucain était ardent, avide de succès, vain comme un Espagnol; Néron était jaloux, tout aussi désireux de louange, vain comme un prince, et ayant assez d'esprit pour s'impatienter de n'en avoir pas davantage. Entre ces deux jeunes gens, l'amitié devait être gênée, orageuse, et, en tout cas, ne pouvait pas durer longtemps.

Il y eut toutefois un moment où elle parut aussi vive qu'entre égaux; du côté de Lucain, elle éclata par d'ardentes flatteries; du côté de Néron, par des places et des honneurs. Le temps des plaisirs de jeunesse emporta pour un moment toutes les préoccupations littéraires. Néron fit nommer son ami questeur, avant l'âge prescrit par les lois. Le peuple y gagna un magnifique spectacle de gladiateurs que Lucain lui fit donner durant sa questure. On ne remarqua pas cette violation de la loi, encore qu'à cette époque Rome ne s'aperçût le plus souvent de l'existence des lois que par leur violation [1]. Quelque temps après, Lucain fut nommé augure. Toutes ces faveurs accumulées firent tomber Lucain un peu plus vite et d'un peu plus haut.

1. C'était une loi portée au commencement du règne de Néron, et qui lui fut comptée comme un de ses actes les plus louables. Cette loi abrogeait celle des consuls, laquelle obligeait tous les questeurs nommés à donner un spectacle de gladiateurs. (Tacite, *Annales*, XIII, 5.)

Digitized by Google

La vanité littéraire reprit le dessus; les vers brouillèrent ceux que les plaisirs avaient réunis. Si Sénèque avait eu plus de sens, il aurait prévu qu'entre un prince bel esprit et un poëte en réputation il ne peut pas y avoir de liaison solide. Je m'étonne d'autant plus de son imprévoyance, que lui-même avait failli périr sous Caligula, parce que ce prince imbécile lui enviait son talent [1]. La mode d'écrire et de ce qu'on appelait déclamer était si furieuse à Rome, les applaudissements si recherchés, et cette gloire de banquettes si courue, que les empereurs ne se croyaient pas dédommagés par une puissance sans contrôle et sans limites de n'être pas les premiers poëtes de leur empire, ou du moins les plus applaudis.

Le refroidissement entre Néron et Lucain fut rapide. La convenance voulait que, dans les lectures faites par l'un des deux amis, l'autre fût là pour écouter et applaudir. Quand c'était le tour de Néron de déclamer, Lucain arrivait le premier au lieu de l'assemblée; il faisait asseoir les nobles personnages qui venaient flatter César poëte, afin que César empereur s'en souvînt. Il allait de l'un à l'autre, glissant à l'oreille des plus empressés quelques mots sur la pièce qui devait être lue, et dont il avait reçu la première confidence. C'est lui qui conduisait les applaudissements, qui, par ses acclamations ou ses gestes significatifs, avertissait l'assemblée des passages où Néron désirait d'être applaudi; c'est lui qui comman-

1. Caligula qualifiait les ouvrages de Sénèque de *pures amplifications d'école et de sable sans chaux* « commissiones et arenam sine calce. » (Suét., *Caligula*, L.)

Digitized by Google

dait le silence à l'orchestre, et qui donnait le signal de ces murmures croissants au milieu desquels se perdaient les derniers mots de la période poétique de Néron ; c'est lui qui arrangeait toutes choses de façon que son puissant ami eût des éloges là où il en voulait, et que l'assemblée parût ne lui en donner que là où elle le voulait. Ces bons offices étaient à charge de revanche; mais l'auditoire conduit par Néron comprenait très-bien que le prince ne lui saurait pas mauvais gré de ne pas admirer Lucain autant qu'il l'admirait lui-même, et de le laisser quelquefois applaudir tout seul les vers de son émule.

L'épreuve recommençait souvent, parce que Lucain et Néron étaient également féconds. Lucain faisait des silves, des saturnales, des iliaques, des poëmes, à peu près comme on a fait de notre temps des *méridionales*, des *occidentales* et des *américaines*. De son côté, Néron composait des poëmes mythologiques dont on a perdu le catalogue, parce que les actes de l'empereur ont mis les vers du poëte en oubli. Des deux réputations de Néron l'une a effacé l'autre. Il a barbouillé de tant de sang ses poésies qu'il ne s'est pas même trouvé un commentateur pour en déchiffrer les titres.

Après tout, ces deux poëtes, amis et rivaux, mais bien plus rivaux qu'amis, cet auditoire mené tour à tour par l'un d'eux, tout cela n'était qu'une comédie qui ne pouvait être bien jouée longtemps. Les excessives complaisances de Lucain pour Néron le trahissaient, car il prouvait par là, malgré lui, qu'il se sentait supérieur au prince, et qu'il avait besoin de le

Digitized by Google

flatter pour combler l'intervalle. Néron, qui n'était pas sans finesse, voyait bien que le succès de Lucain était réel et le sien imposé. Les éloges de son ami devaient lui paraître insultants, parce que sans doute Lucain, qui était vaniteux, ne se défendait pas d'un certain sourire d'indulgence qui les rendait plus que suspects.

D'ailleurs l'auditoire, quoique rompu à la flatterie, avait fini par laisser échapper sa préférence pour Lucain. Une assemblée composée de flatteurs consommés fait quelquefois preuve d'honnêteté et de franchise. Quand tous ces courtisans de Claude et d'Agrippine, quand tous ces sénateurs, qui n'opinaient plus que sur des vers, et qui, au lieu de juger entre des rois, jugeaient entre des poëtes, avaient devant eux, dans une chaire, non pas un de ces méchants faiseurs de vers dont parle Perse, lesquels lisaient en fausset des pièces voluptueuses, mais un jeune homme ardent, au front haut et fier, à la chevelure noire et touffue, à la voix accentuée, déclamant de toute la force de ses poumons, des vers écrits avec l'instinct qui fait les grands poëtes, il ne leur était pas possible, quelque soin qu'ils y missent, de cacher leur sympathie pour un si rare talent. Il se dégageait alors de cette troupe de courtisans, menteurs effrontés, si vous les aviez pris un à un, une certaine émanation de vérité qui devait fort contrarier Néron. Quand c'est le corps qui parle au corps, comme dit Buffon, et cela peut s'appliquer très-bien à Lucain enthousiasmé récitant de beaux vers devant un auditoire, il est difficile que ceux qui écoutent, échappent à l'in-

Digitized by Google

fluence de celui qui lit, et que l'auditoire ne soit pas sincère, même quand les auditeurs sont faux. Il y a d'ailleurs entre des applaudissements libres et des applaudissements de flatterie, entre des éloges promis et des éloges spontanés, certaines nuances qui ne pouvaient pas sans doute échapper à Néron, quoiqu'il fût sans doute accueilli par plus d'interjections et plus de gestes que Lucain. Lucain avait d'ailleurs de la gloire au dehors. Le public, qui ne pouvait pas tenir dans la salle des lectures, applaudissait à la porte; car on ne craignait encore de Néron que sa manie de faire des vers. Au contraire, on était froid pour les poésies du prince, et Lucain avait peut-être la maladresse de vouloir l'en consoler. La rupture était donc inévitable entre les deux amis; ce fut Néron qui se déclara le premier.

C'était un jour où Lucain déclamait. La salle était pleine. L'orchestre avait été envahi. Les joueurs de flûte et de cithare, qui ouvraient les séances par des accords dont nous n'avons guère l'idée, étaient restés au dehors, dans la salle des rafraîchissements. Néron, alors empereur, était assis sur un siége d'ivoire qui dominait la chaire où venait de monter Lucain. Il prévoyait un brillant succès, et c'était apparemment pour l'empêcher qu'il s'était placé en vue de tout l'auditoire. Lucain n'avait aucune tablette à la main; ses doigts n'étaient point chargés de diamants; sa tunique n'avait pas été faite tout exprès pour la soirée; sa tenue était simple, et rien n'y sentait la fête; mais son visage rayonnait. Il commença. Sa voix sortait pleine et sonore de sa poitrine, quoiqu'il n'eût pas

Digitized by Google

avalé d'œufs crus pour l'éclaircir. Les premiers vers furent applaudis faiblement; chacun des auditeurs regardait tour à tour César, pour lire sur son visage jusqu'où il permettrait qu'on applaudît Lucain. Mais le jeune poëte fit bientôt oublier l'empereur. Sa parole profonde et cadencée, son geste expressif et sobre, qu'une étude sérieuse de l'art oratoire lui avait appris à gouverner; ses vers, dont la rude harmonie formait un contraste si neuf et si piquant avec la doucereuse fluidité des poésies du temps; ses allusions à la vieille liberté romaine, que Cornutus lui avait fait aimer sous les traits du stoïcisme, tout cela transporta l'auditoire et le fit éclater en acclamations. Néron comprit qu'il était surpassé. Il lança sur Lucain un regard jaloux, pensant le troubler dans son triomphe et arrêter les vers qui semblaient éclore au souffle de la faveur universelle. Mais le poëte voulait venger par son succès ses longues années de contrainte; il méprisa celui qui ne pouvait pas le faire tuer assez tôt pour éteindre sa gloire naissante, et il continua sa déclamation au bruit des applaudissements. Néron, furieux, se leva de son siége et sortit. Personne ne se méprit sur les causes de ce brusque départ. Ceux qui venaient d'applaudir Lucain n'osèrent pas l'en féliciter; mais lui s'en vanta chez tous ses amis, et se moqua de Néron jusque dans des lieux publics, si bien que le monde le fuyait pour ne pas l'entendre et pour n'avoir pas à être de son avis.

La guerre était déclarée entre l'empereur et le poëte. Cependant Néron n'avait pu perdre tout espoir de reprendre ses avantages. Dans des jeux littéraires

Digitized by Google

qu'il avait institués, il voulut disputer le prix à Lucain. Lucain chanta la descente d'Orphée aux enfers, et Néron la métamorphose de Niobé. Lucain fut proclamé vainqueur par les juges du concours. On ne sait qui féliciter de ce jugement. Sont-ce les juges eux-mêmes, qui ne voulurent pas donner la palme à celui qui pouvait l'exiger? Est-ce, au contraire, Néron, qui ne voulut combattre qu'avec des armes égales, et qui eut assez d'esprit pour ne pas faire cas d'une palme adjugée par la flatterie? Néron, artiste, avait ce trait de caractère commun à tant d'artistes; il voulait mériter le succès, et il ne pouvait pas souffrir qu'un autre l'obtînt. L'empereur était toujours derrière le poëte pour arracher la palme qui ne s'offrait pas. Ce dernier triomphe de Lucain acheva d'aigrir Néron. Il lui fit défendre non-seulement de lire ses ouvrages en public et sur le théâtre, mais même de plaider[1]. S'il ne poussa pas plus loin sa vengeance, on peut croire que ce fut par égard pour Sénèque, qu'il craignait encore, même depuis qu'il ne le respectait plus. Lucain, rendu à la liberté, se livra tout entier à *la Pharsale*. Ne pouvant plus faire de lectures, il renonça aux poëmes particuliers dont il avait jusque-là entremêlé son grand travail, et il ne s'occupa plus que d'y mettre la dernière main.

Quoique Lucain eût donné un grand exemple d'indépendance littéraire, en ne voulant pas flatter Néron jusqu'à faire de plus mauvais vers que lui, il était difficile que l'influence de ces fausses et malencon-

1. Tacite, *Annales*, XV, 49. Suétone, *Vie de Lucain*.

Digitized by Google

treuses relations de cour ne se fît pas sentir dans son talent. Cette vie pénible, embarrassée, pleine de mensonges, que son oncle lui avait fait mener depuis son enfance, au sein des corruptions de la cour de Claude, dans le commerce d'un jeune prince gâté par une mère intrigante; cette pratique précoce de la flatterie auprès d'un enfant de race impériale élevé par des danseurs et des joueurs de flûte, sous la direction d'un affranchi en faveur; ces recommandations prudentes que la famille ne manquait pas de faire à Lucain, pour qu'il eût à se prêter aux caprices de son auguste condisciple, et pour qu'il se fît plus petit que lui, malgré sa vanité naturelle et la confiance qu'il valait mieux que Néron; cet ouvrage de Sénèque, si contraire à la sagesse qui ne s'enseigne pas *ex professo*, par lequel il contraignait une jeune imagination, riche, féconde, ouverte aux impressions nobles, à complaire à un fort petit esprit de prince, entêté, haineux, plein de vices cachés, et ayant la vanité de tous les talents; tout cela ne pouvait que corrompre l'intelligence, si ce n'est même les mœurs de Lucain.

Le calcul de sa famille eût été excellent pour le plus grand nombre de cas, c'est-à-dire pour tout jeune homme d'intelligence et de cœur médiocres, qui aurait eu beaucoup à gagner et assez peu de chose à perdre en naissant et en grandissant dans la suite d'un prince; mais pour une nature de choix, ce calcul était funeste. On avait voulu préparer à Lucain la fortune d'un courtisan; mais son génie le portait à préférer la gloire de la poésie à la triste puissance que les courtisans tenaient du caprice de César : son éducation fut

Digitized by Google

une violence faite à son naturel. J'ai dit que la vie de Lucain avait commencé par quelque chose de faux : elle finira de même. La meilleure explication de son livre est là.

Les persécutions de Néron avaient exaspéré Lucain. En lui interdisant les lectures publiques, Néron lui avait enlevé le seul prix de ses travaux. Lucain ne pouvait supporter qu'on l'oubliât : habitué aux succès bruyants des assemblées, il n'avait pas assez des louanges que lui donnaient dans le privé quelques amis. Il voyait avec indignation Néron s'emparer de tous les prix de la poésie et de l'éloquence, que personne ne lui disputait plus; car, à cette époque, les concurrents avaient ordre de se laisser vaincre; il n'y avait plus de juges pour couronner les rivaux de l'empereur. Néron avait fait assassiner sa mère et sa femme. La conspiration de Pison trouva Lucain plein d'amertume et de ressentiments : il s'y jeta comme un poëte qui n'est pas fait pour conspirer; il se fit conspirateur, parce que ce fut la première vengeance qu'on lui offrit.

Selon Tacite, il se signala par la vivacité de sa haine[1]. Mais je doute que cette haine fût politique. Le poëte était plus blessé que le républicain. Lucain n'était pas fait pour ces haines fanatiques qui ne peuvent se satisfaire que par le meurtre; la sienne devait s'évaporer en paroles ironiques et mordantes : ce n'est que par surprise qu'on avait pu l'amener à conspirer. Il aimait la vieille république, mais non

1, Tacite, *Annales*, livre XIV, chap. XLIX.

Digitized by Google

pas jusqu'à la vouloir tirer de son tombeau, et plutôt comme une thèse d'école que comme un grand gouvernement qu'il fallait faire revivre.

Cette conspiration avait pour chef l'homme le plus propre à la faire échouer. Pison, un peu artiste comme Néron, tragédien, athlète, joueur de paume et d'échecs qu'on venait voir de loin, et qui n'avait pas son égal, riche d'ailleurs de talents solides, orateur habile, et faisant de son éloquence un généreux usage; maître des sentiments du juge devant lequel il plaidait; patron affable pour tous ses clients, aussi doux aux riches qu'aux pauvres, et chaque année tirant de sa bourse de quoi former à quelques plébéiens de mérite le cens de chevalier; mais trop homme de plaisir, et s'y étant selon toute apparence ruiné; enfin, grand seigneur sans insolence plutôt que grand caractère; capable de bien mourir, mais incapable de vendre chèrement sa vie; Pison n'avait ni la résolution ni toute l'ambition de son rôle[1]. On se servait de lui; c'était un type de ces chefs de parti que la naissance, ou quelque exploit de guerre, ou le beau don de la parole dans les pays où bien parler est estimé qualité d'homme d'État, exposent à cette haute fortune, et forcent d'être ambitieux par vanité quand ils ne le sont ni par tempérament, ni par calcul, ni par des vues claires et grandes qui sont impatientes de se réaliser. Sous ce chef incertain, plus d'un complice conspirait pour son compte; témoin ce hardi tribun qui disait qu'il lui importait

1. Tacite, *Annales*, livre XV, chap. XLVIII; voyez aussi *Panég. à Pison.*

Digitized by Google

assez peu, pour l'honneur de Rome, que le prince fût un joueur de lyre ou un tragédien[1].

La conspiration de Pison fut mieux conduite qu'on ne pouvait l'attendre de son chef. On ne s'était point embarrassé de ce qui suivrait, ce qui était fort sage; on s'accordait sur la nécessité de tuer Néron, mais on différait sur le temps et le lieu. Les uns voulaient le frapper en plein théâtre, au moment où il chanterait. Les autres voulaient faire le coup dans une villa de Pison, où le prince venait sans suite prendre des bains et se livrer à la table; mais Pison prétexta l'hospitalité violée, et le projet fut abandonné. Enfin, on convint de percer Néron au milieu du cirque, le jour de la fête de Cérès. Tous les conjurés avaient demandé un rôle : Lucain n'en avait point; ses complices lui rendaient justice.

Un affranchi de Scevinus, voluptueux obéré, mais homme de cœur, qui voulait finir bien une vie dissolue, alla tout dire à Néron. Il avait été chargé par son maître d'aiguiser le poignard destiné à frapper l'empereur. Scevinus avait eu la veille plus de convives que de coutume; il avait donné la liberté à plusieurs de ses esclaves et de l'argent à d'autres. Des ligatures pour panser les blessés avaient été préparées par son ordre. Scevinus, interrogé, expliqua tout et déconcerta les soupçons; mais l'affranchi dénonça un entretien secret qu'il avait eu le même jour avec un ami; on les interrogea séparément; ils se contredirent; la vue de la torture les ébranla; l'ami de Sce-

1. Tacite, *Annales*, livre XV, chap. LVII.

Digitized by Google

vinus d'abord, puis Scevinus lui-même, découvrirent tout le complot.

Il n'y avait plus qu'à mourir avec honneur. Ceux qui avaient risqué en proportion de ce qu'ils voulaient gagner moururent dignement. Une femme de plaisir, Épicharis, qui était entrée dans la conspiration, peut-être par quelque amour dévoué qui avait réveillé en elle la vertu, fit la plus héroïque et la plus noble fin. Néron la fit mettre à la torture, pour en tirer des révélations et peut-être des noms qu'il voulait perdre; Épicharis ne nomma personne. Les coups, les feux, les mille cruautés des bourreaux, qui mettaient, dit Tacite, une sorte d'honneur à n'être pas bravés par une femme, n'arrachèrent d'elle aucun aveu. « Ainsi « se passa le premier jour de la question. Le lende- « main, comme on la ramenait au lieu du supplice, « dans une chaise à porteurs, car elle ne pouvait plus « se soutenir sur ses membres brisés, elle défit son « corsage, et avec le lacet elle forma un nœud coulant « qu'elle attacha au haut de sa chaise; puis elle y « passa sa tête, et pesant sur ce nœud de tout le « poids de son corps, elle s'ôta le souffle de vie qui « lui restait. Exemple admirable que donnait une « affranchie, une femme, protégeant ainsi, jusque « dans les plus cruelles douleurs, des étrangers et « presque des inconnus, tandis que des hommes de « sang libre, des chevaliers romains et des sénateurs « trahissaient, sans y être forcés par les supplices, ce « qu'ils avaient de plus cher au monde [1]. »

1. *Annales*, livre XV, chap. LVI.

Digitized by Google

Lucain, arrêté et interrogé, fit d'abord bonne contenance et ne voulut rien déclarer ; mais bientôt, vaincu par la promesse de la vie, il dénonça ses amis et sa mère. Une ancienne biographie suppose que Lucain espéra que sa lâcheté envers sa mère lui servirait auprès d'un prince parricide. Le biographe, quel qu'il soit, a voulu faire un méchant trait d'esprit aux dépens de Lucain. L'action de Lucain eût été la plus odieuse et la plus maladroite des flatteries ; car, au lieu de se concilier Néron en se faisant plus infâme que lui, ne risquait-il pas de lui donner l'occasion de montrer une horreur hypocrite pour l'action d'un mauvais fils et, par là, de protester commodément contre le crime de parricide qui pesait sur lui ? L'amour de la vie et l'espérance mal fondée que Néron ne ferait pas mourir tant de monde furent les seuls motifs de Lucain. En comptant sur la modération de Néron, Lucain ne faisait pas preuve de jugement, et surtout n'était guère conséquent avec la haine qu'il lui portait, car on doit tout attendre de ceux que l'on hait. En se rattachant à la vie qu'il lui fallait quitter si jeune, à vingt-sept ans, dans tout l'éclat d'une gloire d'autant plus belle qu'elle lui était disputée, Lucain ne fit qu'une lâcheté assez commune, pour laquelle il faut admettre des *circonstances atténuantes*, pour peu qu'on aime mieux trouver, dans l'histoire, des cœurs faibles que des misérables.

Quand Lucain vit qu'il fallait payer de sa tête la part qu'il avait prise à une conspiration dont la réussite lui aurait rendu, pour quelque temps peut-être, son droit de faire des lectures publiques ; quand

Digitized by Google

il réfléchit, dans la solitude de sa prison, que des ressentiments littéraires, des paroles vives et offensantes, allaient lui coûter aussi cher qu'à Pison et à d'autres les honneurs qu'ils espéraient d'une révolution faite à leur profit, certes il dut trouver le prix bien disproportionné à la peine, et il se montra lâche parce qu'il croyait n'avoir risqué qu'en proportion de ce qu'il voulait gagner. Il sentit qu'il avait été la dupe de Pison et des autres consulaires, lesquels lui auraient donné, pour sa part du butin, si la conspiration eût réussi, l'insigne honneur d'en écrire l'histoire en vers, et de la débiter sur le théâtre de Néron. A un ambitieux endetté, qui a de vastes passions et un patrimoine épuisé, il peut arriver un temps où la vie toute seule ne peut plus suffire, et où il la faut jouer telle qu'elle est, grevée de besoins et de l'argent d'autrui, contre une situation qui mette les ressources au niveau des dépenses ; mais à un poëte qui a de l'indépendance et un beau génie, la vie toute seule suffit, parce que la vie, pour le poëte, c'est la gloire. Aussi n'y avait-il aucune ressemblance entre la position de Pison risquant beaucoup d'embarras, de dettes, de souffrances, d'ambition et d'argent, pour devenir le maître du monde, et la position du malheureux Lucain risquant beaucoup d'indépendance, de bonheur domestique, de jeunesse, d'avenir, pour obtenir, quoi ? le droit d'être seul applaudi par les gradins, et d'obtenir toutes les couronnes aux jeux quinquennaux : petite vanité de jeune homme que les jouissances secrètes d'un génie plus mûr lui auraient bientôt fait mépriser !

Digitized by Google

Pison, voyant la partie manquée, écrivit à Néron une lettre de basse flatterie, non pour lui, car il ne voulait point de grâce, mais pour une femme aussi belle qu'insignifiante, qu'il aimait à la folie : il priait l'empereur de conserver ses biens à cette femme. Cela fait, il s'affermit contre les angoisses de la dernière heure et attendit froidement qu'on lui apportât les ordres de Néron. Quand il vit venir les soldats, il se fit ouvrir les veines des bras, et mourut. Lucain se débattit longtemps contre la mort ; il s'abaissa jusqu'aux plus humbles prières. Il ne cessa, dit Tacite, de dénoncer des complices au hasard, *passim*, espérant que ces révélations faites coup sur coup lui seraient comptées par Néron comme un service. Mais quand il eut donné à l'amour de la vie tout ce qu'il pouvait lui donner, il se fit ouvrir les veines comme Pison, et mourut en récitant quelques vers de sa *Pharsale*. Il avait alors vingt-sept ans, et était désigné consul pour l'année suivante.

Il y a, au premier chant de *la Pharsale*, un passage sur les religions druidiques qui peut donner une idée des sacrifices que Lucain était capable de faire pour ne pas mourir. Le poëte énumère les peuples gaulois que le départ de César envahissant l'Italie a débarrassés d'un tyran. Arrivé aux Druides, il les apostrophe ainsi : « Selon vous, les ombres ne « vont point peupler les demeures silencieuses de « l'Érèbe et les pâles royaumes de Pluton : le même « esprit, dans un monde nouveau, anime d'autres « corps. La mort, à vous en croire, n'est que le milieu « d'une longue vie. Certes, ces peuples du Septentrion

Digitized by Google

« sont heureux de leur erreur, car ils ne sont point « tourmentés par la crainte de la mort, *la plus « grande de toutes les craintes*. De là cette ardeur « qui les précipite au-devant du fer; de là ces âmes « qui embrassent la mort; de là le nom de lâche donné « à celui qui ménage une vie qu'on ne perd que pour « la reprendre. »

. . . . . Vobis auctoribus umbræ
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt; regit idem spiritus artus
Orbe alio : longæ, canitis si cognita, vitæ
Mors media est. Certe populi quæsita recepit Arctos
Felices errore suo, quos ille, timorum
Maximus, haud urget lethi metus! Inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum redituræ parcere vitæ.

Celui qui a écrit cela devait dénoncer sa mère!

Telle fut la vie de Lucain. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il passa d'une situation fausse dans une autre, n'ayant, pour se régler au milieu d'une vie que d'autres lui avaient faite, qu'un esprit plus brillant que sain, et un caractère plus fier qu'élevé. Je passe maintenant à l'appréciation de son talent et des poëtes de son époque.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

I. Idée de *la Pharsale*.
II. De la vérité historique dans *la Pharsale*.
III. Pompée pouvait-il être le héros d'un poëme épique?
IV. Pompée est-il seul responsable de ses fautes politiques?
V. César, l'homme du peuple et de l'épopée.
VI. De la vérité des caractères dans *la Pharsale*.
VII. Qu'il n'y a rien à apprendre dans *la Pharsale*, sur la grande lutte qui en est le sujet.
VIII. De *la Pharsale* considerée comme un ouvrage romain, *opus romanum*.
IX. Analyse des livres III, VII et VIII de *la Pharsale*.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LA PHARSALE

I. — Idée de la Pharsale.

Quelle est l'idée de *la Pharsale?*

Est-ce le triomphe momentané que la liberté romaine remporta sur la tyrannie par la mort de César?

Est-ce la réhabilitation du parti de Caton?

Est-ce simplement une suite d'imprécations poétiques contre les guerres civiles?

Est-ce enfin une déclamation contre le caprice de la fortune, qui se joue des réputations et des empires, élève l'un et renverse l'autre, le plus souvent élève et renverse le même homme, etc., etc., etc.?

Il y a un peu de tout cela dans *la Pharsale*, et c'est là son premier et son plus grand défaut. On n'en aperçoit pas le but; on y trouve tantôt un Pompéien qui écrit un pamphlet en vers contre César; tantôt un ami et un disciple de Caton qui ne ménage guère plus le gendre que le beau-père; tantôt un sceptique qui ne croit ni à Caton, ni à Pompée, ni à César, ni aux vieilles lois, ni à la liberté, ni aux dieux; tantôt un

Digitized by Google

fataliste, qui ne voit dans les événements que des coups de la Fortune, dans les victoires, que les faveurs de la déesse, dans les défaites, que ses disgrâces, et qui s'épargne la responsabilité du blâme ou de l'éloge des actions, en les regardant comme des effets du hasard; tantôt un poëte qui trouve son compte à dire le vrai comme le faux, et qui se décide pour l'un ou pour l'autre, non pas d'après sa conscience, mais d'après ce qu'il en peut tirer de développements poétiques; qui, par exemple, met sans façon dans le camp de Pompée, ce qui se passe dans celui de César, prête aux Pompéiens les belles morts des Césariens, fait des scènes, des drames avec des actions insignifiantes, et convertit d'obscurs soldats en héros. Il y a tel passage où Lucain semble encore plus détester la guerre civile que le parti de César; tel autre où il se range du côté de la Fortune contre tout le monde. Des commentateurs qui ne pouvaient pas expliquer cette absence d'unité, et qui voulaient à toute force que Lucain, en sa qualité d'ancien, n'eût pas fait la faute d'en manquer, ont pris le parti de dire que l'ouvrage n'étant point achevé, on ne pouvait point prononcer sur cette question. Il est vraisemblable que notre poëte eût donné, à la fin de son poëme, la clef des dix premiers chants. Je le veux bien.

Mais le but de la critique n'est pas de prédire ce qu'un poëte aurait pu faire s'il eût vécu dix ans de plus, ni son rôle d'achever les ouvrages restés incomplets; il faut qu'elle donne un jugement sur ce qui a été fait, sous peine de n'avoir ni utilité ni crédit. S'il ne nous restait de toute l'antiquité latine que *la*

Digitized by Google

Pharsale, ce pourrait être pour la critique un assez bon emploi de son temps que de rêver les dix autres chants qui restaient à faire, et que de supposer Lucain revisant l'ouvrage de sa jeunesse avec les qualités de l'âge mûr; mais comme nous avons assez, grâce à Dieu, de poëtes et de poëmes latins complets pour nous ôter le loisir de ces vaines spéculations et de ces admirations par induction, force nous est de juger chacun selon son œuvre, que cette œuvre soit un livre achevé ou ne soit qu'une ébauche.

Je crois peu, d'ailleurs, à ce bénéfice du temps et des années, que les commentateurs regrettent tant de voir enlevé à leurs poëtes. A un certain degré, soit de médiocrité, soit de talent, l'âge peut modifier un poëte, mais ne peut pas faire qu'il soit moins médiocre ou qu'il ait plus de talent. Je crois que Perse se serait consumé dix ans de plus sur ses satires, sans y mettre plus d'idées, et sans parler un meilleur langage. Né médiocre, il aurait vieilli médiocre, il serait mort médiocre. Stace eût vécu dix ans de moins, que le travail de ces dix ans, retranché de ses ouvrages, ne l'aurait rendu ni meilleur ni plus mauvais poëte. Nous avons l'habitude de dire des hommes politiques distingués que leur mort vient toujours au bon moment : pourquoi ne le dirions-nous pas aussi des poëtes de talent? La meilleure vie de poëte, c'est que le corps s'en aille quand la pensée a fait son temps. Il y a dix ans, si tel grand écrivain, que vous n'admirez plus que par politesse, était mort, vous auriez dit : Il est mort à temps pour sa gloire! Je ne vois pas ce que Lucain eût gagné à vivre jusqu'au règne d'Adrien, à

Digitized by Google

travers les dernières années et la fin ignoble de Néron, les vertus inopportunes de Galba, les vices mêlés de vertus d'Othon, et les turpitudes de Vitellius. Je veux bien qu'il y eût eu une chance pour qu'il perfectionnât *la Pharsale;* mais il y en avait mille pour qu'il la gâtât, ou pour qu'il la fît suivre d'ouvrages très-inférieurs.

Si l'on voulait expliquer la pensée de *la Pharsale* par l'état moral et politique des contemporains de Lucain, il ne serait pas difficile d'établir que l'époque ne comportait pas une autre espèce de poëme, ni le poëme une autre espèce d'époque. Tout ce que nous voyons dans *la Pharsale* se trouvait dans toutes les têtes intelligentes qui la lisaient. C'était dans le public, comme dans le poëte, un mélange de fatalisme, de regrets, d'incrédulité, de scepticisme, de résignation; un certain souvenir religieux et triste de la Rome républicaine, avec une assez grande ignorance des institutions et des principes qui l'avaient fait fleurir; un culte pour Caton, plus philosophique que politique, et qu'on rendait moins au défenseur des vieilles lois de Rome qu'à l'intrépide stoïcien; un amour de la liberté assez semblable à celui que les révérends pères jésuites permettaient à leurs écoliers, sous l'ancienne monarchie, quand ils leur donnaient à traiter l'éloge de Brutus ou de Caton; amour inoffensif et sans allusion au présent, comme si la Rome de Néron eût été séparée de la Rome des Gracques par mille ans d'intervalle; une tendance à mettre le malaise qu'on sentait à la charge des dieux, auxquels on ne croyait plus que pour les accuser; enfin, une

Digitized by Google

horreur sincère des guerres civiles et des bouleversements, horreur causée et entretenue par une soif insatiable de repos, et par cette espèce d'atonie où tombent les nations à la veille des grands changements. Voilà le détail à peu près exact des dispositions contemporaines auxquelles on peut supposer que *la Pharsale* devait répondre, si l'on en croit son grand succès.

Un homme d'un véritable génie, dont l'éducation, au lieu d'être confiée à des charlatans, eût été solitaire et chaste; un écrivain qui se serait nourri de bons livres, et qui aurait acquis un jugement sain, solide, capable de résister au choc de toutes les impressions contradictoires qui devaient l'assaillir à son entrée dans la société; un tel écrivain aurait pu dominer toutes les dispositions de ses contemporains et marquer à la fois ses ouvrages d'originalité et d'unité. Mais Lucain n'était pas fait pour une telle gloire, parce que ni la nature ni l'éducation ne lui en avaient donné l'étoffe. Quoique doué de qualités supérieures, il n'avait pas un véritable génie, et l'on a vu d'ailleurs à quelle école il avait été élevé. Il fut affecté tour à tour de tous les sentiments qui agitaient ses contemporains, et il les réfléchit fidèlement sans chercher à les mettre d'accord; au lieu de les dominer, il en fut l'écho.

La Pharsale est une œuvre de détails, mais point d'ensemble; avec des membres, mais sans tête. C'est une déclamation de jeune homme sur les guerres civiles considérées dans leur caractère le plus extérieur et le moins politique, c'est-à-dire comme donnant lieu

Digitized by Google

à des batailles immorales où les frères s'entre-tuent ; c'est une longue malédiction contre ceux qui arment les pères contre les fils.

On ne sait au profit de quelle morale Lucain maudit les guerres civiles et ceux qui les allument. Est-ce au profit du stoïcisme ? Non, car l'oracle du stoïcisme, Caton, reconnaissait la nécessité des guerres civiles et y prenait un des premiers rôles, tout en les détestant. Est-ce au profit de la morale religieuse ? Encore moins ; car Lucain n'accordait pas même aux dieux l'honnêteté de Caton, et ne se faisait aucun scrupule de leur attribuer l'aveugle partialité du hasard. Est-ce au profit de la morale contemporaine ? Il n'y en avait pas. Est-ce au profit de la morale universelle ? Mais l'empire étant l'humanité, et Rome étant l'empire, ce qui n'existait pas à Rome n'existait nulle part. Il se faisait alors une morale universelle ; mais c'était à l'insu de Lucain et de tous ses amis, lesquels ne se doutaient guère que l'esclave chrétien qui les essuyait au bain ou qui les portait en litière en savait plus qu'eux là-dessus.

Le manque d'unité n'est pas le seul défaut de *la Pharsale* considérée dans son ensemble : un défaut plus choquant peut-être, et qui s'y fait sentir presque à chaque page, c'est le manque de vérité historique.

Digitized by Google

II. — De la vérité historique dans la Pharsale.

Il ne faut pas chercher dans *la Pharsale* l'explication du grand événement qui mit aux prises César et Pompée. Lucain a fait de cet événement un lieu commun de poésie. Il n'est descendu ni dans les causes ni dans les conséquences, et il a pris la tradition telle qu'on pouvait la lui donner dans les écoles, où sans doute l'examen de ces causes et de ces conséquences n'était pas permis, parce qu'il n'eût pas été favorable à l'empire. C'est, ainsi que je l'ai dit, la guerre civile traitée comme un sujet de déclamation. Lucain fait planer sur la guerre civile une divinité aveugle, la Fortune, qui roule avec sa roue d'un camp à un autre, quitte la mer pour la terre, et réciproquement; qui quelquefois se plaît à amorcer un parti par une petite victoire, et à rabattre l'orgueil de l'autre par un petit échec; qui fait tourner l'événement sur la pointe d'une aiguille, sur le courage d'un soldat [1]; qui fait la cour à César, dont la gloire est toute jeune, et se lasse de Pompée, parce qu'il y a trente ans qu'on parle de lui. Les incidents où paraît se plaire davantage Lucain, sont ceux où il y a le plus à peindre et le moins à juger. Sa guerre civile ne touche ni au passé ni à l'avenir; car je ne conclus pas, de ce que Lucain assigne cinq ou six causes vagues et générales à la querelle de Pompée et de César, qu'il en ait découvert

1. Voyez au livre VI l'importance que Lucain donne au trait de courage du soldat Scæva, à la bataille de Dyrrachium.

Digitized by Google

l'origine ni qu'il en ait suivi le lent enfantement dans le passé; je ne conclus pas davantage, de ce qu'il s'apitoie en style déclamatoire sur la perte de la liberté, qu'il ait trouvé la véritable et la seule conséquence de cette querelle. Je suis donc fondé à dire que sa guerre civile est un incident isolé, qui n'est lié à rien, qui se tient en l'air, qui ne fait pas plus parti de l'histoire de Rome que *la Thébaïde* de Stace ou que l'*Argonautique* de Valérius Flaccus. Il n'est pas possible de rapetisser davantage une immense révolution. Il n'y a que la chanson ou l'épigramme qui pourraient en apprendre moins.

Cependant Lucain avait un sentiment confus que la guerre civile entre Pompée et César était le plus grand fait de l'histoire romaine. Sans l'avoir jamais étudié sérieusement, il savait que c'était le dernier et le plus populaire de tous les souvenirs nationaux. Il comprenait donc que, pour le chanter dignement, il fallait entonner la trompette guerrière ou, comme on disait de son temps, chausser le cothurne tragique. Mais ne voyant pas où était la vraie grandeur de l'événement, il la mit dans les choses extérieures, dans le cadre, dans les détails matériels. Ainsi, il fit les batailles plus meurtrières, les soldats plus féroces, les pertes d'hommes plus grandes; il convertit les ruisseaux de sang en rivières, les escarmouches en combats, les collines en montagnes, les hommes en démons. Les famines sont plus désastreuses pour César et Pompée que pour tout le monde; on ne comprend pas comment leurs soldats ne sont pas submergés jusqu'au dernier par les inondations. Ils ont des tempêtes faites tout

Digitized by Google

exprès pour eux ; ils marchent en Afrique, les pieds entortillés de serpents ; leurs maladies échappent à toutes les prévisions de l'art de guérir ; leurs plaies bâillent comme le gouffre de la Pythie ; les armées perçées de traits, les forêts coupées par le pied, ne tombent pas, tant les hommes et les arbres y sont pressés.

Il n'y a rien de trop grand pour les grandir. Le bruit de leur choc dans les batailles est entendu aux extrémités du monde. Le Vésuve, dont les éruptions ébranlent toute l'Italie et qui lança un jour une nuée de cendres jusqu'à Constantinople[1], n'a pas la voix si grande ni si retentissante. Ainsi toute la scène est agrandie prodigieusement, pour que les acteurs y paraissent moins petits. Mais c'est le contraire qui arrive. Plus le théâtre est vaste, plus l'acteur s'y perd. Les tableaux de Lucain me rappellent ceux d'un certain paysagiste de je ne sais quel roi de Naples qui les payait au pied carré. Le paysagiste, pour augmenter la somme, augmentait les pieds carrés en faisant des cieux immenses pour des bergers de la hauteur du pouce ou des arbres de la hauteur du coude. Ceux qui ne savaient pas ses arrangements avec le roi de Naples trouvaient son ciel trop haut et ses personnages trop petits. On pourrait en dire autant de Lucain.

Quand j'ai fait la remarque que Lucain n'est point entré au fond des causes de la guerre civile, je n'ai point entendu par là que la condition d'un poëme historique fût nécessairement d'exposer et de discuter

1. Cette éruption eut lieu en 472.

Digitized by Google

les événements à la manière de l'historien ou de l'homme d'État. On ne demande pas au poëte de savantes dissertations sur les révolutions politiques, tâche aride, qui ne s'accommoderait ni aux développements de la poésie, ni à la liberté de l'imagination; on lui demande des inspirations, des images, de l'harmonie et, pour accorder ses impressions personnelles avec la vérité de tous les temps et de tous les pays, du bon sens. Si Lucain avait simplement mis en vers la tradition populaire, sans y rien changer, il aurait pu faire un excellent poëme, à la condition pourtant d'être simple et naturel comme les souvenirs du peuple. Mais comme il n'a pas pensé à recueillir une tradition, on peut lui demander pourquoi, voulant juger les guerres civiles, il les a si mal jugées; pourquoi il ne sait être ni grand comme la tradition populaire, ni instructif comme l'historien. Il n'y avait que deux manières de faire *la Pharsale*, c'était ou de recueillir à Rome et par toute l'Italie les souvenirs nationaux sur ces dernières guerres de la liberté, de courir en Grèce, en Égypte, sur les traces de Pompée et de César, d'interroger les pâtres de la Thessalie, et de composer une épopée de tous ces bruits populaires; ou bien de peindre à grands traits la corruption d'où sortirent les guerres civiles, et d'expliquer le grand changement qui rendit César maître du monde. Or, Lucain n'a traité son sujet ni de l'une ni de l'autre manière. Il faut dire que s'il avait consulté les souvenirs du peuple, il n'aurait pas pris Pompée pour son héros.

Digitized by Google

III. — Pompée pouvait-il être le héros d'un poème épique ?

Pompée n'était ni l'homme du peuple ni l'homme de la poésie, parce que Pompée n'était pas un grand homme. Tous les efforts que fait Lucain pour élever Pompée tournent au profit de César. On ne peut pas être grand et être battu ; on ne peut pas être admiré pour des défaites, des fautes, des découragements ; les hommes ne croient pas à qui ne croit plus en soi. Je ne connais pas de caractère plus prosaïque que celui de Pompée.

L'éducation de Pompée comme homme de guerre ressemble assez à celle de Lucain comme poëte. Il fait ses premières armes sous la direction de son père, Strabon, et ses belles dispositions lui attirent des éloges. Il rend quelques services à Sylla en achevant, avec des troupes levées à ses frais, les débris de l'armée de Cinna et de Carbon, partisans souvent battus, et que le seul bruit de l'arrivée de Sylla avait fort ébranlés. Sylla l'en récompense par des compliments. Il vient à la rencontre du jeune homme et le salue du nom d'*Imperator*. Sylla, dès la première vue, avait bien jugé Pompée. Il le flattait d'autant plus qu'il croyait bien n'en avoir jamais rien à craindre. Pompée avait renchéri sur l'empressement de tous les Romains ou Italiens de marque qui s'étaient rendus au camp de Sylla, de tous les points où les partisans de Marius tenaient encore. Ceux-ci n'offraient au vainqueur de Marius que leur personne et leur obéissance ; Pompée,

Digitized by Google

par un raffinement de soumission, lui offrait une petite armée d'hommes de choix, bien rangés et bien équipés, que Sylla ne se lassait pas d'admirer. Toute l'histoire militaire de Pompée pourrait se réduire à ceci : des louanges excessives pour de faciles succès. Or, Pompée s'estima toujours d'après les louanges excessives qu'il avait reçues, et n'agit, dans beaucoup de circonstances, qu'avec l'espèce d'hésitation que lui donnait la conscience de ses succès trop faciles.

Pompée était un homme de parade et de représentation. Il avait une belle figure, des manières hautes et fières, une certaine majesté qui le rendait très-propre à figurer dans les cérémonies: ses flatteurs lui trouvaient une grande ressemblance avec Alexandre, et il permettait volontiers qu'on lui en donnât le nom. C'était un ambitieux de l'espèce de ceux qui n'ont de l'ambition que le goût pour la représentation et la pompe. Quand il était hors de charge, au lieu de chercher à se rendre nécessaire par ses talents, de fréquenter le barreau, d'accuser ou de défendre, comme faisaient tous les hommes distingués de son temps, il fuyait les tribunaux et les autres lieux d'assemblée; il ne voulait ni soumettre ses idées au public ni exposer sa personne au grand jour; il affectait de se tenir à l'écart dans une espèce de solitude majestueuse, comme le dieu familier de la république, auquel on venait s'adresser dans toutes les grandes crises; il recevait les hommages comme un tribut qui lui était dû, et ne regardait pas ses amis politiques comme des partisans de sa haute position, qui le flattaient en proportion de ce qu'ils attendaient de lui, mais comme

Digitized by Google

des clients qui l'aimaient pour l'honneur de son amitié, et qui venaient s'abriter sous sa gloire. S'il lui arrivait d'honorer les Romains de sa présence, ce qu'il faisait rarement, pour ne pas se prodiguer, c'était un spectacle pour le peuple que cette longue file de suivants qui accompagnaient sa litière; on sifflait ou on applaudissait : on sifflait le faste royal de cet homme, qui n'était pas de force à se faire roi ; on applaudissait au dépit que ces airs de grandeur donnaient au sénat et à la noblesse.

Le jour du triomphe était le grand jour de Pompée. Après ses faciles victoires sur Mithridate, et cette promenade en Orient qui faisait dire à Lucullus que Pompée était un oiseau de cœur lâche qui dévorait les cadavres qu'un autre avait jetés par terre, et qui dissipait les restes des guerres faites par autrui, Pompée triompha pendant deux jours. Jamais triomphateur n'avait présenté une si longue suite d'écriteaux, portant les noms des pays qu'il avait conquis. Afin de multiplier ces écriteaux, Pompée avait pénétré dans des provinces dont les peuples étaient subjugués, ou si faibles qu'ils ne pouvaient faire une résistance sérieuse. Les noms de quelques cantons de l'Asie que Pompée avait transformés en provinces, et de quelques peuplades dont il avait fait des nations, figuraient sur la liste de ses conquêtes. Là où il n'avait pas pu faire de prisonniers, faute de résistance, il avait recueilli des choses curieuses, des habits de guerre, des meubles, et emmené des indigènes de bonne volonté pour faire le personnage de captifs. On voyait à son triomphe des pièces de

Digitized by Google

vaisselle en cristal, des lames d'or, une montagne d'or, avec des daims et des lions, et sa propre statue incrustée de perles. Pompée précédé de portraits, de tableaux et d'effigies, suivi de princes captifs, de provinces conquises, jouissait de son triomphe, non pour le crédit qui lui en revenait dans le public, mais pour le plaisir de se voir sur un char, dominant la foule immense de ce peuple qui l'applaudissait d'autant plus qu'il le craignait moins. Ce n'était pas aux Romains, mais à lui-même, qu'il donnait ce spectacle.

Descendu de son char, l'ambition reprenait le dessus. Pompée aspirait à l'empire, et n'osait pas s'en emparer. Il ne voulait pas s'y placer et n'y pouvait souffrir personne. Il aurait désiré qu'on vînt le lui offrir solennellement, les joueurs de flûte et les colléges de prêtres en tête, un jour que Rome aurait été si éprise de sa gloire qu'elle se serait donnée à lui par amour. Ce faux grand homme ne comprenait pas que les nations ne se donnent qu'à celui qui sait les prendre, qu'il n'est pas de peuple tombé si bas, qui s'offre comme une courtisane, et que quand une république est dégénérée au point d'avoir besoin du despotisme pour vivre, il faut que l'homme qui est de taille à y prétendre fasse tout au moins semblant de s'en emparer par un coup de main, afin d'épargner à la république la honte de s'être livrée. Pompée ne voyait le pouvoir que dans les honneurs extraordinaires, quoiqu'il vécût dans un pays où un simple tribun était quelquefois maître de la nation: il avait plus besoin de paraître que d'être, et il était moins dangereux pour la liberté placé au faîte des honneurs que rentré

Digitized by Google

dans la condition privée, parce que, redevenu candidat, il briguait les honneurs avec les mêmes moyens qui servent à usurper le pouvoir, et qui sont toujours funestes à la liberté. Dictateur, il était moins à craindre que simple citoyen, parce qu'ayant la dictature, il était beaucoup plus modéré que sa charge, et que ne l'ayant pas, il remuait l'État comme s'il eût prétendu à quelque chose de plus.

Ce fut là toute sa politique à l'intérieur : vouloir tout et n'oser rien ; ce qui ne veut pas dire que Pompée ne fit jamais de violences : peu d'hommes, au contraire, en ont fait plus et de plus maladroites. Il lui arriva de sortir d'une élection, sa toge couverte de sang, et de faire accoucher sa femme avant terme à la vue de ce sang qu'elle prenait pour le sien. Ses violences étaient des brigandages de place publique ; il n'avait ni l'audace d'un tyran ni la vertu d'un citoyen. Il commettait ou laissait commettre des meurtres pour n'arriver qu'à la seconde place, et quand il pouvait prendre la première sans verser une goutte de sang, le cœur lui manquait.

Pompée avait à son service et même à ses gages des émissaires qui le louaient sans mesure. Dans ses moments de solitude et de haut silence, ces émissaires redoublaient d'ardeur, pour faire en sorte qu'absent il parût présent. C'était une espèce de renommée à cent voix, à laquelle Pompée dictait sa leçon, et qui ne permettait pas qu'on l'oubliât un moment. Outre ces émissaires, Pompée avait de nombreux amis chargés de briguer pour lui les charges, de lui faire offrir les commandements extraordinaires, et qu'il se réservait

Digitized by Google

de désavouer si la brigue ne réussissait point. A chaque événement de quelque importance, soit que la guerre éclatât dans l'intérieur ou aux frontières, soit que l'ordre fût gravement troublé dans Rome, cette nuée de panégyristes à gages et de clients enthousiastes présentait Pompée au peuple et au Sénat comme le seul homme capable d'empêcher la crise ou de la faire tourner au profit de la république. Pompée, renfermé dans ses jardins, était tenu au courant de ces menées et en dirigeait le fil. S'il voyait que la chose fût bien prise par le peuple, il sortait de son sanctuaire et daignait appuyer par sa présence une brigue qui semblait être celle de tout le monde; si, au contraire, il était averti que le peuple y avait de la répugnance, il faisait dire, par une partie de ses émissaires, spécialement chargés de démentir l'autre, qu'il n'avait jamais songé à élever ses prétentions si haut. Dix fois il joua cette comédie, au grand scandale des gens de bien qui méprisaient un homme assez fort pour menacer la liberté, mais pas assez hardi pour la confisquer.

Pendant qu'il était en Asie, un tribun de ses amis demanda qu'on le rappelât avec son armée pour rétablir la constitution violée par les exécutions illégales des complices de Catilina. Ce fut la seule fois que Pompée inspira une sorte de terreur. Il venait de se couvrir de gloire dans la guerre des pirates; il avait parcouru l'Asie en conquérant, recevant les soumissions des villes, et dispersant les dernières résistances. Le seul ennemi sérieux de la république, Mithridate, battu une première fois par Pompée, n'avait pas sur-

Digitized by Google

vécu à sa défaite. Pompée était à la tête d'une armée puissante, qu'il avait enrichie des dépouilles de l'Asie. On commençait à comparer sa position à celle de Sylla, et beaucoup craignaient qu'il ne lui prît envie de compléter les ressemblances que la fortune s'était plu à mettre entre ce grand homme et lui. Comme on le voyait aussi puissant, on le croyait aussi entreprenant. C'étaient des deux parts une belle armée et des victoires, mais ce n'était pas le même génie.

Pendant que Rome avait peur de Pompée, et que ses émissaires menaçaient de son retour leurs ennemis personnels et spéculaient sur l'audace qu'il n'avait pas, le tribun qui avait demandé pour lui la dictature, et qui l'était venu rejoindre en Asie, s'épuisait en exhortations et en conseils pour le déterminer à imiter Sylla et ses légions. Pompée ne disait ni oui ni non ; il marchait cependant du côté de l'Italie, à la tête de son armée, espérant de deux choses l'une, ou bien que Rome lui expédierait par des courriers le décret qui le nommerait dictateur, ou bien qu'à force de voir les Romains craindre sa fortune, il finirait lui-même par ne plus en avoir peur. Pompée ressemblait assez à un charlatan qui n'aurait pas la prétention de passer pour un inspiré, mais qui, se voyant traité comme tel par la foule, finirait par se persuader qu'il l'est tout de bon.

Arrivé à Brindes, il licencia son armée et lui donna rendez-vous à Rome pour le jour de son triomphe. Il s'avança vers la ville dans l'appareil d'un simple proconsul, fier de rassurer la république, après s'être donné la petite gloire de la faire trembler. Il en fut

Digitized by Google

reçu avec d'autant plus d'enthousiasme : on était charmé de n'avoir plus qu'à encenser celui qu'on croyait avoir eu à craindre, et de fêter une idole au lieu de flatter un tyran. La vanité de Pompée y trouvait son compte; un retour à la Sylla l'aurait embarrassé, car il n'aurait su que faire d'une dictature usurpée; un retour modeste et légal ne lui ôtait rien de ses honneurs, et lui donnait en outre le mérite d'obéir aux lois qu'il avait pu violer.

Personne ne fit plus de mal à la république que Pompée, parce qu'il n'y a pas de pires ennemis des républiques que ceux qui, ne sachant pas s'y contenter des pouvoirs établis par la constitution, n'osent pas se mettre au-dessus de la constitution elle-même, et qui ne veulent ni rester dans la loi ni en sortir, ni obéir ni usurper. Après Sylla il n'y avait plus personne. Tous les hommes habiles étaient morts, soit dans les réactions civiles, soit dans les guerres. Ce fut ce manque d'hommes qui recommanda Pompée. Il eut de la gloire avant d'avoir du talent; il eut de l'influence avant d'avoir du mérite : ce qui doit toujours arriver après d'aussi grands épuisements que celui où Rome était tombée. Cette gloire précoce et facile le rendit très-onéreux à la république, dont les honneurs réguliers et légaux, fort au-dessus de ses talents, paraissaient toujours au-dessous de sa gloire. L'ambition de Pompée ne se réglait pas sur sa capacité, mais sur sa réputation; de sorte qu'il paraissait toujours demander non pas ce qu'il méritait, mais ce qu'on lui devait. Il ruinait l'État par ses intrigues, et comme il ne voulait ni s'en rendre maître ni souffrir qu'il y eût

Digitized by Google

aucun citoyen plus haut en dignité que lui, il arriva que la république se trouva sans magistrats et sans gouvernement. Les tribuns, dévoués à Pompée, excitaient des tumultes populaires ou bien alléguaient des présages sinistres pour suspendre les élections. C'est ainsi que cinq mois se passèrent, pendant lesquels il n'y eut ni consuls ni jugements, Pompée n'en voulant point souffrir et n'osant point en tenir lieu.

Du reste, ce héros de la légalité, que Lucain nous donne comme représentant des lois de la patrie, en avait été le plus désastreux et quelquefois le plus violent ennemi. Ses débuts politiques et militaires avaient été marqués par de nombreuses illégalités. On lui avait fait l'honneur, à l'âge d'un peu plus de vingt ans, de violer les lois tout exprès pour lui; il s'en souvint plus tard, et en profita. A son retour d'Afrique, où Sylla lui avait donné un commandement, il sollicita le triomphe pour quelques combats heureux contre des partisans qui ne tenaient plus la campagne que par point d'honneur. La loi n'accordait le droit du triomphe qu'au général qui avait été préteur ou consul. Sylla prit le parti de la loi, non pas par envie, car les lauriers de Pompée n'étaient pas de ceux qui pouvaient l'empêcher de dormir, mais par un respect affecté pour la légalité, qu'il avait mise sous ses pieds quand la chose en valait la peine. Pompée insista. « Qu'il triomphe donc! » s'écria Sylla, qui voyait, après tout, moins de mal à ce que la loi fût violée qu'à ce que Sylla fût importuné par les sollicitations de Pompée et de ses amis.

Le second triomphe de Pompée ne fut pas moins

Digitized by Google

illégal que le premier. Ce fut après la guerre d'Espagne, guerre menée lentement, mais avec suite, par Métellus, et achevée en réalité par le poignard de Perpenna, assassin de Sertorius; de sorte que Pompée n'eut cette fois encore qu'à recueillir le fruit des labeurs de Métellus, et à profiter du crime de Perpenna. Les lois défendaient qu'on triomphât pour une victoire remportée dans une guerre civile. En outre, Pompée n'avait pas l'âge légal, et n'avait été ni questeur, ni préteur, ni édile. Malgré cette double illégalité, il triompha. Ses amis avaient appuyé sa demande par cette singulière raison, qu'ayant été dispensé une première fois des obligations de la loi, pour de grands services, il convenait à plus forte raison de l'en dispenser pour des services plus grands. Pour couronner l'œuvre, on lui permit de se mettre sur la liste des candidats au consulat, quoiqu'il n'eût exercé aucune des charges prescrites par la loi.

Le commandement donné à Pompée dans la guerre des pirates était une innovation encore plus dangereuse. Quand la situation des affaires exigeait un pouvoir extraordinaire, la constitution y pourvoyait en nommant un dictateur. Pompée n'en eut pas le nom, mais il eut plus que la chose. L'empire absolu dont on l'avait investi, et qui mettait sous sa domination une si vaste étendue de terres et de mers, pour une si longue durée, excédait toutes les lois de l'État. Pompée avait le droit de casser tous les magistrats et gouverneurs des provinces de l'immense ressort commis à son autorité, lequel comprenait l'Égypte, l'Espagne, la Syrie et la Grèce. A cette commission

Digitized by Google

exorbitante on joignit les provinces de Phrygie, de Bithynie, de Cappadoce et du Pont; de sorte que Pompée fut chargé à la fois de toutes les guerres de mer et de terre que soutenait alors la république. Si Pompée n'imita pas Sylla, c'est apparemment qu'il croyait Sylla moins puissant que lui, et qu'il ne voulait pas descendre. Si on lui avait moins donné, peut-être aurait-il songé à prendre quelque chose. Cela pouvait n'être pas une mauvaise politique d'accabler un ambitieux d'honneurs, et de ne lui laisser rien à désirer; car les gens qu'on rassasie sont moins dangereux que ceux qu'on laisse jeûner. Pompée, maître des trois quarts du monde connu, ayant assez d'or et d'argent pour acheter la moitié du peuple romain, commandant toutes les troupes de terre et de mer de la république, avait plus de chemin à faire pour être roi que César lieutenant dans les Gaules, et chef de quelques légions qui faisaient encore le métier de soldat comme au temps des Scipions, et qui ne croyaient se battre que pour protéger l'une des frontières de la république. Était-ce là l'idée de Cicéron, lorsqu'il poussait de tout son crédit à ce qu'on chargeât Pompée de pouvoirs illimités? Peut-être.

IV. — Pompée est-il seul responsable de ses fautes politiques?

Au reste, il y eut de la faute de tout le monde dans l'excessive fortune de Pompée et dans le mal qu'elle fit à Rome et aux vieilles libertés républicaines. Pompée s'empara souvent de la puissance par de mauvaises intrigues, par des violences; mais plus souvent

Digitized by Google

peut-être il ne fit que la recevoir des mains de la nation, qui la lui donnait sans réserve et sans condition, et qui lui faisait litière de toutes les lois gardiennes de la liberté. C'est un tort assez commun au peuple romain, et généralement à tous les peuples libres, de donner du pouvoir aux hommes politiques en proportion de l'estime momentanée qu'ils en font, du bien qu'ils en attendent, ou des dangers dont ils ont été tirés par eux. Quand un personnage public est aimé de la nation, qu'il la délivre d'une inquiétude ou d'un péril, qu'il lui a rendu un éclatant service, alors la nation ne compte plus avec lui : honneurs, argent, liberté, il peut faire main basse sur tout, et s'il en laisse quelque chose, c'est qu'il veut bien mettre plus de modération à prendre que la nation à donner[1]. Presque tous les grands hommes sont funestes à la liberté, à cause de cette complaisance aveugle des peuples, qui sont outrés dans leur reconnaissance comme dans leur ingratitude. Mais ce qui est bien pis, c'est que des hommes médiocres, qui paraissent grands parce qu'ils sont enflés par de petites circonstances, et qui ont de l'importance par surprise, font le même mal à la liberté des nations. Que de despotes cette fâcheuse disposition n'eût-elle pas faits, si l'audace de certains hommes eût été en proportion de leur popularité, et s'ils avaient eu autant de cœur que de bonheur! Nous ne manquons souvent de maîtres, que parce que les maîtres nous manquent. C'est une

1. . . . . Melius, quod plura jubere
Erubuit, quam Roma pati.
(*Pharsale*, livre III, vers 3.)

Digitized by Google

espèce d'hommes si rare que même les nations les plus empressées pour la servitude ne peuvent pas toujours venir à bout de se donner un despote. Il y a, même près de nous, plus d'un exemple de cela.

A Rome, l'état particulier des opinions et des partis fit que l'excès de pouvoir dont on investit Pompée à plusieurs reprises fut tantôt le tort de toute la nation, tantôt celui de l'aristocratie seulement, tantôt celui du peuple. Quand le sénat, qui représentait l'aristocratie, avait peur de quelques tribuns ou de tels de ses membres qui visaient à la dictature en s'appuyant sur le peuple, il se hâtait d'opposer à toutes ces prétentions menaçantes un homme éminent, presque toujours un homme de guerre, avec des pouvoirs qui n'étaient limités que s'il le voulait bien, et une liberté d'action qu'il n'épuisait jamais tout entière, parce qu'il ne l'osait pas ou qu'il n'en avait pas besoin. Une fois le danger passé, les prétentions écartées ou abattues, restaient des précédents fâcheux, des exemples de lois violées ou éludées, des excès de pouvoir introduits dans la constitution, et dont on grevait l'avenir, et, par-dessus tout, un homme qui rentrait dans la condition privée avec le souvenir qu'il avait pu toutes choses un moment, et une ambition peu disposée à respecter les lois dont on lui avait fait une fois le sacrifice.

Pompée fut souvent cet homme pour le sénat; on le lançait, sans bride et sans contre-poids, sur l'ennemi présent qui alarmait l'aristocratie; et quand l'expiration de ses pouvoirs excessifs était arrivée, il ne sortait des charges qu'en s'agitant et en menaçant,

Digitized by Google

supportant d'autant moins sa chute qu'on l'avait fait tomber de plus haut. Ce fut aussi quelquefois le tour du peuple de gâter Pompée pour l'opposer au sénat. On lui faisait alors des fêtes royales, on jonchait de fleurs les chemins par où il devait passer, on approchait la couronne de sa tête, et assez près pour qu'il lui prît envie de se faire roi; et après que le peuple s'était passé la satisfaction d'épouvanter le sénat ou de le réduire au silence, Pompée ne rendait ses pouvoirs que comme une proie qu'on lui faisait lâcher. Souvent même, à quelques mois de là, il se retournait contre le peuple avec l'excès d'autorité et les habitudes de commandement sans contrôle qu'il en avait reçus : mauvais précédents qui retombaient sur la liberté, outre que le peuple avait perdu le droit de se plaindre du trop de puissance de Pompée, y ayant contribué lui-même par l'exagération de ses faveurs.

Enfin, c'était quelquefois la nation tout entière, peuple et sénat, qui se mettait dans les mains de Pompée, ainsi que cela se vit dans la guerre contre les pirates, où Rome ne retint de ses libertés que ce qu'il n'en voulut pas ou n'en osa pas prendre. Ce fut pur hasard si cet homme que tout le monde faisait si grand, et qui était parvenu à effrayer ceux mêmes qui ne le croyaient pas dangereux, échappa à sa fortune, en se trompant sur la valeur des choses, c'est-à-dire en prenant de l'ambition pour de l'audace et la renommée pour du pouvoir. Sans ce hasard, César n'eût été que le second roi de Rome, et il serait mort dans son lit.

La plus grande faute que commit le peuple romain,

Digitized by Google

ce fut d'exagérer les services militaires de Pompée et d'accorder à ses victoires les récompenses qu'il ne devait accorder qu'à ses talents. C'est encore une faute très-commune aux nations libres, et surtout aux partis, qui y sont plus nombreux et plus exclusifs que partout ailleurs. Les partis ne manquent jamais de prendre pour mesure de la capacité d'un homme, de ses talents, de ses vertus politiques, l'étendue du service qu'ils en ont tiré dans une crise. Ils font ainsi, pendant le combat, des héros qui retombent à leur charge le combat fini, et qui, après les avoir aidés dans les revers, les embarrassent de leurs exigences dans la victoire.

Au milieu des luttes du peuple contre le sénat, et des partis entre eux, il arrivait souvent que tel orateur médiocre fût vanté à l'excès pour un plaidoyer qui n'avait d'autre mérite que d'avoir assez bien exprimé les passions d'un parti, et dont toute l'éloquence consistait dans l'assentiment tumultueux de l'auditoire. Eh bien! si ce parti l'emportait, son orateur de prédilection se présentait, au jour du triomphe, avec une ambition insatiable. Il n'attendait pas qu'on lui fît sa part, il se la faisait lui-même, et se payait magnifiquement de ses médiocres talents et de ses services déjà oubliés. Mais comme les partis se dégoûtent aussi vite qu'ils se passionnent, et que le plus souvent, l'homme dont ils avaient cru se servir s'est en réalité servi d'eux pour faire ses propres affaires, ils dénigraient le héros de la veille avec la même exagération qu'ils l'avaient loué. De là le reproche qu'on faisait et qu'on fait encore aux partis d'être

Digitized by Google

ingrats, reproche quelquefois mérité, mais plus souvent injuste; car combien d'hommes se retournent contre leur parti après s'être élevés par ses mains, et souvent au prix de son sang!

Cependant ce reproche d'ingratitude, qui semble fondé à première vue, fait grand tort aux partis auprès des gens timides et doux, qui sont la masse, et qui ne sont frappés, dans ces retours d'opinion et de popularité, que du fait tout extérieur d'une idole encensée la veille et brisée le lendemain. Il y aurait un moyen pour les partis de prévenir tout à la fois les désenchantements et les reproches; ce serait de faire des réserves avec leurs amis dans le moment même où ils en sont le plus contents; ce serait, tout en profitant de la harangue de leur orateur ou de la victoire de leur homme de guerre, de se réserver d'y voir les endroits faibles, les mérites de circonstance, les parties de petit bonheur et de hasard. De cette façon, ils ne se trouveraient pas surchargés, le jour où l'on partagerait les dépouilles, d'ambitieux avides qui veulent qu'on taxe leurs récompenses, non sur ce qu'ils sont, mais sur ce qu'ils ont passé pour être; non sur leur mérite réel, mais sur la réputation qu'on leur a faite; et, d'autre part, s'ils venaient à être reniés, ils n'en auraient ni étonnement ni colère, et comme ils auraient été retenus dans leur reconnaissance, ils ne paraîtraient à la masse de la nation que médiocrement ingrats.

Ce ne fut pas seulement tantôt un parti, tantôt un autre, tantôt le sénat, tantôt le peuple, qui fit la faute d'exalter démesurément les exploits de Pompée; ce

Digitized by Google

fut encore la nation tout entière, et à différentes reprises. D'où il arriva que Pompée, toutes les fois qu'il sentit sa popularité décroître, affecta un grand deuil, se retira des affaires, s'enferma dans ses jardins, afin que la nation, se rappelant ses triomphes, se sentît saisie d'un mouvement de repentir et le tirât de sa solitude pour échapper au reproche d'être ingrate et inconséquente. Il exploita plus d'une fois cette disposition avec plus d'adresse qu'on ne lui en croyait, et il fut du petit nombre des hommes politiques auxquels il est donné de renouveler plusieurs fois leur popularité dans le cours de leur vie. D'ailleurs, tous les partis ayant eu l'imprudence de l'admirer outre mesure, ils se fermaient la bouche les uns aux autres, en se rappelant réciproquement que l'homme dont ils se plaignaient avait été leur héros. Quand l'aristocratie opposait Pompée aux entreprises du peuple : « C'est votre Pompée, » disait-on aux comices qui murmuraient. Quand c'était le peuple qui se servait de Pompée : « De quoi vous plaignez-vous ? disait-on au sénat; n'est-ce pas le chef de votre compagnie, le représentant de vos intérêts? » Et Pompée retombait ainsi tour à tour sur tous les partis de tout le poids de son mérite exagéré, de ses faciles pacifications assimilées à des conquêtes, de son bonheur pris pour du génie.

Chaque parti expiait tour à tour le tort d'avoir grandi Pompée outre mesure; et comme d'ailleurs aucun ne pouvait disposer de récompenses proportionnées au renom qu'il lui avait follement donné, l'avenir de la nation payait pour toutes ces fautes et

Digitized by Google

pour toutes ces inconséquences. Il restait au sein de la république, au-dessus et en dehors des lois de la patrie, une ambition immense, vague, flottant d'un camp à l'autre, dominant les partis de nom, mais en réalité dominée par eux, et ne servant guère qu'à faire prévaloir leurs mauvaises prétentions; une gloire militaire qui, n'osant usurper, ne pouvait que corrompre, qui apportait dans les intrigues électorales les habitudes de la violence, qui faisait de la sédition faute d'oser faire de la tyrannie, et qui bataillait dans les comices pour glisser furtivement son nom dans l'urne électorale, par impuissance de faire comme César, lequel brisait l'urne, chassait les comices, et se nommait lui-même à la place dont il avait besoin.

Pompée, avec de l'intelligence, de l'esprit, une grande expérience des partis, trois choses qui entrent pour beaucoup dans l'art de commander aux hommes, manquait de caractère, c'est-à-dire de la chose qui, seule, peut donner l'empire, à défaut même des grandes qualités de l'esprit. Il était de l'espèce la plus commune des hommes politiques, c'est-à-dire plus craintif encore qu'entreprenant, ne pouvant se passer du pouvoir et n'osant pas s'y perpétuer, désirant toujours beaucoup plus qu'il ne pouvait et même ne voulait obtenir, jouet de ceux qu'il croyait mener, exploité par ceux dont il croyait se servir, se regardant comme le chef de ceux dont il n'était que le drapeau, faible et flottant, se consolant par beaucoup de morgue de n'être quelquefois rien, plus vain encore qu'ambitieux, parce qu'après tout il n'avait que des passions médiocres, plus de goût pour la pompe que

Digitized by Google

pour la tyrannie, et parce que certaines de ses qualités privées ne pouvaient s'accommoder de l'état violent ni des risques d'une ambition poussée jusqu'au bout.

Sa femme, je devrais dire ses femmes, car on discute s'il fut marié quatre ou cinq fois, ses amis, ses affranchis, faisaient de lui tout ce qu'ils voulaient. Le grand Pompée était amoureux, non pour se distraire ni pour se reposer, comme les hommes vraiment grands, qui aiment en courant; il faisait de l'amour une affaire grave; c'était pour lui un soin plus pressant que son ambition. Il faut dire que ses amours étaient régulières : Pompée était mari fidèle, à la condition pourtant de laisser dire par ses amis qu'il était encore plus aimé qu'il n'aimait. Il avait tant de vanité que, tout épris qu'il fût de presque toutes ses épouses, il prenait ses précautions pour qu'on ne le crût pas, et ne voulait pas qu'on pensât dans le public qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus cher à Pompée que Pompée lui-même. Cette excessive vanité le rendait peu sensible aux railleries. S'il eût paru en souffrir, il aurait montré par là qu'elles pouvaient l'atteindre; il s'en fatiguait plutôt qu'il ne s'en offensait, ainsi que cela lui arriva à Pharsale, quand ses principaux officiers le poussèrent, à force de sarcasmes, à livrer bataille à César.

Ce qu'on raconte de l'insolence de son affranchi Démétrius, et de l'empire que cet homme avait sur lui, est à peine croyable. Quand Pompée avait des personnes de marque à dîner, il allait lui-même au-devant des conviés, et attendait qu'ils fussent tous venus avant de se mettre à table. Démétrius, son af-

Digitized by Google

franchi, s'y mettait avant tout le monde et se faisait servir seul, la tête couverte, laissant à Pompée le rôle d'affranchi pour prendre celui de maître grossier et insolent. Pompée, vainqueur des pirates de l'Asie, logeait à Rome dans une maison fort simple, tandis que son affranchi s'étalait dans les plus belles maisons de campagne de l'Italie. Dans la guerre d'Asie, Caton, étant près d'entrer à Antioche, vit venir à sa rencontre deux files de jeunes garçons vêtus de robes blanches, que conduisait un maître de cérémonies couvert d'un chapeau de fleurs. Comme il se plaignait avec vivacité de l'entrée triomphale qu'on lui avait préparée, le maître des cérémonies s'approcha de sa troupe, et quel ne fut pas l'étonnement de Caton quand il entendit demander aux plus avancés « où ils avaient laissé Démétrius ! »

Cette excessive faiblesse de caractère fit faire beaucoup de fautes à Pompée, et la plus grave de toutes, celles de préparer l'avénement de César. L'amitié de César et de Pompée, quand ils étaient encore jeunes hommes, avait bien pu n'être ni une spéculation ni un calcul. César pouvait alors estimer Pompée; Pompée pouvait ne pas deviner les destinées de César. Mais César, devenu consul, était déjà assez menaçant pour que Pompée fût inexcusable de se prêter à ses desseins. L'un et l'autre avaient fait leurs preuves : Pompée, d'une ambition qui ne savait ni rester dans la constitution ni en sortir; César, d'une habileté effrayante, d'un mépris des hommes qui allait jusqu'au cynisme, et surtout d'une avidité d'entreprises extraordinaires, qui ne tenait déjà plus compte de la

Digitized by Google

constitution que comme d'un obstacle. Or, Pompée n'ayant pas peur de César à quarante ans, quand Sylla en avait eu peur à vingt et ne l'avait relâché de ses mains que parce qu'il se sentait trop vieux pour en être inquiété, ou qu'il respectait en cet enfant son successeur; Pompée se liguant avec César contre Caton, désertant la vieille Rome républicaine pour faire un rôle de jeune tribun impétueux et niveleur; Pompée, protégeant César, qui s'essayait à l'empire absolu de l'autorité de ses victoires; Pompée, qui méprisait la gloire de la parole, hissé par César sur la tribune aux harangues pour y balbutier l'éloge de ses lois agraires, et menaçant du bouclier et de l'épée quiconque voudrait s'opposer aux décrets de César; Pompée, enfin, se méprenant jusqu'à se faire le précurseur de César, était-il un grand homme ou n'en était-il que l'ombre?

Voyez, au contraire, quelle adresse a ce César lorsqu'il tire de son palais solitaire cette gloire de quarante années, qu'il la traîne dans le tumulte des comices, qu'il la fait toucher à toute la populace du forum, qu'il expose le plus grand personnage de la république à rester court à la tribune, et qu'il lui fait dégaîner l'épée contre les ennemis de César! Qui des deux se servait de l'autre? César, qui se gardait bien de le dire. La dupe était Pompée, qui croyait n'avoir fait qu'effrayer le sénat en ajoutant à la fortune de César tout le poids de la sienne.

Un tel homme n'était pas et ne pouvait pas être l'homme du peuple ni, par conséquent, l'homme de l'épopée. Les masses ne comprennent pas ces sortes de

Digitized by Google

caractères douteux, sans volonté propre, tour à tour au service de tous, instruments de partis qui se cachent derrière eux, ou d'intrigants qui se faufilent à l'ombre de leur renommée. Et il arrive presque toujours qu'au moment de la crise, ces hommes qui ont rempli un pays de leur nom, qui ont été nécessaires à la fortune de tout le monde, sur lesquels ont tourné toutes les destinées d'une nation, sont abandonnés tout à coup par ceux mêmes qui n'avaient pu se passer d'eux. On leur fait l'injure de les croire incapables de défendre leurs amis, et chacun ne s'en remet qu'à soi du soin de son salut. C'est ainsi qu'à la nouvelle du passage du Rubicon, tout le monde se mit à fuir de Rome dans toutes les directions, et Pompée fit bientôt comme tout le monde, croyant sans doute, comme dit Lucain, que ceux qui fuyaient derrière lui le suivaient. Mais ce ne fut pas sans avoir préalablement fait des railleries sur César, ni sans s'être laissé dire par la petite troupe de flatteurs domestiques qu'il avait à ses gages, que le nom seul de Pompée serait pour la république une muraille inexpugnable. Si on lui laissa faire la guerre civile, c'est qu'il n'y avait point de généraux, et que la première bataille n'en pouvait pas créer, les armées romaines ne recrutant pas les chefs parmi les officiers inférieurs, leurs seuls qui aient le génie des guerres de renouvellement et de révolution. Après Pompée, les meilleurs soldats de la république étaient Caton et Cicéron.

Digitized by Google

V. — César, l'homme du peuple et de l'épopée.

L'homme du peuple et de l'épopée, c'est César. Il avait toutes les conditions d'un héros d'épopée, une enfance enveloppée de mystères et de traditions, une vie remplie de conquêtes, une carrière courte, et qui comptait autant de grandes actions que de jours, une mort tragique, une apothéose populaire. Ce n'était pas, comme Pompée, l'homme d'une caste et d'un parti, le représentant d'un grand intérêt contemporain et local, condamné à s'agiter dans cette sphère étroite avec des chances diverses de gloire ou de misère, et se sentant dépaysé toutes les fois qu'il sortait de sa caste ou qu'il se préoccupait d'intérêts plus généraux. César était l'homme de tout le monde, le représentant le plus populaire et l'agent le plus actif de la civilisation, l'ennemi des castes, l'adversaire des intérêts de la localité, lors même que cette localité se trouvait être sa patrie; grand homme, mais mauvais Romain, qui changea la politique nationale et substitua au système d'absorption suivi jusque-là par la république un système d'assimilation tout à la fois plus glorieux pour Rome et plus utile au genre humain. Jusqu'à César, Rome avait sucé la substance des peuples et des rois, sans toucher à leurs coutumes, sans bouleverser leurs institutions nationales. On leur laissait l'existence à la condition de leur en ôter le nerf, qui est l'argent; ils périssaient de dessèchement et d'inanition, au milieu de toutes les marques

Digitized by Google

de tolérance qui servaient à couvrir cette violente et insatiable exploitation. Cicéron, écrivant à son frère Quintus, gouverneur d'une province d'Asie, lui recommandait le respect pour les coutumes, la justice, la modération des formes dans la perceptions des impôts, le mépris des flatteurs, toutes choses excellentes, sans doute; mais malheureusement les coutumes qu'il fallait respecter étant presque toutes barbares, et l'impôt qu'il fallait percevoir excédant les moyens des peuples, c'était l'anéantissement des nations avec toutes les formes de l'humanité.

César ne réforma pas les abus, il les déplaça; mais ce déplacement était une œuvre immense, dont le genre humain se sentit bien, tant que le grand ouvrier vécut. Il chassa dans la plaine de Pharsale, d'Utique et de Munda, tous ces politiques philosophes qui faisaient payer si cher aux nations le maintien de leurs coutumes particulières. Au lieu de verser Rome sur le monde, il versa le monde sur Rome; et comme il ne pouvait opérer en un jour cette assimilation puissante, il la prépara en ramassant sur son chemin, dans ses prodigieuses conquêtes, des échantillons de toutes les nations qu'il fit entrer dans Rome, qu'il invita aux fêtes de l'amphithéâtre, qu'il installa de sa pleine autorité sur les bancs du sénat, à côté de cette portion de sénateurs conservés, dont aucun parti n'avait eu besoin, et qui représentaient assez bien le cadre d'une institution dont tous les membres actifs avaient transigé ou péri. Il introduisit pêle-mêle dans les offices de l'État, des hommes pris dans les nations usées, et d'autres pris dans les races nouvelles, des

Digitized by Google

Grecs et des Gaulois, des Asiatiques et des Européens. Il rêvait même d'aller ranimer les plages languissantes de l'Orient, et d'y ressusciter le genre humain étouffé sous son magnifique soleil, quand il fut frappé par les poignards du vieux parti romain, lequel fit à la fois un crime honteux et inutile, car il ne lui était pas donné de vivre un jour de plus, même en versant dans ses veines le sang de César.

César fit des Romains de tout le monde, mais par là même il détruisit Rome, en éparpillant sa nationalité; il mit au feu les registres sur lesquels on inscrivait un à un les étrangers admis au droit de cité, et donna la cité à qui la voulait, à qui ne la voulait pas. Il fit disparaître les frontières, il mêla les langues, il persuada aux nations étrangères que leur patrie était en Italie, et par là suspendit les guerres que le patriotisme étroit du vieux parti romain multipliait sur tous les points de l'univers. Alors Cicéron, qui, avec tout son esprit, ne comprenait que peu de chose à tout cela, fit sa paix et s'occupa de philosophie universelle; ce qui était, à vrai dire, une sorte d'instinct de la révolution universelle que faisait César. Mais ses anciens amis ne virent dans la politique de César, que la politique de Pompée hardi et heureux, ayant enfin le pouvoir qu'il avait convoité toute sa vie; et ils assassinèrent César avec les idées du premier Brutus assassinant Tarquin, ce qui était aussi honnête que stupide.

Il y avait aussi un côté merveilleux dans la vie de César, et ce merveilleux aurait bien valu la prosopopée banale de Rome, personnifiée par une vieille

Digitized by Google

femme qui se jette aux genoux de César pour le détourner de passer le Rubicon [1]. Il y avait sa jeunesse mêlée d'aventures et de retraite silencieuse, tantôt se révélant au grand jour par des actes d'audace inouïs et inattendus, tantôt se dérobant tout à coup aux regards sous d'obscurs plaisirs, et sur laquelle planaient des bruits monstrueux de corruption, de telle sorte que les plaisirs de César occupaient presque autant les esprits que la gloire de Pompée. Il y avait ses dix années de séjour dans les Gaules, pendant lesquelles il sillonnait ces contrées sauvages de chemins qu'on appelait les chemins de César, brûlant des forêts, décimant des nations, dispersant des religions, recueillant çà et là de la gloire de toute sorte, et faisant payer à la Gaule par des flots de sang la terreur qu'il voulait inspirer à Rome. Il y avait ses voyages aventureux au fond de la Bretagne où il allait se battre pour voir du pays, comme s'il eût pensé dès lors à prendre une notion exacte de la portion du monde qu'il laisserait sur ses derrières, quand le temps serait venu de fondre sur l'Italie. Il y avait enfin la profonde politique par laquelle, si loin de Rome, mais les yeux toujours fixés sur elle, mesurant le temps qu'il pouvait en être absent impunément, il attendit avec patience que ce gouvernement, ballotté entre des gens de guerre émérites et des avocats peureux, lesquels cherchaient à s'escamoter le pouvoir, n'osant se l'arracher de force, fût rentré dans le domaine du premier occupant, et qu'après tous ces gens

1. *Pharsale*, livre I, vers 183-230.

Digitized by Google

qui s'excluaient les uns les autres sans profit pour personne, il pût se présenter, lui, pour les exclure tous à son profit. Du bout de la Gaule, il briguait à sa manière, par des victoires auxquelles l'éloignement ne nuisait point; il gagnait des batailles pour ceux qui ne le devinaient pas; quant à ceux qui pouvaient le deviner, il faisait taire leurs pressentiments par des envois réguliers d'argent, sous forme de cadeaux des curiosités du pays. Certes, tout cela pouvait faire une magnifique épopée. Mais la thèse de Lucain était contre César; à la bonne heure : du moins ne fallait-il pas faire un mensonge historique; or le César de Lucain en est un.

Si Lucain avait assez de conviction ou d'instinct républicain pour haïr César, sa haine devait être grande, éloquente, sous peine pour le poëte de passer pour un impuissant Zoïle de la plus belle gloire de son pays. Les grands hommes imposent aux écrivains, poëtes ou autres, l'obligation de n'en rien dire de médiocre en bien ni en mal; amis ou ennemis, il faut être à la hauteur de celui qu'on aime ou de celui qu'on hait. Mais comment croire que Lucain, qui se résignait à flatter Néron, ait détesté sérieusement César? Si donc il l'a mal jugé, c'est qu'il ne l'a pas compris; s'il l'a calomnié, c'est par manque de sens. Quant à son Pompée, que puis-je en dire pour me résumer, sinon qu'il lui donne une grandeur qu'il n'avait pas, qu'il lui ôte quelques qualités qu'il avait, et qu'enfin il ne parvient pas, à force de louanges pour lui et de calomnies pour son rival, à le rendre intéressant?

Digitized by Google

VI. — De la vérité des caractères dans la Pharsale.

Les personnages du poëme de Lucain ne sont vrais ni de la vérité historique, ni de la vérité générale, peut-être plus certaine, dont la connaissance est le privilége du poëte supérieur. Ce ne sont ni des portraits ni des types.

On a vu ce que Lucain a fait de Pompée. Dans *la Pharsale*, Pompée n'est ni un personnage historique, ni un de ces personnages créés par le poëte pour personnifier quelque grande passion. C'est un mélange de vanité et d'impuissance, de forfanterie et de faiblesse, qui n'intéresse pas même comme ces personnages disgracieux pour lesquels on ne se sent point de goût, mais qu'on voit pourtant avec curiosité. Pompée est un porte-drapeau qu'on promène solennellement sur mer et sur terre, et dont on ne fait pas peur aux ennemis. Il est ridicule, et personne autour de lui ne le trouve ridicule; ce qui prouve que le poëte ne s'en est pas aperçu, et qu'il est dupe de son héros. Remarquez qu'il y a dans la vie humaine des personnages qui ont presque tous les travers de Pompée, qui sont vaniteux, faibles, impuissants, amoureux en cheveux gris, qui font taire une vieille expérience devant l'impatience d'amis imprévoyants; mais ces personnages, à y regarder de près, ont une certaine conséquence dans leur conduite qui en fait des êtres vrais, auxquels on prend intérêt comme à des variétés de l'espèce humaine. Le Pompée de Lucain ne présente

Digitized by Google

pas ce caractère de conséquence et d'unité; rien ne se tient dans cette bigarrure et dans cette maladroite création; le grand y jure à côté du petit. Il semble voir un corps humain fait de pièces de rapport, dont toutes les parties ne seraient liées entre elles que par de grossières coutures, comme dans un mannequin de guerre.

Que représente à son tour le César de Lucain? L'ambition apparemment. — Mais quelle sorte d'ambition? — La plus brutale, à mon sens, la plus sauvage, la moins intelligente, Elle n'eût pas été de mise même au fond de la Scythie. A la guerre, César se jette en aveugle dans cette mêlée où s'agitent les destinées du monde; il s'enivre de sang; il aime et, qui pis est, il fait la guerre pour ses seuls désastres, pour ses cruautés, pour sa frénésie. A Rome, « il aime mieux être craint qu'aimé, » mot réchauffé de Tibère et calomnieusement appliqué à César, lequel était un peu plus haut que cette sphère où s'agitent les tyrans de second ordre. Cet homme si profond et si simple, qui avait plus que du courage, car il savait n'en avoir qu'à propos, et dans lequel, sauf quelques goûts de libertinage obscur, je ne vois aucune passion qui n'ait été gouvernée par l'utilité et proportionnée au résultat; cet homme, qui se trouva réduit, comme tous les gens de guerre, à être cruel, mais qui ne le fut jamais par faiblesse comme Pompée, ni par hypocrisie et par peur comme Auguste, ni par intempérance et mauvais instinct comme Marius et Sylla; cet homme, plus maître encore de lui que de sa fortune, admirez ce qu'en a fait le neveu de Sénèque, lequel ne voyait

Digitized by Google

lui-même qu'une bête féroce dans Alexandre! Le César de Lucain, c'est moins que Sylla au déclin de sa vie; c'est un furieux qui ne veut que des succès sanglants, qui est charmé de trouver l'Italie remplie d'ennemis, afin d'en avoir plus à tuer; qui ne croit pas faire du chemin, s'il ne se bat pas; qui aime mieux entrer par des portes brisées que par des portes qui s'ouvrent volontairement; qui est heureux qu'on lui dispute le passage, parce qu'il se fera jour par le fer et le feu. Je sais bien que pour rendre Pompée plus grand, il était poétiquement nécessaire de diminuer César; mais encore ne faut-il pas prêter à un homme de guerre, auquel on reconnait d'ailleurs de grands talents, une passion de meurtre et de ravage qui se comprendrait à peine dans un barbare imbécile. Il n'y a pas un général sérieux et digne de ce nom qui soit fâché d'éviter une bataille par une soumission, et qui n'aime mieux recevoir pacifiquement les clefs d'une ville ennemie que d'y entrer par la brèche, sur les cadavres des siens. La poésie n'autorise pas les nonsens.

A la bataille de Pharsale, le César de Lucain court çà et là comme un furieux sur toute la ligne de bataille; il inspecte les glaives de ses soldats, pour juger, d'après la quantité de sang dont ils sont souillés, quel a été le courage de chacun; il joue le rôle d'espion; il note le soldat qui lance vigoureusement ses traits et celui qui les lance mollement; celui qui voit tomber gaiement son frère ou son père, et celui qui change de couleur après avoir frappé un citoyen romain. Ailleurs, il visite les blessés et met la main

Digitized by Google

sur leurs plaies pour étancher le sang; un peu plus loin, il donne une épée à tel soldat qui a perdu ou brisé la sienne; à un autre, il apporte des traits qu'il a ramassés par terre; il va du front à l'arrière-garde, et frappe les retardataires avec le bois de sa lance[1]. Lucain confond ici l'activité avec l'agitation désordonnée : pour vouloir trop multiplier César, il le prodigue ridiculement; pour vouloir le mettre partout, il le met là où il ne doit pas être. Quant au rôle d'espion qu'il lui prête plus haut, ce n'est qu'un jeu d'esprit cruel. Si César avait pu douter de ses soldats, il n'aurait pas attendu, pour faire cette statistique des courages, que la bataille qui décidait de toute la guerre fût engagée : il eût mieux pris son temps.

Tout à l'heure cet ogre de guerre va repaître longuement ses regards des cadavres entassés dans les champs de Pharsale; il défendra qu'on leur rende les honneurs funèbres, il se fera servir à dîner sur un lieu élevé d'où il puisse, tout en mangeant, ne rien perdre du spectacle de ces débris humains. Tout cela est aussi puéril que dégoûtant.

Le personnage le plus important de *la Pharsale*, après César et Pompée, c'est Caton. Il était facile de faire un portrait vrai de Caton. Le stoïcisme lui donnait je ne sais quoi de guindé qui convenait à l'enflure de Lucain. Aussi est-ce le meilleur de ses portraits. J'aime mieux le Caton de Lucain que son Pompée et son César; il a du moins une certaine unité, et s'il est exagéré quelquefois, il n'est jamais

1. Livre VII.

Digitized by Google

faux. Il prononce quelques belles paroles qui lui font honneur comme stoïcien, sinon comme homme d'État. On ne peut pas dire d'ailleurs que le caractère de Caton ait été profondément tracé dans *la Pharsale*. Ce caractère est trop en dehors. Caton se prosterne devant soi; il se contemple; il se fait sans façon le dieu du monde, et se met à la place de cet olympe impuissant qui laisse périr les vieilles lois et les vieilles libertés romaines. A la manière dont il donne ses réponses, on voit qu'il se prend pour un oracle. Il dit longtemps à l'avance, afin qu'on n'en ignore : *Je suis Caton*. Je voudrais qu'on sentît naturellement la présence de Caton, sans qu'il prît la peine de nous en donner avis à chaque instant et avec une morgue ridicule. Quand Brutus, pauvre fanatique dont Lucain fait une espèce de chapelain domestique, devant lequel Caton et Martia se reprennent pour mari et femme, sous la condition qu'il n'y aura pas de noces[1], vient consulter son maître sur le parti qu'il doit prendre dans la crise qui se prépare, me persuadera-t-on que ce dieu et ce fidèle, dont l'un parle du haut d'un piédestal, et dont l'autre interroge à genoux, représentent les deux hommes austères de Plutarque et de Shakespeare, causant tous deux des événements du jour dans la chambre de Caton, et pensant au rôle qu'ils allaient y jouer, bien plus assurément qu'à débiter des aphorismes larmoyants sur les maux de l'humanité ?

Que dire des personnages secondaires de *la Phar-*

1. Livre II, vers 350-371.

Digitized by Google

sale? de Cornélie, femme de Pompée? C'est une épouse qui ne peut pas pleurer sans faire rire d'elle ou de son mari. Ses plus violentes et ses plus irréparables douleurs, ses évanouissements, les fréquents désordres de ses cheveux, le soin qu'elle a de se tenir religieusement dans sa moitié du lit nuptial, et de ne pas empiéter, même dans ses rêves d'amour, sur la place que devrait occuper son mari, de peur de ne l'y pas trouver[1]; la sévérité fort injuste qu'elle montre contre elle-même en se qualifiant de concubine, quoiqu'elle soit très-légitimement femme de Pompée[2] : tout cet étalage de tendresse conjugale m'en apprend moins sur l'âme des femmes, sur la puissance de leurs affections, que les simples pressentiments d'Andromaque disant adieu à Hector, et que ce long regard où le sourire brille à travers les larmes.

Que dire de Marcia, l'épouse de Caton, laquelle a passé du lit de Caton dans celui d'Hortensius, pour revenir dans celui de Caton? A quel pays, à quel temps appartient cette femme qui vient prier son ancien mari de lui donner de nouveau son nom, par la raison qu'ayant fait tous les enfants qu'elle pouvait faire[3] et n'étant plus bonne à propager l'espèce, elle n'a d'autre ambition que d'inscrire sur sa tombe le nom de Caton? Quelle est cette espèce d'épouse qui se meurtrit le sein et se couvre de cendres[4] pour se faire bien venir de son mari, et quelle est l'espèce de mari auprès duquel une femme peut espérer de rentrer en grâce au moyen d'une pareille coquetterie?

1. Livre V, vers 811-813. — 2. Livre VII, vers 104.
3. Livre II, vers 340. — 4. Livre II, vers 336.

Digitized by Google

On pourrait prendre successivement tous les personnages secondaires de *la Pharsale*, et montrer qu'ils sont presque tous plus ou moins en dehors de la vie humaine.

Il y a cependant des faits de vie humaine dans Lucain; il y en a autant que pouvait en recueillir, dans ses meilleurs moments, aux heures trop rares de solitude et de recueillement, un poëte que tout conspirait à gâter, maîtres, parents, amis, public. Ce sont des instincts heureux, je dirais presque des distractions, qui se glissent de temps en temps à travers ses préoccupations de poëte à la mode. Ces traits de vérité ont plutôt l'air de détails échappés à sa négligence, à sa paresse, que d'inspirations contrôlées par son expérience des choses de la vie, ou sorties naturellement de cet instinct supérieur et inné qui, dans les hommes de génie, devance et complète tout à la fois les données de l'expérience. Il est remarquable que ces traits se rencontrent particulièrement dans les personnages épisodiques de l'ouvrage, dans ces figures tout d'invention que Lucain jette au milieu du grand drame, acteurs d'un moment dont les noms et les destinées n'appartiennent qu'à lui. Or ces personnages parlent quelquefois et agissent simplement, à la faveur de leur insignifiance; on voit que Lucain ne compte pas sur eux pour les applaudissements de la lecture publique, que ces noms obscurs n'exciteront aucune attente, qu'on les lui passera comme on passe à un auteur dramatique certaines scènes pâles et préparatoires qui servent à donner aux personnages principaux le temps de s'habiller. Mais pour ses vrais

Digitized by Google

héros, ceux qu'on attend, ceux pour qui ses amis demandent silence et recueillement, ceux dans lesquels il a mis toutes ses affections, ils sont presque toujours faux en proportion de ce qu'ils ont coûté d'efforts et d'apprêts au poëte. Ceux-là même pourtant peuvent vous apprendre quelque chose sur la nature humaine; mais c'est un enseignement tout négatif : ils vous disent ce que la nature humaine n'est pas; c'est la moitié de ce qu'il faut pour savoir ce qu'elle est. En cela les écrivains faux sont bons à étudier, et Lucain particulièrement, parce qu'il y a peu d'écrivains qui soient plus faux avec plus de talent.

VII. — Il n'y a rien à apprendre, dans la Pharsale, sur la grande lutte qui en est le sujet.

Celui qui ne connaîtrait que par *la Pharsale* la guerre civile qui mit aux prises Pompée et César, n'aurait guère que des idées fausses sur les événements et sur les hommes.

D'abord, les principaux personnages n'étant vrais, ni historiquement ni sous le rapport philosophique, ni comme hommes ni comme types, voilà toute une moitié de leur époque qui reste dans l'ombre, ou plutôt dans une espèce de demi-jour faux. Reste la seconde moitié, les événements. Mais là où les hommes ne sont pas vrais, comment les événements pourraient-ils l'être? Les événements, qui, aux yeux de la philosophie religieuse, sont décidés dans les conseils de Dieu, ne sont, sous le point de vue humain, que l'ouvrage des hommes ou d'un homme qui a dominé son

Digitized by Google

époque. Si donc les hommes sont mal compris, comment leur ouvrage le serait-il mieux?

Mais, même en considérant les événements comme ayant une sorte d'existence indépendante des hommes, quelle lumière trouvez-vous dans Lucain sur les événements de la guerre civile? Au profit de qui et de quoi, contre qui et contre quoi s'opère la révolution monarchique dans la vieille Rome républicaine? Quelle idée a péri, quelle idée a triomphé? Qu'est-ce qui était politique, qu'est-ce qui était social dans cette grande révolution? Si la liberté a succombé, pourquoi et comment a-t-elle succombé? Était-elle dans le peuple, ou n'était-elle que dans les castes? Si elle était dans les castes seulement, ne valait-il pas mieux qu'elle succombât? car la liberté des castes, c'est l'oppression du peuple. Quel a été le rôle de la religion? Y avait-il encore une religion? Que voulait la secte stoïcienne? conserver? changer? Pour combien comptait-elle dans l'État? Quels étaient les intérêts divers de chaque corps privilégié? quels étaient ceux du peuple? Y avait-il une transaction possible entre tous ces intérêts-là? Grande question, dont la solution pourrait tout à la fois absoudre et expliquer ceux qui ont joué les premiers rôles, et mettre la justice et les dieux du même côté. Que pensait le monde, rangé silencieusement autour de la grande cité universelle qui se déchirait de ses propres mains? Quel intérêt prenait-il à tout cela? Des deux compétiteurs qui se disputaient l'empire, sur les champs de bataille de Pharsale, quel était le candidat de l'humanité? Toutes choses, je ne crains pas de le dire, que Lucain n'a pas touchées,

Digitized by Google

qu'il n'a pas même soupçonnées. Et pourtant comment parler de César et de Pompée sans remuer ou tout au moins sans effleurer tout cela? Que nous dît donc Lucain, s'il ne dit rien de toutes les choses qui étaient le fond même de cette lutte? Creuser cette vaste et inépuisable matière, pouvait n'être ni sûr, de son temps, ni l'affaire d'un poëte; mais l'indiquer, mais y faire allusion, mais en tirer la morale, ne fût-ce qu'avec la discrétion de Tacite expliquant par cette phrase si profonde la transition de la république à l'empire : *Augustus cuncta bellis civilibus fessa in imperium recepit*[1], c'était une tâche à laquelle Lucain n'a manqué que parce qu'il n'avait point de génie.

Je sais que Caton jurait de mourir en tenant dans ses bras, sinon la liberté, du moins sa vaine ombre; mais quelle était la liberté de Caton?

Je sais que Pompée traînait à sa suite les vieilles lois républicaines, qu'il avait foulées aux pieds vingt fois, représentées par quelques sénateurs émigrés, lesquels étaient perdus dans ses bagages; mais quelles étaient les lois qui se personnifiaient dans Pompée?

Je sais que Brutus parle très-éloquemment des déchirements du monde, au milieu desquels Caton reste immobile et la tête haute; mais de quelle nature étaient ces déchirements?

1. « Auguste reçut paisiblement dans la forme monarchique tout un monde las de guerres civiles. » (*Annales*, livre I, 1.)
Cette phrase est surtout remarquable en ce qu'elle renferme une justification de la monarchie par un ami de la liberté. C'est un aveu du philosophe qui grandit encore César. *Cuncta*, c'est tout, hommes et choses. La guerre civile, c'est la résistance du passé contre le présent. Une nation qui est lasse de la guerre civile veut en finir avec le passé.

Digitized by Google

De toute la révolution qui changea les destinées de Rome et du monde, Lucain n'a pris que l'instant du dénoûment, la mêlée, c'est-à-dire le moment le moins instructif. Il commence la pièce à l'instant où la pièce finit. Le poëme de Lucain, c'est le dénoûment sans l'intrigue; c'est la crise purement physique, durant laquelle le spectateur se cache la tête dans son manteau ou s'en va. Qu'est-ce que nous apprennent toutes ces marches et contre-marches par terre et par mer? Quand l'heure du combat a sonné, il n'y a presque plus rien à recueillir pour la philosophie; elle laisse le champ libre à la description, et se retire. C'est qu'en effet, à cette heure-là, tout est consommé. La mêlée n'a plus rien à nous apprendre sur les hommes ni sur les événements, car les premiers ont fait leurs preuves, et les seconds sont épuisés. Les idées qui mettent aux prises les forces matérielles se tiennent à distance du champ clos, sur une hauteur, chacune derrière le drapeau qui la représente, attendant leur destinée, mais n'ayant plus le pouvoir de la retarder ni de la changer. Aux premiers cris du clairon, tout ce qui est esprit, intelligence, tout ce qui est du monde moral a cessé; la question est dans les bras des hommes qui s'emploient au service des idées, et font des révolutions sans le savoir, au prix d'un lendemain de pillage; elle est dans la force numérique, elle est dans ce qu'il y a de moins intelligent et de moins moral. Et alors toute guerre en vaut une autre; c'est toujours du sang versé, des mourants, des morts; reste là qui voudra; quant aux esprits délicats qui ne s'intéressent qu'aux véritables causes de la lutte, aux

Digitized by Google

passions, aux intérêts qui l'ont suscitée, ils quittent le champ de bataille ou s'endorment pendant la tuerie, sans beaucoup s'inquiéter de la méthode qui a présidé à cette tuerie, et si elle a commencé par le flanc ou par le centre, toutes connaissances agréées seulement de la très-petite classe des stratégistes.

VIII. — De la Pharsale, considérée comme ouvrage romain, opus romanum.

En résumé, Lucain n'a représenté dans son poëme ni l'homme sous ses traits généraux, ni les personnages d'une époque particulière, ni aucune passion universelle. Pour la philosophie, pour la science de l'homme, pour l'intelligence de ses passions, de ses intérêts, de ses penchants, *la Pharsale* est une œuvre morte; il n'y a rien à y apprendre.

Pour l'étude générale de la révolution qui fut consommée dans les plaines de la Thessalie, à Alexandrie, à Munda; pour l'intelligence particulière des intérêts qui soutinrent une lutte si désespérée, sur ces champs de bataille, contre le génie de la révolution nouvelle; pour l'appréciation de ce grand fait, de ses causes intimes, de ses résultats, de l'influence des caractères sur les événements, *la Pharsale* est une œuvre inexacte, mensongère, souvent calomnieuse. Mais, hâtons-nous de le dire, tout cela fort innocemment. Il n'y a pas plus de mauvaise foi dans *la Pharsale* qu'il n'y en a dans les discours de rhétorique où nos écoliers font le procès à un tyran.

Reste à examiner à quel titre *la Pharsale* peut

Digitized by Google

être appelée un ouvrage romain, et si Lucain avait raison de se louer d'avoir donné le premier un poëme national à sa patrie.

La Pharsale est un ouvrage romain, *opus romanum*, parce que le sujet et les personnages en sont romains, parce que les dieux de la Grèce en sont exclus, et que la fable n'en est pas religieuse, malgré quelque peu de merveilleux appartenant à la superstition plutôt qu'à la religion ; parce que c'est de l'histoire nationale mise en vers.

Lucain a exclu les dieux de la Grèce : il faut lui en savoir gré. Virgile et Ovide les avaient pris à Homère ; c'était déjà beaucoup. Ces dieux étaient usés, tout le monde en avait assez, si ce n'est Stace qui en eut toujours besoin pour donner des origines divines aux cheveux des eunuques de Domitien ou aux platanes de ses amis [1]. Mais qu'est-ce que Lucain a mis à leur place ? — La Fortune. — Belle découverte ! La Fortune, c'est la déesse qui dispense d'expliquer les événements ; c'est le *Deus intersit* [2] de tous ceux qui ne voient que l'extérieur des faits ; c'est la divinité banale qui rachète toutes les fautes et toutes les sottises des hommes, qui fait perdre et gagner les batailles, que Lucain affuble tour à tour de la cotte d'armes de Pompée ou de celle de César, du manteau décent de Cornélie ou de la molle et voluptueuse tunique de Cléopâtre ; c'est la courtisane abandonnée qui passe par les caresses de tous les soldats ; c'est le tronc de

1. Voyez le premier volume, à l'article Stace.
2. Ce sont ces dieux de théâtre qu'Horace ne veut pas qu'on fasse intervenir au dénoûment, à moins que la chose n'en vaille la peine.

Digitized by Google

figuier d'Horace, dont on a fait un dieu, et sur lequel tous les corbeaux font leurs ordures.

Toutefois, cette Fortune se trouve souvent en concurrence avec les dieux. Les dieux et la Fortune paraissent tour à tour, selon les besoins de la mesure; ce qui rend Lucain croyant ou fataliste, c'est le plus souvent la différence d'un dactyle à un spondée. Cependant la Fortune est le plus ordinairement en scène; elle a à entendre plus d'apostrophes, et fait plus de besogne que les dieux.

La fable de *la Pharsale* n'est pas religieuse comme celle de Virgile : elle est superstitieuse. La nouveauté consiste à substituer à une cause imposante du moins par la grandeur des souvenirs, une cause capricieuse et nullement respectée. La création de la magicienne de Thessalie[1], qui rend des oracles sur un cadavre ressuscité, eût été tout au plus à sa place dans une action contemporaine de l'époque où vivait Lucain. Alors il y avait déjà longtemps que la vieille religion romaine avait péri, et qu'on ne bâtissait plus de temples que pour donner à des castes privilégiées les bénéfices d'un culte sans croyances. Naturellement les esprits à qui le manque de religion est insupportable se laissaient aller aux superstitions, et retenaient de l'ancien paganisme les dieux des tombeaux, les Lares, les Mânes, auxquels ils rendaient le culte de la peur. Mais au temps de César, la superstition n'était pas encore nécessaire, parce que la religion paraissait plutôt suspendue que détruite. Les changements poli-

1. Livre VI, vers 600-700.

Digitized by Google

tiques absorbaient tous les esprits. Les intérêts purement humains suppléaient toutes les croyances religieuses, parce qu'ils ne laissaient pas le temps d'y songer. Or, mettre une scène de magie à l'époque des guerres civiles, ressusciter les morts de César, c'était un anachronisme, et la beauté de certains détails n'empêche pas que cet épisode ne soit ennuyeux.

Quant au choix d'un sujet tiré de l'histoire nationale, ne prouve-t-il pas plus de témérité que d'invention?

La poésie épique est l'histoire des époques obscures et primitives. Là où manquent les monuments, là ou l'humanité n'a laissé qu'un souvenir vague et lointain, un bruit qui n'est entendu que de certaines oreilles, la poésie s'avance, un flambeau à la main; elle perce ce monde voilé de ténèbres; elle ressuscite les générations; elle relève les monuments, elle rebâtit les villes, elle fait refleurir les civilisations, elle rend ses origines à l'humanité, comme l'historien lui rend ses titres. Là, au contraire, où tout est connu, où les monuments abondent, où la génération qui vient de descendre dans la tombe a transmis de vive voix à la génération qui la remplace les faits dont elle a été témoin, la poésie n'a rien à faire. Son flambeau ne peut prévaloir contre l'authenticité des actes publics; ses inventions ne peuvent que contredire les documents officiels, aux dépens de la vérité, ou les répéter aux dépens de l'idéal.

Rien n'est plus antipathique à l'art qu'un poëme dont le sujet est l'histoire d'événements récents.

Quelque désintéressé que soit le lecteur, il a une

Digitized by Google

opinion sur ces événements; et pour appliquer cette remarque à *la Pharsale*, nous avons un avis sur le sujet; nous avons des préférences et des répugnances; nous avons notre héros; et toute façon de nous présenter un si grand événement n'est pas sûre de nous plaire. Eh bien, c'est à des opinions arrêtées que se présente, sous la forme d'une profession de foi politique, la poésie, au lieu de s'adresser, comme la muse amie, à notre imagination et à notre cœur. Ce ne sont pas de pures jouissances d'art, de sentiment, d'harmonie, qu'elle nous offre, c'est un procès à debattre, c'est une querelle historique à vider. Elle va s'attaquer à des préventions, mettre en jeu notre amour-propre, l'amour-propre, celle de nos dispositions la plus antipathique à la poésie! N'est-il pas vrai de dire que le poëte qui se fait historien a entrepris quelque chose qui est tout à la fois au-dessous de l'histoire et de la poésie?

Ce n'est pas seulement nos opinions qu'on s'est exposé à choquer. Quand nous lisons un récit historique, que ce récit soit en vers ou en prose, nous désirons avant tout d'arriver au dénoûment par le plus court chemin possible; nous voulons voir beaucoup de choses en peu de temps, ou plutôt ne voir que ce qu'il faut, et le voir en courant. Tout ce qui est digression, description, discours, nous fatigue. Les hors-d'œuvre ne se rachètent pas à nos yeux par le talent. L'impatience est plus vive, lorsque le dénoûment est connu d'avance, comme dans le cas de *la Pharsale;* nous sommes alors d'autant plus pressés que nous n'avons pas d'intérêt à attendre. Si cepen-

Digitized by Google

dant le poëte a su découvrir des causes nouvelles ou éclaircir des causes obscures; s'il démêle mieux l'intrigue qu'on ne l'a fait jusque-là; s'il suspend avec art la catastrophe par des péripéties naturelles, alors nous nous prêtons volontiers à ces retards, et nous le suivons où il nous mène, recueillant, pour prix de notre patience, des trésors de philosophie et d'expérience, ou des plaisirs de curiosité d'autant plus vifs qu'ils sont moins attendus. Au contraire, si les digressions du poëte sont de simples exercices de style, quelque intérêt que le philologue puisse trouver à ces exercices, nous nous impatientons de ces lenteurs, et nous ne tolérons pas qu'on nous tienne en suspens pour des tours de force de style. A cette disposition très-peu bienveillante se joint naturellement l'idée que le poëte ne s'est résigné à versifier une pâle traduction de l'histoire que par impuissance d'imaginer un sujet nouveau. C'est là l'impression que me fait *la Pharsale*.

Quand la poésie épique remplit son objet, qui est de pénétrer dans les origines de l'humanité et de réveiller avec son souffle le monde enseveli des fables historiques et des histoires fabuleuses, tout nous y étant inconnu, nous nous abandonnons à elle, sans opinions faites à l'avance, ni parti pris. S'il lui plaît de monter dans les cieux, nous y montons nous-mêmes sur ses ailes; nous la suivons en aveugles, comme nous suivons nos songes, quittant avec elle le foyer des nations pour leurs champs de bataille, le peuple pour l'individu, l'humanité pour l'homme. Et même s'il prend fantaisie au poëte d'épuiser une idée qu'il

Digitized by Google

aime et de s'enivrer de sa propre poésie, nous écoutons son hymne, l'hymne de la sibylle haletante, qui murmure encore des mots sacrés, après qu'elle a cessé de rendre des oracles. Vienne le dénoûment quand il lui plaira; notre illusion n'en a pas besoin. L'*Iliade* n'a pas de dénoûment : c'est Virgile qui s'est chargé, mille ans après l'*Iliade*, du pieux devoir de nous le raconter dans une langue qui a retenu la simplicité et les couleurs de celle du maître. Homère sommeille quelquefois; quel déplaisir trouvons-nous à sommeiller avec lui? Son monde n'est-il pas comme un grand et beau rêve, coupé par quelques instants de sommeil obscur et sans pensées?

Il n'a pas été donné à la poésie de Lucain d'exercer cet empire sur les âmes, parce qu'en s'assujettissant aux réalités de l'histoire, elle a rencontré chez le lecteur l'impatience du dénoûment. Cette impatience est douloureuse quand on lit *la Pharsale*. Rien ne la distrait ni ne l'adoucit; et les digressions, loin de la calmer, l'irritent jusqu'à l'injustice. C'est qu'au tort d'être longues, ces digressions joignent celui de venir hors de propos. En voici deux exemples, dans une foule d'autres :

Le parti de César éprouve des échecs dans l'Adriatique et en Afrique. Curion, son lieutenant dans cette province, le fougueux tribun qui l'avait rejoint sur les rives du Rubicon, portant du côté de César la légalité représentée par le tribunat, Curion, entouré d'embûches, va périr victime de la trahison du roi Juba. Nous le savons, nous nous y intéressons d'avance. Que fait Lucain? La Libye lui rappelle la fable d'Antée

Digitized by Google

étouffé par Hercule; or, Curion est en Libye; il faut donc rattacher Curion à la fable d'Antée. Le moyen n'est rien moins que recherché. Curion fait venir un homme du pays qui lui raconte tout ce que lui, Curion, sait à merveille, pour peu qu'il ait suivi une classe de grammaire à Rome.

L'autre exemple est précieux. Savez-vous ce qui fait que César n'a pas terminé la guerre d'Alexandrie, quand le poëme finit ou va finir? C'est qu'il a perdu beaucoup de temps à écouter les systèmes qui avaient cours à l'époque de Lucain sur les sources du Nil.

Et cependant si Lucain a quelque originalité, s'il a secoué quelque part avec succès l'imitation grecque, s'il est en quelques endroits vraiment *romain*, c'est peut-être dans ces digressions. Le défaut d'opportunité et d'intérêt de ces digressions empêche d'en voir le mérite comme pièces de rapport et comme morceaux de style. Ce sont le plus souvent des descriptions. Le talent de décrire, particulièrement les objets matériels, est le plus grand titre poétique de Lucain, et c'est aussi le trait caractéristique des poëtes latins de la décadence. Évidemment l'art de Virgile et d'Ovide a fait quelques acquisitions de bon aloi. Il faut les constater, sans en faire d'ailleurs la compensation avec les pertes, pour leur rendre toute justice.

IX. — Analyse des livres III, VII et VIII de la Pharsale.

Une rapide analyse de trois livres de *la Pharsale* rendra plus sensible le jugement que je viens de porter sur la pensée première de ce poëme, sur ses infidélités

Digitized by Google

historiqués; elle préparera le lecteur aux réflexions que j'aurai à faire sur l'exécution. J'ai fait choix de trois livres intéressants, les plus intéressants peut-être de *la Pharsale*. Le sujet du premier, c'est César courant à Rome; c'est ce fameux siége de Marseille par lequel commence la guerre civile. La bataille de Pharsale et la mort de Pompée sont racontées dans les deux autres. La matière est riche, et en plus d'un endroit l'œuvre égale la matière.

La flotte de Pompée vogue vers l'Épire[1]. Tous les matelots ont les yeux tendus vers les rivages de la Grèce; Pompée seul est tourné vers l'Italie, vers ses montagnes qui disparaissent, vers ses rives qu'il ne reverra plus. Le sommeil vient le surprendre au milieu de de ces tristes images du départ. Sa première femme, Julie, lui apparaît en songe, et lui décrit les préparatifs qui se font aux enfers pour recevoir les victimes des guerres civiles. « Elle a vu les Furies « secouer leurs torches. Caron prépare d'innombrables « barques : le Tartare s'élargit pour une plus ample « moisson de coupables : les trois sœurs suffisent à « peine à leur besogne; elles sont fatiguées de tran- « cher tant de vies. » Julie rappelle à Pompée « qu'en changeant de femme il a changé de fortune, et que ses triomphes ont cessé avec sa première épouse. »

Il paraît qu'on perd la mémoire aux enfers, car trois ans s'étaient écoulés depuis le dernier triomphe de Pompée, lorsqu'il épousa Julie. Il faut croire encore que l'enfer rend peu tolérant; car Julie traite

1. Livre III.

Digitized by Google

de courtisane (*pellex*) Cornélie, devenue femme de Pompée en légitimes noces, après deux ans de veuvage, et non, comme le dit Julie, « sur les cendres « encore tièdes de sa première épouse. »

« Que Cornélie, continue-t-elle, suive Pompée dans « les dangers; elle Julie, se charge de l'occuper pen- « dant les nuits et César pendant les jours. Elle le « suivra sur tous les champs de bataille; elle sera « toujours là pour lui rappeler qu'il a été le gendre « de César. La guerre civile aura rendu Pompée à sa « première épouse. »

Je n'entends pas bien cette espèce de fureur de Julie contre Pompée. Pompée n'avait rien à se reprocher à son égard : elle morte, il se remarie; vient ensuite la guerre civile, qui le brouille avec un homme dont la mort de Julie l'avait déjà séparé. Ce sont choses fort naturelles. Le but de Lucain a été sans doute d'ajouter à l'intérêt qu'inspire Pompée, en le présentant comme poursuivi par tout le monde, même par les morts. Mais il est fâcheux qu'il n'ait pas trouvé d'autre moyen que de rendre Julie ridicule.

Pompée se rassure par ce singulier raisonnement : « Si les ombres ne sentent plus rien après la mort, « tout ce que je viens d'entendre est vain et n'est pas « à craindre; si elles sentent, je ne crains point la « mort, car la mort n'est rien. »

> **Aut nihil est sensus animis a morte relictum,**
> **Aut mors ipsa nihil...**

Pendant ce temps-là, la flotte arrive en Épire, et entre dans le port de Dyrrachium.

Digitized by Google

César, voyant Pompée lui échapper, éprouve un vif chagrin. Il est désolé de n'avoir qu'à vaincre et point à combattre. — C'est toujours le point de vue faux de Lucain. César contrarié d'une victoire facile qui le débarrasse de la personne de Pompée en Italie, qui disperse sur les mers cette ombre de gouvernement dont la présence pouvait encore faire balancer quelques populations incertaines, qui enfin lui donne la facilité d'entrer sans coup férir dans Rome ! que c'est mal connaître César ! ou, si Lucain le connaissait, que c'est violer à plaisir la vérité et le bon sens, pour sacrifier une grande gloire à une idole abandonnée !

César n'ayant plus à vaincre, ne pense plus aux combats. Il s'occupe de pourvoir à la subsistance de Rome avant d'y entrer, certain qu'avec du blé on gagne les vaines amours du peuple, et on apaise ses colères. Il a chargé Curion d'envoyer des blés de Sicile. — A l'occasion de la Sicile, Lucain décrit élégamment le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Sa versification brille dans ces petits détails.

César s'approche de Rome avec l'olivier de la paix. Lucain s'écrie, à ce propos, que cette entrée eût été bien plus glorieuse s'il se fût agi de triompher des Gaules ou de la Grande-Bretagne. — Lucain ne sera pas contredit.

On ne vint point au-devant de César pour le féliciter ; on le vit arriver avec crainte et le cœur serré. Mais César aime mieux, dit Lucain, être craint qu'être aimé. — C'est, comme je l'ai dit plus haut[1], le mot

1. Tome II, page 135.

Digitized by Google

de Tibère gratuitement prêté à un homme trop indifférent à l'opinion du peuple pour penser à se dédommager, en lui faisant peur, de n'en être pas aimé.

Quant il aperçoit la ville du haut d'un rocher, il se demande pour quelle ville on combattra, si Rome est abandonnée. « Puisque Rome, dit-il, avait pour chef « un homme aussi peureux que Pompée, il est heu- « reux qu'au lieu d'avoir eu pour ennemis des étran- « gers, et pour guerre une guerre de Barbares, cet « ennemi soit César, et cette guerre une guerre civile. » — Bien des pensées ont dû traverser l'esprit de César à l'aspect de cette Rome d'où Pompée avait fui; mais je doute qu'il ait fait la réflexion naïve que lui prête Lucain.

Après ces paroles, il fait son entrée dans la ville épouvantée. Tout le monde s'attend à d'horribles dévastations, au pillage des maisons et des temples.

. . . **Fuit hæc mensura timoris :**
Velle putant, quodcumque potest...

« Telle fut la mesure de la crainte publique: on pense « que César voudra tout ce qu'il peut. » — Belle pensée, et d'une concision admirable. Ce qui suit n'est pas moins vrai : — « A peine a-t-on l'esprit « assez libre pour haïr : »

Vix odisse vacat...

En effet la haine suppose une certaine réflexion et surtout une certaine excitation que la terreur exclut.

Digitized by Google

Il manque à cette peinture d'être conforme à l'histoire. Sans doute, tout ce qui s'était sauvé de Rome devait avoir grand'peur de César : il y avait là des passions politiques profondément irritées, des intérêts blessés ou même anéantis; mais ce qui restait dans Rome était indifférent sur l'événement qui devait remplacer l'ancien maître par un maître nouveau. Les horribles abus de pouvoir de Marius et de Sylla avaient ôté tout ressort à cette portion des citoyens qui formaient le fond même de la population de Rome. On en était arrivé à ce point qu'on tenait aux murailles instinctivement, aux temples, au nom de la métropole et très-peu au chef militaire que la fortune en rendait momentanément le maître; on avait cette sorte de foi vague, que les murs de Rome avaient la vertu de protéger ceux qui y restaient fidèles, et ce sentiment était vrai.

César assemble dans le temple d'Apollon la foule des sénateurs. Cette ombre de sénat, convoquée irrégulièrement, sans l'ordre des consuls, est prête à donner à César tout ce qu'il peut demander, le trône, ou l'or des temples, ou la tête des sénateurs qui ont suivi Pompée. « César mit plus de pudeur à ordonner que Rome n'en eût mis à obéir. »

. . . . . Melius quod plura jubere
Erubuit, quam Roma pati ..

La liberté trouva pourtant un homme qui osa parler son noble langage. César s'étant rendu au temple de Saturne pour s'emparer du trésor public, Métellus, tribun du peuple, s'élance devant les bataillons de

Digitized by Google

César, se place entre eux et le temple; sur quoi Lucain s'écrie, entre parenthèses : « Est-il donc vrai que, « seul, l'amour de l'or ne craint ni le fer ni la mort? « les lois abandonnées périssent sans coup férir; vous « seules, ô richesses, vous les plus viles de toutes « choses, vous avez suscité un combat! »

(Usque adeo solus ferrum mortemque timere
Auri nescit amor! Pereunt discrimine nullo
Amissæ leges : sed, pars vilissima rerum,
Certamen movistis, opes.)

Il y a là malentendu. Si c'est l'or qui donne du courage à Métellus, c'est donc en proportion de son avarice qu'il est courageux; il aime donc l'argent du trésor public, comme un avare aime celui de son coffre! Si, comme il est plus vraisemblable, c'est une déclamation sur ce que l'or fait faire aux hommes, était-ce bien le lieu de s'y livrer à l'occasion de l'héroïque conduite d'un magistrat défendant de son corps la fortune publique?

Discours de Métellus. Beaucoup d'emphase, et de la menace prise pour de la dignité. « César n'entrera « dans le temple qu'en passant sur le corps de Mé- « tellus. Qu'il se souvienne des exécrations pronon- « cées par Atéius sur la tête de Crassus partant « pour l'expédition où il périt. César est assez riche « des dépouilles de la guerre, et ce n'est pas la pau- « vreté qui le pousse à dépouiller Rome. » — César répond : « Il ne souillera pas sa main du meurtre « d'un Métellus; Métellus n'est pas digne de la colère « de César. » Je préfère de beaucoup à ces choses hautaines le mot que l'histoire prête à César, parce

Digitized by Google

qu'il est à la fois plein d'impatience et de dignité : « Ignorez-vous donc, jeune homme, » répondit vivement César, mettant la main sur la garde de son épée, « que cela est plus aisé à dire qu'à faire? »

Métellus cède d'après les conseils de Cotta, autre tribun du peuple, espèce de personnage conciliant, dont Lucain fait un républicain résigné. « Il faut cé- « der à la fortune : les vaincus sont excusables quand « il leur est impossible de rien refuser. » Métellus se retire. Les césariens entrent dans le temple. Détail des trésors qui s'y trouvent. Lucain fait un inventaire peu impartial : des trésors qu'il énumère, beaucoup ne figuraient plus que pour mémoire dans les caisses de l'État. Pour faire de César un homme avide d'argent et un voleur, il suppose le trésor plus riche qu'il n'était, il remonte jusqu'aux temps de Fabricius, pour qu'il soit dit que César pille à la fois le présent et le passé. C'est une petite déloyauté politique fort habituelle à Lucain. Cette énumération faite, il s'écrie : « Alors seulement pour la première fois, Rome « fut plus pauvre que César. »

Pauperiorque fuit tunc primum Cæsare Roma.

Allusion aux dettes de César.

A cette énumération succède une autre énumération des troupes auxiliaires qui suivent les drapeaux de Pompée. C'est un mélange de géographie et de mythologie, celle-ci expliquant et souvent embrouillant celle-là. Çà et là des inexactitudes : il caractérise le Gange de cette circonstance unique, dit-il, que, seul de tous les fleuves, le Gange coule droit au-devant du soleil levant. Or, il est d'autres fleuves qui suivent

Digitized by Google

cette direction : le Danube, dont parle quelquefois Lucain, ne coule-t-il pas, comme le Gange, du couchant au levant? Beaucoup de commentateurs ont passé des jours et des nuits sur cette énumération qui embrasse l'Afrique et l'Asie et se compose de plus de cent vers. Grand nombre de détails en sont restés et en resteront à tout jamais inintelligibles.

Cependant César a quitté Rome pour passer dans la Gaule ultérieure. Marseille ose lui tenir tête « et res-« ter fidèle à une cause, non à la fortune.... »

. . . . Et causas, non fata, sequi...

Une députation est envoyée à César. Harangue des députés. « Ils veulent bien seconder César dans une « guerre étrangère, mais point dans une guerre « civile. Si les dieux se faisaient la guerre entre eux « ou la faisaient aux géants, personne, parmi les « mortels, n'oserait encourager aucun parti de ses « vœux ni de ses prières. Quand tout le monde se « précipite de plein gré dans la guerre civile, il n'est « pas nécessaire d'y pousser ceux qui ne veulent pas « s'y mêler Que César laisse ses troupes loin de « Marseille et qu'il vienne seul, il sera bien reçu. Au « reste, pourquoi ne va-t-il pas directement en Espa-« gne? Pourquoi se détourne-t-il pour attaquer une « ville qui a toujours été malheureuse en guerre, et « n'a de prix que pour sa fidélité? »

Raisons peu adroites, il en faut convenir. Ne m'attaquez pas, car j'ai toujours mal réussi dans toute guerre, car je n'ai d'autre mérite que d'être fidèle; mais fidèle à qui? Ce n'est pas à César, c'est

Digitized by Google

donc à Pompée. — « Cependant, si César les attaque, « ils sauront bien résister et imiter au besoin les « Sagontins, boire l'eau des puits si on leur coupe « l'eau des rivières, et, si Cérès leur manque, manger « d'une bouche souillée, *des choses horribles à voir* « *et infâmes à toucher.* »

Et désit si larga Ceres, tunc horrida cerni
Fœdaque contingi maculato carpere morsu.

César ne s'émeut pas et exhorte ses troupes à se préparer à faire le siége de la ville. Il se compare au vent qui s'éteint faute de trouver de grandes forêts où il puisse exercer sa fureur. Dispositions pour le siége. Travaux gigantesques. César joint deux collines par une chaussée.

La résistance de la ville de Marseille s'explique plus naturellement par l'histoire que par le récit de Lucain. Marseille tenait tout bonnement pour Pompée. Ville de commerce et de finance, elle n'était point portée pour la révolution qui livrait Rome à César. Elle conservait sa fidélité à l'ancien gouvernement, qui s'était enfui en Épire à la suite de Pompée. Mais pour César c'était un port considérable où il lui importait de s'établir, afin de dominer un point important de la Méditerranée. Marseille était d'ailleurs son passage naturel de l'Italie en Espagne. Les députés de cette ville disaient qu'elle avait été malheureuse dans toutes ses expéditions : or, c'est le contraire qui était vrai, et César le savait bien ; Marseille avait subjugué et mis sous sa domination tout le littoral de la Gaule ultérieure; Marseille ne se battait pas pour qu'il y eût

Digitized by Google

un point du monde exempt du crime des guerres civiles, mais parce que la crainte de la guerre la forçait de guerroyer. « Malheureuse Marseille, dit Florus, « qui désirait la paix, et que la crainte de la guerre « jeta dans la guerre[1] ! »

César ordonne à ses soldats de couper des arbres dans une forêt voisine de Marseille, et consacrée aux dieux gaulois. Ses soldats hésitent, comme s'il craignaient de commettre un sacrilége. César saisit lui-même une hache et, la mettant au pied d'un chêne : « Que personne de vous, dit-il aux siens, n'hésite à « suivre mon exemple ; je prends sur moi la respon- « sabilité du crime. » Les soldats obéissent, « après « avoir balancé la colère de César et celle des dieux. »

. . . . . Expensa superorum et Cæsaris ira

Les chênes, les ormes, les pins tombent sous les coups redoublés des soldats. Les peuples de la Gaule en gémissent ; mais la jeunesse de Marseille voit avec joie cette profanation du haut de ses murs, pensant que les dieux ne laisseront pas le sacrilége impuni. Les champs voisins sont dépouillés des voitures destinées au labourage, pour transporter cet immense abatis.

Toute cette scène est belle, animée ; le rôle de César y est grand. Il faut la lire dans l'original. Le style en est meilleur, parce que la pensée en est nette, et les circonstances claires. Lucain y fait preuve d'un grand talent d'écrire, sauf dans quelques détails vagues et exagérés, où la langue redevient obscure et forcée.

1. *Histoire romaine*, livre IV, II.

Digitized by Google

César, ne pouvant s'accommoder des lenteurs d'un siége, laisse un de ses lieutenants devant Marseille, et part pour l'Espagne. Le siége continue. Construction de tours mobiles qui dominent les murs et d'où les Romains lancent des traits sur les assiégés. Avantage des Marseillais, qui rendent à coups de balistes les traits que les Romains ne peuvent leur envoyer qu'à la main. Des traits de bel esprit à foison. Pour exprimer avec quelle force la baliste lance les traits, Lucain dit « que le trait ne se contente pas de percer « un seul homme pour *se reposer* ensuite ; mais que, « s'ouvrant un chemin à travers les armes et les os, « il fuit, *laissant la mort* (c'est-à-dire le cadavre), « pour en aller chercher une autre. Il lui reste « encore à courir après les blessures qu'il vient de « faire. »

Sed pandens perque arma viam, perque ossa, relicta
Morte fugit : superest telo, post vulnera, cursus.

Les assiégeants, protégés par une épaisse tortue, essayent de battre en brèche les murailles et d'y faire une trouée ; mais des quartiers de rochers, précipités à bras du haut des murs, forcent les Romains à renoncer à ce genre d'attaque. La tortue est mise en pièces, et les soldats se dispersent.

Ensuite, on essaye d'un immense plancher, sous lequel les assiégeants font jouer le bélier contre les murs ; mais ce moyen n'ayant pas réussi, les Romains font encore retraite dans leur camp. Les Marseillais, enhardis par ce succès, tentent une sortie pendant la nuit, incendient le camp des Romains et dispersent

Digitized by Google

l'armée. Les Romains tentent la fortune sur mer. Une flotte, construite à la hâte et composée seulement de pièces jointes grossièrement ensemble, se réunit aux vaisseaux de Décimus Brutus, préteur, lequel était descendu par le Rhône jusqu'en vue de Marseille. Les Marseillais, de leur côté, mettent à la mer tout ce qu'ils ont d'embarcations, et même les vieilles carcasses de navires abandonnés. La bataille s'engage. La flotte romaine forme une demi-lune; les gros vaisseaux aux extrémités du croissant, les vaisseaux faibles et les petites embarcations au centre. La galère prétorienne, que monte Brutus, a six rangs de rames et domine par sa hauteur et ses ornements toute la flotte romaine.

Le signal est donné; d'innombrables cris s'élèvent des deux côtés dans les airs et étouffent les éclats de la trompette. Les proues heurtent les proues, les galères marseillaises, agiles, bien gouvernées, avancent et reculent avec rapidité; la galère romaine, lourde, pesante, immobile, permet aux soldats de combattre comme sur la terre ferme. — Très-beaux détails; excellente disposition; morceau écrit avec largeur et clarté. — Brutus, du haut de la galère prétorienne, ordonne qu'on engage la guerre d'abordage, et qu'on harponne la flotte marseillaise, pour l'amener à portée de la main. Les galères marseillaises se prennent à ces énormes machines; les rames des deux parties s'empêtrent: on se mêle. « Un combat de pied ferme se « livre sur la mer couverte et cachée. »

. . . . . **Tecto stetit æquore bellum.**

Digitized by Google

Chaque soldat est penché sur la galère ennemie, « et personne ne meurt sur la sienne. »

. . . . . Nullique perempti
In ratibus cecidere suis...

Les vaisseaux ne peuvent se toucher à cause de l'encombrement de cadavres. Beaucoup de combattants, qui n'étaient que blessés, sont achevés par les débris des navires fracassés. — Plusieurs beaux traits, dans un beau langage ; quelques traits de bel esprit, comme celui-ci : « Les javelots qui n'atteignaient per- « sonne *commettaient leur meurtre* au sein de la « mer, et tout fer qui tombait sans atteindre un « combattant, trouvait une blessure à faire au milieu « des ondes. »

Irrita tela suas peragunt in gurgite cædes :
Et quodcumque cadit frustrato pondere ferrum,
Exceptum mediis invenit vulnus in undis.

Un soldat romain, nommé Catus, vient saisir l'enseigne sur une galère marseillaise ; il est transpercé par deux traits lancés de deux points opposés, en ligne directe. « Le fer se rencontre au milieu de la « poitrine, et le sang s'arrête, ne sachant par quelle « blessure il doit s'échapper, jusqu'à ce qu'un large « épanchement fît sortir en même temps les deux « javelots, partageât l'âme, et répandît la mort par « les deux blessures : »

. . . . Medio concurrit pectore ferrum,
Et stetit incertus flueret quo vulnera sanguis,
Donec utrasque simul largus cruor expulit hastas,
Divisitque animam, sparsitque in vulnera letum.

Digitized by Google

Encore du bel esprit et de la pire sorte; car pour faire une image, le poëte matérialise la vie.

Lycidas est percé d'un harpon romain sur un vaisseau marseillais; il allait tomber dans la mer, si ses compagnons ne l'eussent retenu. Tiré d'un côté par le harpon et de l'autre par ses compagnons, il est déchiré en deux. Toute la partie inférieure du corps va d'un côté, la partie supérieure de l'autre. — Ce fait, déjà assez horrible dans sa simplicité, est une trop belle occasion de faire de l'esprit pour que Lucain y manque : il décrit donc avec complaisance la mort du malheureux Romain. Tout cela est d'un joli à faire frémir. Après avoir dit que l'eau intercepte les conduits par où la vie circule dans les membres, il continue : « Jamais la vie d'un mourant ne s'échappa « par tant d'issues : la partie inférieure du corps, « dépourvue de force vitale, périt la première; mais « à la partie où siége le poumon gonflé, où bouillon- « nent les entrailles, la mort hésita longtemps, et, après « avoir beaucoup lutté avec cette moitié d'homme, « à peine vint-elle à bout de tous les membres. »

. . . . Nullius vita perempti
Est tanta dimissa via. Pars ultima trunci
Tradidit in letum vacuos vitalibus artus.
At tumidus qua pulmo jacet, qua viscera fervent,
Hæserunt ibi fata diu : luctataque multum
Hac cum parte viri vix omnia membra tulerunt.

Les traits sont épuisés; la fureur trouve des armes; on se bat à coup de rames; on arrache du flanc des morts les javelots, et on les lance tout sanglants sur de nouveaux ennemis.

Digitized by Google

. . . . . Spoliantque cadavera ferro.

A la guerre du fer succède la guerre par le feu. Placés entre deux genres de mort, l'incendie et le naufrage, on n'évite l'une qu'en se précipitant dans l'autre. Anecdote d'un plongeur marseillais exercé à retenir longtemps son haleine : il allait cherchant des ennemis flottant sur l'onde, les plongeait au fond de l'eau, puis revenait pour recommencer. « A la « fin, croyant la surface de la mer libre, il remonta ; « mais sa tête se heurta contre un vaisseau, et il y « périt. »

Sed se per vacuos credit dum surgere fluctus,
Puppibus occurrit, tandemque sub æquore mansit.

Un soldat romain a les yeux crevés par une fronde baléare. Privé de la vue, il prie ses compagnons de l'employer comme une machine de guerre, et de le pourvoir de traits pour en accabler l'ennemi. Un de ces traits vient frapper au cœur un jeune homme de famille noble, nommé Argus. Son père, noble vieillard, se traîne jusqu'à lui, le voit près d'expirer et tombe évanoui. « Argus lève avec peine sa tête dé- « faillante ; il ne prononce aucune parole, mais son « visage muet semble demander les baisers de son « père, et inviter sa main à lui fermer les yeux. »

Ille caput labens, et jam languentia colla
Viso patre levat : vox fauces nulla solutas
Prosequitur : tacito tantum petit oscula vultu,
Invitatque patris claudenda ad lumina dextram.

Le père, revenu de son évanouissement, adresse de trop ingénieux adieux à son fils, se perce de son épée

Digitized by Google

et se précipite dans la mer, « ne voulant pas se confier « à une seule mort, tant il est impatient de précéder « son fils ! »

. . . . . Lethum præcedere nati
Festinantem animam morti non credidit uni.

Cet épisode est touchant. Je n'y trouve à reprendre que la façon dont il est amené. En le rattachant, par le hasard d'un trait lancé, à celui de ce hardi Romain qui, privé de ses yeux, demande à être dirigé comme machine de guerre contre l'ennemi, Lucain les a gâtés tous les deux. Un poëte de plus de goût les eût séparés et aurait donné une autre cause à la mort du jeune homme, laquelle n'est que l'occasion d'un incident beaucoup plus intéressant que cette mort elle-même.

Je ne puis mieux comparer les morceaux de ce genre qu'à certains tableaux ingénieux où le peintre, en outrant la situation qu'il a traitée et en partageant l'intérêt entre plusieurs personnages, manque son effet, pour le vouloir rendre plus complet ou plus sûr. Vous connaissez le tableau du Bélisaire portant dans ses bras son jeune guide qui vient d'être piqué par un serpent. Voyez par combien de circonstances le peintre, qui a montré là plus d'esprit que de sentiment, cherche à aggraver le malheur de son héros. D'abord, le sujet en lui-même ; c'est Bélisaire plus malheureux que ne le fait l'histoire, c'est Bélisaire aveugle, qui ne sait plus où poser son pied, qui porte son guide mourant, qui bientôt portera un cadavre. Ensuite, le lieu de la scène ; c'est une montagne dont

Digitized by Google

la descente paraît difficile, raboteuse; en plaine campagne, la marche de Bélisaire eût offert moins de dangers; sur le penchant d'une montagne escarpée, chaque pas peut le précipiter. Enfin, le choix de l'accident qui le prive de son guide; c'est un serpent, un hideux serpent qui reste pendu à la jambe de l'enfant. Ce détail horrible a le double défaut de sentir la recherche, et de rendre moins intéressant Bélisaire, lequel, après tout, n'est pas si à plaindre que ce pauvre enfant blessé à mort par le reptile. Or, le tableau a été fait, j'imagine, pour que l'intérêt principal portât sur la personne de Bélisaire. Il en est de même dans le tableau de Lucain. A tout prendre, je m'intéresse presque plus à ce brave Romain qui se fait placer en face de l'ennemi, et qui lance ses traits sans y voir, du côté du bruit, qu'à ce père qui se donne *deux morts* pour être plus sûr de ne pas survivre à son fils. On peut croire authentique la première anecdote; la seconde, au contraire, paraît être sortie de l'imagination de Lucain. C'est un père de fabrique : on le sent bien à certaines contorsions et exagérations de douleur qui ont été arrangées comme le serpent et la montagne du tableau de Bélisaire.

Cette très-longue description[1] de la bataille navale livrée devant Marseille, se termine par la victoire des Romains. Je la trouve diffuse, trop spirituelle, et j'insiste beaucoup sur cette épithète qui est ici une critique. Mais il y a de grandes beautés, beaucoup d'imagination de style, et, dans les détails même les plus

1. Elle n'a pas moins de trois cents vers.

Digitized by Google

choquants, je ne sais quelle vivacité d'expressions et quelle fécondité de ressources, qui n'appartiennent qu'aux talents d'un ordre très-élevé. Ce choix de morts singulières et, qu'on me passe le mot, pittoresques, est imité d'Homère et de Virgile, lesquels, en plusieurs endroits, font mourir leurs guerriers de beaucoup de façons. Mais, dans cette diversité, ils ont grand soin de s'en tenir au possible et au vraisemblable, à la différence de Lucain, qui invente des blessures et des sortes de mort dont l'étrangeté dérouterait les chirurgiens d'armée et les anatomistes les plus experts. Ajoutez à cela qu'Homère et Virgile ne font pas de chaque blessure une anecdote, de chaque mort une longue histoire; ils ont senti l'inconvénient de subdiviser l'intérêt épique à l'infini; ce sont des traits vifs, rapides, qu'ils mêlent au récit principal, non pour en détourner l'attention, mais pour l'y attacher par la variété. C'est un art qui manque à Lucain.

Le livre VII s'ouvre comme le livre III, par un songe de Pompée. Il lui semble se voir, dans le grand théâtre qu'il avait fait bâtir à Rome, recevant les applaudissements d'une foule idolâtre. Mais ce songe ne le rassure point[1]. Pendant que le héros dort, Lucain recommande aux sentinelles de ne point faire de bruit autour de sa tente. Il souhaite à Rome le bonheur de voir Pompée en songe comme Pompée la voit lui-même. Le jour vient; l'armée demande à grand bruit

1. D'après Plutarque et Florus, Pompée avait de plus rêvé qu'il ornait de dépouilles le temple de la Vénus victorieuse. Et comme César se vantait de descendre de Vénus, on s'explique très-bien que cette seconde vision lui inspirât de tristes pressentiments. Il craignait, dit Plutarque, que ces dépouilles ne fussent les siennes.

Digitized by Google

le combat ; les peuples étrangers se plaignent qu'on les retienne si longtemps éloignés de leur patrie. « Vous « le voulez, ô dieux ! s'écrie Lucain ; nous nous préci- « pitons au-devant de notre ruine, et nous demandons « le fer qui doit nous frapper. Pharsale est un vœu « dans le camp de Pompée. »

In Pompeianis votum est Pharsalia castris.

Lucain introduit là Cicéron, lequel ne se trouva point à Pharsale, étant retenu loin du camp par une maladie, probablement venue à propos. Il en fait un homme pressé de combattre, par la raison qu'il est impatient d'aller plaider au forum, ce qui est un mot ridicule. En outre, il lui prête un discours fanfaron et plein d'espérances de victoire, quoiqu'il soit constant que Cicéron n'avait aucune confiance en Pompée, qu'il le raillait et trouvait tous ses plans mauvais, et qu'il s'en expliquait même si haut et avec si peu de précaution qu'il en était devenu suspect. Cette altération du caractère de Cicéron peut-elle se justifier par le besoin qu'avait Lucain de faire un discours, et de le mettre dans une bouche éloquente? Quoi qu'il en soit, Pompée répond à ce discours par de très-bonnes raisons ; car elles sont conformes à son caractère et à ce que tous les historiens racontent de sa situation d'esprit avant la bataille de Pharsale. Il était triste et peu confiant. On voulait le forcer à changer son plan, qui était de détruire César sans combattre. On voulait qu'il fît la guerre en courant, comme César, dont c'était le génie et le tempérament. Il avait amené César aux dernières extrémités, il l'avait diminué et abattu par la

Digitized by Google

famine; fallait-il donc livrer à la fortune une guerre si bien commencée, et confier au glaive les destinées du monde? « Ils aiment mieux combattre César que « de le vaincre. »

. . . Pugnare ducem, quam vincere malunt.

« La guerre ne sera ni la gloire ni la faute de Pom- « pée. »

Pompeii nec crimen erit, nec gloria bellum.

Malgré ses répugnances et ses pressentiments, il consent à donner l'ordre qu'on se prépare au combat.

Tumulte dans le camp de Pompée. « Tout le monde « oublie son danger, frappé d'une crainte plus géné- « rale. »

. . . . Sua quisque pericula nescit,
Attonitus majore metu...

Les soldats se préparent néanmoins; on aiguise les épées; on garnit les carquois de flèches choisies. Présages dans le ciel et sur la terre. Les nuages viennent faire éclater la foudre jusque sous les yeux des soldats.

Inque oculis hominum fregerunt fulmina nubes.

« Qu'y a-t-il d'étonnant, s'écrie Lucain, dans un « beau mouvement, que ces peuples, qui allaient voir « leur dernier jour, fussent agités de craintes prophé- « tiques, s'il a été donné à l'esprit de l'homme de « pressentir l'avenir? Le Romain qui habite Cadix, « la ville fondée par les Phéniciens; celui qui boit les

Digitized by Google

« eaux de l'Araxe en Arménie, sous quelque climat « qu'il respire, sous quelque soleil qu'il vive, est saisi « d'une tristesse dont il ignore la cause; il se reproche « cette peine d'esprit sans motif; il ignore, hélas! ce « qu'il va perdre dans les champs de la Thessalie!

Quid mirum, populos quos lux extrema manebat
Lymphato trepidasse metu, præsaga malorum
Si data mens homini est? Tyriis qui Gadibus hospes
Adjacet, Armeniumque bibit Romanus Araxem,
Sub quocumque die, quocumque est sidere mundi,
Mœret, et ignorat causas, animumque dolentem
Corripit, Emathiis quid perdat nescius arvis!

Le jour de la grande bataille fut si différent des autres jours, que s'il y avait eu sur tous les points du globe d'habiles augures, « de tous les points du monde « on aurait vu Pharsale. »

Spectari e toto potuit Pharsalia mundo.

Lucain fait à ce sujet une exclamation sur la grandeur de ces hommes dont la destinée occupe le ciel et la terre; il promet à Pompée l'admiration de la postérité.

Pompée range son armée en bataille. Lucain, après avoir énuméré ses troupes, particulièrement les étrangères, fait une étrange exhortation à Pompée: « Hâte- « toi, lui dit-il, de faire couler le sang du monde et « de détruire tant de nations, afin d'enlever à César « toutes les occasions de triomphes. »

Eripe victori gentes, et sanguine mundi
Fuso, Magne, semel totos consume triumphos.

César, en voyant ces préparatifs de bataille du côté

Digitized by Google

de l'armée ennemie, est saisi d'un remords. Il commence à accuser les guerres civiles, non d'être criminelles, mais d'être un crime trop lent; sa rage de combattre s'alanguit. Mais cela ne dure qu'un moment. Le voilà, trois vers après, haranguant ses troupes : Le jour est enfin venu qui doit les rendre à leur patrie et leur donner des terres... Ce n'est pas pour lui que César combat, mais pour qu'ils soient libres. Quant à lui, il serait heureux de rentrer dans la vie privée. « Pourvu, dit-il, que tout vous soit permis, « je me soumets à tout. »

Omnia dum vobis liceant, *nihil esse recuso.*

Il y a un autre sens ; c'est celui-ci : *il n'est rien que je refuse d'être ;* c'est-à-dire, « je veux être tout. » Enfin Marmontel traduit ainsi les trois mots latins : *je consens à n'être plus rien.* Le second sens est une naïveté par trop maladroite. César pouvait-il dire à ses soldats : « Vous allez vous battre pour me faire « dictateur ? Je consens à être votre maître absolu, « pour que vous fassiez ce que bon vous semblera ? » Quant au premier, qui rentre dans celui de Marmontel, ce serait une hypocrisie indigne même du César que Lucain a substitué à celui de l'histoire.

César flatte ses soldats ; il se vante de connaître au vol d'un javelot la main qui l'a lancé ; il s'extasie sur l'air martial de son armée. Mais quel étrange langage lui prête Lucain ! « Si ce sont bien vos traits « farouches et vos yeux menaçants que je vois, vous « avez vaincu. Il me semble voir des fleuves de sang, « des rois foulés aux pieds, le corps du sénat dis-

Digitized by Google

« persé, et les peuples nageant dans un immense car-
« nage... »

Quod si signa ducem nunquam fallentia vestrum
Conspicio, faciesque truces, oculosque minaces,
Vicistis. Videor fluvios spectare cruoris,
Calcatosque simul reges, sparsumque senatus
Corpus, et immensa populos in cæde natantes.

S'ils se laissent vaincre, le sort que Sylla réservait aux vaincus, les croix, les gibets, les égorgements les attendent. Quant à lui, ceux qui prendront la fuite le verront se percer de son épée. Il engage les siens à faire quartier aux fuyards, mais à n'épargner aucun combattant, fût-il leur père ou leur parent: dans ce cas-là, « il faudrait les frapper au visage et les défigu-
« rer pour ne pas les reconnaître. »

. . . . **Vultus gladio turbate verendos.**

« Qu'ils détruisent leur camp; Pompée leur donnera le « sien[1]. » Enthousiasme des soldats.

Ces déclamations d'un furieux font lire avec délices, dans les Mémoires de César, la courte analyse du discours que ce grand homme tint à ses soldats: « Il les « harangua, dit-il, suivant la coutume militaire; et « leur rappelant ce qu'il avait fait pour eux en tout « temps, il les prit à témoin de l'ardeur avec laquelle « il avait constamment recherché la paix ; des confé-
« rences de Vatinius, de celles de Claudius avec Sci-
« pion, des négociations entamées à Oricum avec

1. Appien prétend que César exhorta ses soldats à détruire leurs retranchements, afin qu'il ne leur restât de ressource que dans la victoire. Il avait sans doute emprunté ce détail fort suspect à Lucain. Les *Commentaires* n'en disent mot. César, au contraire, loin de détruire son camp, le fit garder par deux cohortes.

Digitized by Google

« Libon pour l'envoi des députés. Il ajouta qu'il n'a-
« vait jamais voulu prodiguer le sang de ses soldats,
« ni priver la république d'une de ses armées. — Ce
« discours fini, et les troupes, pleines d'ardeur, de-
« mandant le combat, il fit sonner la charge [1]. »

Dans la harangue de Lucain, César est un brigand qui déshonore son armée par la rage de guerre civile dont il croit la voir transportée et par celle qu'il veut lui inspirer. Dans les Mémoires, César est un politique profond qui relève ses soldats à leurs propres yeux en leur ôtant la responsabilité de la guerre civile, et en se donnant lui-même comme un homme qui a tout épuisé pour l'éviter. Il a été provoqué; il en prend à témoin ses soldats, qu'il associe à sa cause et à ses démarches; il n'attaque pas, il se défend. Son discours est doublement vrai, car il est l'expression de son habileté ou de sa grandeur d'âme, soit qu'il ait feint de vouloir la paix, avec le désir secret qu'elle échouât, soit qu'en effet un si grand cœur ne fît la guerre civile que malgré lui.

De son côté, Pompée harangue ses troupes; il leur parle des lois, des dieux de la patrie, du lit conjugal (*thalamos*); ce motif le touchait particulièrement. Il ne s'oublie point, selon ses habitudes de vanité : « Les « dieux ne sont point irrités contre Rome ni contre les « peuples, puisqu'ils leur ont conservé Pompée pour « chef. »

Non iratorum populis Urbique Deorum est
Pompeium servare ducem...

1. *De bello civili*, livre III, chapitre XC.

Digitized by Google

Les grands hommes de l'ancienne Rome seraient dans son camp s'ils n'étaient pas morts. Puis des railleries sur les forces de César. « Nous sommes d'un « côté le monde, de l'autre une poignée d'hommes; « des cris dissiperont cette armée; »

. . . . At plures tantum clamore catervæ
Bella gerent...

« César est trop peu pour nos coups. » C'est après avoir représenté Pompée tout à l'heure incertain, tremblant, le cœur glacé (*corde gelato*), que Lucain lui fait débiter ces bravades. Et tout cela finit par la rhétorique des écoles de grammaire. Des tableaux de femmes en pleurs, de Rome échevelée, du présent et de l'avenir joignant leurs prières pour les engager à se bien battre, eux qui sont le monde, contre une poignée de rebelles. Lui-même, qui a nom Pompée, s'il ne se croyait pas tenu de respecter en sa personne la dignité du commandant de l'armée, il se jetterait à leurs pieds avec sa femme et ses enfants. »

. . . . Cum prole et conjuge supplex,
Imperii salva si majestate liceret,
Volverer ante pedes...

Ces paroles tristes, ajoute Lucain, échauffent l'armée; — il y avait plutôt de quoi la décourager.

Après ces deux harangues, Lucain fait une longue amplification dont voici les trois idées principales :

1° Il remarque que si ce qui va périr à Pharsale était encore au monde, il y aurait de quoi repeupler toutes les villes désertes, remplir tous les champs de laboureurs, réparer tous les ravages que font, dans l'espèce

Digitized by Google

humaine, la peste, la famine, les maladies, les tremblements de terre. La dépopulation a été telle que toute la matière des guerres civiles a disparu.

2° Après s'être plaint que la liberté, ce qui était bien plus vrai, allait périr à Pharsale, et après avoir dit, en beaux vers, que cette liberté se retirerait de l'Italie, pour devenir le bien des hordes de la Scythie ou des sauvages de la Germanie, il trouve mauvais que Rome ait été libre jusque-là, et il blâme Brutus de l'avoir débarrassée de ses premiers tyrans. Et forçant cette pensée, il en arrive à vanter le bonheur des peuples gouvernés par le despotisme.

3° Enfin, dans une dernière digression, il gourmande Jupiter d'avoir gardé son tonnerre pendant qu'on s'égorgeait dans la Thessalie. Pourquoi la foudre qui frappe les hautes montagnes (et il en nomme plusieurs) a-t-elle ménagé César? C'est donc Cassius qui fera le devoir de Jupiter! Au reste, les dieux en seront bien punis, car les honneurs qui n'étaient réservés que pour eux vont être rendus à de simples mortels.

J'insiste sur cette partie du livre, parce que ce sont de ces morceaux où l'on croit voir de belles pensées. Une analyse un peu sérieuse n'y trouve que de la déclamation.

Que signifie la première idée, par exemple? Ne dirait-on pas que la dépopulation ait été si grande à Pharsale? D'après l'estimation de César, il y eut quinze mille hommes tués du côté de Pompée, et vingt-quatre mille prisonniers; quant à lui, il ne perdit que deux cents soldats environ et trente conturions. Admettons

Digitized by Google

les exagérations de bulletin, admettons qu'il en ait trop dit pour Pompée et trop peu pour lui, toujours est-il qu'en retranchant d'une part et en ajoutant de l'autre les différences probables, cela ne fait qu'une bataille meurtrière et non une dépopulation. Que penser alors de l'exagération de Lucain ? Quelle grandeur cherche-t-il dans ces images du monde entier livrant bataille à César ? Que dirions-nous donc des dépopulations de la campagne de Russie?

Quant au raisonnement de Lucain concluant, de ce qu'on doit perdre un jour la liberté, qu'il vaut beaucoup mieux ne jamais avoir été libre, et s'extasiant sur le bonheur des peuples qui ont toujours été gouvernés par des tyrans, c'est de la politique des écoles de déclamation. Qu'une génération qui a commencé par la liberté, et qui finit par le despotisme, regrette amèrement le bien qu'elle a perdu, et qu'elle dise, dans son désespoir, qu'il eût mieux valu pour elle ne jamais en jouir, voilà un sentiment qui se conçoit; mais qu'un écrivain, planant sur sept siècles de générations, et voyant dans cette longue période trente générations qui ont possédé la liberté et la gloire, contre deux ou trois qui ont perdu ces deux biens à la fois, s'écrie qu'il valait mieux, pour épargner à ces deux ou trois générations un désenchantement douloureux, que les trente autres eussent vécu en servitude, c'est une singulière maxime sous la plume d'un poëte stoïcien. En tout cas, cette logique pouvait ne pas déplaire à la cour de Néron.

Enfin, quoi de plus puéril que ce Jupiter qui tonne sur les montagnes et ne tonne pas sur César, et qui

Digitized by Google

va se trouver bien attrapé quand il verra les honneurs divins rendus à ces hommes que son tonnerre a épargnés.

Combien je préfère à cette digression déclamatoire l'agréable fiction par laquelle Plutarque, avant de raconter la bataille de Pharsale, met sa propre pensée dans la bouche de quelques gens de bien, Grecs ou Romains, qui d'un lieu écarté d'où ils voient les deux armées sur le point de s'ébranler, s'entretiennent de cette ambition fatale qui allait coûter à Rome tant de sang! Nos sages remarquent avec tristesse combien la nature de l'homme est aveuglée et furieuse, quand la passion la possède. Puis venant aux deux hommes dont l'opiniâtreté allait faire s'entr'égorger deux armées combattant sous les mêmes drapeaux. « Que ne se sont-ils contentés, disent-ils, de gouverner en bon accord ce qu'ils avaient conquis! Ou, s'ils avaient si soif de victoires, pourquoi ne pas faire ensemble la guerre aux Parthes et aux Germains, voire aux Indes, où leurs noms ont pénétré plus avant que le nom même de Rome! » Ainsi devaient penser en effet les bons citoyens qui n'appartenaient à aucun parti. C'était un vœu d'honnêtes gens, vœu chimérique d'ailleurs, comme celui que nos pères faisaient, au commencement de ce siècle, en voyant notre César s'enfoncer avec six cent mille Français dans les déserts glacés de la Russie; comme celui que nous avons fait plus d'une fois en assistant dans nos assemblées libres aux luttes politiques des maîtres de la parole!

Avant d'en venir aux mains, les deux armées se contemplent dans un douloureux silence. Le père se

Digitized by Google

trouve en présence du fils, le frère en présence du frère, sans qu'ils osent changer de place. Les bras prêts à lancer le javelot restent suspendus... Appien et Dion ont pris à Lucain ces détails, qui sont faux et invraisemblables. Ils ont trouvé le tableau pittoresque, et l'ont copié, en retranchant les exagérations. César a dit que ses soldats demandaient la bataille, et qu'ils brûlaient d'en venir aux mains; il est à la fois plus véridique et plus sincère. Les guerres civiles engendrent plus de haines et de plus fortes que les guerres étrangères. Le poëte des guerres civiles ne devait pas ignorer cela. Le tableau de Lucain serait vrai d'une guerre dans les rues de Rome, entre deux partis qui se disputeraient un consulat à main armée. Mais à Pharsale il y avait l'Orient d'un côté et l'Occident de l'autre; des races asiatiques contre des races gauloises, des soldats ayant fait la guerre en Germanie et d'autres qui avaient combattu les Parthes; très-peu de soldats de sang romain; les dernières guerres avaient blanchi de leurs os les trois parties du monde. Ceux qui se trouvaient dans les deux camps avaient donc cent chances contre une de ne pas avoir affaire à des compatriotes, mille chances contre une de ne pas se trouver en face d'un père ou d'un parent. Voilà l'inconvénient de l'épopée historique: on n'y est inventeur qu'aux dépens du vrai.

Crastinus, un vétéran de l'armée de César, engage la bataille en se précipitant sur les Pompéiens[1]. Lucain fait une imprécation contre ce brave et lui sou-

1. « Aujourd'hui, dit-il à César, je ferai en sorte que tu me remercies, mort ou vivant. » (*De bello civili*, livre III, chap. XCI.)

Digitized by Google

haite non-seulement la mort, c'est trop peu, mais le sentiment après la mort. Les trompettes sonnent la charge; une immense clameur s'élève jusqu'aux cieux; d'innombrables flèches volent des deux côtés. Quelques soldats, dit Lucain, dirigent leurs traits vers la terre, afin de conserver leurs mains pures; ce qui est plus que douteux. Pompée ordonne aux siens de se tenir immobiles et serrés, et d'attendre de pied ferme le choc des Césariens[1]. La cavalerie de Pompée charge une des ailes de César; elle est soutenue par des frondeurs et des archers auxiliaires. « Sur le ciel s'étend « un réseau de fer, et une nuit formée de javelots « entremêlés est suspendue sur le champ de ba- « taille. »

. . . . . Ferro subtexitur æther,
Noxque super campos telis conserta pependit.

César fait sortir tout à coup des derrières de sa cavalerie six cohortes qu'il y avait cachées, et qui, s'avançant obliquement, attaquent en flanc la cavalerie de Pompée, déjà rompue et débandée[2]. Les Pompéiens

1. « En quoy César depuis dit que Pompée avoit fait une lourde faulte, ne considérant pas que ceste rencontre, qui se fait en courant de roideur, oultre ce qu'elle donne force plus roide aux premiers coups, encore enflamme-elle le courage des hommes, pource que cest élancement commun de tous les combattans qui courent ensemble, luy est comme un soufflet qui l'allume. » (PLUT. *Vie de César*, trad. d'Amyot.) « *Neque frustra antiquitus institutum est ut signa undique concinerent, clamoremque universi tollerent : quibus rebus et hostes terreri, et suos incitari existimaverunt.* » (*De bello civili*, livre III, chap. XCII.)

2. Tous les hommes de guerre admirent cette disposition de César, C'est aux soldats de cette petite troupe qu'il avait recommandé de frapper la cavalerie ennemie au visage. Avant la bataille, il avait annoncé que ces six cohortes en décideraient le gain. Frontin dans ses *Stratagèmes*, dit que rien ne contribua davantage, dans cette journée, à donner la victoire à César.

Digitized by Google

sont enfoncés. Les soldats de César pénètrent jusqu'au centre, où était le général. Ici Lucain invite son esprit à laisser dans les ténèbres cette partie du champ de bataille où les Romains sont aux prises avec les Romains, où s'entr'égorgèrent les frères et les parents. Son mouvement est beau : « Que mes vers, dit-il, n'apprennent pas aux races futures jusqu'où peut aller la licence des guerres civiles. Ah! plutôt périssent mes larmes, périssent mes plaintes! Ce que tu fis dans cette journée, Rome, je le tairai. »

Mais le mérite de cette réserve est bien gâté par le mensonge du rôle qu'il prête à César. C'est là, en effet, qu'il en a tracé l'odieux portrait dont j'ai parlé plus haut[1], et qu'il le présente ivre de guerre civile, ne permettant à aucun des siens de frapper d'une main molle ni d'un cœur hésitant; un homme de sang, un furieux qui ne souffre pas qu'on soit son complice à demi.

Lucain voit dans la mêlée Brutus couvert d'un casque plébéien, et le glaive à la main. Il l'arrête, il l'engage à ne pas s'exposer dans cette mêlée, et à se réserver pour frapper César. C'est une inspiration de bon Pompéien. Ne faut-il pas que César vive et règne pour tomber sous les coups de Brutus? Quel dommage pour la gloire de Brutus qu'il soit à peu près avéré que César, avant la bataille, recommanda à ses officiers de se bien garder de tuer Brutus et, s'il se rendait volontairement, de le lui amener; s'il se défendait pour n'être point pris, qu'on le laissât aller sans lui

1. Tome II, pages 136 et 137.

Digitized by Google

faire la moindre violence? Quel dommage qu'ayant à choisir entre César, qui l'aimait et qui lui avait sauvé la vie, et Pompée, qui avait fait mourir son père, son austère vertu l'ait réduit à préférer Pompée!

Domitius Ænorbarbus, le même qui avait laissé prendre Corfinium[1], meurt d'une belle et dramatique manière. César, le voyant se débattre contre la mort, se met à le railler. Domitius lui répond d'une voix mourante qu'il payera cher le mal qu'il a fait à Pompée et à ses amis. — Tout est faux dans cette mort. Voici la vérité : Domitius, vers la fin de la bataille, se sauva du camp sur une colline; il y fut poursuivi et tué par les cavaliers de César. L'inexactitude de Lucain est d'autant plus fâcheuse ici que, pour faire mourir l'ancêtre de Néron à la manière d'un héros de Plutarque, il prête de lâches propos à César. Il calomnie un grand homme, pour faire sa cour à un tyran.

Ce n'est pas le moment, remarque Lucain, d'entrer dans le détail des morts particulières, comme au combat naval de Marseille; ce qui ne l'empêche pas de décrire de combien de façons les soldats périrent à Pharsale. Il y a là de beaux vers : Pharsale n'eut pas les mêmes conséquences que les autres défaites romaines; « ce qui était la mort de soldats dans ces « défaites, dans celle-ci fut la mort « d'une nation. »

. . . . . Quod militis illic,
Mors hic gentis erat...

Pompée, se voyant trahi par les dieux et par la

1. *Pharsale*, livre II.

Digitized by Google

fortune, se retire dans son camp; mais il ne veut point entraîner toute son armée dans son malheur; après une prière aux dieux, « qu'il se résout, dit Lucain, à « croire encore dignes d'entendre ses vœux, »

Sustinuit dignos etiam nunc credere votis
Cœlicolas...

il fait sonner la retraite, se jette sur un cheval rapide, et sort du camp, « ne craignant point les traits qu'on « pouvait lui lancer par derrière, et portant un im- « mense courage pour les dernières épreuves de sa « destinée. »

. . . . . Non tergo tela paventem,
Ingentesque animos extrema in fata ferentem.

Lucain donne à Pompée fugitif d'assez singulières consolations. Dans une apostrophe emphatique, il lui dit, entre autres choses : « Puisque c'est après ton départ qu'ont eu lieu les plus grands désastres de la bataille de Pharsale, tu peux prendre les dieux à témoin que ce n'est point pour toi, mais pour la liberté, que tes soldats ont continué à se battre, que tu n'étais pour rien là dedans; que tu es aussi innocent des exterminations de la bataille de Pharsale que des autres combats qui suivirent ta mort; « que les deux seuls « rivaux qui vont se disputer l'empire, c'est la liberté « et César. »

. . . . . Sed par, quod semper hàbemus,
Libertas et Cæsar erunt...

Singulière justification! Parce que Pompée abandonna son armée et s'enfuit avant le massacre, le voilà réha-

Digitized by Google

bilité de la défaite de Pharsale! Sont-ce là des raisons d'homme ou d'adolescent qui n'a pas encore coupé sa première barbe[1]?

Pendant que dure cette apostrophe, César se rend maître du camp des Pompéiens. Pillage de ce camp. Les soldats passent la nuit sur des lits qui avaient été dressés pour des rois, ce qui irrite Lucain contre ces braves gens qui, depuis si longtemps, n'avaient eu que la terre pour lit[2]. En dormant ils sont tourmentés par les ombres de ceux qu'ils ont tués : l'un voit son sommeil troublé par le cadavre de ses frères; « dans « la poitrine de celui-ci est un père; dans César sont « tous les mânes à la fois. »

Pectore in hoc pater est, omnes in Cæsare manes.

1. Voici comment Plutarque raconte la fuite de Pompée :
« Il seroit malaisé de dire, quand il apprit la desfaite de sa chevalerie, quelle pensée lui vint adonc en l'entendement, mais bien peult-on asseurer que à sa contenance, il ressembla proprement à une personne estonnée ou abestie, et qui a perdu le sens et l'entendement, ne se souvenant plus qu'il estoit le grand Pompeius : car, sans mot dire à personne, il se retira pas à pas en son camp... En tel estat entra Pompeius dedans sa tente, là où il demoura assis quelque temps sans parler, jusques à ce que plusieurs ennemis entrèrent pesle-mesle avec ses gens fuyant dedans son camp : et lors encore ne dit autre parole sinon : « Comment jusques en notre camp! » et non autre chose : ains se levant, prit une robbe convenable à sa fortune et s'en sortit. » (*Trad. d'Amyot.*)
César raconte avec beaucoup de discrétion les incidents qui précédèrent la fuite de Pompée. Il le traite dans ses Mémoires en vainqueur généreux. (*De bello civili*, livre III, chap. XCIV.)

2. César ne peut se retenir de faire une réflexion amère sur le luxe des Pompéiens. « On trouva, dit-il, dans le camp de Pompée des tables dressées, des buffets chargés de vaisselle d'argent, des tentes tapissées de gazons frais, celles de Lentulus et de quelques autres couvertes de lierre, et beaucoup d'autres choses encore qui accusaient à la fois le luxe et la confiance des Pompéiens. Il était facile de voir qu'ils n'avaient pas craint l'événement de cette journée, eux qui s'entouraient de tant de voluptés inutiles. Et ces mêmes hommes reprochaient le luxe à la malheureuse et puissante armée de César, laquelle avait toujours manqué du nécessaire. » (*De bello civili*, livre III, chap. XCVI.)

Digitized by Google

Comparaison de César avec Oreste, Penthée et Agavé. Lucain le bourre de remords, le fait flageller par tous les monstres des enfers, lui met dans le cœur à la fois le Tartare, le Styx, tous les mânes ; et ce même César contemple le lendemain, *d'un œil joyeux*, avec la conscience légère, « les monceaux de morts qui égalent « la hauteur des collines. »

. . . . Et excelsos cumulis æquantia colles
Corpora...

Brébeuf, qu'on a rendu responsable de ce fameux vers :

De morts et de mourants cent montagnes plaintives,

n'a été qu'un traducteur fidèle.

César défend que les cadavres soient brûlés ; ceux-ci s'en vengent en lui envoyant la peste. Déclamation sur les cadavres et les bûchers, avec d'assez beaux vers. L'odeur des morts attire tous les animaux voraces : les loups, les lions, les ours, les chiens, les grues, les vautours, je n'en omets aucun. Des lions en Thessalie, et des grues s'abattant sur les cadavres, c'est de l'histoire naturelle un peu libre. Tout ce qu'il y a d'oiseaux dans l'air et dans les bois accourt, les ailes déployées ; mais le festin est trop grand pour le nombre des convives : ils ne peuvent que goûter un peu de tous les cadavres : il faut que le soleil, les nuages et le temps viennent les aider à faire disparaître cet immense abatis d'hommes.

Le livre se termine par une apostrophe à la Thessalie ; les hyperboles n'en peuvent point passer dans

Digitized by Google

une analyse. Si j'ai vu clair dans ces obscurités pompeuses, la Thessalie aurait à elle seule consumé plus de cadavres qu'il n'existe dans tout le monde romain de tombes ou d'urnes brisées. Et sans doute ses champs auraient été désertés, ses rivages n'auraient plus vu de nautoniers ni ses buissons de troupeaux si, de même qu'elle a été le premier théâtre d'une guerre impie, elle en eût été le seul! Mais comment maudire la Thessalie? Le monde tout entier est à maudire ou à absoudre.

Quid totum premitis, quid totum absolvitis orbem?

dit Lucain aux dieux ; ce qui signifie : Donnez-nous quelque contrée à haïr, et non tout l'univers.

Pompée[1], après avoir quitté Larisse, s'enfuit dans la direction de la mer. Lui qui n'avait pas peur, il n'y a qu'un moment, des traits qu'on pouvait lui lancer par derrière, a maintenant peur du bruit des feuilles ; il a peur des amis qui viennent se joindre à son escorte ; il a presque peur de son ombre. Chemin faisant, il rencontre des gens qui venaient à Pharsale pour se ranger sous ses drapeaux ; il est obligé de leur apprendre lui-même sa défaite. Lucain l'en plaint amèrement. « La fortune, s'écrie-t il, punit cruelle-« ment de sa longue faveur l'infortuné Pompée; elle « charge son adversité de tout le poids de sa grande « renommée. »

. . . . Sed pœnas longi Fortuna favoris
Exigit a misero, quæ tanto pondere famæ
Res premit adversas, fatisque prioribus urget.

1. *Pharsale*, livre VIII.

Digitized by Google

La fortune mesure la grandeur des revers à celle des succès. Une vie trop longue détruit les grandes âmes; il leur est funeste de survivre à leur puissance.

Arrivé à l'embouchure du Pénée, Pompée s'embarque dans un bateau de pêcheur, et fait voile vers Lesbos. Cornélie l'attendait, triste et accablée de pressentiments. Selon Plutarque, elle était encore toute joyeuse des dernières nouvelles de Dyrrachium, et elle s'attentait à apprendre la fuite et le désastre de César. Lucain a mieux aimé nous la montrer saisie d'une irréparable tristesse. Il n'a pas vu quels effets touchants il pouvait tirer de ce contraste des espérance de Cornélie pensant revoir son époux vainqueur, et de son désespoir en le voyant vaincu et fugitif. A l'aspect de Pompée pâle et défiguré, « cachant son « visage dans sa blonde chevelure, »

. . . . . Vultusque prementem
Canitie,

Cornélie tombe à la renverse. Ses femmes essayent vainement de la relever. Pompée la prend dans ses bras et tâche de la consoler; elle doit l'aimer pour lui et non pour sa fortune; Cornélie répond en se maudissant d'avoir fait le malheur de Pompée. Elle pousse l'exaltation jusqu'à implorer l'ombre de Julie, la fille de César, pour son ancien époux, et elle se flétrit elle-même du nom de concubine. Pompée la presse sur son cœur, et pleure; ce qui ne lui était pas arrivé à Pharsale.

Les Lesbiens viennent offrir à Pompée l'hospitalité. Il les remercie avec affabilité; il fait le vœu que tous

Digitized by Google

les peuples leur ressemblent, et s'embarque avec sa femme. Les Lesbiens le saluent par des cris douloureux ; les Lesbiennes, surtout, font de déchirants adieux à Cornélie, qu'elles ont toujours vue si triste, même avant que la fortune se fût décidée pour César. Durant la navigation, Pompée, qui ne pouvait dormir, s'entretient avec le pilote et lui demande des renseignements sur l'astronomie nautique, ce qui donne à Lucain l'occasion précieuse d'étaler le peu qu'il en sait. Le pilote dirige son navire le long des rivages de l'Asie. Pompée est rejoint par un de ses fils et par Déjotarus, le roi des Galates, qu'il envoie soulever les peuples de l'Orient contre César. Déjotarus, quittant ses habits royaux, part pour l'Orient, sous le costume d'un esclave, ce qui inspire à Lucain ces deux vers qui figureraient très-bien dans une pastorale : « Dans la mauvaise fortune, il peut-être pru-« dent pour un roi de prendre le costume d'un pauvre. « Mais combien la vie d'un véritable pauvre est plus « sûre que celle des maîtres du monde ! »

In dubiis tutum est inopem simulare tyranno,
Quanto igitur mundi dominis securius ævum
Verus pauper agit!

Pompée débarque sur les côtes de la Cilicie, dans une petite ville du pays ; là, il tient conseil avec quelques sénateurs, compagnons de sa fuite. Il déclare sa résolution de tenter encore la fortune : toutes ses ressources n'ont pas péri à Pharsale ; il a encore des flottes ; il a sa renommée et l'amour du monde. Mais les provinces romaines étant au pouvoir de l'ennemi,

Digitized by Google

dans quel royaume étranger doit-il se rendre? Il a, quant à lui, de la répugnance pour l'Afrique; l'âge du roi d'Égypte en fait un allié suspect. Juba, enflé de ses derniers succès, n'est guère plus sûr; la perfidie carthaginoise coule dans ses veines avec le sang d'Annibal. Pompée opine pour les Parthes, dont il décrit avec beaucoup d'inopportunité et d'esprit la manière de combattre. S'il échoue dans ses nouveaux efforts, eh bien! il ira se cacher au fond de l'univers. « Mou- « rant dans un monde étranger, dit-il, j'aurai une « grande consolation à penser que mes restes n'auront « à souffrir ni de la cruauté de mon beau-père, ni de « sa pitié. »

. . . . Sed magna feram solatia mortis
Orbe jacens alio, nil hæc in membra cruente,
Nil socerum fecisse pie...

Son avis est qu'il faut s'allier aux Parthes. Si César est vainqueur, il n'aura triomphé de Pompée qu'en vengeant Crassus.

Cette opinion excite des murmures dans la petite assemblée. Le consul Lentulus s'en fait l'organe; il réfute l'avis de Pompée. « Quoi donc! tout est-il fini à « Pharsale? La fortune ne laisse-t-elle à Pompée que « les pieds des Parthes? »

. . . . . Solos tibi, Magne, reliquit
Parthorum Fortuna pedes?

A quoi bon publier qu'on se bat pour la cause de la liberté, si Pompée se fait l'esclave des peuples étrangers? « Le Parthe, qui n'entend pas la langue latine, « exigera que Pompée l'implore par des larmes. »

Digitized by Google

Exiget ignorans Latiæ commercia linguæ,
Ut lacrymis se, Magne, roges...

Faut-il donc qu'on le voie conduisant contre Rome des hordes sauvages et suivant les étendards qui ont été pris sur Crassus? D'ailleurs, qu'est-ce que le courage des Parthes? — Lentulus fait ici la contre-partie de la description de Pompée en vers tout aussi spirituels et tout aussi peu opportuns. — Le consul continue : « Pompée, pour obtenir des secours si précaires, doit-il donc risquer de périr assassiné, et de n'avoir qu'un misérable tombeau? Sans doute, pour un homme de cœur, mourir n'est rien; mais Cornélie, la belle Cornélie, n'aura pas même l'avantage de mourir. Un Parthe la mettra dans son lit et en fera sa concubine préférée; la lubricité du barbare sera excitée par la possession d'une femme qui aura été l'épouse de deux hommes illustres. » — Lentulus pouvait s'en tenir là. L'argument était concluant pour Pompée. N'osant pas s'avouer à lui-même que sa tendresse pour sa femme était son mobile déterminant, Pompée devait être charmé que Lentulus lui reprochât de ne pas assez songer à Cornélie. Plutarque, quoique très-partial pour lui, insinue que ce fut la seule raison qui le détourna de passer l'Euphrate. — Lentulus poursuit : « Quel crime fera plus d'ennemis à César et à Pompée que d'avoir laissé la mort de Crassus sans vengeance? Rome devait rassembler toutes ses forces et dégarnir ses frontières du Rhin pour accabler les Parthes. La seule nation de qui Lentulus se réjouirait de voir César triompher, ce sont les Parthes. Que Pompée se représente l'ombre de Crassus lui reprochant d'être

Digitized by Google

venu tendre la main à des barbares qui ne lui ont pas même accordé un tombeau. Qu'il songe aux ossements d'une armée romaine blanchissant les rives du Tigre. Autant vaut retourner en Thessalie offrir sa soumission à César.

« C'est en Égypte qu'il faut aller. Les vivres y abondent; le Nil pourvoit à tout. Quant à Ptolémée, on peut compter sur lui: la foi d'un enfant est plus sûre que l'amitié des vieilles cours. »

Lentulus l'emporte sur Pompée. On met à la voile pour l'Égypte. Pompée se dirige vers Alexandrie. On tient conseil à la cour du jeune Ptolémée. Un certain Achoreus, personnage imaginaire, honnête homme, est d'avis qu'on donne l'hospitalité à Pompée, en reconnaissance de ses bons offices envers le père du roi. Pothin, celui que Corneille appelle Photin, opine pour qu'on mette à mort Pompée [1]. « Le droit et l'équité, « dit-il, font beaucoup de coupables. La fidélité qui « veut soutenir ceux que la fortune a abandonnés en « est toujours punie. »

Jus et fas multos faciunt, Ptolemæe, nocentes.
Dat pœnas laudata fides, cum sustinet, inquit,
Quos Fortuna premit [2].

« Faites cause commmune, Ptolémée, avec les destins « et les dieux. »

1. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rapprocher des passages de Lucain les vers de la *Mort de Pompée* où Corneille imite, disons mieux, reproduit avec une admirable vigueur la pensée et les tours du poëte latin.

2. Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste, on est souvent coupable;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat traîne un long châtiment.

Digitized by Google

. . . . . Fatis accede deisque[1].

« Caressez les heureux qu'ils font ; fuyez les malheu-
« reux. »

Et cole felices, miseros fuge[2].

« La force des empires périt du jour où l'on y tient
« compte de la justice. »

Sceptrorum vis tota perit, si pendere justa
Incipit[3].

« Quand on rougit d'être cruel, on a toujours à
« craindre. »

. . . Semper metuet, quem sæva pudebunt[4].

« Tout ce qui dans cette guerre n'aura pas été à Pom-
« pée, ne sera pas au vainqueur. »

Quidquid non fuerit Magni, dum bella geruntur,
Nec victoris erit[5]...

« Pompée ne fuit pas seulement son beau-père ; il fuit
« les regards du sénat, dont une grande partie sert de
« pâture aux vautours de la Thessalie. »

Nec soceri tantum arma fugit ; fugit ora senatus,
Cujus Thessalicas saturat pars magna volucres[6].

1. Rangez-vous du parti des destins et des dieux.
2. Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage :
Quels que soient leurs décrets déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
3. Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.
4. Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre.
5. Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
6. César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale.

Digitized by Google

« Chassé de tout l'univers, depuis qu'il a perdu « toute confiance, il cherche un peuple avec qui « tomber. »

. . . . . Toto jam pulsus ab orbe,
Postquam nulla manet rerum fiducia, quærit
Cum qua gente cadat[1].

« Il vient tenter notre pays, qu'il n'a pas encore « perdu. »

Sollicitat nostrum quem nondum perdidit orbem[2].

« Ce glaive, que les destins m'ordonnent de tirer, « je l'ai préparé, non pour toi, Pompée, mais pour « le vaincu. Je te frapperai ; j'aurais mieux aimé frap- « per César. »

Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi,
Non tibi, sed victo : feriam tua viscera, Magne ;
Malueram soceri[3]...

« Et toi, Ptolémée, peux-tu soutenir le faix de la « ruine de Pompée, sous laquelle Rome suc- « combe ? »

Tu, Ptolemæe, potes Magni fulcire ruinam,
Sub qua Roma jacet[4]...?

Pothin l'emporte dans le conseil. Achillas est choisi pour consommer le crime.

1. Et sa tête qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
2. Pressé de toutes parts des colères célestes
Il en vient dessus vous faire fondre les restes.
3. J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne.
J'exécute à regret ce que le ciel m'ordonne,
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
4. Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe?

Digitized by Google

Achillas, monté sur une petite barque, va au-devant du navire avec quelques complices. Apostrophe violente de Lucain contre le roi Ptolémée, qui n'était, après tout, qu'un enfant, jouet de ses précepteurs et de ses courtisans. Lucain le traite comme un scélérat dans l'âge mûr ou un assassin consommé. Il ne manquait pas de présages pour avertir Pompée de ne point quitter son vaisseau. Cette barque, venant seule, sans pompe, au-devant d'un homme comme lui, devait rendre suspectes les intentions de la cour égyptienne. Mais Pompée, négligeant ces présages, descend du navire dans la barque, préférant, dit Lucain, la mort à la crainte.

. . . . Lethumque juvat præferre timori.

— Il pouvait très-bien n'être pas placé entre ces deux alternatives ; car ce n'est pas craindre que de prendre des précautions, surtout quand on est Pompée et qu'on est chargé de toute la fortune d'un parti. — Cornélie veut le détourner de partir, ou, s'il s'en va, le suivre. Pompée lui ordonne assez rudement de rester ; Cornélie insiste ; Pompée n'écoute rien ; la barque gagne le rivage. Les compagnons du héros ne craignent pas que Ptolémée soit perfide, « mais que Pompée s'a-« baisse jusqu'à supplier un roi qui lui doit son « trône. »

Sed ne submissis precibus Pompeius adoret
Sceptra sua donata manu...

— Il paraît que les compagnons de Pompée n'avaient pas de leur chef une aussi bonne opinion que

Digitized by Google

Lucain. Mais est-ce au panégyriste de Pompée à le dire !

Pompée est salué par un Romain au service de l'Égypte, Septimius, qui avait fait la guerre sous lui, en qualité de tribun, dans l'expédition contre les pirates. Portrait de ce Septimius. — Du moins l'exagération se comprend mieux contre un traître qui va assassiner froidement son ancien chef que contre ce petit roi imbécile qui croit obéir à son précepteur Pothin, mais ne point faire un acte de politique en lui abandonnant la tête de Pompée. — Celui-ci, voyant les épées briller, se voile le visage sans faire entendre une plainte; il ne voulait point gâter par des larmes sa belle renommée. Pendant qu'on le perçait de coups, il resta muet et immobile ; seulement Lucain lui fait tenir en lui-même un discours de quatorze vers, dans lesquels Pompée s'encourage à bien mourir et se persuade, à force de sophismes, qu'il est frappé, non par un enfant, mais par César. Ce discours est ridicule; Pompée y parle en fanfaron ; au lieu de s'en fier à l'impression que produira sa mort, il nous recommande l'admiration et nous en dicte, pour ainsi dire, le programme.

Cornélie, qui voit de loin l'assassinat de son mari, exhale sa douleur en lamentations; elle veut se donner la mort, ou plutôt elle demande aux matelots qu'on la laisse se précipiter du haut du pont dans la mer. Après son discours, qui est fort long, elle tombe évanouie. Le vaisseau s'enfuit à toutes voiles. Septimius détache du tronc la tête de Pompée, par une terrible opération d'anatomie que Lucain décrit avec minutie :

Digitized by Google

« L'art n existait pas encore de faire tomber une tête « d'un seul coup de glaive [1]. »

Tunc nervos venasque secat, nodosaque frangit
Ossa diu : nondum artis erat caput ense rotare.

Imprécation contre Septimius. Il fiche au bout d'une lance cette tête « qui faisait la guerre et la paix [2]. »

1. D'après un passage de Suétone, *Vie de Caligula*, 32, il paraît que cet art fut inventé sous ce prince. Voici le passage de l'historien : « *Miles decollandi artifex quibuscumque e custodia capita amputabat.* »

2. Voici le récit de la mort de Pompée dans la tragédie de Corneille, act. II, sc. II. C'est Achorée qui parle :

ACHORÉE

Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voile bas;
Et voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi, touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venait recevoir [1] :
Mais voyant que ce prince ingrat à ses mérites
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi;
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes [2],
Et réduit tous les soins d'un si puissant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui.
« N'exposons lui dit-il, que cette seule tête
« A la réception que l'Égypte m'apprête.
« Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
« Songe à prendre la fuite, afin de me venger... »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste :
Septime se présente et, lui tendant la main,
Le salue empereur en langage romain [3];
Et comme député de ce jeune monarque,
« Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque :
« Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
« Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
. . . . . .

1. Quippe fides si pura foret, si regia Magno
Sceptrorum auctori vera pietate pateret,
Venturum tota Pharium cum classe tyrannum.
2. . . . . Lethumque juvat præferre timori.
3. . . . . Transire parantem
Romanus Pharia miles de puppe salutat
Septimius. . . .

Digitized by Google

Ptolémée, pour donner à César un gage non suspect de sa foi, ordonne qu'on retire la cervelle de la tête de Pompée, et qu'on y fasse couler ce que Lucain ap-

Il se lève : et soudain, pour signal, Achillas,
Derrière ce héros, tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.
. . . . . .
D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit[1],
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé[2].
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que leur roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui, de cette grande âme achevant les destins,
Étale tout Pompée aux yeux des assassins[3].
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure,
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de l'onde et du vent[4].
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux;
Puis n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux,
Et, cédant tout à coup à sa douleur plus forte,
Tombe dans la galère, évanouie ou morte[5]...
. . . . . .
Cependant Achillas porte au roi sa conquête...

1. . . . . Ut vidit cominus enses,
Involvit vultus : atque indignatus apertum
Fortunæ præbere caput, tunc lumina pressit.
2. . . . . Nullo gemitu consensit ad ictum...
3. Despexitque nefas, servatque immobile corpus,
Seque probat moriens. . .
4. Littora Pompeium feriunt, truncusque vadosis
Huc illuc jactatur aquis. . .
5. . . . . Sic fata, interque suorum
Lapsa manus rapitur, trepida fugiente carina.

Digitized by Google

pelle du poison, voulant dire apparemment des aromates.

Cet embaumement impie attire à Ptolémée une imprécation. Lucain lui reproche d'avoir des tombeaux magnifiques et des mausolées pour ses ancêtres, tandis que le corps de Pompée gît sans sépulture sur les rivages égyptiens.

L'emploi des apostrophes, soit bienveillantes, soit malveillantes, des allocutions, des imprécations, est très-fréquent dans Lucain. C'est de l'enthousiasme dont la répétition détruit l'effet. L'apostrophe est la figure de choix des écoliers. Voilà, à quelques vers de distance, deux imprécations, l'une contre Septimius, l'autre contre Ptolémée. Il y avait eu, avant cela, une ou deux apostrophes à Pompée et une ou deux imprécations contre Septimius; ce ne seront pas les dernières.

Toutefois, avant que le vainqueur ait touché les rivages de l'Égypte, la Fortune prépare à Pompée une furtive sépulture, « de peur qu'il ne soit privé d'un « tombeau, ou qu'il n'en ait un plus digne de lui. »

> Ante tamen Pharias victor quam tangat arenas,
> Pompeio raptim tumulum Fortuna paravit,
> Ne jaceat nullo, vel ne meliore sepulcro.

Un certain Cordus, ancien questeur de Pompée, et compagnon de sa fuite (comment se trouvait-il sur le rivage égyptien?) sort de sa retraite (*e latebris*) pendant la nuit, descend vers le rivage, et à la pâle clarté de la lune, il voit sur les flots blanchissants un cadavre livide. Longtemps il dispute à la mer cette dépouille

Digitized by Google

sacrée. Enfin, succombant sous un fardeau si lourd, il attend la vague, et, avec son aide, il pousse le cadavre vers la grève. Là, se jetant sur Pompée, il baigne de larmes toutes ses plaies; puis il s'adresse aux dieux, aux astres cachés sous la nue, à la Fortune, comme s'il ne savait pas à qui appartient la puissance d'exaucer la prière. Ce n'est pas une orgueilleuse sépulture qu'il demande pour Pompée, ni les parfums de l'Orient, ni les épaules des grands de Rome pour le porter, comme un père, à son tombeau, ni une armée en deuil pour entourer son bûcher, la lance baissée. Que Pompée ne soit pas privé des funérailles plébéiennes; que son corps soit consumé par une flamme sans parfum; « mais qu'un peu de bois ne manque pas « pour son bûcher, ni une main pour y mettre le « feu. »

Robora non desint misero nec sordibus ustor!

Après cette prière, il va ramasser les restes d'un feu qui consumait, dans un coin du rivage, le cadavre de quelque obscur mortel près duquel ne veillait pas un ami:

Corpus vile suis, nullo custode...

Mais il est pris de quelque scrupule, et il tâche de se faire pardonner sa profanation par le mort. « S'il « reste encore quelque sentiment après la mort, lui « dit-il, tu céderas ce lit funèbre à Pompée et tu souf- « friras cette atteinte à ta sépulture. Tandis que les « mânes de Pompée sont errants, tu rougirais d'avoir « un bûcher. »

Digitized by Google

Si quid sensus post fata relictum,
Cedis et ipsa rogo, paterisque hæc damna sepulcri,
Teque pudet, sparsis Pompeii manibus, uri.

Alors il emporte le feu dans le pan de sa robe, *sinus*, ayant pris sans doute la précaution, comme le remarque naïvement un commentateur, de mettre d'abord une couche de sable, pour empêcher que la robe ne s'enflamme. Il creuse un trou peu profond, y place les débris d'un navire échoué, étend le corps en travers du trou, et allume ce triste bûcher.

Quand la flamme s'élance, Cordus fait une nouvelle invocation. On s'y attendait. Il demande pardon à Pompée de lui élever un si chétif bûcher, et il annonce qu'il gardera les cendres pour les remettre à Cornélie, et qu'il laissera sur le rivage une pierre funéraire, avec le nom de Pompée, afin qu'on puisse quelque jour rendre la tête au tronc. Cordus souffle le feu et l'excite de toutes ses forces. Ici des détails d'une crudité révoltante. « Pompée dégoutte lentement sur les « charbons, et entretient le bûcher avec sa graisse. »

Carpitur, et lentum Magnus distillat in ignem,
Tabe fovens bustum...

Mais le jour vient, et Cordus, interrompant les funérailles, cherche dans sa terreur une retraite sur le rivage. Encore *latebras*. Pourquoi ne regagne-t-il pas celle où il s'était tenu caché ? Qui le fait fuir ? Qui le décide à revenir au rivage ? Lucain aurait bien dû nous donner les raisons de ses mouvements. La chose en valait la peine. L'exactitude des détails eût ajouté à l'effet du récit.

Digitized by Google

Au lieu de cela, Lucain s'emporte contre Cordus, parce qu'il ne reste pas là; il le traite d'insensé, *demens ;* il veut qu'il aille avouer ces funérailles, et réclamer la tête de Pompée. Cependant Cordus revient; il met en terre ce que le feu n'a pas consumé; il recouvre le tout d'une pierre sur laquelle il écrit: « Ici repose Pompée. » Là-dessus, Lucain s'emporte de nouveau. Pourquoi Cordus se permet-il d'emprisonner les mânes errants du grand Pompée? Qu'il enfouissent plutôt cette pierre qui accuse les dieux !

. . . . . Obrue saxa
Crimine plena deum...

Ne vaut-il pas mieux qu'on dise dans l'univers que toute l'Égypte lui sert de tombeau, comme on le dit de l'Œta pour Hercule, et du Nysa pour Bacchus? « Si « ton nom n'est gravé sur aucune tombe, ô Pompée, « les peuples errants n'oseront fouler les sables du « Nil, de peur de profaner tes cendres. »

. . . . . Si nullo cespite nomen
Hæserit, erremus populi, cinerumque tuorum,
Magne, metu nullas Nili calcemus arenas.

« Cependant, ajoute Lucain dans une dernière apo- « strophe à Cordus, si tu crois qu'une humble pierre « soit digne de porter un si grand nom, que n'y « graves-tu l'histoire des campagnes et de la gloire de « Pompée? » Lucain fournit ici l'épitaphe: c'est un poétique résumé de l'histoire de son héros. Mais ces souvenirs qu'il évoque l'irritent encore contre ce misérable tombeau, où l'on ne peut lire qu'en se bais-

Digitized by Google

sant jusqu'à terre, ce nom que Rome avait coutume de lire au fronton des temples et sur les arcs de triomphe construits avec les dépouilles des nations. Quelques vers plus bas, apostrophant Pompée à son tour, voilà qu'il relève ce même tombeau qu'il méprisait tout à l'heure. Pompée, enseveli dans l'or et le marbre, Pompée, dans l'enceinte sacrée d'un temple, serait moins grand que sous cette misérable pierre « où l'étranger ne pourra lire son nom en se tenant « debout. »

. . . . . Quod non legat advena rectus.

Le premier mouvement de Lucain, qui est plein de son héros, qui dans tout le cours de ce livre a épuisé toutes les formules d'admiration, qui va se séparer de lui pour toujours, c'est d'être étonné que la terre entière ne soit pas aussi exaltée que lui pour Pompée, c'est qu'on ne lui ait pas bâti des temples, c'est que Rome n'aille pas tout entière en pèlerinage sur les rives du Nil pour y chercher ses restes et pour leur faire d'immenses funérailles. Qu'on lui donne cette commission, à lui [1], il ira, pieux voyageur, reprendre à l'Égypte ces reliques précieuses; il les emportera dans son sein; il les rendra à son ingrate patrie. Lucain s'indigne que cet homme, qui vient de lui inspirer de beaux vers et qui emplit sa tête de tant de mouvements et d'images, soit mis, comme un mort vulgaire, sous un peu de sable recouvert d'une pierre. Il a peur qu'on ne trouve pas Pompée assez grand, si

1. Il en fait la demande formelle quelques vers plus bas, 841-845.

Digitized by Google

son tombeau est si mesquin. Il se soulève à l'idée qu'on pourrait, en voyant la petitesse de la sépulture, se méprendre sur la grandeur du mort, et mesurer sa gloire à la largeur de sa tombe. Ce premier mouvement est personnel au poëte; on y sent l'enflure espagnole. Cette passion pour le grandiose est de famille.

Le second mouvement est d'un adepte du stoïcisme. Lucain ne s'aperçoit pas de la contradiction où il tombe; il était de bonne foi en s'indignant contre le chétif tombeau que la Fortune élève à Pompée par des mains obscures et inconnues; il est encore de bonne foi en trouvant que la gloire du héros est rehaussée par l'indignité de ses funérailles. Esprit impétueux, peu arrêté, n'ayant que des impressions, mais point d'opinions, tenant pour vrai tout ce qui prête au style, allant souvent des mots aux choses, se laissant mener par le bruit de ses vers, Lucain passe d'une idée à l'idée contraire, pour peu qu'il y soit attiré par quelque lieu commun de poésie. Les idées ne sont pour lui que ces lambeaux de pourpre dont parle Horace, qui l'avait deviné. Il va tour à tour à toutes celles qui lui promettent des images et des sons.

Le chant VIII se termine par deux imprécations, l'une contre l'Égypte, à laquelle notre poëte souhaite, entre autres choses, que le Nil cesse de l'arroser et de la féconder; l'autre, contre la Rome de son temps, qu'il accuse de délaisser les cendres d'un de ses plus grands citoyens sur un rivage étranger, quand il serait si beau de lui élever un temple où les popula-

Digitized by Google

tions viendraient adorer Pompée, et invoqueraient sa protection contre les stérilités, les pestes ou les tremblements de terre. Peu s'en faut que Lucain ne propose de faire un dieu du dernier défenseur de la république.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

I. La description selon l'art grec et selon Lucain.
II. Exemples. — Description de la sibylle par Virgile et Lucain.
III. Description d'une tempête, par Homère, Virgile et Lucain.
IV. Du jugement de Quintilien sur *la Pharsale*
V. De la description dans les poëtes contemporains de Lucain.
VI. Pourquoi l'art de la décadence latine est-il tout entier dans la description?
VII. Du caractère de la description dans les poëtes français du XIXe siècle.
VIII. De quelle sorte est l'érudition des poëtes latins de la décadence.
IX. Résumé. Caractère des poëtes primitifs.
X. Les poëtes littérateurs.
XI. Les versificateurs érudits.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

COMPOSITION DE LA PHARSALE

On a vu, par les descriptions qui remplissent les trois livres dont j'ai donné l'analyse, que de toutes les parties de l'art, la description est celle dont Lucain use le plus. La composition de la *Pharsale* n'est, à vrai dire, qu'une suite de descriptions liées par un récit. La description est le principal titre poétique de Lucain; c'est aussi le premier trait distinctif des écrivains de son époque, et généralement de toutes les poésies de décadence. L'érudition est le second. Il faut en indiquer successivement les caractères.

I. — La description selon l'art grec, et selon l'art de Lucain.

La description dans l'art grec, dans les poésies de Virgile surtout, lequel fut le traducteur le plus intelligent et le plus complet de l'art grec, est plus philosophique que physique, et s'adresse plus au sentiment qu'aux yeux. Elle se compose de peu de traits; elle s'attache bien plus à faire sentir la vie d'un objet qu'à en représenter l'aspect matériel. Elle crayonne

Digitized by Google

plutôt qu'elle ne peint. S'il s'agit du lieu qui doit servir de théâtre à certains événements, la description grecque le dessine en quelques vers; elle dispose les plans, y jette la lumière et une certaine chaleur que je puis bien appeler la vie; après quoi elle fait place au récit. S'agit-il de décrire une passion qui se manifeste par des signes extérieurs, par des altérations de la face humaine, elle est encore plus sobre de détails. Elle donne à la figure une expression simple et générale, elle la contracte dans la colère, elle l'épanouit dans la joie, elle la ride dans les soucis, elle y jette deux larmes dans la douleur et elle montre la laideur comme en fuyant. Elle ne se laisse aller aux détails que quand elle peint la beauté; et par la beauté, j'entends tout aspect de la physionomie humaine que détermine un noble ou un heureux état de l'âme. Au contraire, elle glisse sur la peinture des défauts.

La description, dans l'art de Lucain et de ses contemporains, est, tout au contraire, beaucoup plus physique que philosophique, et s'adresse bien plus aux yeux qu'au sentiment. Elle veut refléter les couleurs et les nuances, elle veut être riche comme une palette quand elle peint les lieux, savante comme l'anatomie quand elle peint l'homme. A la différence de l'art grec, qui insiste sur le beau et glisse sur le laid, elle insiste sur le laid et glisse sur le beau; et la raison en est simple : c'est que le laid a plus de variété superficielle et prête plus au détail, au lieu que le beau est en apparence uniforme, quoique pour ceux qui savent le regarder, il soit infini dans sa variété. La

Digitized by Google

description de Lucain me fait l'effet d'un de ces instruments délicats, polis, d'une précision admirables et d'une forme qui flatte l'œil, lesquels servent à fouiller dans les plaies les plus dégoûtantes. A force de rechercher la vérité physique, elle détruit l'effet moral. L'intérêt de curiosité remplace l'intérêt d'émotion. Le lecteur n'est plus qu'un témoin oculaire; c'est par nos sens que le poëte veut parler à notre esprit.

Il est très-vrai que l'art grec avait affaire à un public délicat, qu'on intéressait par des moyens très-simples et avec des indications précises bien plus qu'avec des développements sans fin, tandis que l'art de Lucain et des poëtes de son temps avait affaire à un public blasé, qu'on ne pouvait émouvoir, au dire de Perse, qu'en chatouillant ses sens par des vers lascifs[1], ou en flattant ce qu'il y a de plus vain dans les imaginations.

On comprend d'ailleurs que cette différence entre les deux arts ait dû donner lieu à un accroissement considérable du vocabulaire descriptif, et que pour un ordre d'idées nouvelles, il ait fallu de nouvelles combinaisons de mots. Dans ce genre d'invention, il est peu de poëtes plus riches, plus ingénieux, plus féconds que Lucain. Mais plus habile que son contemporain Perse, lequel a aussi beaucoup innové dans la langue, Lucain, sauf d'assez nombreuses exceptions, conserve dans ses combinaisons les plus hardies une certaine exactitude grammaticale, tandis que Perse ne sait

1. . . . . Scalperet intima versu. (Perse, satire 1.)

Digitized by Google

qu'intervertir les combinaisons connues et créer en détruisant ce qui est établi. Je m'expliquerai plus tard sur la portée des meilleures innovations en ce genre, tant chez Lucain et les poëtes de son époque qu'à d'autres époques littéraires qui pourraient présenter des caractères analogues.

II. — Exemples. — Description de la sibylle par Virgile et Lucain.

Il faut justifier par deux exemples ce que j'ai dit des traits qui distinguent la description selon l'art grec de la description selon l'art de Lucain.

Premier exemple.

Je prendrai d'abord Virgile et Lucain dans deux descriptions dont le sujet est le même. On ne saisira que mieux les innovations de Lucain, en voyant le même objet peint largement par Virgile, et par Lucain minutieusement. Il s'agit de deux sibylles de Cumes, dont l'une, dans Virgile, est consultée par Énée, lorsqu'il s'apprête à descendre aux enfers; et l'autre, dans Lucain, est interrogée par Appius, gouverneur de l'Achaïe, sur l'issue de la guerre civile. La ressemblance des sujets est complète.

Voici la sibylle de Virgile. Je supprime tout ce qui n'appartient pas au portrait de la prêtresse.

« On était arrivé au seuil du temple, quand la « vierge s'écria: « Il est temps de consulter les des- « tinées; je sens le dieu, voici le dieu. » Comme elle « disait ces mots, debout à la porte du temple, son « visage, son teint changèrent tout à coup; *ses che-* « *veux s'échappèrent en désordre.* Sa poitrine et

Digitized by Google

« son sein farouche se gonflèrent de fureur; sa taille « grandit au delà des proportions ordinaires, et sa « voix n'eut plus rien d'humain, quand elle reçut le « souffle du dieu qui s'approchait..... Cependant la « prêtresse d'Apollon, encore impatiente, s'agite « comme une frénétique bacchante dans l'antre sa- « cré, essayant de chasser de sa poitrine le dieu puis- « sant qui l'emplit; mais plus elle fait d'efforts, plus « le dieu fatigue sa bouche furieuse, plus il dompte et « s'assujettit son sein farouche..... Tels sont les « obscurs oracles que la sibylle de Cumes, mugissante « au fond de son antre, fait entendre du fond du « sanctuaire, enveloppant la vérité de ténèbres mys- « térieuses. Tel est le frein dont Apollon se sert pour « brider sa fureur, et tel est l'aiguillon qu'il retourne « et agite dans sa poitrine..... »

Ventum erat ad limen, cum virgo : « Poscere fata
« Tempus, ait : deus, ecce deus. » Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument; majorque videri
Nec mortale sonans. adflata est numine quando
Jam propiore dei. . . . . .
. . . . . .
At Phœbi nondum patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
. . . . . .
Talibus ex adyto dictis Cumæa sibylla
Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens : ea frena furenti
Concutit, et stimulos sub pectore vertit Apollo.
. . . . . (*Énéide*, livre VI.)

Digitized by Google

L'insuffisance de ma traductiou fera goûter quelques traits de la paraphrase rimée qu'en a donnée Delille :

Ils avancent; soudain, pleine d'un saint transport :
« Il est temps, il est temps d'interroger le sort,
« Dit-elle : le dieu vient; il m'agite, il me presse,
« *Fils d'Anchise, écoutez la voix de sa prêtresse,*
« C'est lui-même, c'est lui, je le sens, je le vois. »
Devant la porte auguste ainsi tonne sa voix.
Mais à son dieu déjà tous ses sens s'abandonnent;
Ses cheveux, son regard, ses traits se désordonnent,
Son sein bat et se gonfle et mugit de fureur.
Mais lorsque de plus près *le dieu parle à son cœur*,
Alors son air, sa voix n'ont rien d'une mortelle...
. . . . . .
. . . . . Il dit, et la sibylle
De son antre profond, terrible, l'œil en feu,
Impatiente encor, lutte contre le dieu.
Plus elle se débat, *et plus il la tourmente*,
S'imprime dans son cœur, sur sa bouche écumante,
Façonne son maintien, sa parole, ses traits,
Et lui souffle des sons *dignes de ses décrets*...
. . . . . .
Ainsi de l'autre saint la prophétique horreur
Trouble sur son trépied la prêtresse en fureur;
Ainsi le dieu terrible, *aiguillonnant* son âme,
La perce de ses traits, l'embrase de sa flamme,
Répand sur ses discours sa sainte obscurité,
Et même en l'annonçant voile la vérité.

Rien de plus simple que le portrait du poëte latin. Virgile se borne à quelques traits expressifs; il en dit assez pour la raison, pour le bon sens, pour le cœur; mais il n'en dit pas autant, j'en conviens, qu'il en faudrait à l'imagination, laquelle est insatiable, et n'aime pas à être bornée par des préceptes de goût. Et admirez quelle chasteté jusque dans cette peinture d'une

Digitized by Google

femme en proie au désordre le plus violent. *Non comptæ mansere comæ*..... « Ses cheveux ne restèrent pas en ordre..... » Quelle délicatesse d'expression ! C'est le désordre de la beauté grecque, c'est-à-dire seulement l'absence de l'ordre. Il en coûte trop à l'art de toucher à l'horrible et au dégoûtant. Cette femme furieuse, haletante, est de la famille de Cassandre et de Niobé. Elle conserve de la grandeur, elle retient quelque chose du dieu qui entre en elle et qui oppresse sa poitrine. Elle inspire de la terreur plutôt que de l'horreur. Elle est fanatique, mais point convulsionnaire, et même, à la voir ainsi obsédée, pauvre mortelle, par un dieu que Virgile appelle grand, on se prend de pitié pour elle; de sorte que dans ces quinze vers admirables, on passe tour à tour par trois sentiments nobles : la terreur, l'admiration et la pitié, triple effet que rend plus sensible la simplicité des moyens.

Je remarque en passant le respect de Virgile pour les traditions religieuses : il les accepte sans les commenter, sans y ajouter d'inventions profanes, parce qu'il ne veut pas risquer de tirer de son cerveau des prodiges qu'il n'a pas vus. Ainsi font toujours les grands poëtes. Là où leur expérience propre, leurs sens, leur instinct, lequel est toujours conforme aux lois éternelles de la nature, ne leur donnent pas de certitude, ils se taisent, ils n'inventent pas. Ils recueillent les traditions et les font passer dans leurs vers avec la seule parure dont le poëte revêt toutes ses impressions personnelles; mais ils ne les refont pas. Voyez au contraire comment procèdent les poésies en

Digitized by Google

décadence. Elles se substituent à la tradition populaire; elles y ajoutent des détails de fantaisie; elles l'amplifient comme un sujet de déclamation. Dans les trois cents vers de Lucain sur les présages qui accompagnèrent la guerre civile, que de présages qui sont de son invention, et qui sont risibles à force de vouloir nous faire peur! Lucain fait des présages comme il fait des fleuves de sang, avec l'assurance d'un témoin oculaire. Il trouve plus de poésie en lui que dans les superstitions populaires, si simples et si saisissantes. Les hommes de génie sont plus modestes; ils croient qu'il y a, dans beaucoup de choses, quelqu'un qui a plus d'invention qu'eux : c'est tout le monde. Mais j'en reviens à la sibylle de Lucain.

Appius, trompé une première fois par la prêtresse, qui a feint une fausse inspiration pour échapper aux fatigues, aux angoisses de l'inspiration véritable, la menace de toute sa colère :

« Enfin la prêtresse, épouvantée, se réfugie vers le « trépied et, retirée au fond de la vaste caverne, elle « s'arrête, et là, *elle reçoit malgré elle le dieu dans « son sein... Jamais Apollon ne posséda plus pleinement le corps d'une pythonisse.* L'âme qui ani- « mait ce corps en est chassée; le dieu force tout ce « qu'il y a d'humain dans cette poitrine à lui céder la « place. La prêtresse insensée se démène au fond de « l'antre, jetant çà et là sa tête, qui ne lui appartient « plus, et secouant sur son front hérissé les bande- « lettes et les couronnes du dieu. Prise de vertige, « elle tourne dans le vide du temple, renversant les « trépieds sur son passage; un feu immense bouil-

Digitized by Google

« lonne dans ses veines, car elle te porte, Apollon, « avec toutes tes colères. Le fouet et l'aiguillon ne te « suffisent pas; tu verses la flamme dans ses en- « trailles..... *Alors, pour la première fois, l'écume « découle de ses lèvres tremblantes de rage; sa « poitrine haletante laisse échapper des gémisse- « ments et des murmures aigus;* bientôt elle rem- « plit l'antre sacré d'un triste et long hurlement; et, « vaincue enfin, elle fait entendre ces prophétiques « paroles... Cependant sa fureur n'est pas épuisée, « et, comme elle n'a pas tout dit, *le dieu, qu'elle n'a « pu chasser, l'agite et la possède encore.* C'est lui « qui se fait voir dans ses yeux hagards, qui errent « sur toute la voûte du ciel. Son visage change sans « cesse; il est tantôt tremblant, tantôt plein de me- « naces; une rougeur de feu brûle ses lèvres et ses « joues livides. *Sa pâleur n'est pas celle que donne « la crainte, mais celle qui l'inspire;* son sein fa- « tigué ne s'apaise pas, mais, semblable à la mer qui « pousse un rauque murmure, quand Borée a cessé de « souffler, *ce sein se soulage à force de soupirs.....* « A peine la prêtresse a-t-elle repris ses sens, qu'elle « tombe. »

. . . . . Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas, vastisque abducta cavernis
Hæsit et *invito concepit pectore numen.* . .
. . . . . .
. . . . . *Non unquam plenior artus
Phœbados irrupit Pæan :* mentemque priorem
Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
Pectore. Bacchatur demens aliena per antrum
Colla ferens, vittasque dei, Phœbeaque serta
Erectis discussa comis, per inania templi

Digitized by Google

Ancipiti cervice rotat, spargitque vaganti
Obstantes tripodas, magnoque exæstuat igne,
Iratum, te, Phœbe, ferens : nec verbere solo
Uteris, et stimulis; flammas in viscera mergis.
. . . . . .
Spumea tunc primum rabies vesana per ora
Effluit, et gemitus, *et anhelo clara meatu*
Murmura : tunc mœstus vastis ululatus in antris
Extremæque sonant, domita jam virgine, voces. . .
. . . . . .
. . . Perstat rabies, nec cuncta locutæ,
Quem non emisit, superest deus. Ille feroces
Torquet adhuc oculos, totoque vagantia cœlo
Lumina : nunc vultu pavido, nunc torva minaci,
Stat nunquam facies; rubor igneus inficit ora,
Liventesque genas; *nec, qui solet esse timenti,*
Terribilis sed pallor inest; nec fessa quiescunt
Corda : sed ut tumidus Boreæ post flamina pontus
Rauca gemit; *sic multa levant suspiria valem...*
Vixque refecta cadit...

(*Pharsale*, liv. V, vers 165.)

Cette description est, pour ainsi dire, tout anatomique. Nous avons le détail de toutes les altérations par lesquelles peut passer le visage d'une femme convulsionnaire : la rougeur, la pâleur, au physique; au moral, l'effroi et la menace, tour à tour. Lucain n'a pas peur d'inspirer le dégoût, s'il peut à ce prix atteindre de plus près à la vérité matérielle. Il n'y a pas jusqu'à l'écume qui coule des lèvres de la prêtresse dont il n'ait tiré parti. Cette Ménade furieuse qui se démène dans son antre, qui renverse les trépieds, n'est plus de la famille grecque; ces cheveux qui se dressent sur sa tête ne sont plus la chevelure simplement en désordre de la sibylle virgilienne; il n'y a pas trace de beauté dans la pythonisse de Lu-

Digitized by Google

cain : c'est la mégère dépêchée des enfers par un trou méphitique, plutôt que la prêtresse dont la taille et la voix ne sont plus d'une mortelle, et qui doit rester digne de recevoir un dieu dans son sein.

Mais si l'effet moral que produit cette sibylle repoussante n'est pas en rapport avec le luxe des moyens de terreur et d'horreur qu'a déployés Lucain, il est impossible de ne pas remarquer l'originalité de certains tours poétiques, la vigueur et la nouveauté de certaines expressions, et des combinaisons de langue dont on ne ferait pas assez de cas en les trouvant seulement ingénieuses. Les passages que j'ai soulignés sont admirables. C'est un genre de beauté, j'en conviens, auquel il faut un peu se prêter : on en a peur d'abord, parce qu'on ne sait trop si c'est de l'or ou du clinquant, et on ne l'admire pas sans quelque scrupule. C'est de la poésie pour l'imagination seulement; tous ses efforts sont dans le style. L'espèce de plaisir qu'on y trouve est inquiet, hésitant; il touche plus les jeunes gens que les esprits mûrs; mais il n'est méprisable pour personne. La description de Lucain pouvait n'être pas nécessaire; mais puisque nous l'avons, nous dirons que c'est de l'espèce de superflu dont Voltaire a dit si spirituellement :

Le superflu, chose très-nécessaire...

Digitized by Google

III. — Description d'une tempête par Homère, Virgile et Lucain.

Je prendrai le second exemple dans le poëte de l'art grec, Homère, et dans le plus original de ses imitateurs, Virgile : puis je comparerai ces deux modèles de l'art grec à l'art de Lucain. Le sujet est une description de tempête. Voici d'abord celle d'Homère :

« Nous venions de quitter l'île; on ne voyait plus « la terre, mais seulement le ciel et l'eau. Tout à « coup le fils de Saturne étendit une nuée bleuâtre « au-dessus du léger navire; la mer tout entière en « fut obscurcie. La nuée ne courut pas longtemps « dans les airs; car le zéphyr fondit sur nous en « sifflant, et nous enveloppa d'un immense tourbillon. « Un coup de vent rompit les deux cordages du mât : « le mât renversé tomba en arrière et entraîna tous « les agrès dans la sentine. Dans sa chute, il frappa « la tête du pilote, qui était assis à la poupe, et lui « brisa du même coup tous les os du crâne. Celui-ci, « semblable au plongeur, tomba, la tête la première, « du pont dans la mer, et son âme généreuse aban- « donna son corps. En même temps, Jupiter tonna « et lança la foudre sur le vaisseau. Frappé de la « foudre de Jupiter, le vaisseau tournoyait sur les « ondes, et était tout rempli de soufre. Mes compa- « gnons furent précipités dans la mer; semblables à « des corneilles marines, ils étaient portés par les « flots autour du vaisseau noir. Un dieu leur ôta le « retour dans la patrie. »

Digitized by Google

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
Φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα,
Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
Νηὸς ὑπὲρ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.
Ἦ δ' ἔθει οὐ μάλα πολλὸν ἐπὶ χρόνον· αἶψα γὰρ ἦλθεν
Κεκληγὼς Ζέφυρος μεγάλῃ σὺν λαίλαπι θύων.
Ἱστοῦ δὲ προτόνους ἔρρηξ' ἀνέμοιο θύελλα
Ἀμφοτέρους· ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν, ὅπλα τε πάντα
Εἰς ἄντλον κατέχυνθ'. Ὃδ' ἄρα πρύμνῃ ἐνὶ νηὶ
Πλῆξε κυβερνήτεω κεφαλήν, σὺν δ' ὀστέ' ἄραξεν
Πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς. Ὃδ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικὼς
Κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν, λίπε δ' ὀστέα θυμὸς ἀγήνωρ.
Ζεὺς δ' ἄμυδις βρόντησε, καὶ ἔμβαλε νηὶ κεραυνόν.
Ἦ δ' ἐλελίχθη πᾶσα, Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ,
Ἐν δὲ θεείου πλῆτο, πέσον δ' ἐκ νηὸς ἑταῖροι.
Οἱ δὲ κορώνησιν ἴκελοι περὶ νῆα μέλαιναν
Κύμασιν ἐμφορέοντο· θεὸς δ' ἀποαίνυτο νόστον.

(*Odyssée*, XII, 403-419.)

Voilà, certes, l'art dans sa plus grande simplicité. Il est impossible de produire plus d'effet avec moins de moyens. Cela est si grand pourtant qu'on ne peut pas croire qu'il se passe dans le monde, au même moment, quelque chose qui soit plus grand. C'est Jupiter qui conduit la nuée bleuâtre au-dessus du navire; c'est Jupiter qui lance sa foudre et qui précipite les malheureux matelots. Il y a de tout dans ces quinze vers; il y a des détails techniques; il y a un épisode; il y a une catastrophe. Deux vers suffisent à Homère pour peindre le lieu de la scène. Plus de terre, mais seulement le ciel et l'eau. Puis un vaisseau qui se débat dans un tourbillon, au milieu des ténèbres. Tout l'effet est dans le sentiment moral qu'inspire

Digitized by Google

cette poignée d'hommes perdue sur la mer, et qui a contre elle le grand Jupiter. J'admire ce qu'il y a d'ironique et de profond dans cette double comparaison du pilote à un plongeur, et des matelots à des corneilles marines. Quand l'humanité a le malheur d'être aux prises avec les dieux, de quel droit la plaindrait-on d'avoir succombé? Quelle résignation dans le poëte! ou plutôt quel jugement sur la vie!

Et cependant, l'homme religieux qui n'ose pas s'intéresser à ceux que Jupiter a voulu perdre, l'homme d'expérience qui sait si bien ce que vaut la vie, Ulysse, car c'est lui qui raconte son naufrage, laisse échapper un mot douloureux sur les matelots qui ont péri dans les flots : *Un dieu leur ôta le retour dans la patrie.* Quelle tristesse et quelle sympathie grave dans ces paroles! Qui connaît mieux que vous, ô Ulysse, le malheur de ne pas revoir sa patrie[1]!

Dans le récit de Virgile, Énée est assailli par une tempête dans la mer de Tyrrhénie. Éole a lâché tous les vents.

« A ces mots, Éole frappe du revers de sa lance les « flancs creux de la montagne. Les vents, comme un « essaim fougueux, s'échappent par cette issue, se

1. Virgile a traduit littéralement ce vers si touchant et si simple. Il parle de Pallas et de Lausus, deux guerriers, tous deux beaux, tous deux du même âge, qui combattent avec une égale vaillance, l'un pour l'autre, contre Énée :

. . . . . Sed quis fortuna negarat
In patriam reditus. (*Énéide*, X. 345.)

Fortuna au lieu de *deus*, voilà la seule différence entre le passage de Virgile et celui d'Homère. C'est que l'un croit toujours aux dieux, l'autre n'y croit que quand il y pense. Lucain se fera une religion selon les exigences de la mesure.

Digitized by Google

« précipitent et bouleversent les airs de leurs tour-
« billons; ils fondent et se répandent sur la mer;
« l'Eurus et le Notus, le vent d'Afrique si fécond en
« orages, la creusent jusque dans ses plus profonds
« abîmes, et font rouler les vastes flots sur les ri-
« vages. Le cri des hommes se mêle au sifflement
« des cordages. Les nues dérobent tout à coup aux
« Troyens la vue du ciel et du jour; une nuit noire
« pèse sur les flots. Les cieux tonnent; l'air est sillonné
« de fréquents éclairs. Tout présente la mort aux
« Troyens... L'orage, excité par les sifflements de
« l'aquilon, frappe de face les voiles et soulève les flots
« jusqu'aux astres. Les rames se brisent; le vais-
« seau tourne et présente le flanc aux flots; soudain
« une montagne d'eau vient s'y briser. Les uns sont
« suspendus au sommet des vagues; d'autres voient
« la terre entre les flots entr'ouverts; la mer en furie
« fait bouillonner le sable... Une lame immense prend
« en poupe le vaisseau qui portait les Lyciens et le
« fidèle Oronte, l'infortuné pilote est renversé, il
« tombe la tête la première dans la mer. Le vaisseau,
« après avoir tournoyé trois fois au-dessus de l'abîme,
« s'engouffre dans un tourbillon, et disparaît. Çà et
« là, sur la mer immense, apparaissent quelques
« Troyens qui nagent. Les armes des guerriers, les
« richesses de Troie flottent sur la mer, parmi les
« débris des navires. »

Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
Qua data porta ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque a sedibus imis

Digitized by Google

Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virum stridorque rudentum.
Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis : ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther;
Præsentemque viris intentant omnia mortem....
. . . . . Stridens aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit.
Franguntur remi : tum prora avertit, et undis
Dat latus; *insequitur* cumulo præruptus aquæ mons.
Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit; furit æstus arenis...
Unam (navem) quæ Lycios fidumque vehebat Oronten,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
In puppim ferit. Excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circum, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto :
Arma virum, tabulæque et Troïa gaza per undas[1].

Voici la paraphrase de Delille :

Il dit; et, du revers de son sceptre *divin*,
Du mont frappe les flancs : ils s'ouvrent, *et soudain*
En tourbillons bruyants l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence :
L'Eurus et le Notus, et les fiers aquilons,
Et les vents de l'Afrique en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des mers *turbulentes*
Roulent les *vastes* flots dans leurs rives *tremblantes*.
On entend des nochers les *tristes* hurlements,
Et des câbles froissés les *affreux* sifflements;
Sur la face des eaux s'étend la nuit *profonde;*
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde,
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelors.
. . . . . .

1. *Énéide.*

Digitized by Google

. . . L'orage *affreux* qu'anime encor Borée
Siffle, et frappe la voile à grand bruit déchirée;
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot *qui le tourmente.*
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus; d'autres au fond des eaux
Roulent, épouvantés de découvrir la terre :
L'onde en grondant répond aux éclats du tonnerre,
Le fond des mers bouillonne, et les sables mouvants
Sont poussés par les flots et battus par les vents.
. . . . . .
Oronte sur le sien (son vaisseau), *tel qu'un mont escarpé*
Voit fondre un large flot : par sa chute frappé
Le pilote, tremblant, *et la tête baissée,*
Suit l'onde qui retombe; et la mer courroucée
Trois fois sur le vaisseau *s'élance à gros bouillons,*
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant tout à coup à la vague *qui gronde,*
La nef tourne, s'abîme et disparaît sous l'onde.
Alors, de toutes parts, s'offre un confus amas
D'armes et d'avirons, de voiles et de mâts,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abîme immense.....

On trouve encore dans cette description l'art grec, quoiqu'il soit déjà plus extérieur que dans Homère, et qu'il n'en ait ni l'extrême simplicité ni la profondeur. Il y a dans ces vers un certain luxe; les Troyens, il faut le dire, sont presque moins intéressants que les effets de coupes et d'hémistiches du poëte. Ce n'est plus cet événement indifférent auquel Homère consacre à peine quelques vers, parce qu'il n'a pas besoin d'un morceau brillant, et qu'il croirait profane de se parer pour peindre la colère du grand Jupiter. Virgile sait déjà qu'une tempête est un morceau à effet, sur lequel on compte; il y met du soin, de l'artifice, il ne

Digitized by Google

croit pas qu'Éole pût faire assez bien les choses; il vient à son aide, il emploie toutes les grâces du style.

> . . . . . **Præruptus aquæ mons.**
> **Hi summo in fluctu pendent.....**
> **Volvitur in caput.....**

Le tout, afin qu'un professeur de grammaire dise à ses élèves : « Ne vous semble-t-il pas voir la montagne d'eau s'écrouler sur le vaisseau d'Oronte ?... Et ces navires ne sont-il pas suspendus sur la crête des flots?..... Et ne voyez-vous pas de vos yeux la culbute de ce pilote ?..... »

Je ne trouve pas non plus dans ce morceau la précision d'Homère, cette précision de l'ensemble bien plus que des détails. Le tableau, pour vouloir être plus complet, est plus vague; l'expression même est molle quelquefois. J'ai souligné le mot *insequitur*, qui vient deux fois, quoique ce soit le mot qui dise le moins de choses. Il s'applique plus au temps qu'au mouvement. Il remplace évidemment un mot plus pittoresque qui n'est point venu.

L'image du pilote tombant la tête la première ne touche point, d'abord parce que c'est un accident imité d'Homère, ensuite parce que la circonstance qui amène cette mort est vague; on ne se figure pas bien un vaisseau soulevé par la poupe et qui verse dans la mer son pilote par la proue, au lieu qu'on se figure très-bien un mât fracassé qui écrase en tombant la tête du pilote et le précipite dans les flots. *Ipsius ante oculos* ne fait ressortir que davantage le peu de précision du détail de Virgile; car on se demande

Digitized by Google

naturellement : qu'est-ce donc que voit Oronte? Est-ce la vague qui vient prendre son vaisseau en poupe? Mais il est si naturel qu'il la voie, qu'il est au moins superflu de le dire.

Virgile a mis une variante à la catastrophe d'Homère, qui ne me paraît pas heureuse. Il fait disparaître dans un tourbillon le vaisseau d'Oronte; Homère s'inquiète peu du vaisseau d'Ulysse une fois que tout ce qui s'y trouvait d'êtres vivants a péri, et qu'il en a arraché un débris, sur lequel Ulysse se sauvera du naufrage. Virgile ne baisse pas la toile sur ces quelques Troyens qui nagent sur la mer immense; il trouve encore un désastre plus grand, et ce désastre c'est la perte des armes, des ais des navires, des richesses troyennes qui flottent sur les ondes. Homère a tout dit, quand il a dit: *Un dieu leur ôta le retour dans la patrie.* Tout ce qui suit n'est que le récit des efforts d'Ulysse, liant ensemble avec des courroies de cuir les deux moitiés du mât qui doivent le porter au rivage.

Malgré toutes ces différences, Virgile est resté fidèle à l'art grec, principalement par la sobriété des détails et par la simplicité des moyens. Il prend la tempête dans ses trois ou quatre effets les plus généraux, et il la peint avec plus de traits qu'Homère, mais avec peu de traits pourtant. On la sent moins et on la voit plus que dans Homère; mais on la sent encore plus qu'on ne la voit. L'art a perdu en simplicité, mais il a gagné en effets de détails, ou plutôt c'est le même art qui a fait quelques acquisitions de bon goût dans la description physique.

Digitized by Google

Que va faire Lucain après de si grands modèles ? César veut traverser l'Adriatique sur une barque de pêcheur, pour aller chercher sa flotte qui doit mettre à la voile à Brindes, et qui se fait attendre. Une tempête vient l'assaillir à quelques milles du rivage. Je suis obligé de faire des extraits, la description étant d'une longueur démesurée. Je souligne les passages qui me paraissent à la fois les plus caractéristiques et les meilleurs.

« Il dit, et détachant la barque, il livre la voile « aux vents. Leur premier souffle fut si impétueux. « que non-seulement les étoiles errantes tombèrent, « traînant dans leur chute de longs sillons de lumière, « mais que les astres mêmes qui sont attachés au « sommet des cieux parurent s'ébranler. D'horribles « ténèbres couvrent la surface de la mer ; *l'onde mena-* « *çante bouillonne et se développe au loin en d'im-* « *menses replis ;* et la mer en tumulte, *ne sachant* « *lequel des vents qui la travaillent va devenir* « *son maître, annonce seulement par sa rumeur* « *qu'elle les a tous dans son sein...* Alors tous les « périls ensemble viennent fondre sur César de tous « les points du monde. Ce fut toi, Corus, qui le pre- « mier élevas ta tête du sein de l'océan Atlantique, et « vins déchaîner la tempête. Déjà la mer, obéissant à « ton impulsion puissante, *s'était dressée tout en-* « *tière contre les rochers*, quand le froid Borée « s'élance et repousse l'onde irritée; *la mer, entre* « *vous suspendue, ne sait auquel des deux céder.* « C'est l'Aquilon qui l'emporte, l'Aquilon, qui souffle « de la Scythie : *il tourne les flots sur eux-mêmes,*

Digitized by Google

« *et fait de la mer un vaste gué... Cette* « *nuit-là ne fut pas une nuit du ciel*, mais une « nuit des enfers; l'air sombre s'affaisse accablé par « les nuages *dans lesquels le flot va chercher la* « *pluie*. On ne voit pas même le redoutable jour de la « foudre; *les éclairs n'ont point de flamme, et la* « *nue se déchire sans pouvoir percer les ténè-* « *bres*... Quand les vagues gonflées s'entr'ouvrent « de nouveau, à peine voit-on poindre la cime « du mât; les voiles *sont dans les nuages, et* « *la carène touche le sable*..... La terreur a « triomphé de l'art: le nautonnier ne sait auquel des « vents il doit résister, ni auquel obéir. La discorde « des flots le sauve lui et César; car la vague, qui au- « rait pu submerger la barque, trouvait un obstacle « dans la vague opposée, et comme chaque flot la re- « poussait, elle se trouva comme suspendue en l'air, « soutenue par tous les flots.... »

Hæc fatur, solvensque ratem dat carbasa ventis :
Ad quorum motus non solum lapsa per altum
Aera dispersos traxere cadentia sulcos
Sidera; sed summis etiam quæ fixa tenentur
Astra polis, sunt visa quati. Niger inficit horror
Terga maris; *longo per multa volumina tractu*
Æstuat unda minax; flatusque incerta futuri,
Turbida testantur conceptos æquora ventos. . .
. . . . . .
Inde ruunt toto concita pericula mundo.
Primus ab oceano caput exseris Atlanteo,
Core, movens æstus : jam, te tollente, furebat
Pontus, *et in scopulos totas erexerat undas*.
Occurrit gelidus Boreas, *pelagusque retundit*;
Et dubium pendet, vento cui concidat, æquor.

Digitized by Google

Sed Scythici vicit rabies Aquilonis, *et undas*
Torsit, et abstrusas penitus vada fecit arenas. . .
. . . . . .
Non cœli nox illa fuit : latet obsitus aer
Infernæ squalore domus, nimbisque gravatus
Deprimitur, *fluctusque in nubibus accipit imbrem.*
Luc etiam metuenda perit, *nec fulgura curruni*
Clara, sed obscurum nimbosus dissilit aer...
. . . . . Quumqu tumentes
Rursus hiant undæ, vix eminet æquore malus.
Nubila tanguntur velis, et terra carina.
. . . . . .
Artis opem vicere metus : nescitque magister
Quam frangat, cui cedat aquæ. Discordia ponti
Succurrit miseris, *fluctusque evertere puppim*
Non valet in fluctus : vitum latus unda repellens
Erigit, atque omni surgit ratis ardua ponto...

L'art, ici, a subi une transformation presque complète. Il est tout entier dans les détails, dans la peinture des objets matériels; le sentiment moral en est exclu. Ce que Lucain veut décrire, ce sont les convulsions ou plutôt les désordres de toute espèce qui naissent de l'action simultanée des vents contraires sur une grande masse d'eau. Après cela, il ne restait plus qu'à prendre les flots un à un, à en décrire la couleur, l'aspect, à les analyser goutte à goutte; il y a bien eu des poëtes qui s'y sont résignés. L'art a cependant fait encore quelques acquisitions dans le tableau de Lucain ; mais à quel prix ! Voilà les planètes qui tombent, les étoiles fixes qui chancellent ; voilà les vents personnifiés qui se livrent des combats singuliers sur la mer, et bien d'autres incidents ridicules dont j'ai épuré cette description. Tout y est donné au plaisir des yeux. L'âme n'a que faire ici ; il n'y a pas un vers

Digitized by Google

qui s'adresse à elle ; mais, en revanche, une imagination de jeune homme, quoiqu'on n'y voie pas clair partout, trouverait à admirer presque à chaque vers.

L'art a perdu non-seulement ce qui sépare Homère de Virgile, mais encore ce qui sépare Virgile de Lucain, c'est-à-dire ce reste de sentiment moral que Virgile avait conservé dans sa description, déjà inférieure à celle d'Homère. Mais du moins Virgile, qui écrivait dans une autre langue qu'Homère, pouvait transporter dans son œuvre quelques-unes des beautés de son maître, et ces beautés servaient tout à la fois à régler et à parer ses propres innovations. Lucain, qui ne pouvait imiter Virgile sans lui prendre sa langue, se jette dans les nouveautés les plus hasardeuses ; et quand, malgré lui, son récit l'amène à peindre les mêmes circonstances, il viole la langue pour ne pas imiter ; c'est alors le hasard seul qui décide s'il a bien ou mal fait. Par exemple, là où Virgile a dit tout à l'heure :

. . . . . Unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit : furit æstus arenis[1],

Lucain dit à tout hasard :

. . . . . Vicit rabies Aquilonis, *et undas*
Torsit, et abstrusas penitus vada fecit arenas[2],

Encore cette hardiesse n'est-elle pas malheureuse. Mais combien d'autres où la peur de l'imitation l'a

1. « L'eau laisse voir la terre entre les flots entr'ouverts : la mer en furie fait bouillonner le sable. »
2. « L'Aquilon l'emporte ; il tourne les flots sur eux-mêmes, et fait de la mer un vaste gué. »

Digitized by Google

mal inspiré ! Toutefois, les beautés sont les plus nombreuses dans le morceau qu'on vient de lire. Ces flots qui se déroulent en d'immenses replis, cette mer qui est grosse de tous les vents et qui reste suspendue sous l'effort de deux vents contraires, ces éclairs sans flamme, cet air qui éclate sans donner de lumière, tous ces détails d'un phénomène tout physique sont saisissants ; ils prouvent de l'invention, du style, quoique ce soient de ces beautés qui donnent plus d'estime pour le talent du poëte que de vrai plaisir, et qui ennuient à la longue, pour parler franchement. Le propre de la description de Lucain, c'est de faire apprécier la difficulté vaincue, plaisir froid et savant qui fait bientôt bâiller ; le propre de la description grecque, c'est qu'on ne voit ni comment ni à quel prix elle s'est faite : on l'aime encore plus qu'on ne l'admire. C'est là l'espèce d'impression que me fait le plus souvent la lecture de Virgile.

Je n'ai pas cité les meilleures descriptions de Lucain, parce que j'avais besoin, pour caractériser les modifications de l'art aux trois époques représentées par Homère, Virgile et Lucain, de prendre dans ce dernier deux exemples qui eussent de l'analogie avec ceux d'Homère et de Virgile. Il y a dans *la Pharsale* des descriptions beaucoup plus simples et plus originales ; il y en a de singulièrement spirituelles. En disant que les descriptions sont le principal titre de Lucain, je ne l'ai pas beaucoup déprécié, ce semble ; car, d'une part, je crois que c'est la seule chose qui pût être faite avec talent de son temps, et, d'autre part, je remarque que les descriptions tiennent plus

Digitized by Google

de la moitié de *la Pharsale*, laquelle n'est, à proprement dire, qu'un poëme descriptif, et n'intéresse guère qu'à ce titre.

IV. — Du jugement de Quintilien sur la Pharsale.

C'est ici l'occasion d'expliquer le jugement de Quintilien sur Lucain. « Lucain, dit le célèbre cri- « tique, doit être compté parmi les orateurs plutôt que « parmi les poëtes [1]. » Je trouve d'abord à reprocher à ce jugement ce qu'on peut reprocher à tous les jugements de Quintilien sur ses contemporains : il est vague. Qu'est-ce qu'un poëte qui est plus orateur que poëte? S'il est orateur, il n'est pas assez poëte ; s'il est poëte, il ne doit pas être orateur. Ce sont deux idées qui s'excluent. Un orateur fait des harangues, un poëte fait des vers, et si ces poëmes contiennent des harangues, ces harangues sont en vers et veulent être jugées comme morceaux de poésie, avant de l'être comme morceaux oratoires. La phrase de Quinquilien est-elle un éloge, est-elle une critique? Si c'est un éloge, il est fâcheux, car il signifie que Lucain s'est trompé sur la nature de son talent, et qu'il a eu le tort de faire des vers au lieu de plaider devant le préteur. Si c'est une critique, et les mots : « pour dire ce que j'en pense, » *ut dicam quod sentio*, me le

1. Voici toute la phrase de Quintilien sur Lucain : *Lucanus ardens, concitatus, sententiis clarissimus, et, ut dicam quod sentio, oratoribus magis quam poetis annumerandus.* (*De l'Institution oratoire*, X, xc) « Lucain ardent, rapide, éblouissant de sentences, doit être, pour dire « toute ma pensée, compté parmi les orateurs plutôt que parmi les « poëtes. »

Digitized by Google

feraient croire, cette critique manque de justesse; elle ôte à Lucain le titre de poëte, que nul n'a mérité plus que lui, après les beaux âges et les grands noms de la littérature latine. Lucain avait été élevé dans les exercices oratoires; il avait retenu de cette éducation l'habitude de composer un discours, de chercher des traits, de viser à l'effet oratoire; de là, en effet, dans les harangues qu'il fait tenir à ses personnages, un certain arrangement qui n'est pas sans habileté, des traits, des effets, une chaleur de plaidoyer; mais de là aussi, la déclamation, l'emphase, le lieu commun, la multiplicité des monologues et des discours. Ses moindres personnages semblent toujours dire à la tribune aux harangues le peu qu'ils ont à dire. Je reconnais là les défauts de l'école; et, comme il arrive, ces défauts lui étaient entrés bien plus avant que les bonnes habitudes; car, en fait d'art, les bonnes habitudes vous obligent à beaucoup de travail, tandis que les défauts vous en dispensent. Celles-ci fatiguent toujours l'esprit, ceux-là le soulagent. Sous ces réserves, j'accorde que Lucain est orateur, mais orateur souvent inopportun, souvent sans logique, sans tact, sans bon sens; orateur par les dehors et les faux brillants de l'éloquence, et par quelques beautés qui n'appartiennent qu'à la poésie.

Au reste, le jugement de Quintilien peut s'expliquer par deux dispositions d'esprit de ce célèbre rhéteur, lesquelles atténuent singulièrement l'importance de quelques-unes de ses opinions littéraires, surtout, comme je l'ai dit, en ce qui regarde les contemporains. D'abord, Quintilien est très-prudent, non-seulement

Digitized by Google

par esprit de conduite, mais par nature; il ne tranche jamais, et si ses doctrines sont très-décidées, ses jugements sur les personnes sont pleins de ménagements. Quintilien n'avait pas la passion de son rôle. Il gémissait bien plus qu'il ne protestait. Chargé officiellement de défendre le goût, il le défendait sans énergie, toujours sous des noms anciens, afin de n'être mal avec personne, et, au besoin, il ne refusait pas une phrase obligeante aux auteurs qui offensaient le plus ce goût dont on l'avait nommé le défenseur, notamment à Perse, le plus barbare d'entre eux.

En second lieu, Quintilien s'occupe peu des poëtes. Je ne sais s'il aimait beaucoup la poésie ; on en pourrait douter. Ses études avaient été dirigées vers l'art oratoire, la grammaire et la philosophie, bien plus que vers la poésie. Son livre traite des institutions oratoires ; la poésie n'y est considérée qu'en passant, par allusion, et seulement dans ce qu'elle peut présenter de rapports avec l'art oratoire. Ce qu'il signale surtout dans presque tous les poëtes qu'il passe en revue, ce sont les qualités qui peuvent être communes à l'art oratoire et à la poésie, et le plus grand éloge qu'il trouve à faire de la poésie, c'est de dire que la lecture des poëtes est très-utile à l'orateur[1].

Or, d'après les habitudes de prudence de Quintilien, on pourrait croire que son jugement sur Lucain, ou plutôt la mention très-courte qu'il en fait, n'a été vague que parce que Quintilien a voulu qu'elle fût ainsi. C'est une de ces opinions qui n'engagent à rien,

1. *De l'Institution oratoire*, X, I.

Digitized by Google

dans le genre de celle-ci sur Valérius Flaccus : « Nous « avons naguère beaucoup perdu dans Valérius Flac- « cus[1] ; » ou de cette autre sur Saléius Bassus : « Saléius Bassus eut le génie véhément et poétique ; « mais la vieillesse même ne pnt le mûrir[2] ; » ou d'autres encore qui ne sont que des politesses faites aux amis de ces poëtes. La nomenclature obligeante que donne Quintilien de tous les poëtes du siècle semble un traité de paix que fait le grand critique avec toutes les vanités contemporaines. Il aurait bien voulu mettre en tête le nom de Domitien : « Mais le « souci de gouverner la terre, dit-il, a détourné « Germanicus Auguste des études qu'il avait com- « mencées, et les dieux ont jugé que c'était trop peu « pour lui d'être le plus grand des poëtes[3]. »

Si, au contraire, Quintilien a bien entendu caractériser le talent de Lucain, il faut croire que, préoccupé exclusivement d'études oratoires, il n'aura remarqué, dans notre poëte, que cette prodigieuse quantité de discours, parmi lesquels il y en a d'habilement faits, quoiqu'ils manquent d'à-propos. Le talent descriptif de Lucain ne l'aura pas frappé, parce que c'est peut-être le genre de talent le plus étranger à l'art oratoire, et parce que l'étude des descriptions ne profite que fort peu à ceux qui se destinent à l'éloquence.

Je crois donc, malgré l'autorité de ce critique si

1. *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.* (*De l'Institution oratoire*, X, I.)
2. *De l'Institution oratoire*, X I.
3. *Hos nominavinus, quia Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum parumque diis visum est esse eum maximum poetarum.* (*De l'institution oratoire*, X, I.)

Digitized by Google

sensé, particulièrement dans les matières qui sont de son objet, que les plus belles qualités de Lucain sont dans les descriptions, et si, par orateur, on entend au moins un bon orateur, et par poëte, un homme doué du talent poétique, je retournerais volontiers la phrase de Quintilien, et je dirais que Lucain me paraît beaucoup plus près d'être un bon poëte qu'un bon orateur.

V. — De la description dans les poëtes contemporains de Lucain.

La description est aussi le seul mérite poétique des contemporains de Lucain, faiseurs d'épopées ou autres. Valérius Flaccus, Stace, Silius Italicus, poëtes sans invention, sans génie, mais non sans talent de style, ont réussi dans la description. Les *Argonautiques*, poëme sans caractère et sans intérêt, où le poëte n'oublie qu'une chose, à savoir le but de l'expédition des Argonautes, et, du reste, parle de tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin, fait des voyages, prodigue l'érudition mythologique, géographique ou astronomique, et promène son lecteur de côte en côte, au risque d'être abandonné au premier promontoire; la *Thébaïde* et l'*Achilléide*, ces deux amplifications poétiques, dont la première, en douze livres seulement, de près de mille vers chacun, n'était qu'une introduction à la seconde, vaste épopée où Stace se proposait sérieusement de passer en revue toute la vie d'Achille, y compris même la portion de cette vie gigantesque imparfaitement traitée, à ce qu'il paraît, par Homère; les *Puniques*, cette longue, froide, en-

Digitized by Google

nuyeuse paraphrase en vers des beaux récits de Tite Live et des documents stratégiques de Polybe sur les guerres puniques : tous ces ouvrages, écrits dans une mauvaise langue, où l'exagération est toujours prise pour la grandeur, et la subtilité pour l'esprit; où l'érudition remplace l'invention; où tout ce que sait l'auteur, bien ou mal, en géographie, en histoire, en mythologie, entre dans son poëme, à propos de tout, et hors de tout propos; toute cette monnaie de la grande épopée d'Homère ne vaut quelque chose que par la description. Il y a des descriptions de lieux très-ingénieuses dans Valérius Flaccus; il y en a de batailles, dans Silius Italicus, qui sont belles; il y en a de toutes les sortes dans Stace, où l'on peut étudier avec intérêt les ressources de la langue qui fournit à tout ce luxe de détails.

Les autres poëtes de la même époque ont traité avec la même supériorité la description. Les meilleurs morceaux de Perse, pour ne pas dire les seuls bons, sont des descriptions. Juvénal décrit avec un éclat de couleurs incomparable ce qu'on doit dire et ce qu'on doit taire, *fanda et infanda*. Martial, le plus fidèle, peut-être, de tous les poëtes de cette époque, aux traditions du siècle d'Auguste, Martial, qui n'innove qu'avec discrétion, a quelques descriptions courtes qui sont étincelantes. J'appellerais volontiers la troisième époque de la littérature latine l'époque descriptive.

Au reste, les ouvrages de pure description n'ont pas manqué à cette époque. Un ami de Sénèque, Lucilius Junior, homme d'esprit et de talent, procurateur de la Sicile, employait les loisirs de sa charge à décrire

Digitized by Google

toutes les curiosités de ce pays. Il est resté de lui une description de l'Etna[1], plus scientifique peut-être que poétique, dont le style un peu âpre n'est pas sans couleur ni sans énergie. Il paraît que Lucilius avait déjà fait quelques poëmes de ce genre, un entre autres sur la fontaine d'Aréthuse et sur l'Alphée, où il expliquait comment l'Alphée, fleuve de l'Élide, après s'être perdu dans les terres, venait rejoindre, par un cours souterrain, la fontaine de Sicile. Lucilius rejetait la fable des poëtes, et donnait des raisons physiques de ce riant mariage d'un dieu fleuve et d'une nymphe.

Parmi les ouvrages purement descriptifs, on peut ranger le dixième livre de Columelle sur les jardins. Columelle traite les jardins d'utilité plutôt que d'agrément. Il remplit une lacune des *Géorgiques* de Virgile, que ce grand poëte lui-même regrettait d'avoir laissée. Le livre de Columelle est écrit avec une simplicité prosaïque. S'il n'est guère plus orné qu'un potager, et si d'ailleurs les détails de mauvais goût y sont rares, c'est que le poëte ne pouvait avoir ni les qualités du siècle d'Auguste ni les défauts des poëtes ses contemporains. Il y a souvent de l'esprit et du mérite à avoir certains défauts, particulièrement aux époques où les défauts littéraires tiennent encore plus

1. Les opinions sur l'auteur de ce poëme sont extrêmement partagées. Il a été d'abord attribué à Virgile, puis à Quintilius Varus puis à Manilius, puis à Claudien, ce qui peut donner une idée du bon accord des commentateurs. Au reste, tout est croyable de cette gent, d'ailleurs si respectable, depuis qu'il s'est trouvé un commentateur pour attribuer les œuvres d'Horace à un moine du Ier siècle. Il me paraît démontré d'une manière incontestable, et dans une excellente discussion dont l'auteur est J. Ch. Wernsdorf, éditeur des *Petits poëtes latins*, que le poëme sur l'Etna est l'ouvrage de Lucilius Junior, l'ami de Sénèque.

Digitized by Google

à la corruption des esprits qu'à leur médiocrité. Le bon Columelle, prosateur assez pur, eut le tort de croire que Virgile lui avait laissé, comme un legs d'héritier, l'obligation de remplir la lacune des *Géorgiques*. Il prit pour lui le : « *Je laisse ces choses à chanter à d'autres*[1], » qui termine l'épisode du vieillard de Cilicie, et il fut poëte comme on est exécuteur testamentaire. « Virgile, dit-il avec une naïveté charmante, nous a laissé à dire après lui les choses qu'il « ne pouvait traiter lui-même, enfermé qu'il était « dans un cercle rigoureux, lorsqu'il chantait les « moissons riantes, les dons de Bacchus, et toi, grande « Palès, et le miel, doux présent du ciel[2]. »

« Il existe, dit Schœll dans son *Histoire de la littérature romaine*[3], un poëme élégant et ingénieux d'un certain Térentianus Maurus, sur les lettres de l'alphabet, les syllabes, les pieds et les mètres, dans lequel ces matières sèches sont traitées avec tout l'art dont elles étaient susceptibles. Ce poëme est extrêmement utile pour la connaissance de la poésie latine : l'auteur y réunit l'exemple au précepte, en employant, pour l'explication des divers rhythmes, des vers écrits dans la mesure même dont il parle. » On ne peut rien dire de plus juste ni de plus complet sur ce poëte, pour lequel c'est assez d'une simple note biblio-

1. . Verum hæc ipse équidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.
(*Géorgiques*, IV, 147.)

2. . . . Quæ quondam *spatiis exclusus iniquis*
Quum caneret lætas segetes et munera Bacchi,
Et te, magna Pales, nec non cœlestia mella,
Virgilius nobis post se memoranda reliquit.
(*De l'agriculture*, X.)

3. Tome II, page 310.

Digitized by Google

graphique. Ce qui a fait croire avec raison que ce Térentianus Maurus appartient à la troisième époque, c'est qu'il parle dans son poëme d'un autre poëte, Septimius Sévérus, le même auquel Stace a dédié un de ses poëmes. On n'a souvent pour tout renseignement, dans la classification des poëtes, par époques, que des compliments de camaraderie, ce qui ne manque d'ailleurs à aucune époque, surtout à celles où les médiocrités sont nombreuses.

Voici un passage de Juvénal qui prouve que la description était la muse la plus invoquée par les poëtes de son temps : « Non, dit-il, personne ne connaît « mieux sa propre maison que je ne connais, moi, le « bois consacré à Mars et l'antre de Vulcain, voisin « des roches Éoliennes. Je n'entends plus chanter « que les tourmentes des vents, les ombres torturées « par Éacus, l'enlèvement de la toison d'or[1], les ormes « lancés par le centaure Monychus. Les platanes de « Fronton[2] et ses marbres ébranlés ne retentissent « que de ces lieux communs; les colonnes sont rom- « pues par l'éternel lecteur qui les débite, et il faut « les essuyer du plus grand comme du moindre des « poëtes. »

Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus
Martis, et Æoliis vicinum rupibus antrum
Vulcani. Quid agant venti, quas torqueat umbras
Æacus, unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ, quantas jaculetur Monychus ornos,
Frontonis platani convulsaque marmora clamant

1. Ce vers était une épigramme assez directe contre Valérius Flaccus, l'auteur des *Argonautiques*.
2. Fronton était un de ces riches patriciens qui ouvraient leurs jardins au public; les poëtes y venaient lire leurs productions.

Digitized by Google

Semper, et assiduo ruptæ lectore columnæ.
Exspectes eadem a summo minimoque poeta.
(*Satire* I.)

Il est évident que Juvénal a voulu se moquer ici de la manie descriptive qui s'était emparée de tous les poëtes, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Tout le matériel des innombrables épopées qui se faisaient de ce temps-là est dans ces huit vers. La part des descriptions n'y est pas la moins forte. *Quid agant venti* ne serait-il pas une allusion aux vents de Lucain, dont vous avez vu tout à l'heure les jeux si bizarres et les fureurs si compliquées? Cet *antre de Vulcain* ne s'appliquerait-il pas à la description de l'Etna de Lucilius Junior? Tout le monde faisait des descriptions; la description était le génie des plus habiles, et la tentation des plus médiocres. Ceux qui n'avaient pas vu les objets qu'ils avaient à décrire empruntaient les couleurs des autres et y ajoutaient des nuances de leur façon; la description tournait dans le même cercle, le même sujet passait par mille mains.

Après l'époque de Lucain, la description sera un genre, et non plus l'accessoire dans des genres plus nobles. On verra des poëmes descriptifs sur les recettes à administrer aux malades, sur la chasse, les chiens de chasse, les ustensiles de chasse. On décrira les dix-sept principales villes de l'empire romain, les principaux fleuves, la Moselle entre autres, les diverses espèces de poissons qu'elle nourrit, les rives qu'elle arrose, les affluents qui s'y jettent. Il y aura des descriptions de festins, de noces; des poëmes sur certaines parties

Digitized by Google

de l'art du jardinage ; sur la greffe, par exemple, et sur l'innocent plaisir qu'on prend à greffer ; on sera poëte, par une description du phénix, du porc-épic, de la torpille, de l'aimant, du Nil. La poésie latine sera étouffée par la description, comme une plante noble est étouffée par l'ivraie. L'art sera de la mécanique.

A l'époque de Lucain, il y a encore des personnages dans les poëmes ; ces personnages ont des passions ; l'homme figure encore, au moins de nom, dans la poésie. Mais son image y est affaiblie, pâle, dégénérée, comme les copies épuisées d'un grand dessin. L'humanité, dans toutes ces épopées de troisième ordre, ressemble à ces figures insignifiantes qu'on fait entrer dans les paysages pour marquer les plans, ou pour indiquer, par le costume à quelle localité appartient le paysage. La description domine ; elle a tous les soins du poëte ; c'est sur elle qu'il compte pour son succès dans les jardins de Fronton. La plupart des poëmes de quelque étendue qui nous sont restés de cette période littéraire ont pour sujet les aventures d'un héros qui s'est souvent déplacé et qui a couru le monde. Il y a de fréquents changements de scènes, afin que la description puisse être à la fois fréquente et variée ; il y a des voyages, afin qu'il y ait des descriptions de lieux ; la description est le fond, l'homme n'est que l'ornement.

Digitized by Google

VI. — Pourquoi l'art de l'époque de la décadence latine est-il tout entier dans la description ?

Pourquoi cette forme particulière de la décadence dans la littérature romaine ? pourquoi l'art tourne-t-il tout entier à la description ?

Le caractère distinctif des poëmes homériques et des deux littératures, grecque et romaine, qui sont nées de ces poëmes, c'est que l'humanité y tient la plus grande place ; et par l'humanité j'entends l'homme sous ses traits les plus généraux. Dans les descriptions même, l'intérêt principal vient de la place qu'y tient l'homme ; le lieu décrit n'est que la scène où figure cet acteur universel. Le paysage que le poëte choisit est toujours sillonné par la charrue et couvert d'habitations : on y voit les travaux des bœufs, c'est-à-dire les travaux de l'homme. Le chef-d'œuvre de la description antique, de cette description où l'humanité est sur le premier plan, c'est la description du bouclier d'Achille dans Homère. On a là toute l'histoire de l'humanité ; le détail de ses joies et de ses peines ; la civilisation dans les villes, l'obscurité et le travail dans les villages. A côté des magnifiques tableaux, Homère n'a pas oublié les petites circonstances ; car l'homme donne du prix à tout ce qui le touche. Le petit sentier des vendangeurs, tracé le long des vignes, c'est le sentier où la pauvre humanité chemine haletante, sous la double loi du destin et des dieux.

Digitized by Google

Si l'art des littératures en décadence se fût emparé d'un tel sujet, il eût aussi décrit l'humanité, mais dans ce qu'elle a de plus extérieur et de plus divers; il eût peint les costumes des différents peuples; il eût fait de la géographie savante et animée. Homère ne connaît que les hommes qui travaillent, qui haïssent, qui aiment, qui bâtissent des villes, qui font des mariages, et qui meurent. Il n'y a pas pour lui de contrée intéressante, sinon par les hommes qui l'habitent, ni d'élément qui mérite d'être décrit, sinon à cause du dieu qui le fait mouvoir dans l'intérêt de ses affections ou ds ses colères. La pensée qu'il attache à chaque objet est toujours plus grande que l'objet lui-même. Pour décrire une tempête, il n'a pas eu besoin, comme Virgile, de rassembler les nuées de tous les points du monde, ni de faire heurter ensemble tous les vents, comme fait Lucain; il ne lui a fallu qu'une nuée, une seule; mais cette nuée est menée par Jupiter; c'est Jupiter quî la décharge sur le vaisseau d'Ulysse. La *Bible* aussi n'a besoin que d'une nuée pour abîmer les villes et dissiper les armées; mais c'est Jéhova qui la lance de son pied dans l'espace.

Quand Lucain, quand le siècle de Lucain viennent au monde, voici dans quel état ils trouvent l'art. Deux grandes littératures, inspirées par l'épopée homérique, avaient épuisé l'humanité comme sujet des créations poétiques, l'humanité telle qu'elle était avant le christianisme, c'est-à-dire sans cette science nouvelle du cœur qu'il nous a révélée. Toutes les passions primitives et qui peuvent servir de types avaient été traitées avec une désespérante perfection.

Digitized by Google

Le monde ancien, trouvé tout en une fois par Homère, avait été décomposé et reproduit, homme à homme, par le drame de Sophocle et d'Euripide ; l'ode d'Horace et de Pindare avait donné le détail de la philosophie homérique ; l'épopée de Virgile avait reproduit jusqu'au rhythme de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ;* il n'était plus possible de repasser par des voies tant foulées, et foulées par des poëtes supérieurs. L'humanité homérique avait duré autant que les dieux homériques ; or, à l'époque de Lucain, époque où ces dieux n'étaient plus, pour le public sensé, que ce que sont pour nous les sylphes et les apparitions du moyen âge, et où l'humanité, contemporaine de ces dieux, leur survivait dans des écrits inimitables, le poëte d'un vrai talent devait chercher ses inspirations ailleurs. Mais où en trouver ? L'humanité avait-elle changé de face? et les changements qu'elle avait subis étaient-ils assez frappants pour saisir l'imagination du poëte et renouveler le monde des sujets poétiques?

Non, l'humanité, au temps de Lucain, est à peu près comme le paganisme. Les religions et les hommes s'étaient soutenus pendant plus de mille ans et avaient vécu de la même vie, souffert des mêmes maux, prospéré par les mêmes causes. Au temps de Lucain, les religions languissent et les hommes s'effacent. L'humanité et le paganisme se traînent ensemble ; l'humanité avec des traits affaiblis, des caractères usés, des passions monstrueuses, parce qu'elles ne peuvent plus être grandes, des appétits contre nature, et quelques figures seulement qui se détachent sur ce fond pâle et illuminent cette téné-

Digitized by Google

breuse agonie ; mais ces figures ne sont point naïves, elles ont un caractère uniforme d'ironie et de dégoût sans remède. Le paganisme se traîne de son côté, avec des bandelettes flétries, toute une garde-robe de costumes usés, de boucliers pendus aux murs, de couteaux qui remplacent les haches rouillées des sacrifices, la piété des derniers païens étant plus prodigue de pigeons que de bœufs. Le christianisme n'a pas encore monté à la surface de la société ; mais, comme la source vive qui doit bientôt renouveler une pièce d'eau croupissante, il trouble seulement la vase de ce monde en décrépitude, sans que ce qui s'agite au-dessus s'aperçoive du mouvement intérieur qui doit tout renouveler.

Le christianisme n'ayant pas encore remplacé l'humanité du monde ancien par l'homme régénéré, celle-ci ne peut plus tenter l'imagination du poëte, et celui-là échappe encore à ses regards. Et cependant il faut que cette imagination se prenne à quelque chose, car il naît des poëtes même à des époques qui ne leur offrent rien à créer, et qui les forcent de s'éteindre dans l'érudition et de s'exalter pour des hommes et des choses qui ne sont plus. Otez d'un siècle l'humanité et l'individu, que reste-t-il ? L'érudition et la nature extérieure. C'est à cela que va s'attacher le poëte, à qui manquera le monde moral ; c'est pour des choses mortes ou pour des choses inanimées qu'il aura des veilles ingénieuses, mais infécondes : Lucain fera de l'histoire et de la description, de la description surtout.

Il fera de l'histoire, parce que l'histoire lui fournit

Digitized by Google

les seuls individus de l'humanité, dans le monde ancien, à savoir les grands hommes. Il fera de la description surtout, parce que c'est la seule partie de l'art que les grands poëtes ses devanciers n'ont pas épuisée.

Déjà une nécessité du même genre avait pesé sur d'autres poëtes, à quelques siècles de là. Les poëtes de l'école d'Alexandrie, héritiers des beaux siècles d'Athènes, s'étaient aussi rejetés sur la description pour alimenter des talents ingénieux et fournir à des inspirations de critique bien plus que de génie. Si le siècle d'Auguste, qui vint après l'école d'Alexandrie, put produire à Rome une grande littérature avec ce qui n'avait pu produire dans la Grèce égyptienne qu'une école, c'est que le génie latin avait alors toute sa vigueur native, et que ces imitateurs de la Grèce étaient créateurs dans leur pays. L'école d'Alexandrie venait après la liberté, après la belle langue, après toutes les gloires de la Grèce. C'étaient des esprits mous et délicats, éclos au souffle des rhéteurs et dans le bruit des interprétations et des commentaires; littérateurs de profession qui allaient porter leur petite gloire dans de petites cours, et se louaient honnêtement, tantôt au roi d'Egypte, tantôt au roi de Syracuse, pour donner à l'une des deux royautés le relief de protectrice des lettres et des arts. Lucain, faut-il le dire, lisait beaucoup les poëtes d'Alexandrie, et malgré une certaine énergie assez antipathique avec la manière de cette école, il trouvait encore à imiter là.

Digitized by Google

VII. — Du caractère de la description dans les poëtes français du dix-neuvième siècle.

Notre littérature est aussi arrivée ou, si l'on aime mieux, est tombée à sa période déscriptive. Jamais on n'a tant décrit que depuis soixante ans. Sur la fin de l'époque de Voltaire, après cette profusion de grands écrivains et de grands ouvrages qui ont fondé et fixé tout à la fois notre langue littéraire, la description est venue ramasser tout ce que les grands écrivains avaient dédaigné. Elle s'est jetée sur les petits sujets; elle a glané ce que les maîtres avaient dédaigné dans les grands. On a fait des poëmes sur le café, sur les échecs, sur la lumière; les grands ouvrages ont été des poëmes sur les jardins. On ne s'occupait plus guère alors de l'humanité selon le monde ancien, ni de l'individu selon le christianisme, mais seulement de quelques-uns des sens de l'homme animal, de l'individu sensitif, pris à l'état de la statue de Condillac, quand on lui attache un nez pour lui donner la sensation de l'odeur. Les héros des poëmes étaient tantôt le nez, tantôt l'œil, tantôt le palais, et encore le nez restreint à l'odeur du tabac, l'œil à quelques familles de plantes, le palais à la sensation du café. Notre décadence ou, si cela vous choque moins, notre diffusion littéraire a commencé par où la décadence de la poésie latine a fini : nous avons eu les rebuts de la description avant d'en avoir les bons morceaux.

La description, notamment depuis quinze ans, s'est

Digitized by Google

relevée à la dignité d'un art. Elle s'était traînée jusque-là à la suite des ouvrages de haut genre, s'habituant volontiers à son infériorité, et ne réclamant pour elle que le très-humble titre de littérature de morceaux. Elle n'inventait pas plus dans les mots que dans les choses, et elle avait peur de tout ce qui ressemblait à une hardiesse, et, pour tout dire elle se craignait elle-même; car, malgré son titre et sa qualité de description, elle n'appelait jamais les choses par leur nom, et cachait les objets sous un luxe de périphrases qui les rendait aussi peu sensibles à l'esprit qu'aux yeux.

Mais sous la plume de quelques contemporains éminents, elle a inspiré des pages que le temps n'effacera jamais de notre littérature nationale. Deux caractères la distinguent : d'une part, elle est revenue au sentiment moral qui donnait la vie à la description homérique, avec des modifications que j'indiquerai; d'autre part, elle a ajouté des beautés à notre langue, elle y a innové avec bonheur, avec originalité; elle l'a enrichie de quelques hardiesses de bon goût.

Le sentiment moral qui anime la description, telle qu'on l'a traitée depuis quinze ans, n'est pas si simple que celui de la description homérique. Il n'émane pas d'une foi naïve à une religion quelconque; il ne nomme pas les dieux qui l'inspirent; il n'appartient pas à une religion personnifiée dans les habitants d'un certain Olympe; mais il se nourrit de l'idée d'un Dieu, dieu panthéistique, âme du monde, qui donne l'aspect du beau à tous les objets naturels, et qui fait que toutes ces matières inanimées

Digitized by Google

qui composent un paysage ont cependant une respiration, une vie, pour celui qui la sait sentir. Cette idée de Dieu tantôt se rapproche et tantôt s'éloigne des vieilles croyances des nations chrétiennes; elle s'en éloigne dans les jours de doute, de peine d'esprit, de découragement, alors qu'il semble au poëte que le monde est abandonné par Dieu, parce qu'il s'abandonne lui-même. Quand le poëte peint les nuages, il ne les peint pas de la terre, il y monte, et des nuages il voit le ciel, et du ciel il voit Dieu. Quand il peint la mer, il ne s'arrête pas à sa surface, il plonge au fond de ses abîmes, et de ses abîmes il voit encore Dieu. Le fini le mène toujours à l'infini. Quand l'art voit au delà de l'horizon des yeux, il est émancipé, il a conquis le sentiment moral.

Par une différence non moins profonde, ce n'est plus l'humanité du monde ancien qui donne son principal aspect aux objets décrits, c'est l'homme selon le christianisme. Alors, là même où l'humanité n'a pas labouré de sillons ni bâti de villes, là même où il n'y a personne qui travaille, qui ait des plaisirs et des peines, qui haïsse, qui aime et qui meure, il y a cependant de la vie. Sitôt que l'individu selon le christianisme est entré dans cette solitude, et y a mis sa pensée en harmonie avec les objets naturels, ces objets s'animent et vivent. Partout où l'homme du christianisme peut mettre le pied, il n'y a rien de perdu, il n'y a rien qui n'ait un sens. Tout point du monde est noble d'où il peut s'élever à l'idée de Dieu.

Les deux caractères dont je viens de parler donnent une incontestable supériorité à la description actuelle

Digitized by Google

sur la description de Lucain et de son époque; car celle-ci n'a plus le sentiment moral de la description homérique, et elle n'y a rien substitué. La description de Lucain ne tire sa vie ni des dieux ni de l'humanité.

C'est la description de la matière. Elle est le lieu commun de la description honérique comme l'éloquence des rhéteurs était le lieu commun de la véritable éloquence. Or, le lieu commun, c'est toute la partie inanimée de l'art.

Mais, sous le rapport de la langue, la description de Lucain peut soutenir la comparaison avec celle de ce temps-ci. Dans ces deux pays, la langue poétique a gagné; de part et d'autre, on a fait avancer d'un pas l'art des époques privilégiées, après lesquelles il semble qu'il n'y a plus qu'à mal dire, n'y ayant plus rien à dire. Laquelle des deux langues, latine et française, a fait les plus belles acquisitions, toutes deux, hélas! au prix des mêmes pertes? C'est la langue française, et la raison en est simple. Les combinaisons de style de Lucain et de son époque n'ont servi qu'à peindre des objets matériels et inanimés; celles des poëtes éminents de notre époque ont servi à peindre surtout des harmonies nouvelles de l'âme avec les beautés du monde physique. La supériorité des acquisitions de notre langue sur celles de la langue latine est la supériorité du sentiment moral sur la matière, de la pensée et de l'exécution réunies sur l'exécution toute seule.

Ce n'est pas qu'on n'ait abusé singulièrement de la description dans ces quinze dernières années litté-

Digitized by Google

raires[1]. Nous avons eu des nuages à peu près aussi étranges que les vents de Lucain. La description, à force de vouloir vivifier les paysages, a fini par faire des eaux chantantes, des forêts dansantes, des vents qui portent des paroles sur leurs ailes. Au lieu des saules pleureurs, nous avons eu des saules qui versent des pleurs. Nous avons eu des brises jouant des airs. Enfin on a créé une nature toute en mouvement, toute frémissante et concertante, où l'homme n'a que le rôle d'un écho. En outre, pour pouvoir étendre la description à toutes les rêveries individuelles, et l'obliger à nous fournir des signes pour tous les aspects du ciel qu'il nous plaisait d'imaginer, pour tous les paysages enfants de nos songes, combien de fois n'avons-nous pas fait violence à la belle langue de notre pays?

VIII. — De quelle sorte est l'érudition des poëtes latins de la décadence.

Il y a une certaine conséquence à dire qu'une époque littéraire dont la description est la principale gloire, doit être une époque d'érudition. D'abord la description comporte en elle-même une certaine érudition, surtout quand elle prétend, comme la description de l'époque de Lucain, à l'exactitude matérielle. Si le poëte n'a pas vu ce qu'il décrit, il faut tout au moins qu'il l'ait lu; s'il ne décrit que ce qu'il a vu, c'est après l'avoir vu avec les yeux pour le décrire, non avec l'âme pour le sentir. En outre, la description vit

1. J'écrivais cela en 1831.

Digitized by Google

de détails; or, la connaissance des détails, c'est l'érudition. Il y a entre ces deux choses un lien qui n'échappera à personne.

Ce que j'entends ici par érudition, ce n'est pas l'érudition qui amasse des faits sur une époque, afin de les comparer et de les juger. L'érudition des poëtes de décadence n'a pas de but critique; elle ne prétend pas réformer les idées d'un pays ou d'une génération sur quelque grand fait de l'histoire; elle ne compare ni ne juge. C'est tout simplement un besoin de chercher dans les souvenirs du passé des détails que l'inspiration ne fournit pas. Telle est l'érudition qui fait prendre pour sujets des poëmes tantôt les siècles héroïques, tantôt le moyen âge, selon le temps où vivent les poëtes. Les contemporains de Lucain vont s'inspirer aux siècles héroïques; les poëtes de notre époque s'adressent au moyen âge. L'érudition est ici la muse, et, comme toutes les muses, elle ne fait pas de critique ni de dissertations, ou, du moins, elle tâche de mettre un certain enthousiasme poétique dans ses recherches savantes, pour faire illusion sur le manque d'inspiration poétique qui l'a forcée d'y recourir. L'érudition se donne alors le nom imposant de reconstruction du passé, et elle trouve des flatteurs qui lui disent au figuré, selon l'époque, tantôt qu'elle fait des hommes comme Prométhée, tantôt qu'elle ressuscite les générations dans les plaines de Josaphat,

Le poëme de Lucain est un livre d'érudition, quoique ce ne soit pas assurément d'érudition critique; mais il a traité un point d'histoire, il a abdiqué

Digitized by Google

son droit de créer, pour se traîner à la suite des annalistes. L'érudition est dans le choix même de son sujet.

Le poëme de Silius Italicus sur les guerres puniques est aussi un livre d'érudition. Mais Silius, qui avait très-peu d'imagination, a fait de l'érudition sérieuse; il a suppléé les omissions de Tite-Live, en sorte qu'on ne pourrait faire une histoire complète des guerres puniques sans consulter Silius Italicus. Seulement, pour se persuader à lui-même et pour faire croire aux autres qu'il compose un poëme et non qu'il versifie l'histoire, il emprunte aux vieilles recettes de l'épopée des machines ou des fictions glacées qui rendent la lecture de son poëme insupportable.

Silius Italicus est le type de l'érudit poëte de ce temps-là. Il connaissait à fond tous les poëtes grecs et latins, ceux surtout dont il pouvait tirer parti. Il a pillé Hésiode, Homère, Lucrèce, Horace, Virgile, ce qui est du moins la preuve qu'il les a beaucoup lus. Il avait notamment une telle prédilection pour Cicéron et Virgile, dont l'un l'avait aidé tant de fois dans ses exercices d'éloquence, et l'autre dans ses vers, qu'il acheta deux *villas* qui avaient appartenu à ces deux grands hommes, celle de Cicéron à Tusculum, et celle de Virgile près de Naples. Silius visitait souvent le tombeau de Virgile, afin d'y prendre des inspirations, et plus souvent encore ses poésies, afin d'y prendre des centons. Il donnait aussi tous les ans une fête solennelle pour célébrer le jour de naissance de Virgile; car Silius ne vivait pas de ses vers; il était riche et puissant; il avait été trois fois consul et une

Digitized by Google

fois proconsul; et si, à cette époque, ces hautes charges ne faisaient plus faire de beaux vers, elles faisaient de grandes fortunes.

Les poëmes de Stace et de Valérius Flaccus sont d'une autre sorte d'érudition. Les sujets sont tirés des temps héroïques, et la mythologie y domine, surtout la mythologie des demi-dieux, des héros issus d'un dieu et d'une mortelle : espèces de bâtards des grands dieux d'Homère. Ceux-ci ne sont pas d'ailleurs exclus de ces poëmes, ils ont même le tort de s'y occuper beaucoup de très-petits événements et d'y singer les grandes allures qu'ils ont naturellement dans Homère. Toutes les traditions de la fable y sont racontées, ou bien il y est fait de perpétuelles allusions, qui obligent, à chaque instant, à recourir au dictionnaire de la fable. Vous trouvez là toutes les métamorphoses d'Ovide en récit ou en allusion. Vous savez au juste sous la protection de quel dieu ou de quelle déesse ont été fondées les villes les plus célèbres et les plus obscures; combien il y a de lions dans l'histoire d'Hercule, et si celui qu'il tua dans la charmante vallée de Tempé est le même que celui qu'il terrassa dans la forêt de Némée, et dont il portait la peau en guise de trophée ou de manteau; quel est le degré de parenté des héros avec les dieux; s'ils sont du même sang ou simplement alliés par des mariages. Sur ces questions de l'état civil de l'Olympe, Stace surtout est compétent; sa *Thébaïde* est la théogonie des enfants adultérins des dieux. Il désigne quelquefois les héros par leurs noms propres, mais plus souvent par leur ascendance ou leur descendance, par leur aïeul, leur

Digitized by Google

oncle, leur cousin, dieu ou homme, ce qui donne une inestimable variété au discours. Il ne laisse rien ignorer sur les amours des dieux, sur le nombre et la qualité de leurs maîtresses, et sur les princes et princesses des maisons régnantes qui ont du sang divin dans leurs veines. Il fallait prodigieusement de mémoire pour être si érudit.

Stace et Valérius Flaccus ont tiré de là toute la substance de leurs poëmes. Ils relèvent, par toute la Grèce, tous les temples que la guerre ou le temps y ont détruits; ils consacrent de nouveau tous les lieux consacrés; ils refont les généalogies avec plus de soin que ces généalogistes aux gages des grandes maisons, lesquels recevaient un salaire pour entasser les quartiers et pour cacher la tête de la famille dans les nuages de la barbarie; travail immense, si l'on considère combien les traditions sont obscures et contradictoires. Évidemment Stace et Valérius Flaccus croyaient avoir retrouvé la poésie grecque, ayant retrouvé son personnel de dieux et de héros.

Lucain lui-même, quoique détourné par une plus belle imagination, et surtout par le choix de son sujet, de ce monde de mensonges et de fables, s'y plaît pourtant jusqu'à lancer l'imprécation contre quiconque n'y croit pas et prétend forcer le poëte à n'y pas croire. Le passage en est à citer. Lucain est en Afrique, sur les bords du lac Triton; le lieu lui rappelle Minerve, qui, en sortant du cerveau de Jupiter, mit pied à terre pour la première fois sur ces bords. Auprès du lac Triton, coule le Léthon, qui vient du Léthé. Le Léthon servait de rempart au

Digitized by Google

jardin des Hespérides. Comment se trouver au bord du Léthon sans raconter la fable des Hespérides? « Fi de l'envieux, s'écrie Lucain s'interrompant dans « son récit, fi de l'envieux qui dispute à l'antiquité ses « prodiges et au poëte ses mensonges! »

> Invidus annoso famam qui derogat ævo
> Et vates ad vera vocat! (*Pharsale*, IX, 340.)

Cette exclamation n'est pas seulement une figure poétique, c'est un aveu de la passion des poëtes d'alors pour l'érudition mythologique, et peut-être une preuve qu'il y avait des gens de goût, des envieux, comme dit Lucain par esprit de corps, qui ne s'en accommodaient pas.

Cette mythologie secondaire était une ressource que l'art grec avait laissée à la décadence latine. Les grands dieux avaient bien plus occupé la Grèce que les demi-dieux. L'époque de Lucain se rejetait sur la mythologie secondaire, comme elle s'était rejetée sur la description. Il fallait vivre de restes ou mourir d'inanition; on se résignait donc à vivre de restes.

En outre, un certain besoin de foi, au moins littéraire, poussait les poëtes dans le monde des fables. Ce monde qu'on trouvait avec raison si animé, si varié, si intéressant, on était tout près d'y croire. Croyance de tête, sans doute, mais croyance pourtant. Ne connaissons-nous pas plus d'un catholique qui l'est par amour pour la poésie du vieux catholicisme? Du temps de Lucain, il y avait des païens par amour des poétiques merveilles du paganisme. Ce sont illu-

Digitized by Google

sions propres aux poëtes, en tout pays, et qui leur font honneur.

Lucain, placé à la tête de ses contemporains par son âge, et aussi par la supériorité du talent, avait mis le premier l'érudition à la mode. Les poëtes qui suivirent exagérèrent cette qualité anti-poétique, comme il arrive. L'érudition était presque naïve dans Lucain; elle fut pédante et prétentieuse dans Silius, dans Valérius Flaccus, et surtout dans Stace. Si ces poëtes n'avaient pas été commentés à l'époque où toute page de grec ou de latin faisait veiller pendant de longues nuits des esprits de choix, quelquefois fort supérieurs à ceux qu'ils commentaient, je doute qu'il pût se trouver, même dans la patiente Allemagne, des érudits qui se résignassent à débrouiller ce fatras mythologique, dans un temps surtout où manque un public qui leur puisse savoir gré de leurs efforts.

Un genre d'érudition commun à Lucain, à Silius Italicus, à Stace, à Valérius Flaccus, ce sont les détails de géographie et d'astronomie. Tout le zodiaque figure dans leurs poëmes; les attributions de chaque planète y sont décrites avec soin et dans un style souvent ingénieux. Quant à la géographie, elle fait les frais d'une foule de descriptions. Dans l'art grec, il y a aussi de la géographie; mais une simple épithète y résume quelquefois l'aspect d'un pays, son caractère, son histoire. L'art grec fuit tout ce qui ressemble à l'érudition. Dans l'art de Lucain et des époques de décadence, la géographie tient une grande place, parce que l'art des décadences a besoin de détails, et que la géographie en fournit plus qu'aucune

Digitized by Google

autre science. Alors aucun ouvrage ne trouve de quoi vivre dans la pensée qui l'a inspiré, ou plutôt aucune pensée n'est assez substantielle pour alimenter un ouvrage. Mais comme la coutume des livres d'une certaine étendue survit à la perte des grandes pensées, qui seules peuvent les remplir, le poëte est obligé de s'adresser tour à tour à l'érudition, à la discussion, à la rêverie même, qui peut s'allonger sans fin, parce qu'elle n'a pas de corps; de s'aider de toutes ses petites connaissances, d'étendre à l'infini la feuille d'or, pour remplir le nombre de pages obligé; et encore n'est-ce qu'en se traînant, en haletant, qu'il en vient à bout. Dans Lucain, cette pauvreté s'étale à chaque page. Il trouve si peu de ressources dans le fond même des choses, que son poëme finirait dès le premier chant, si les hors-d'œuvre, si la géographie surtout ne venaient à son secours.

Pompée se dispose à rassembler ses troupes dans une plaine située au pied de l'Apennin[1]. L'Apennin! Le mot éveille la chose : l'Apennin va fournir un quart de chant. Du plus loin que Lucain aperçoit un lieu de quelque importance, il s'y jette avec l'avidité d'un poëte au dépourvu, qui allait manquer de matière, et auquel la fortune apporte un thème inespéré.

Il me souvient en ce moment d'un autre exemple de cette érudition géographique, que Lucain appelle à son aide même dans les morceaux qui supposent le plus d'enthousiasme poétique, les prophéties, par exemple, et les prosopopées. Appius, proconsul de

1. *Pharsale*, II, vers 396 et suivants.

Digitized by Google

l'Achaïe, qui tout à l'heure consultait la sibylle de Delphes sur le dénoûment de la guerre civile, obtient pour toute réponse de la prêtresse mourante ces mystérieuses paroles : « Romain, tu échappes aux mena-« ces de cette guerre immense; seul, à l'abri de si « grands dangers, tu jouiras du repos au fond d'un « vallon de l'Eubée. »

> Effugis ingentes, tanti discriminis expers,
> Bellorum, Romane, minas, solusque quietem
> Euboïci vasta lateris convalle tenebis [1].

Voilà, certes, un oracle qui devait donner à réfléchir au proconsul de l'Achaïe. Cependant Appius ne s'effraye pas; l'ambiguïté de l'oracle le rassure; il songe, au milieu de la querelle qui divise le monde, à se tirer hors des deux partis, et à régner à Chalcis, capitale de l'Eubée, en qualité de roitelet indépendant. Lucain s'en indigne, et cette fois il en a sujet, lui qui s'indigne si souvent hors de propos; il apostrophe durement l'ambitieux proconsul : « Insensé, « quel autre dieu que la mort peut te garantir du « choc de cette guerre, et te préserver des maux qui « pèsent sur le monde? Oui, tu reposeras en paix sur « les rives solitaires de l'Eubée, couché dans une « tombe dont les hommes se souviendront. »

> Heu! demens, nullum belli sentire fragorem,
> Tot mundi caruisse malis, præstare deorum
> Excepta quis morte potest? Secreta tenebis
> Littoris Euboïci, memorando condite busto...

Jusqu'ici tout est bien; mais la position topogra-

1. *Pharsale*, V, vers 191.

Digitized by Google

phique de la sépulture d'Appius ne semble pas à Lucain suffisamment établie; il continue : « Le tom-« beau t'attend là où Caryste, célèbre par ses mar-« bres, rétrécit la mer comme en une gorge; là où « Rhamnus adore des divinités ennemies de l'orgueil; « où la mer, resserrée dans un gouffre rapide, bouil-« lonne avec violence; où l'Euripe entraîne, par des « courants contraires, les flottes de Chalcis aux rives « de l'Aulide, si funestes aux vaisseaux. »

> Qua maris angustat fauces saxosa Carystos,
> Et tumidis infesta colit qua numina Rhamnus;
> Arctatus rapido qua fervet gurgite pontus,
> Euripusque trahit, cursum mutantibus undis,
> Chalcidicas puppes ad iniquam classibus Aulim.

N'admirez-vous pas combien cette topographie est de bon goût, après l'apostrophe lancée au proconsul? Que de détails inutiles à propos d'une chose de détail! et que de commentaires n'exigent pas ces cinq vers bourrés d'érudition de toute sorte! Nous voilà tenus de savoir que Caryste avait des carrières de marbre; que Rhamnus était un bourg de l'Attique, dans lequel Némésis, la vengeresse des superbes, avait un temple; que l'Aulide est cette côte fameuse où la flotte grecque qui allait combattre Troie fut retenue par les vents contraires. Sans compter qu'il reste à débattre si Caryste était située dans le détroit de l'Euripe ou sur la partie du rivage eubéen qui fait face aux Cyclades. Pendant ce temps-là, que devient Appius, et n'a-t-on pas déjà oublié l'imprécation prophétique de Lucain?

C'est d'ailleurs un bon exemple pour faire apprécier

Digitized by Google

l'espèce de chaleur que l'on prête à Lucain et qui l'a fait qualifier par Quintilien de poëte ardent, emporté, *ardens*, *concitatus*. Lucain est en effet *chaleureux*, mais il n'est pas chaud. Il faut qu'il ait gardé la tête assez libre, au milieu même de ses emportements, pour aller tirer d'un détail géographique, d'un souvenir d'histoire ou de mythologie, quelques étincelles poétiques qui ne brillent qu'aux yeux. Cette chaleur ressemble, au talent près, à celle de certain écrivain qui mettait en marge de son manuscrit, et avant de commencer son discours : « Je placerai ici une apostrophe ; ici une interrogation ; ici une prosopopée, » prenant ainsi l'obligation d'être chaud, quoi qu'il arrivât. C'est là l'espèce de chaleur dont les professeurs de Lucain avaient pu lui donner la recette.

On sent que tous les poëtes de l'époque de Lucain, n'ayant d'haleine que pour un morceau, ont voulu tirer de leur tête un poëme ; ils font dix mille vers, parce qu'il n'en coûte pas plus pour en faire dix mille que pour en faire cent ; mais ce n'est point parce que leur pensée a besoin de cet espace pour se déployer librement et pour se communiquer aux hommes. L'intempérance des détails, qui semble généralement indiquer l'excès de fécondité, n'est que l'effort perpétuel d'une imagination stérile pour étendre aux proportions d'un poëme ce qui pouvait à peine donner lieu à une pièce de vers.

Digitized by Google

IX. — Résumé. — Caractère des poëtes primitifs.

En résumé, il semble qu'il y ait trois époques dans l'histoire de l'art : l'époque des poëtes primitifs ; celle des poëtes littérateurs ; celle des versificateurs érudits.

Les poëtes primitifs précèdent les littératures et les théories ; ils sont marqués d'un caractère évident de nécessité. Ils écrivent parce qu'un souffle divin les inspire ; mais ils n'y sont sollicités ni par le public, qui les ignore ou ne les comprend pas, ni par les corps littéraires, qui n'existent pas encore, ni par les critiques, qui ne viennent qu'après eux. Ils sortent tout à coup et sans être annoncés, tantôt du choc de deux civilisations aux prises l'une avec l'autre, comme Homère; tantôt des ténèbres de la barbarie, comme Dante; tantôt d'obscures révolutions où s'agitaient plus de passions que d'idées, comme Shakspeare. Ils ont la conscience de leur génie, et c'est cette conscience qui leur donne la force et la patience, et qui les soutient contre l'insouciance de la multitude, laquelle n'est pas ouverte encore aux influences de la poésie, et l'aime souvent sans l'admirer; mais ils ne savent pas qu'ils fondent un art, ils ne se regardent pas comme des gens de lettres.

Je ne concevrai jamais que Dante, Homère et Shakspeare se soient considérés comme ouvriers dans un art appelé la poésie. Ce qu'on regarde comme des traces de barbarie dans leur œuvre, ce sont moins des fautes contre la vérité que des fautes contre l'art

Digitized by Google

tel qu'on l'a compris après eux et grâce à eux. Ces hommes sont à eux seuls un art tout entier; aussi, pour les mieux expliquer, on les dédouble, comme ces hommes des époques héroïques, lesquels résumaient les exploits de plusieurs rois ou héros secondaires; on partage Homère en plusieurs poëtes, comme s'il était plus aisé d'expliquer plusieurs Homère qu'un seul. Il est vrai de dire qu'il y a quelque ressemblance entre Homère et Hercule, dans ce sens qu'Homère est le type héroïque de l'humanité intelligente, comme Hercule est le type héroïque de l'humanité en lutte avec la nature.

Ce qui distingue les poëtes primitifs, c'est la naïveté. Or, qu'est-ce que la naïveté, sinon l'ignorance des règles écrites, sinon l'instinct qui précède l'art? Quand l'art est arrivé, la naïveté n'est plus possible, ou du moins n'est possible que par imitation, et avec un mélange d'art. La naïveté postérieure à l'art, c'est l'invention ingénieuse de façons de parler qui donnent à une œuvre le caractère qu'il a plu à l'art d'appeler naïveté. La naïveté, dans les poëmes primitifs, c'est celle de l'écho qui renvoie le son, ou du miroir qui réfléchit les traits; car ces hommes semblent placés au centre de l'humanité pour la recevoir tout entière dans leur intelligence, et pour la rendre comme ils l'ont reçue, et non point pour l'analyser dans ses détails au moyen de méthodes que les époques littéraires découvriront plus tard. Ils viennent dans des temps confus où il semble que l'humanité a besoin de se reconnaître; ils disent à l'humanité ce qu'elle est et ce qu'elle sera, et ils font sortir l'esprit du mi-

Digitized by Google

lieu des ruines accumulées par le nombre des passions matérielles. Ces grands génies ne disposent pas d'eux ; ils acceptent la gloire au prix qu'on la leur fait, ou plutôt ils ont la force de se passer de la gloire, et lors même qu'ils appartiennent à leur siècle et à leur pays par le corps, ils en sont indépendants par l'esprit et par la pensée. Voilà pourquoi ils sont si peu importants comme hommes, et pourquoi ils le sont tant comme poëtes. Homère n'est qu'un voyageur qui n'a d'autre place dans cette société dont il chante les glorieuses origines que celle que les hommes lui font à leur foyer ou sur le banc de pierre de leurs maisons, et les dieux sur les marches de leur temple. Dante n'est pas même jugé bon pour faire un ambassadeur dans une petite république. La critique n'a pas pu trouver encore à Shakspeare une position sociale qui ne soit pas quelque chose de moins que la place de porte-queue de la reine Élisabeth.

La naïveté des poëtes primitifs n'est pas seulement dans leurs idées, elle est aussi dans leur langage. Ils font les langues, mais ils ne les fixent pas : c'est l'emploi des époques littéraires. Comme ils n'ont pas réglé leurs conceptions d'après les préceptes d'un art, ils n'ont pas non plus fait leur langue d'après une grammaire. Aussi, quoique les idiomes dans lesquels ils ont écrit reconnaissent des modèles plus purs, plus châtiés, la langue des poëtes primitifs n'en est pas moins regardée, par toutes les critiques et par toutes les littératures, comme la langue la plus naturelle et la plus expressive.

Cette langue n'a aucune des petites qualités des

Digitized by Google

époques littéraires ; elle ne craint pas les répétitions de mots ; elle se prête au sommeil de la pensée ; elle ne se pare point pour exprimer les idées intermédiaires ; elle a, si je puis parler ainsi, ses lacunes et ses landes, ainsi que les plus beaux ouvrages de Dieu. Son harmonie est intime, et non pas produite par des arrangements symétriques de son ; elle est aussi naïve et ne sait pas plus d'où elle vient que ces voix naturellement douces et mélodieuses que la nature donne à quelques créatures privilégiées. Quand les faiseurs de prosodies veulent citer des exemples d'harmonie imitative, ils ne vont pas les chercher dans les poëtes primitifs, d'abord parce qu'ils les lisent peu, et ensuite, parce que ces rapports parfaitement exacts entre la langue et les choses extérieures qu'elle veut peindre, sont des tours de force de l'art ; or, il n'y a pas plus de tours de force que d'art dans les poëtes primitifs. Tout ce qui occupe si fort les époques littéraires, et surtout les époques de versification et d'érudition, et, je dois le dire, tout ce qui est nécessaire aux ouvrages de détails, les transitions, les formes symétriques, la variété des coupes et des chutes, tout ce menu de l'art, qui en devient quelquefois la plus grande chose, ne se voit pas dans les poëtes primitifs, ou s'il s'y voit, c'est comme une des mille formes que prend la pensée à l'insu du poëte, lequel ne semble pas plus savoir que le peuple et les enfants, si ce qu'il dit s'appelle du nom de tropes dans les rhétoriques. Dante et Homère, dont les épopées sont écrites d'un bout à l'autre dans la même mesure, sont pleins de nobles négligences ; Shakspeare a été plus insouciant encore

Digitized by Google

de la forme, lui qui mêle les vers à la prose et la prose aux vers, selon les caractères et les situations de ses personnages, ou même selon des caprices d'inspiration où les raffinés s'évertuent à voir de profondes combinaisons dramatiques.

Nécessité et naïveté, voilà donc les deux cacactères les plus frappants des poëtes primitifs, et l'un est la conséquence de l'autre; car la nécessité excluant l'idée de l'art, là où il n'y a pas d'art, il y a toujours naïveté du fond, naïveté de la forme.

X. — Caractère des poëtes littérateurs

La seconde époque est celle des poëtes littérateurs. Cette qualification, qui a pu paraître un peu vague, va s'éclairer par le développement.

Après les poëtes primitifs, qui sont à eux seuls toute une époque poétique, viennent les littératures locales et ce qu'on appelle vulgairement les *âges d'or* des belles-lettres, lesquels portent le nom de certains princes, comme on dit le siècle d'Auguste, le siècle de Périclès, le siècles des Médicis, le siècle de Louis XIV. Or, entre les poëtes primitifs et ces poésies des âges d'or, il s'écoule une période de temps durant laquelle se forme la civilisation littéraire dont elles doivent être le fruit. Par un singulier concours de circonstances, l'existence politique des peuples qui vont être dotés d'une grande littérature s'affermit et s'assied; les gouvernements se consolident par l'hérédité ou par le génie de ceux qui tiennent le pouvoir; les guerres cessent tout à fait, ou, si elles continuent,

Digitized by Google

elles ne sont point menaçantes pour l'existence intérieure des gouvernements; la civilisation sociale se perfectionne, les peuples s'éclairent, les arts fleurissent, le besoin des lettres en amène le goût. Il se répand dans les nations un certain désintéressement des affaires publiques, qui dispose les esprits aux nobles jouissances des lettres et des arts. On sent la nécessité de transporter ailleurs une activité à laquelle les intérêts de la politique n'offrent plus un aliment suffisant; les passions, épuisées, font place à des besoins d'intelligence plus doux et plus élevés, et dans les pays d'assemblées populaires comme dans les pays de parlement, d'aristocratie comme de démocratie, les peuples rentrent chez eux pour faire les affaires de leur esprit et de leur gloire littéraire, lesquelles ne se font bien que dans le silence et la paix.

Alors les écoles s'ouvrent, l'art prend naissance et prescrit des règles; l'esprit humain, qui s'était soumis d'abord aux poëtes primitifs, et avait accepté sans contradiction leurs divines influences, commence à s'interroger sur la cause de ses émotions; il se dépouille, il s'analyse; il fait, dans ses plaisirs, la part de chaque faculté; il compare ce qu'il a lu dans le poëte avec ce qu'il sent en soi; il contrôle le fond par son propre fond à lui, et la forme par les délicatesses de ses sens. Les chaires s'ouvrent pour l'interprétation des poëtes primitifs, et là où il n'y a pas de chaires, il y a des corps littéraires, des académies, des journaux. L'éducation publique, pour ne perdre aucune chance d'avoir un grand écrivain, enseigne à tout le monde les préceptes auxquels on suppose la

Digitized by Google

vertu de faire les grands écrivains. Les enfants de quinze ans en savent plus qu'Homère lui-même sur la manière dont se fait une épopée. On a tout disséqué pièce à pièce dans l'œuvre immense du poëte primitif; on a raison de tout, des pensées, du style, du mètre, du dialecte; le génie a cessé d'être un secret pour personne. Alors aussi tous les genres qui étaient contenus en germe dans l'épopée se produisent tour à tour ou tous ensemble, et donnent naissance à une poétique particulière ou recette qui enseigne la manière de traiter chacun d'eux.

Quand tout est prêt pour enfanter l'âge d'or, il arrive un moment, moment unique dans l'histoire des nations, où quatre ou cinq belles natures poétiques s'épanouissent à la fois, prennent possession naturellement et sans contradiction du genre qui leur convient, et le portent à son plus haut point de perfection. Ce sont assurément de merveilleux génies; mais déjà le métier ne paraît-il pas dans leurs beaux ouvrages, et ne sont-ce pas des poëtes qui ont appris à l'être? Ne sent-on pas l'imitation, c'est-à-dire le besoin inquiet de se rapprocher le plus possible d'un modèle? Virgile veut jeter son *Énéide* au feu parce qu'il craint d'en être resté trop loin; Virgile croit plus aux règles de l'art qu'à son œuvre.

Voilà d'ailleurs le public qui intervient, et qui donne son caprice pour la règle du bon et du beau; voilà les amis, dont le poëte interroge timidement le goût. La poésie devient un concours littéraire ouvert à tout le monde; c'est un amusement dont le poëte et le public débattent contradictoirement les conditions.

Digitized by Google

Il n'y a plus un poëte, mais un corps et presque une confrérie de poëtes, qui se partagent la gloire à l'amiable et s'assignent dans la postérité des places que la postérité ne leur garde pas toujours. Le mystère qui couvrait le travail du poëte est dévoilé; la critique s'introduit dans sa solitude, se glisse entre son inspiration et lui, lui dérobe ses secrets et les répand dans la rue; elle détruit l'illusion qui rendait ses veilles sacrées; elle prend plaisir à montrer comment s'élabore la gloire, afin que la petitesse du procédé désenchante du résultat. La poésie n'est plus le trésor commun du monde, c'est un fruit de tel ou tel sol, qui n'est plus bon ailleurs, qui, sur le sol même où il est né, n'est pas du goût de tout le monde.

Les hommes ne la reçoivent plus des dieux comme un hynme sacré: on chantait la poésie d'Homère, on étudie celle de Virgile, on disputera sur celle de Lucain.

Ces poëtes littérateurs n'en sont pas moins d'admirables poëtes, et les siècles qui les voient fleurir sont des siècles privilégiés. Sans doute la poésie des époques littéraires est inférieure à la poésie des époques primitives; la naïveté où l'on arrive par l'art ne vaut pas celle qui précède l'art; Homère, Dante, Shakspeare, faisant sortir leur œuvre sublime de leurs passions et de leur raison, sans l'exemple d'aucun précurseur, sans l'appui ni d'un pays, ni d'un roi, honorent plus l'espèce humaine que toutes ces littératures écloses au souffle de toutes les circonstances favorables, caressées par un public lettré, et protégées par quelque grand prince qui ne les croyait ni assez glo-

Digitized by Google

rieuses pour l'éclipser, ni assez remuantes pour lui faire ombrage. Mais je crois aussi qu'il est revenu à l'humanité plus de lumières, plus de trésors de raison et de bon sens pratique, de ces belles époques littéraires qu'elle a nommées dans sa reconnaissance des âges d'or. Les œuvres de Shakspeare, de Dante, d'Homère, sont écrites pour les poëtes supérieurs qui fleurissent à ces époques; les œuvres de ces poëtes sont écrites pour la foule, qui ne peut recevoir les enseignements de la poésie primitive que par ces glorieux intermédiaires.

Les littératures secondaires fixent d'ailleurs les langues que les poésies primitives ont créées. Car il arrive un temps où les langues, après avoir flotté avec la civilisation, avec l'existence nationale des peuples, ont besoin de s'arrêter et de s'asseoir à leur tour. Elles se personnifient alors dans quelques écrivains supérieurs en qui les peuples reconnaissent leur propre génie dans sa perfection. La gloire de fixer les langues est moins grande que la gloire de les créer; mais qu'elle est grande pourtant, et qu'il est beau d'avoir écrit le mieux la langue d'un grand peuple!

XI. — Les versificateurs érudits.

Reste la troisième et dernière époque, celle des versificateurs érudits. Cette qualification n'est pas une critique, car on peut être un esprit très-distingué, et n'être qu'un versificateur érudit; c'est seulement le titre d'une catégorie inférieure à celle des poëtes littéraires.

Digitized by Google

rateurs, comme celle-ci l'est elle-même à celle des poëtes primitifs.

Ce qui nous a paru caractériser l'époque des poëtes littérateurs, c'est la prédominance de l'art sur l'inspiration. La méthode, la règle, la disposition des parties, la classification des genres, les procédés applicables à chacun, tout ce qui constitue la poétique, a été pour moitié dans les productions de l'esprit. L'inspiration s'est imposé toutes ces gênes, d'ailleurs fort utiles, mais ce n'a pas été sans perdre beaucoup de sa naïveté et de sa grandeur. C'est le cheval ailé, symbole de la poésie dans l'antiquité, auquel on a mis une selle et un frein, et qui découvre moins de plages dans le ciel depuis que son vol est dirigé et contenu.

Ce qui caractérisera l'époque des versificateurs érudits, c'est le règne exclusif du procédé sur les ruines de l'inspiration.

L'art, à l'époque des poëtes littérateurs, est encore tout philosophique. Ces méthodes, ces règles, ces préceptes, sont fondés sur l'étude de l'esprit humain; c'est le détail des lois qu'il faut savoir pour arriver au cœur ou aux intelligences. L'homme s'est interrogé sur le plaisir qu'il reçoit des beautés de la poésie; il a recherché le secret de sa puissance sur les âmes; et il y a reconnu l'action des lois qui président au monde moral. C'est le corps de ces lois qui s'est appelé l'art; et il faut avouer que l'art ainsi conçu est encore une grande chose; car il est l'enfant de l'analyse et de la philosophie.

L'art des versificateurs érudits est un art subalterne, un procédé, j'ai dit le mot. La connaissance de

Digitized by Google

l'homme, la philosophie n'y ont plus de part. On ne discute plus sur les délicatesses du cœur, mais sur les susceptibilités de l'oreille. On agite tout le matériel du vers, la coupe, l'hémistiche, la mesure ; on fait de la prosodie stérile ; on guerroie contre les beaux siècles littéraires, et on leur fait de risibles procès de lèse-coupe ou de lèse-enjambement. Ici on s'interdit l'hiatus, et là on se le permet, selon que ces siècles l'ont employé ou l'ont évité. On fait pour la poésie, ou plutôt contre la poésie, ce que les *réalistes* et les *nominaux* ont fait contre la philosophie. La question est tombée des choses aux formules ; et c'est pour cela qu'il se forme des écoles et des imitateurs, les idées ne s'imitant pas, au lieu que les formes s'imitent d'autant mieux qu'elles sont plus étranges..

Alors aussi, les dernières illusions qui couvraient encore la poésie et son mystérieux travail sont dissipées. Le public, qui se tenait à distance du poëte et qui respectait ces natures choisies auxquelles il est donné de parler la langue des vers, les juge maintenant de sa hauteur, et les estime seulement à titre d'habiles ouvriers dans un métier inutile. La critique prend le haut du pavé, et le poëte vient l'implorer, la flatter, la caresser pour en obtenir non de l'estime, non de l'admiration par surprise, mais seulement son silence sur les misères de l'art, que le poëte et la critique s'avouent l'un et l'autre. Le poëte se met aux genoux de la critique, pour que celle-ci ne lui enlève pas le peu de dupes dont il a besoin, et qui d'ailleurs ne manquent pas plus au plus médiocre des poëtes que les adhérents ne manquent au plus sot des systèmes.

Digitized by Google

Alors encore, s'il se trouve à ces époques quelque esprit distingué, assez hardi pour demander la gloire des vers à un siècle qui ne peut plus la lui donner, c'est une pitié de voir combien il se tourmente et se fatigue pour réaliser une œuvre de génie ; car il est à remarquer que l'ambition du génie reste là où le génie est devenu impossible. Ne pouvant plus produire de grands effets avec de petits moyens, il essaye de tous les grands moyens pour produire de petits effets. Il appelle à son secours tout ce qui peut offrir des lambeaux de poésie ; il en demande à la description, à l'érudition, à l'histoire, à la fable, aux religions mortes, aux superstitions locales ; il viole la langue des grands écrivains, il l'insulte comme s'il avait le pressentiment qu'il sera quelque jour désavoué par elle. Que nous sommes loin du poëte primitif, loin du noble artiste des grands siècles, s'inspirant à la fois de sa propre vie et de son admiration pour les modèles, et écrivant sous la double discipline de la poésie primitive et de l'art qui y a pris ses règles ! Ce poëte qui s'agite si fort, c'est le poëte des temps de décadence ; ce qu'il poursuit avec tant de scandale, c'est quelque gloire équivoque que lui accordent ou lui ôtent les critiques, les philologues, et autres distributeurs de gloire, sauf la ratification du genre humain.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

I. Nécessité de faire un peu de philologie.
II. Distinction entre la forme et le fond dans le style des poëtes latins de la décadence.
III. Dans quel état Lucain a trouvé la langue latine.
IV. Comment Lucain renchérit sur Virgile dans la peinture des mêmes objets.
V. Des innovations de Lucain.
VI. Innovations de mots.
VII. Innovations dans les tours. — Efforts de style pour exprimer des idées communes. — Métaphores et images fausses.
VIII. De deux défauts propres à Lucain.
IX. Différences entre la période de Virgile et la tirade de Lucain.
X. Du style des tragédies dites de Sénèque.
XI. — de Perse.
XII. — de Silius Italicus.
XIII. — de Stace.
XIV. — de Martial.
XV. — de Juvénal.
XVI. De ce qu'on peut appeler *les beautés* dans Lucain et les poëtes de son époque.
XVII. Des beautés dans l'ordre moral.
XVIII. Du *trait* considéré comme *le beau* des époques de décadence.
XIX. Le trait est l'espèce de *beau* le plus goûté des jeunes gens.
XX. Exemples de traits dans Lucain.
XXI. Du trait dans les poëtes de son époque.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

DU STYLE DE LA PHARSALE ET DES POËTES CONTEMPORAINS DE LUCAIN.

I. — Nécessité de faire un peu de philologie.

L'examen du style de Lucain et des poëtes de son époque, me force, à mon grand regret, à faire de la philologie, chose à laquelle je suis peu propre et me sens peu de goût, outre la conscience que j'ai que je n'y serai peut-être pas suivi par ceux d'entre les lecteurs auxquels s'adressent les parties les moins arides de ce livre. Mais comment dire d'utiles choses sur le style d'un poëte et d'une époque, sans faire de la philologie? Il s'agit ici, non pas seulement de comparer la manière d'un écrivain à un type général du style, mais de surprendre, dans les changements et les altérations qu'a subis une belle langue, les lois de la décadence des littératures. Une appréciation trop générale courrait le risque de toutes les généralités, qui est d'être contestées et, en tout cas, de laisser le procès en suspens : mais avec le secours de citations choisies, cette appréciation peut avoir la rigueur d'une démonstration scientifique.

Digitized by Google

II. — Distinction entre la forme et le fond dans le style des poëtes de la décadence.

Il y a deux choses à remarquer dans le style de Lucain et des poëtes de son époque :

1° le fond;

2° la forme.

Ce que j'entends par le fond du style, ce sont ses qualités et ses défauts essentiels. C'est ce qui fait qu'il est clair ou obscur, énergique ou mou, élégant ou barbare, conforme ou contraire au génie de la nation; qu'il copie ou qu'il innove; qu'il imite les idiomes étrangers ou qu'il reste fidèle à l'idiome national; qu'il est d'une école ou qu'il fait lui-même école.

Ce que j'entends par la forme, ce sont les qualités les plus extérieures du style, celles qui s'adressent pour ainsi dire aux sens. C'est le rhythme, l'harmonie, le nombre; c'est tout le détail de ces trois qualités, les arrangements des mots, les coupes, les suspensions, toutes choses qui, dans les poésies primitives ou des grands siècles, ne sont que les acessoires de l'art, et, dans les poésies de décadence, sont l'art tout entier.

J'examine d'abord le style de Lucain quant au fond.

Digitized by Google

III. — Dans quel état Lucain a trouvé la langue latine.

Les traditions du siècle d'Auguste sont encore la loi universelle, quant à la poésie. Pour la prose, elle a déjà rompu les belles formes de la harangue cicéronienne, le nombre et la symétrie de Salluste, plus concis mais non moins harmonieux, la grande et redondante manière de Tite-Live : je dis redondante dans le sens du mot latin, qui n'est pas une critique.

La prose du grand siècle me fait l'effet d'une belle statue grecque, vêtue d'une robe aux longs plis majestueux, qui reste immobile pour ne pas s'embarrasser dans son large et magnifique vêtement. Vient l'esprit sentencieux, bref, antithétique, de Sénèque et de l'école stoïcienne, lequel rogne le manteau de la statue ou le relève sur son épaule, afin de lui donner une allure plus libre. Mais ce qu'elle a gagné en mouvement, elle l'a perdu en noblesse. Ce n'est plus la statuaire (*stare, sto*) ; c'est une imitation de la peinture.

La poésie en est restée aux souvenirs de Virgile et d'Horace. Entre eux et Lucain il n'y a ni poésie ni poëtes. Le seul qui soit entre les deux âges et qui en remplisse l'intervalle, c'est Phèdre. Mais Phèdre n'a pas fait école ; son genre ni son talent n'étaient faits pour cette gloire. D'ailleurs il remonte, par sa naissance, aux beaux jours du siècle d'Auguste ; son éducation s'est faite au milieu de l'admiration que ve-

Digitized by Google

naient d'y exciter ces deux grands poëtes. Phèdre ne touche au siècle qui vit naître Lucain que parce qu'il a plu aux dieux de prolonger sa vieillesse jusque-là; mais il est mort pour la poésie et pour la renommée longtemps avant d'être descendu dans la tombe. Enfin, le fabuliste romain, malgré une grande finesse de goût, un style plus qu'agréable, est un poëte trop chétif pour qu'on dise de lui qu'il remplit une lacune, et une lacune d'un siècle : je n'ai donc pas tort de prétendre qu'entre Virgile et Lucain il n'y a que du silence.

Silence étrange, il faut le dire, et qui n'a guère d'exemples dans l'histoire de l'art! D'ordinaire, les grandes époques de poésie laissent derrière elles un troupeau d'imitateurs, qui vont diminuant et pâlissant, jusqu'à ce que le goût du nouveau suscite une école originale. En France, entre deux grandes époques littéraires qui se succèdent dans l'espace de deux siècles, deux sortes d'imitateurs végètent dans l'intervalle, lesquels prouvent, par la faiblesse de leurs copies, qu'ils ne savent pas admirer ce qu'ils osent imiter. Dans l'histoire littéraire de Rome, rien de cela n'a lieu. On saute brusquement de l'âge d'or dans l'âge de décadence, et l'innovation ne naît pas du mépris pour les imitateurs, comme chez nous; c'est un fruit qui paraît transplanté du sol de l'Espagne dans le sol romain par cette famille ingénieuse et hardie des Annæus et des Mela de Cordoue, gens spirituels et vains, écrivains de fortune, de la nature du charlatan et du penseur, les plus propres, dans les temps d'épuisement, à réveiller les esprits, mais par

Digitized by Google

contre-coup à précipiter les langues. J'ai déjà fait ailleurs quelques remarques à ce sujet [1].

Lucain trouve donc la langue de Virgile intacte, et probablement honorée dans les écoles. Mais, d'autre part, Lucain trouve la prose de son oncle Sénèque honorée à la cour et admirée dans le public. Des deux modèles, l'un est loin, l'autre est près: l'un a la gloire, l'autre la vogue, plus étourdissante et plus séduisante que la gloire. Or une langue ne se divise point en deux; il ne peut pas y avoir de bonne prose dans un pays où il n'y a plus de bonne poésie: Lucain prend donc naturellement la langue de Sénèque pour toute la langue latine, et il fait des vers comme la prose de son parent.

Ce qu'a fait l'oncle pour la prose de Cicéron, le neveu le fait pour la poésie de Virgile. Ces deux Espagnols attaquent dans ses deux formes la belle langue du siècle d'Auguste. La Rome provinciale l'emporte sur la Rome métropolitaine. Les poëtes de souche italienne, les Romains par le sang, sont désertés pour les poëtes de souche étrangère, pour les Romains par droit de cité. L'étoile des Annæus a fait pâlir le soleil de l'âge d'or.

La poésie de Virgile, c'est une muse chaste et doucement voilée, au visage naïf, quoique déjà plus réfléchi que la muse grecque, à laquelle d'ailleurs elle ressemble par tant de traits. Le génie de Lucain ôte à la muse de Virgile son charme de chasteté, déchire son voile, la fait rire et pleurer avec scandale; il dé-

1. Volume Ier, article *Phèdre, ou la Transition.*

Digitized by Google

noue sa belle chevelure et la livre à tous les vents. Ainsi défigurée, cette muse n'est plus la noble sœur d'Apollon; c'est peut-être la moins retenue de ses prêtresses.

De ce changement dans les choses devait résulter une double altération de la langue latine.

Au lieu de la prose saine, réglée, abondante du siècle d'Auguste, nous avons la prose maigre, écourtée, sautillante de Sénèque.

Au lieu de la poésie douce, profonde, reposante de Virgile, nous avons la poésie violente, superficielle, inquiétante de Lucain.

IV. — Comment Lucain renchérit sur Virgile dans la peinture des mêmes objets.

Quelques exemples justifieront ces remarques. Je ne m'occupe de la prose de l'oncle que par allusion: mon sujet, c'est la poésie du neveu. Je vais donc citer quelques passages où Lucain se rencontre avec les idées de Virgile, et se voit forcé, par peur de l'imitation, d'imaginer des formes nouvelles pour exprimer des choses déjà dites. On saisira plus aisément dans ces exemples les altérations de la langue, quand on la verra employée par deux génies différents à revêtir les mêmes idées, et on aura une notion exacte des accroissements que reçoivent les langues à leur déclin.

Premier exemple:

Il s'agit d'exprimer comment la Sicile s'est séparée de l'Italie, les causes et les effets de cette séparation.

Digitized by Google

Virgile dit :

Hæc loca vi quondam et vasta convulsa ruina,
Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!
Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
Una foret; venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu...

(*Enéide*, III, 414.)

« On raconte que ces lieux furent jadis déchirés en « deux par une commotion violente qui fit de vastes « ruines; tant la durée des siècles peut changer la face « des choses! Auparavant, les deux terres se conti- « nuaient et n'en faisaient qu'une : la mer vint un « jour fondre de toute sa force contre ces rivages; « elle détacha l'Hespérie de la Sicile, et ses flots pres- « sés entre les deux rivages baignèrent des champs « et des villes désormais séparés. »

Lucain a décrit deux fois le même phénoméne. Je joins les deux passages :

Longior Italia (Apenninus), donec confinia *pontus*
Solveret incumbens, terrasque repelleret *æquor*.
At postquam *gemino* tellus elisa *profundo* est,
Extremi colles Siculo cessere Peloro.

(*Pharsale*, II, 435.)

. . . . . .

Curio Sicanias transcendere jussus in urbes,
Qua *mare* tellurem subitis aut obruit *undis*,
Aut scidit et medias fecit sibi littora terras.
Vis illic ingens *pelagi*, semperque laborant
Æquora, ne rupti repetant confinia montes [1].

. . . . . .

(*Pharsale*, III, 59.)

1. Les deux moitiés du mont sont l'Apennin et le Pélore. Stace a dit après Lucain : « Les rivages séparés espèrent se rejoindre. »
. . . . . Sperat tellus abrupta reverti. (*Thébaïde*, XII, 597.)

Digitized by Google

« L'Apennin était alors plus long que l'Italie, jus-
« qu'à ce que le poids de la mer rompît la chaîne et
« refoulât les terres de chaque côté. Dans ce déchire-
« ment produit par les deux mers [1], les dernières col-
« lines de l'Apennin devinrent, sur le rivage de la
« Sicile, le promontoire de Pélore...

« Curion reçoit l'ordre de passer dans les villes de
« Sicile, là où la mer engloutit soudainement le sol, ou
« seulement le déchira et se fit deux rivages des terres
« intermédiaires. Sa vague y est d'une immense vio-
« lence, et les eaux font de perpétuels efforts pour em-
« pêcher les deux moitiés du mont de se rejoindre. »

Il n'est pas difficile de voir pourquoi la description de Virgile vaut mieux que celle de Lucain. Virgile peint à grands traits; Lucain analyse, discute: c'est ceci, ou c'est cela, dit-il; la terre a été engloutie ou séparée en deux; Lucain ne manque pas à son devoir d'érudit; il donne les deux opinions des savants. Il est spirituel là où Virgile est simple. La mer de Lucain, quoique nommée six fois en huit vers de six noms différents, *pontus*, *æquor*, *profundum*, *mare*, *pelagus*, *æquora*, comme s'il y avait eu un *Gradus ad Parnassum* de son temps; cette mer qui fait d'incessants efforts pour empêcher les deux rives de se rejoindre; cette mer qu'il représente tantôt par le poids de ses flots, tantôt par sa profondeur, afin qu'on sente encore mieux sa présence et sa puissance, est-elle aussi présente et aussi puissante que la mer de Virgile, cette mer qui « vint fondre de toute sa force, » *venit vi*,

[1] L'Ionienne et la Tyrrhénienne.

Digitized by Google

pour accomplir un de ces changements des âges, auxquels le poëte fait une allusion mélancolique; cette mer qui vient avec son seul nom et sans le cortége d'aucun synonyme, qui fait deux rivages et deux contrées d'une seule terre, et qui baigne les champs et les villes qu'elle a désormais séparés?

Autre exemple :

Virgile et Lucain veulent peindre la grandeur et la violence du Pô.

Vers de Virgile :

> Proluit insano contorquens vortice silvas
> Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
> Cum stabulis armenta tulit... (*Géorgiques*, I, 481.)

« Le roi des fleuves, l'Éridan, roulant les forêts « dans le gouffre de ses ondes déchaînées, emporte, à « travers les plaines, les troupeaux avec les étables. »

Vers de Lucain :

> Quoque magis nullum tellus se solvit in amnem
> Eridanus, fractasque evolvit in æquora silvas
> Hesperiamque exhaurit aquis... (*Pharsale*, II, 408.)

« Et l'Éridan, la plus grande déchirure que se soit « faite la terre pour y recevoir un fleuve, entraîne « dans la mer des forêts fracassées, et épuise d'eau « toute l'Italie. »

Le Pô de Virgile, c'est le roi des fleuves, *fluviorum rex*. Virgile est Italien; pour lui, le Pô est le roi des fleuves. La comparaison est toute de sentiment; c'est de l'orgueil national; l'enfant de Mantoue ne sait rien de plus grand à dire de ce fleuve, sinon qu'il est le roi des fleuves. Le mot est beau, parce qu'il est

Digitized by Google

naïf, parce qu'il vient du cœur plutôt que de l'imagination.

Voyez, au contraire, en quels frais d'esprit s'est mis Lucain pour parler magnifiquement du Pô! Le cours d'un fleuve est un sillon profond creusé dans la terre, une grande déchirure faite dans son sein; l'Éridan est, dans toute l'Italie, le creux le plus profond, la déchirure la plus large où coule un fleuve. Quel détour pour en dire plus que Virgile! Mais Lucain a beau faire, il a le dessous; car le roi des fleuves sera toujours quelque chose de plus que le plus grand des fleuves.

La peinture des ravages du Pô, dans Virgile, est complète. Sept ou huit mots pourtant y suffisent, mais ces mots sont encore de sentiment. Ce sont des troupeaux et des étables que roule l'Éridan débordé; c'est toute la fortune et toute la vie des pasteurs; c'est tout ce que l'homme possède sur les rives des fleuves, des troupeaux, des étables et des champs; et cette destruction couvre toutes les plaines, *campos per omnes*. L'Éridan est grand comme un déluge. Virgile peint comme Poussin, lequel, sur une toile de quatre pieds, et avec trois ou quatre figures, fait disparaître la terre sous les pluies de Dieu.

Lucain détaille; ses forêts sont rompues avant d'être entraînées. Vraiment, nous ne nous en serions pas doutés. Mais passe. Ce n'est qu'une épithète inexacte; l'eau ne rompt pas, elle déracine. Peut-être Lucain entendait-il donner ce sens à *fractas*. Mais comment expliquer le second trait? De quelles eaux le Pô épuise-t-il l'Italie? C'est, à savoir, de tous les

Digitized by Google

fleuves, rivières et courants qui se déchargent dans son sein, et qu'il enlève par là même à l'Italie. Mais le trait est doublement faux, d'abord parce qu'il y a en Italie des fleuves, des rivières et des courants, et en assez grand nombre, qui ne se jettent pas dans le Pô, quand ce ne serait que l'Arno, le Tibre et toutes les eaux de l'Italie méridionale; ensuite parce qu'à mesure que le Pô se grossit des eaux qui affluent dans son cours, les montagnes renouvellent ces eaux, de telle sorte qu'il n'y a pas épuisement, mais simplement écoulement, par le grand canal du Pô, de toutes les eaux de l'Italie supérieure, ce qui est fort différent.

Voici un exemple du même genre, appliqué à un autre ordre d'idées; il s'agit de peindre une mêlée où les combattants sont si pressés qu'ils peuvent à peine se mouvoir.

Virgile dit :

> Agmina concurrunt ducibusque et viribus æquis;
> Extremi addensant acies; nec turba moveri
> Tela manusque sinit... (*Énéide*, X, 432.)

« Les deux armées s'attaquent avec des forces égales « et des chefs égaux; les derniers rangs épaississent « la ligne de bataille; la foule est si pressée que le « soldat ne peut ni mouvoir son bras ni lancer ses « traits.... »

Lucain renchérit:

> Pompeii densis acies stipata catervis,
> Junxerat *in seriem nexis umbonibus arma*;
> Vixque habitura locum dextras ac *tela movendi*
> Constiterat, *gladios*que suos compressa timebat.
> (*Pharsale*. VII, 492.)

Digitized by Google

« L'armée de Pompée, serrée en épais bataillons, « avait rapproché ses armes sous une voûte de bou- « cliers entrelacés; le terrain où elle va combattre « lui laisse à peine assez de place pour mouvoir ses « bras et lancer ses flèches; les soldats, foulés par les « soldats, craignaient de se blesser avec leurs propres « épées. »

Virgile omet ce détail, fort insignifiant, fût-il vrai. A quoi bon se mettre en frais de style pour si peu? Les soldats sont si près l'un de l'autre, qu'ils ont à peine ou qu'ils n'ont pas du tout la liberté de leurs mouvements. Voilà le fait. Ce fait ne demande que les mots dont il ne peut pas se passer. Je vous accorde qu'il soit nécessaire comme trait dans la peinture d'une mêlée; mais ne le développez pas. Je ne fais déjà qu'une très médiocre attention au fait en lui-même; si vous le délayez, je ne vous lirai pas, je m'échapperai de votre mêlée, pour arriver plus tôt à l'événement. C'est ce que Virgile sait bien; aussi ne fait-il qu'indiquer le détail brièvement: après quoi il va aux choses intéressantes.

Lucain développe; en quatre vers il nous donne les trois espèces d'armes, tant défensives qu'offensives, dont se servaient les soldats romains: le bouclier, *umbo; les* traits, *tela*, pour le combat de loin; l'épée, *gladius*, pour le combat corps à corps. Ce n'est pas tout: les soldats de Lucain ne sont pas seulement, comme ceux de Virgile, dans l'impossibilité de remuer les bras et de lancer les flèches; ils ont peur de se blesser avec leurs propres épées. Voilà une armée à qui ses propres armes font peur! voilà le sentiment des soldats de

Digitized by Google

Pompée pendant cette pause qui précède la charge! ils s'effrayent de voir leurs épées si près d'eux! Lucain sacrifie l'honneur de ses amis à son goût pour l'exagération; voulant que ses Pompéiens soient plus serrés et plus empêchés que les Troyens et les Rutules de Virgile, il en fait des peureux qui se préoccupent du mal qu'ils peuvent se faire avec leurs glaives; il les rend ridicules pour faire une image.

Dans l'exemple qui suit, le contraste des deux manières sera encore plus sensible : les deux poëtes vont décrire les mêmes phénomènes. Virgile raconte les présages qui accompagnent la mort de César; Lucain les présages des guerres civiles. Il est évident que Lucain a voulu rivaliser avec Virgile, et refaire un tableau de son devancier. Je ne doute même pas que les amis de Lucain ne missent ses présages fort au-dessus de ceux de Virgile.

Vers de Virgile :

1. *Sol* caput obscura nitidum ferrugine texit;
   Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
   . . . . . .
2. . . Quoties Cyclopum effervere in agros
   Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
   Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
   . . . . . .
3. . . . . Insolitis tremuerunt motibus Alpes.
   . . . . . .
4. . . . . Pecudesque locutæ,
   Infandum! . . . . . .
   . . . . . .
5. Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
   Fulgura, nec diri toties arsere cometæ.
   . . . . . .
6. . . . . Et altæ

Digitized by Google

Per noctem resonare, lupis ululantibus, urbes.
. . . . . .
7. Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit. . . . . .
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis. . . . .
(*Géorgiques*, I, 466-488.)

1. « Le soleil cacha sa tête brillante sous un sombre « voile de rouille, et le siècle impie craignit une nuit « éternelle. »

« D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière,
« Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
« Une éternelle nuit menaça l'univers[1]. »

2. « Que de fois avons-nous vu l'Etna débordé rom- « pre ses fournaises, se répandre en bouillonnant « dans les champs des Cyclopes, et vomir, parmi des « tourbillons de flammes, des pierres liquéfiées ! »

« Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
« Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
« Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes ! »

3 et 4. « Les Alpes ressentirent des tremblements « inconnus... Les bêtes parlèrent, prodige inouï ! »

« Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitèrent...
« Et pour comble d'effroi, les animaux parlèrent...

5. « Jamais la foudre ne sillonna plus souvent un « ciel serein ; jamais on ne vit flamboyer plus de co- « mètes funèbres. »

1. Traduction de Delille.

Digitized by Google

« Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
« Et la comète en feu vient effrayer le monde. »

6. « Les profondes cités retentirent pendant la nuit « des hurlements des loups. »

7. « La Germanie entendit un bruit d'armes dans « tout le ciel... Une grande voix perça le silence des « forêts sacrées, des fantômes d'une étrange pâleur se « traînèrent dans l'obscurité des nuits. »

« Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs...
« Des bataillons armés dans les airs se heurtaient...
« On vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
« Des bois muets sortaient des voix épouvantables. »

J'ai cité quinze vers d'un morceau qui n'en a guère qu'une vingtaine. Les passages de Lucain sont extraits d'une description qui en compte quatre-vingts.

1. Ipse caput medio Titan quum ferret Olympo,
Condidit ardentes atra caligine currus,
Involvitque urbem tenebris, gentesque coegit
Desperare diem.....
. . . . . .

2. Ora ferox Siculæ laxavit Mulciber Ætnæ;
Nec tulit in cœlum flammas, sed vertice prono
Ignis in Hesperium cecidit latus. . . . .
. . . . . .

3. . . . Veteremque, jugis nutantibus, Alpes
Discussere nivem. . . . .
. . . . . .

4. Tum pecudum faciles humana ad murmura linguæ...
. . . . . .

5. Ignota obscuræ viderunt *sidera* noctes,
Ardentemque polum *flammis*, cœloque volantes
Obliquas per inane *faces*, crinemque *timendi*
Sideris, et terris mutantem regna *cometem*.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno,
Et varias *ignis* denso dedit aere formas,
. . . . . .

Digitized by Google

6. Accipimus silvisque feras sub nocte relictis
Audaces media posuisse cubilia Roma.

. . . . . .

7. Tum fragor armorum, magnæque per avia voces
Auditæ nemorum, et venientes cominus umbræ.
(*Pharsale*, I, 523-583.)

1. « Le soleil lui-même, à l'heure où sa tête touchait « le milieu du ciel, cacha son char brûlant sous « d'épaisses ténèbres, enveloppa l'univers d'ombre, « et força les nations à désespérer du jour. »

2. « Le farouche Vulcain ouvrit les gueules de « l'Etna; mais au lieu de lancer ses flammes droit « vers le ciel, le mont sicilien pencha sa tête et versa « ses feux du côté de l'Hespérie. »

3. « Les Alpes secouèrent leurs vieilles neiges sur « leurs cimes branlantes. »

4. « Alors la langue des bêtes se façonna aux mur- « mures humains.

5. « Des nuits obscures virent apparaître des astres « inconnus, un ciel tout en flammes, des traînées de « feu qui traversaient obliquement les airs; des « astres à la redoutable chevelure, et la comète qui « change la face des empires; des foudres sillonnèrent « un ciel d'une sérénité trompeuse, et des feux de « diverses formes percèrent l'épaisseur des airs. »

6. « On dit que les bêtes féroces, quittant de nuit « leurs forêts, vinrent audacieusement établir leurs « tanières au sein même de Rome. »

7. « On entendit un grand cliquetis d'armes, et, « dans la solitude des bois, retentirent des voix épou- « vantables; des ombres vinrent tout près des vi- « vants. »

Digitized by Google

Présages pour présages, pourrait-on dire, fantasmagorie pour fantasmagorie, un trait vaut l'autre, et la modération dans le fabuleux ne le rend pas plus vraisemblable. Ce serait une bonne raison ailleurs qu'en poésie. En poésie, il y a une vérité dans des présages, une vérité dans des fantasmagories. Or, dans ce que j'ai cité de Virgile, cette vérité est si bien saisie et si énergiquement exprimée, que la fiction a tous les caractères et produit tout l'effet de la réalité. C'est une erreur de croire que l'imagination puisse être frappée par des peintures qui blessent la raison. Tout se tient dans les esprits bien faits, les seuls auxquels le poëte doive penser. L'homme intelligent ne peut pas se scinder ; il ne peut pas lire avec son imagination toute seule, pendant que sa raison sommeille ; les deux facultés sont également présentes, et leur action est simultanée ; il ne se peut pas faire que l'une approuve pendant que l'autre blâme, et réciproquement, ni que l'une abdique pour le plaisir de l'autre. La maxime qu'il faut se prêter au poëte est absurde ; l'omnipotence est du côté du lecteur et non du côté du poëte : c'est donc le poëte qui doit se prêter au public, et, par public, j'entends non ceux dont le poëte établit arbitrairement la compétence, afin de n'admettre que les juges qui lui plaisent, mais tout homme sain d'esprit et cultivé.

Ce que j'admire dans les présages de Virgile, c'est d'abord ce respect pour la tradition dont j'ai déjà parlé plus haut ; il raconte, en homme qui y a foi, les superstitions populaires. Lucain est moins scrupuleux : il n'y voit qu'un thême poétique ; il le brode, il l'am-

Digitized by Google

plifie, il l'embellit. Voyez, pour ces feux qui éclatent dans un jour serein, quelle subtilité, que de distinctions météorologiques ! Il y a six vers, et, dans ces six vers, il y a six phénomènes différents. Nous avons d'abord des astres inconnus ; c'est trop peu. Au second vers, le ciel est tout en flammes ; au troisième, voilà des météores ignés (*faces*) qui volent dans le ciel en décrivant une ligne oblique dans le vide ; une ligne oblique, quelle conscience d'observateur ! Les avez-vous donc vus, Lucain ? La fin du troisième vers et le commencement du quatrième nous donnent une espèce d'astre à la chevelure redoutable ; puis vient une comète, présage de révolutions, qui est autre chose que cet astre à cheveluré. Au cinquième, brillent les éclairs, et au sixième, comme pour servir de bouquet d'artifice, des feux de toutes formes sillonnent les airs. J'ai omis les formes de ces feux, dont les uns s'allongent comme des javelots, et les autres rayonnent comme une lampe ; et ces foudres muettes qui éclatent dans des cieux sans nuages ; et les étoiles inférieures qui apparaissent au milieu du jour ; et la lune se voilant au moment même où elle était dans son plein.

Toute la précision de Lucain est ce qui peut s'imaginer de plus vague, tandis qu'il n'est rien de plus précis et de plus frappant que le vague des deux vers de Virgile. C'est que toute peinture de ce genre, pour produire de l'effet, doit être vague, vague comme ces feux qui éclatent, et qui ont disparu avant d'avoir été vus, vague comme les éclairs qui font baisser les yeux aux hommes, vague comme le sentiment d'effroi qu'in-

Digitized by Google

spirent les présages d'une catastrophe. L'exagération de Virgile n'est pas dans la forme ni dans la nature des météores fatidiques qui accompagnèrent la mort de César ; elle est dans leur nombre. Jamais on n'en vit tant ! dit-il. Exclamation naïve et pleine de vérité ! C'est ce que devait dire et croire le peuple, à qui César avait pensé dans son testament ; car le peuple ne braque pas un télescope sur les phénomènes célestes ; ils les voit seulement plus nombreux qu'ils ne sont, et il ne les voit quelquefois que parce qu'il les craint. Quand les poëtes parlent de présages, c'est au nom du peuple ou de ceux qui ont sa superstition sans avoir son ignorance ; c'est pour s'adresser à un sentiment involontaire et vrai qui n'est pas inconnu même à ceux qui se croient les moins crédules ; mais ce n'est point pour fournir des notes et des justifications au bureau des longitudes. Dès lors celui-là réalise la plus grande vérité de l'art, qui laisse aux phénomènes ce caractère de visions vagues et rapides, par lequel ils échappent à une description technique, et qui a bien plus songé à nous faire partager sa terreur qu'à nous communiquer sa science. Delille ne paraît pas l'avoir compris quand il a paraphrasé les deux vers de Virgile sur les éclairs et les comètes par ceux-ci :

> Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
> Et la comète en feu vient effrayer le monde.

C'est le fait, moins le sentiment. Au lieu d'un poëte ému, étonné, qui a sa part de la frayeur publique, voici un versificateur qui s'évertue à décrire un phénomène auquel il ne croit pas. Au reste l'habile tra-

Digitized by Google

ducteur des *Géorgiques* a pu être poëte quelquefois à côté de Virgile; il n'a jamais rendu Virgile. Il est tout habileté et tout esprit, et son original était tout sentiment.

Lucain, qui a la prétention d'être si précis dans la peinture de phénomènes imaginaires, recherche volontairement les traits vagues ou le fabuleux, quand il s'agit de peindre des phénomènes réels et connus. Ainsi, dans la description des fureurs de l'Etna, tandis que Virgile s'est contenté de dire ce que tout le monde savait de son temps des éruptions volcaniques, ce qu'il en avait ouï peut-être de la bouche des pâtres qui conduisaient leurs troupeaux sur les flancs de la montagne, Lucain faisant intervenir le plus usé des dieux de l'Olympe, Vulcain, nous le présente dirigeant l'éruption de l'Etna, ouvrant de sa main les bouches du cratère, et les tournant du côté de l'Italie, afin qu'on sache bien que le volcan ne se dérange ainsi de ses habitudes et ne verse sa lave de ce côté que pour désigner la terre maudite dans laquelle vont s'enfanter et se consommer tous les maux de la guerre civile.

Dans tous les autres détails, Virgile conserve ce vague de la tradition superstitieuse, qui n'exclut pas d'ailleurs la clarté ni la précision des paroles. Rien assurément n'est plus vague et pourtant plus nettement exprimé que ces bruits entendus par la Germanie dans *tout le ciel*, *toto cœlo*, que ces hurlements des loups, pendant la nuit, jusque dans le sein des grandes villes, que ces mouvements inconnus qui agitent les Alpes, que ce soleil qui cache sa tête sous un

Digitized by Google

voile de rouille, que ces générations impies qui craignent une nuit éternelle, que ces bêtes qui parlent. Dans Lucain les mêmes phénomènes sont accompagnés de telles circonstances et peints de telles couleurs que tel qui aurait cru aux présages de Virgile, sur la foi de son émotion et par l'effet même du vague mystérieux des paroles sourit des présages si minutieusement circonstanciés de Lucain. Nul n'est tenté de croire, même poétiquement, à ces Alpes qui secouent leurs vieilles neiges sur leurs cimes branlantes ; à ces bêtes féroces qui viennent jusque dans le milieu de Rome, établir leurs tanières, après avoir quitté les forêts, ajoute le poëte, pendant la nuit ; à ces langues d'animaux qui se façonnent aux murmures humains [1] ; à ces nations qui sont forcées, par la disparition volontaire du soleil, de désespérer du jour. Encore si c'était le vrai soleil ; mais non, il s'agit du soleil de la mythologie : c'est *Titan*, fils d'Hypérion, petit-fils de Titan et de la Terre, arrière-petit-fils de Cœlus [2], qui cache sous une nuit épaisse son char ardent. Dans Virgile, c'est le soleil, le beau soleil d'Italie, ce globe de feu, plus poétique que toutes les mythologies, et qu'adorent certains peuples brûlés de ses feux ; c'est ce soleil des *Géorgiques* qui féconde les travaux du laboureur et qui dore ses moissons ;

1. Virgile s'était borné à dire : « les bêtes parlèrent ; prodige inouï ! »

. . . . . Pecudesque locutæ
Infandum !

2. Je sais que les autres poëtes latins, Virgile lui-même, disent quelquefois *Titan* pour *le soleil*, mais c'est pour la commodité du vers, et aux endroits où le soleil ne joue aucun rôle, où le poëte ne lui prête aucun sentiment.

Digitized by Google

c'est le soleil, père de toute lumière, qui couvre sa tête d'un voile de rouille.

Des deux poëtes, assurément ni Virgile ni Lucain n'étaient dupes des traditions superstitieuses qu'ils célébraient dans leurs vers ; mais si l'un d'eux pouvait être mythologique avec candeur, c'est Virgile, lui qui était tout plein des dieux d'Homère et qui avait toutes les croyances que peut donner l'amour de l'art. Et pourtant il s'abstient avec soin de faire de la mythologie : il sait que le peuple, emporté par son admiration pour César, voyant Rome vide du seul homme qui pût la remplir, excité par les partis politiques que sa mort privait d'un chef et d'un appui, et surtout par les riches largesses de son testament ; que ce peuple pouvait avoir changé à son insu ses regrets pour César en présages fatidiques de sa mort, que ce sentiment était simple et vrai, et que, pour bien le rendre, il fallait le partager. Il abdique donc ses doutes d'homme éclairé et exprime avec sa foi de poëte la foi populaire ; et comme tous les sentiments superstitieux sont vagues, il est vague pour être vrai ; Lucain, qui n'a plus même cette sorte de religion poétique que Virgile avait retenue de son commerce avec Homère, Lucain appelle à son aide, outre Titan et Vulcain, Téthys, qui présage la guerre civile en faisant déborder ses flots sur les rivages d'Afrique et d'Espagne ; puis les dieux Lares, dont les statues se couvrent de sueur ; enfin la gigantesque Erinnys, qui vole autour des murs de Rome en secouant un pin enflammé.

Il y a pourtant un trait, dans la citation de Lucain,

Digitized by Google

que je préfère beaucoup au trait correspondant de Virgile : c'est la peinture de ces fantômes qui apparaissent au milieu des nuits. Les *fantômes d'une étrange pâleur* de Virgile sont moins effrayants que ces *ombres* de Lucain *qui viennent tout près*. C'est Lucain qui cette fois a le mieux exprimé le vague des superstitions populaires. Rien de plus vague, en effet, ni de plus terrifiant que ces fantômes qui s'approchent des hommes, qui les effleurent et les glacent de ce vent de la tombe qui circule autour des fantômes. Je ne sais si je suis trompé par une impression personnelle ; mais ces trois mots si simples de Lucain, *venientes cominus umbræ*, me rappellent ces fantômes qui ont si souvent agité mes rêves, entr'ouvrant mes rideaux de leur main décharnée, s'approchant de moi, dardant sur moi leurs yeux de flamme, et tout à coup disparaissant au moment où ils me touchaient, chassés par d'autres visions ou par l'effroi qui m'avait réveillé.

Je veux citer un autre trait qui n'appartient qu'à Lucain, et où il a encore l'avantage sur Virgile, car Virgile le lui a laissé à trouver. Il parle des monstres humains, parmi tant d'autres présages. De l'homme, dit-il, naissent des êtres hideux par le nombre et la forme de leurs membres. « L'enfant épouvante sa « mère. »

. . . . Matremque suus conterruit infans[1].

Ces mots-là auraient pu sortir du cœur de Virgile.

1. *Pharsale*, livre I, vers 563.

Digitized by Google

Enfin, la magnifique peinture du laboureur de Virgile, heurtant du soc de sa charrue des javelots rongés par la rouille et des casques vides, et contemplant les grands ossements des aïeux [1], n'est pas plus brillante que cette fiction de Lucain nous montrant les mânes de Sylla qui se dressent au milieu du champ de Mars, pour faire entendre de sinistres prophéties, et près de sa tombe brisée, Marius qui lève sa tête du sein des froides ondes de l'Anio, et fait fuir le laboureur épouvanté.

. . . . Et medio visi consurgere campo
Tristia Syllani cecinere oracula manes;
Tollémtemque caput, gelidas Anienis ad undas,
Agricolæ fracto Marium fugere sepulcro [2].

V. — Des innovations de Lucain.

Voyons maintenant les innovations de Lucain.

Ces innovations sont de deux sortes.

Il innove dans les mots par des créations, des additions au vocabulaire de la langue latine, des modifications introduites dans sa grammaire : ce sont proprement des innovations matérielles.

Il innove dans les tours, par les images, les figures de pensées, les métaphores; ce sont des innovations dans l'ordre des idées, des altérations du génie même de la langue, lequel ne consiste pas dans un certain fonds invariable et sacré de mots et de tournures, mais dans la conformité de tout mot et de toute tour-

1. *Géorgiques*, livre I, vers 493.
2. *Pharsale*, livre I, vers 589.

Digitized by Google

nure avec le génie d'une nation, avec les monuments littéraires où cette nation se reconnaît.

J'ai fait cette distinction pour plus de facilité et de clarté; mais on sent que les deux sortes d'innovations rentrent souvent l'une dans l'autre. Il est cependant certaines nuances par lesquelles elles diffèrent. Je donnerai successivement des citations où ces nuances sont marquées. Voici d'abord les innovations de mots.

VI. — Des innovations de mots.

Je me borne à quelques exemples des unes et des autres; une énumération complète, outre qu'elle ne prouverait pas plus qu'un choix raisonné d'exemples, aurait de plus l'inconvénient d'être parfaitement ennuyeuse; et la matière que je traite n'est pas déjà si plaisante que je n'évite, par tous les moyens, de la charger d'une érudition superflue. Il y en aura cependant de quoi satisfaire même les exigences d'un philologue.

I. *Adde quod adsuescis fatis*[1]. *Adsuesco* est ici pris dans le sens actif, contre l'usage qui l'avait fait neutre jusque-là. Le passage d'où est tiré cet exemple est curieux. C'est celui où Cornélie éplorée déclare à son mari que, parmi tous les inconvénients qui résulteront de sa relégation dans l'île de Lesbos, il y a celui-là par-dessus tout, qu'elle pourrait fort bien s'accoutumer à l'absence et apprendre à la longue à

1. *Pharsale*, livre V, vers 776.

Digitized by Google

supporter la douleur. *Adde quod adsuescis fatis* signifie donc : « Ajoute à cela que tu m'accoutumes à mes destins errants, c'est-à-dire à être loin de toi. » *Adsuescis* est pour *adsuefacis* assurément, mais n'en est pas le synonyme, du moins dans la belle langue du siècle d'Auguste. On trouve, il est vrai, dans Horace : « *Pluribus assuerit mentem* [1], » et dans Virgile, « *Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella* [2]. » Mais, dans ces deux exemples, il y a seulement action réfléchie; dans Lucain, il y a action directe, c'est-à-dire que le verbe est tout à fait actif. Stace a dit comme lui : *Rodopen assueverat umbra* [3].

II. *Pati* employé dans le sens absolu de *vivere*. On passerait à peine cette hardiesse à Héraclite, pour qui, sans doute, *vivre* et *souffrir* devraient être la même chose. On trouve, à la vérité, dans Virgile :

> « Certum est in silvis inter spelæa ferarum
> « Malle *pati* [4]...

Mais, ici, il s'agit de vivre dans les forêts, au milieu des bêtes féroces. Le mot *pati* indique l'extrême misère et l'extrême souffrance, et il peut très-bien être pris dans son acception ordinaire, souffrir. Il n'en est pas de même dans Lucain. *Disce sine armis posse pati* [5] : « Apprends qu'on peut bien *vivre* sans se

1. *Satires*, livre II, sat. II, vers 109.
2. *Enéide*. livre VI, vers 833.
3. *Thébaïde*, livre IX, vers 655.
4. *Bucoliques*, X, vers 53.
5. *Pharsale*, livre V, vers 314.

Digitized by Google

battre. » Et ailleurs : *Et nescis sine rege pati*[1] : « Et tu ne sais pas *vivre* sans roi. » Il n'y a pas là la moindre idée de souffrance, ni physique ni morale; loin de là, *pati* veut dire *vivre bien*, vivre heureux; c'est tout l'opposé de la souffrance. Au reste, l'oncle de Lucain lui avait donné l'exemple de ces importations qu'on peut qualifier d'espagnoles, car c'est l'exagération qui y domine. On trouve dans la tragédie, ou plutôt dans la déclamation en vers, intitulée *Thyeste*, ce vers qui contient à la fois un jeu de mots et une innovation :

« Immane regnum est posse sine regno pati[2]... »

« C'est un monstrueux royaume que celui où l'on « peut vivre sans *royaume*, » c'est-à-dire sans gouvernement, maxime qui devait être fort goûtée de l'élève de Sénèque, Néron.

III. *Durare* avec un verbe :

Victurosque dei celant, ut *vivere durent*,
Felix esse mori[3].

« Les dieux ne disent pas à ceux qui doivent vivre « qu'il y a du bonheur à mourir, afin *qu'ils persé-* « *vèrent à vivre.* » Sans compter que *felix*, qui ne s'applique qu'aux personnes dans la belle latinité, ou du moins aux êtres qui peuvent percevoir d'une façon ou d'une autre l'état de bonheur, et qui en ont plus ou moins conscience, s'applique ici à une

1. *Pharsale*, livre IX, vers 262.
2. *Thyeste*, vers 470.
3. *Pharsale*, livre IV, vers 519.

Digitized by Google

chose, à un état passif, sans conscience de lui-même, au mourir.

IV. *Exire per ferrum*, « sortir à travers le javelot. »

Per ferrum tanti securus vulneris exit (leo)[1]...

Littéralement : « Sans se soucier d'une si large blessure, le lion passe à travers le javelot... » Jusqu'à Lucain, c'était le fer qui sortait du corps du blessé, et non le blessé qui sortait du fer. Ici encore, c'est l'oncle de Lucain qui a les honneurs de l'innovation. Dans le *Traité de la Colère*, on lit cette phrase :

« Gaudent feriri, et instare ferro, et tela corpore urgere, et « *per vulnus suum exire*[2]..... »

« Ils aiment à être frappés, à se pousser sur le fer, à « enfoncer les traits avec le poids de leurs corps, et à « *sortir à travers leur blessure.* » Quant à l'expression *securus vulneris*, elle n'est guère moins insolite, quoiqu'elle ait plutôt l'air d'une négligence que d'une innovation. Dans la langue de Virgile, on disait déjà très-hardiment : *Securus amorum germanæ*[3] *(Pygmalion)* : « S'inquiétant fort peu des « amours de sa sœur (pour Sichée). » Lucain renchérit sur cette hardiesse. Avant lui, Sénèque avait dit : *Secura metus Troïa pubes*[4] : « La jeunesse « troyenne, libre de toute crainte. » Et c'est d'après ce double exemple de l'oncle et du neveu, que vous trouvez dans Valérius Flaccus : *Tantæ molis secu-*

1. *Pharsale*, livre I, vers 212. — 2. *De la colère*, livre III, 3.
3. *Enéide*, livre I, vers 350. — 4. *Agamemnon*, vers 637.

Digitized by Google

rus [1]; dans Stace : *Tantique maris secura juventus* [2]; dans Silius Italicus : *Securus cædis* [3]; toutes innovations qui ont fait perdre au mot *securus* son acception vraie et générale. Il y a une nuance très-profonde et très-distincte entre la signification de ce mot *securus* dans la belle latinité, et ce qu'on lui fait dire dans la latinité de la décadence. Cette nuance porte tantôt en deçà, tantôt au delà de l'acception vraie; mais jamais les deux latinités ne se rencontrent. Je ne dis rien de l'idée qui a donné lieu à la citation de Lucain, ni de l'espèce de magnanimité de ce lion qui *sort à travers le fer*, avec l'insensibilité du fer lui-même entrant dans ses flancs. Ces exemples de fausse grandeur se voient à chaque instant dans Lucain.

V. *Stimulis negare*, « résister à l'aiguillon. »

> Cornipedem exhaustum cursu, *stimulisque negantem*
> Magnus agens [4]...

« Pompée hâtant son cheval épuisé et qui résistait à « l'éperon. » Je ne sache pas qu'il y ait dans la belle latinité un seul exemple de ce singulier emploi du

1. *Argonaut.*, livre III, vers 479.
2. *Thébaïde*, VII, 268. Virgile dit, il est vrai, *Enéide*, livre VII, vers 303 :

> . . . . . Optato conduntur Tibridis alveo,
> Securi pelagi atque mei. . . . .

« Ils sont à l'abri dans le lit de ce Tibre, objet de leurs vœux, n'ayant « plus rien à craindre, ni de la mer ni de moi. » C'est Junon qui parle des Troyens. Dans l'exemple de Stace, *Secura maris tanti juventus* signifie une jeunesse qui ne s'effraye pas d'une si vaste mer, qui s'en rit, qui n'en voit pas les périls, en raison de son inexpérience. La différence est sensible.
3. *Puniques*, X, vers 300.
4. *Pharsale*, livre VIII, vers 3.

Digitized by Google

mot *negare*. Il signifie quelquefois *refuser*, et le plus souvent *nier*. Dans le premier cas, il est actif; dans le second, neutre. Jamais il n'a signifié *résister*. On voit la même expression dans Stace : *saxa negantia ferro*[1], « des rochers qui résistent au fer. »

VI. *Degener*, qu'on ne trouve pas dans Horace, que Virgile n'a employé qu'une fois[2], dans le sens de *dégénéré, abâtardi*, et en l'appliquant aux esprits, aux courages, s'applique dans Lucain aux choses inanimées. Ainsi :

1. *Degener toga*. Traduisez : « La toge portée par « des sénateurs dégénérés. »

> Et dum pila valent fortes torquere lacerti
> *Degenerem paliere togam*, regnumque senatus[3] ?...

« Et tandis que tes bras vigoureux peuvent lancer le « javelot, souffriras-tu la domination de *la' toge dé-* « *générée*, et laisseras-tu régner le sénat? »

2. *Degener rogus*. Traduisez : « Un bûcher indigne « de celui qui est brûlé. »

> Prosiluit busto, semiustaque membra relinquens
> *Degeneremque rogum*, sequitur convexa Tonantis[4]

Il s'agit de l'apothéose de Pompée. « Pompée s'é- « lança de son bûcher et, laissant là ses membres à « demi consumés et son *indigne bûcher*, il monta « vers la demeure de Jupiter. »

3. *Degeneres latebræ*, « cachettes indignes de celui « qui y a recours; » même sens que dans l'exemple précédent.

1. *Silves*, III, I, vers 124. — 2. *Enéide*, livre IV, vers 13.
3. *Pharsale*, livre I, vers 363. — 4. Livre IX, vers 4.

Digitized by Google

. . . . . At Cæsar mœnibus urbis
Diffisus, foribus clausæ se protegit aulæ,
Degeneres passus latebras[1]...

« Mais César, ne se confiant pas aux murailles de la « ville, se met à l'abri derrière les portes du palais, « *s'abaissant ainsi à d'indignes cachettes.* »

Tacite, qui ne se défend pas toujours des façons de dire exagérées de Sénèque et de son neveu, ne me fait pas trouver bon *prece haud degenere permotus*[2] : « Touché d'une prière qui n'était pas sans « dignité. »

VII. *Sponte*, dans la latinité du grand siècle, se joint avec *mea*, *tua*, etc., ou s'emploie seul, adverbialement. Dans Lucain, *sponte* se joint très-fréquemment à des génitifs. Ainsi vous trouvez :

Non sponte ducum[3], « malgré les chefs. »

Sponte deorum[4], « du consentement des dieux. »

Non sponte Dei[5], « contre le gré de Dieu. »

Tacite dit, à l'exemple de Lucain, *sponte principis*[6].

VIII. *Fidem facere*, « donner la confiance. »

Dans la latinité classique, *fidem facere* veut dire invariablement, et dans tous les écrivains de cette latinité, *faire croire*, *prouver*. Cicéron dit : *Fidem facit oratio*[7], « le discours fait foi ; » et ailleurs : *Fac fidem, te nihil nisi populi utilitatem quærere*[8], « prouve-moi que tu ne cherches que l'avantage

1. *Pharsale*, livre X, vers 441. — 2. *Annales*, livre XII, 19.
3. *Pharsale*, livre I, vers 99. — 4. Livre V, vers 136.
5. Livre IX, vers 574. — 6. *Annales*, livre II, 59.
7. *Des Orateurs illustres*, ch. L.
8. *Second discours sur la loi agraire*, ch. VIII.

Digitized by Google

« du peuple. » Lucain donne un sens tout différent à cette locution :

> Cæsar, ut immenso collectæ robore vires
> Audendi majora fidem fecere[1]...

« César, dès que l'immense appareil de ses forces « l'*autorisa*, l'*enhardit* à tenter de plus vastes en- « treprises. » Quel exemple plus curieux pourrait-on citer de ce penchant de Lucain à détourner de leur sens primitif et populaire des expressions consacrées par tous les monuments littéraires de l'âge précédent ?

IX. *Difficilis*, toujours employé dans le sens neutre, est employé à l'actif par Lucain.

> O faciles dare summa deos, eademque tueri
> Difficiles[2]!...

« O dieux, qu'aisément vous nous élevez à la souve- « raine puissance, et que malaisément vous nous y « soutenez!... » C'est là le sens de *difficiles*.

X. *Pensare iter*, « abréger son chemin. »

> Ille quidem pensabat iter[3]...

« Celui-ci abrégeait son chemin. »

Expression nouvelle.

XI. Beaucoup de mots ajoutés par Lucain au vocabulaire de la langue latine.

1. *Arenivagus*, « qui erre à travers les sables. »

Cette épithète, qu'on s'attend à voir appliquée à un

1. *Pharsale*, livre I, vers 467.
2. Livre I, vers 511. — 3. Livre IX, vers 685.

Digitized by Google

fleuve ou à un ruisseau perdu dans le désert, Lucain la donne au grave Caton traversant les sables de l'Afrique. C'est un mot tout joli et tout sautillant qui jure étrangement à côté du plus grand nom du stoïcisme.

> **Bis positis Phœbe flammis, bis luce recepta,**
> **Vidit *arenivagum* fugiens surgensque *Catonem*[1]...**

« Phébé deux fois éteignit et deux fois ralluma son « flambeau, tandis que son lever et son déclin virent « Caton errer dans les sables du désert. » Ce qui, sans périphrase mêlée d'astronomie et de fable, veut dire : « Deux mois entiers, Caton erra dans les sables du « désert. »

2. *Bellax*, « vaillant à la guerre. »

> **Illic *bellaci* confisus gente Curetum[2]...**

« Là se confiant en la vaillante nation des Curètes... »

3. *Fastibus* pour *fastis*[3]; c'est une innovation pour le seul besoin de la mesure. On ne peut pas traiter plus cavalièrement une langue.

4. Un grand nombre de substantifs en *or*, tirés des verbes et joints à des génitifs :

Consultor dei[4], « qui vient consulter un dieu. »

Editor auræ nocturnæ[5], « qui élève des vapeurs « pendant la nuit. » Il s'agit d'un fleuve marécageux.

Finitor oræ circulus[6], « l'horizon d'un pays. »

1. *Pharsale*, livre IX, vers 911. — 2. Livre IV, vers 403.
3. Livre X, vers 187. — 4. Livre V, vers 187.
5. Livre II, vers 423. — 6. Livre IX, vers 193.

Digitized by Google

Haustor aquæ[1], « qui puise de l'eau. » Il s'agit de Caton donnant à son armée l'exemple de tous les genres de courage. Il marche en avant, sous le brûlant soleil d'Afrique, chargé de ses armes, la tête nue; il dort le moins, et si l'on rencontre une source, il est le dernier à y puiser, *ultimus haustor aquæ*.

Humator consulis[2], « qui inhume un consul. » C'est Annibal faisant chercher sur le champ de bataille de Cannes le cadavre du consul Paul Émile, et lui rendant les honneurs funèbres. Au vers suivant, le bûcher, c'est « Cannes allumée par une torche africaine » *libyca succensæ lampade Cannæ*. Périphrase auprès de laquelle l'*humator consulis* est presque de bon goût.

Simulator belli[3], « qui fait semblant de vouloir « attaquer. » Épithète que Lucain donne à Sabura, lieutenant du roi Juba, qui attire Curion dans une embuscade.

Mutator anni[4], « qui change les saisons. »

XII. Beaucoup de mots devenus, dans Lucain, indéterminés et vagues, de clairs et précis qu'ils étaient dans les auteurs du siècle d'Auguste.

Il faut remarquer que Lucain se sert de ces mots vagues très-souvent pour faire son vers. Quand le mot propre ne peut pas entrer commodément dans la mesure, il y joint un de ces mots généraux et supplétifs qui aident à tous les sens et se prêtent à tous les rhythmes.

1. *Pharsale*, livre IX, vers 591. — 2. Livre VII, vers 799.
3. Livre IV, vers 723. — 4. Livre V, vers 212.

Digitized by Google

Parmi ces mots, *fides*, *fœdus*, *fatum*, *fortuna*, jouent un grand rôle.

Fœdus, par exemple, sert à tous les genres d'alliance possibles : ici, à la paix[1] ; là, à la parenté[2] ; ailleurs, à l'harmonie du monde, à son organisation, à sa destruction[3] ; ailleurs, au droit des gens[4] ; ailleurs, au mariage[5], etc.

Voyez à combien de choses différentes s'applique tour à tour *fides* :

1. Voici d'abord *fides* dans son acception vraie et générale :

Cum fato conversa *fides*[6]...

« La fidélité qui avait changé avec la fortune. »

2. *Fides*, foi qu'on ajoute à certaines choses :

. . . . Si vera *fides* memorantibus[7]...

« S'il faut en croire ceux qui racontent. »

3. *Fides*, pour témoignage :

Vult sceleris superesse fidem[8]...

« Il veut qu'une preuve de son crime reste. »

4. *Fides*, garant de la véracité :

Noverat et tristes sacris feralibus aras
Umbrarum Ditisque *fidem*[9]...

« Il connaissait aussi ces tristes autels consacrés aux

1. *Pharsale*, livre IV, vers 365. — 2. Livre IX, vers 1018.
3. Livre I, vers 80. — 4. Livre X, vers 471.
5. Livre II, vers 318. — 6. Livre II, vers 705.
7. Livre VII, vers 197. — 8. Livre VIII, vers 688.
9. Livre VI, vers 433.

Digitized by Google

« évocations funèbres, et par lesquels on force Pluton « et les ombres à dire la vérité. »

5. *Servata fide templi*[1]...

Cela signifie : « Sans avoir éprouvé si le temple disait ou non la vérité ; » même sens, à une nuance près, que dans l'exemple précédent.

6. *Fides audendi.*

On l'a vu tout à l'heure :

> Audendi majora *fidem* fecere[2]...

« Lui donnèrent la confiance d'oser de plus grandes « choses. »

7. *Fides superum*, conformité d'un événement avec une prédiction.

> Ergo ubi concipiunt quantis sit cladibus orbi
> Constatura *fides* superum[3]...

« Dès qu'ils ont compris combien de malheurs va « coûter à l'univers la véracité des dieux. »

8. *Fides*, dans le sens d'honneur :

> . . . . . Mundique ruinæ
> Permiscenda *fides*[4]...

« Un honneur à engager dans le bouleversement du monde. » Il s'agit d'un des motifs qui poussent certains citoyens à prendre parti dans la guerre civile. *Fides* est ici l'honneur ou le déshonneur, on ne sait lequel. Qu'est-ce que des gens *perdus de dettes et de crimes* peuvent vouloir abîmer dans les ruines de la

1. *Pharsale*, livre IX, vers 385. — 2. Livre I, vers 467.
3. Livre II, vers 17. — 4. Livre II, vers 251.

Digitized by Google

guerre civile? Est-ce leur considération? leur crédit? leur honneur? Ils n'en ont plus. Est-ce leur honte? Je conçois cela. Mais, selon Lucain, ils ont encore quelque chose à perdre, et ce quelque chose, c'est *fides;* mais qu'est-ce que *fides* veut dire?

Il y a deux mots en particulier dont Lucain fait un étrange abus. Ce sont les mots *mors* et *fatum*. Dans une description des serpents de toute sorte qui attaquent l'armée de Caton en Afrique, voici le rôle que le poëte fait jouer successivement à ces deux mots:

MORS

1. Insolitasque videns parvo cum vulnere *mortes*[1]...

« Voyant des morts inouïes résulter de petites bles-
« sures. »

Mortes est pris ici dans le sens propre.

2. Accessit *morti* Libye[2]...

Lucain parle d'un homme atteint d'une morsure qui lui donne une soif inextinguible. Il faut traduire: « Les ardeurs de la Libye s'ajoutèrent aux *causes de*
« *sa mort.* »

3. Nec sentit fatique genus, *mortem*que veneni[3]...

« Il ne sent ni le genre de son mal, ni les propriétés
« mortelles du venin. »

4. Parva modo serpens, sed qua non ulla cruentæ
Tantum *mortis* habet[4]...

1. *Pharsale,* livre IX, vers 736. — 2. Livre IX, vers 753.
3. Livre IX. vers 758. — 4. Livre IX, vers 766.

Digitized by Google

« Quoique petit, nul autre reptile ne donne une mort « aussi sanglante. »

Littéralement : « Nul autre n'a la propriété de « faire mourir avec une *aussi grande perte de « sang.* »

Ailleurs, le mot *mors* est employé tantôt activement, tantôt passivement.

Sans compter que quand il est épuisé ou quand la mesure en a besoin, ce mot d'un usage si universel est relevé par son synonyme *letum.* Ainsi, *letum fluens*, est une espèce de mort par suite de laquelle tous les membres se décomposent immédiatement et tombent à l'état de putréfaction liquide; mort qui est d'ailleurs toute de l'invention de Lucain. Étrange philosophe, qui ne trouve pas que l'homme meure de morts assez tristes, et qui en imagine d'impossibles, pour le besoin de sa description!

FATUM

1. Cato... tot *tristia fata* suorum (videns)[1]...

« Caton voyant mourir si misérablement tant de ses « soldats. »

Fata tristia est pris dans le sens de *tristes trépas.*

2. Nec vobis opus est ad *noxia fata* veneno[2]...

« Et vous n'avez même pas besoin de venin pour *don- « ner la mort.* » C'est une allocution que Lucain adresse aux dragons ailés, lesquels étouffent les troupeaux dans leurs replis, replis si vastes que « l'élé-

1. *Pharsale*, livre IX, vers 735.
2. Livre IX, vers 733.

Digitized by Google

« phant lui-même n'est pas protégé par sa grandeur « (*spatio*). »

3. . . . . *Fatique* minorem
Famam Dipsas habet terris adjuta perustis[1]...

« Et la dipsade (c'est l'un des serpents décrits par « Lucain), aidée par ces contrées brûlantes, *a moins « de mérite à donner la mort.* » Cela ôte à la dipsade un peu de son mérite, de sa réputation, de tuer les gens, non avec ses seules forces, mais avec l'aide d'un climat de feu.

Comment trouvez-vous l'espèce de dédommagement que Lucain offre à ceux qui ont été piqués par la dipsade? Il les console en rabattant d'avance l'orgueil que pourrait avoir le serpent. Dans cette ridicule phrase, *fatum* est employé dans un sens *actif. Fama fati* ne peut se traduire que par *la réputation de donner la mort.*

4. Nec sentit *fatique* genus[2]...

« Il ne sent pas la nature de son mal... »

Fatum signifie mal, maladie, ou simplement accident, comme on voudra.

5. Hæc quoque discedunt (ossa), putresque secuta medullas,
Nulla manere sinunt *rapidi* vestigia *fati*[3].

« Les os mêmes s'en vont, et suivant le sort de la « moelle déjà putréfiée, ils ne laissent subsister au- « cune trace de cette destruction rapide. »

1. *Pharsale*, livre IX, vers 751. — 2. Livre IX, vers 758.
3. Livre IX, vers 785.

Digitized by Google

Fatum signifie *destruction, néant,* quelque chose de plus que la mort.

6. . . . . **Rapuit cum vulnere *fatum*[1].**

« La mort et la blessure furent instantanées... »

C'est ici la mort subite, violente, la mort d'un homme foudroyé.

7. . . . . **Quis *fata* putaret**
Scorpio. . . . . habere[2]?

« Qui croirait que le scorpion (vu sa petitesse) a le « pouvoir de donner la mort? » *Fata* veut dire ici, comme tout à l'heure *mors*, propriété mortifère; et *habere fata* signifie, en conséquence, avoir la propriété de donner la mort.

8. . . . . **Sed corpora *fatis***
Expositi volvuntur humi[3].

« Mais ils se roulent sur la terre, le corps exposé à la « dent mortelle des serpents. »

Tout ce qui suit et précède ce passage détourne de l'idée qu'il s'agit ici simplement de destins. Évidemment Lucain a mis *fatis* pour suppléer à *serpentibus*, qui ne faisait pas son affaire. *Fatis* résume tout : les serpents, leurs morsures, les trépas qui en résultent.

Plus loin[4] se retrouve le même mot avec la signification de *mort lente ;* plus loin[5], avec celle de *sort*,

1. *Pharsale,* Livre IX, vers 825. — 2. Livre IX, vers 831.
3. Livre IX vers 842.— 4. Livre IX, vers 849.
5. Livre IX, vers 878.

Digitized by Google

destinée; ailleurs, enfin [1], avec celle de *derniers moments*, *derniers soupirs*.

Sans compter que *mors* et *fatum* se trouvent quelquefois dans le même vers ou dans la même phrase; ainsi :

> Nec sentit *fati*que genus, *mortem*que veneni[2]...
> . . . . . Quis *fata* putaret
> Scorpion, aut vires maturæ *mortis* habere[3]...

Enfin, je vais citer un dernier exemple, et cet exemple est fréquent dans *la Pharsale*, de trois de ces mots vagues employés dans la même phrase et dans deux moitiés de vers :

> . . . . . *Leti fortuna* propinqui
> Tradiderat *fatis* juvenem[4],..

« Le *hasard* d'une *mort* prochaine (c'est-à-dire pré-« maturée) avait livré ce jeune homme aux *des-« tins...* »

Ce que fait dire Lucain à chacun de ces mots est le plus souvent inexplicable. Il est douteux qu'il se rendît compte de l'emploi qu'il en faisait. Ces mots le menaient à son insu, et sa pensée, toujours vague ou tendue (le tendu ou le vague se touchent), s'en payait presque à chaque instant. Il y met même une négligence qui ressemble beaucoup à de la paresse. Il en est de même de ses apostrophes, qui sont innombrables, et qui, chose singulière, ont le plus souvent pour sujets ces mêmes mots vagues, et particulièrement *fortuna*, qui est d'une commodité métrique incalcu-

1. Livre IX, vers 884. — 2. Livre IX, vers 758.
3. Livre IX, vers 834. — 4. Livre IV, vers 737.

Digitized by Google

lable. On croit, au premier abord, que c'est l'*œstre* poétique, l'enthousiasme qui s'impatiente d'un récit régulier, et s'exhale de temps en temps en apostrophes. Point; regardez de plus près : c'est tout simplement la mesure qui appelle l'apostrophe; c'est la simple différence métrique qui existe entre la seconde et la troisième personne des verbes, l'une représentant l'apostrophe, l'autre le récit, qui détermine toute cette chaleur. Prenez au hasard un morceau de Lucain, vous y trouverez, à n'en pas douter, ou quelque mot vague et général, ou une apostrophe, très-souvent les deux choses. Regardez bien pourquoi ce mot et cette apostrophe sont là, et vous verrez que la différence d'un dactyle à un spondée y est pour plus de moitié.

Le secret de la poésie de Lucain et des poëtes de son époque n'est pas un de ces mystères où l'œil des profanes n'a rien à voir. Il ne faut, pour se rendre compte de leur travail, ni faire la dépense d'un aigle ou d'un cygne, ni bâtir un chaste sanctuaire où s'enferme le poëte, ni le parer de grâces mystérieuses, ni lui prêter des attitudes recueillies et méditatives : il suffit de savoir que l'expression propre coûte plus de peine que l'expression vague et le récit direct que l'apostrophe; que les *à peu près* viennent plus aisément sous la plume que les choses nettes et claires, et les tours chaleureux que le discours doux et tempéré; que, quand on vit dans un siècle qui se contente de peu, qui a des appétits de dessert, capricieux et féminins, plutôt que des appétits virils, on fait vite et on fait avec paresse, la paresse, dans les lettres et les arts, étant toujours en raison directe de la vitesse; il faut,

Digitized by Google

dis-je, savoir toutes ces petites choses pour se rendre témoin, par la pensée, du travail de Lucain et de ses contemporains, et pour avoir une représentation exacte d'un poëte de l'époque de décadence à l'heure de l'inspiration.

VII. — Des innovations dans les tours. — Efforts du style pour exprimer des idées communes. — Métaphores et images fausses.

A la seconde espèce d'innovations dans la langue se rattachent naturellement :

1° Les efforts de style que fait Lucain pour exprimer des faits très-simples ou des idées très-communes.

2° Les exemples de métaphores fausses ou forcées.

Je bornerai mes citations, étant plus pressé encore que mon lecteur de quitter le terrain aride de la philologie; car le mérite, s'il y en a, n'en vaut jamais la peine. Le désir d'être exact et la peur de ne pas l'être sont deux tourments dont on est bientôt las, surtout quand on n'est pas très-sûr de la longanimité de son lecteur.

Efforts de style de Lucain pour rendre des idées communes.

1. Voici l'idée : « *Rome se détruit elle-même en se donnant trois maîtres.* »

. . . . . Nec gentibus ullis
Commodat in populum terræ pelagique potentem
Invidiam fortuna suam. Tu causa malorum

Digitized by Google

Facta tribus dominis communis, Roma, nec unquam
In turbam missi feralia fœdera regni[1].

« La fortune ne prête à aucune nation étrangère sa « jalousie contre un peuple puissant sur mer et sur « terre. La cause de tous ces malheurs, c'est toi, Rome, « qui t'es donnée à trois maîtres; c'est encore cè fu- « neste partage d'une autorité qui ne doit jamais ap- « partenir à plusieurs. »

Quelle fatigue, quel labeur d'esprit et de mots; que de détours pour arriver à une vérité si vraie! que de voiles pour donner un faux air de nouveauté à une pensée commune! La fortune n'a choisi aucune nation étrangère pour en faire l'instrument de sa jalousie personnelle contre Rome; elle n'a voulu se venger de Rome que par les mains de Rome! Que cette fortune est raffinée dans sa jalousie! La traduction affaiblit ce qu'il y a de prétentieux dans ce mot *commodat*, qui signifie prêter de la main à la main. Lucain est un des poëtes qui gagnent le plus à être traduits, parce que, sous peine d'être barbare, la traduction doit lui ôter quelques images qu'elle ne peut ni ne doit rendre; alors il n'est plus que commun.

2. César accuse Pompée d'*accaparement*.

Quid jam *rura* querar totum *suppressa* per orbem,
Ac *jussam* servire *famem*[2]...

« Que dirai-je des campagnes fermées (comme on « dirait des greniers) par tout l'univers, et de la fa- « mine rendue docile à ses projets? »

1. *Pharsale*, livre I, vers 83.
2. Livre I, vers 318.

Digitized by Google

Traduisez une seconde fois : les campagnes fermées, c'est-à-dire l'exportation prohibée, et tous les blés concentrés à Rome par Pompée, lequel avait été chargé pour cinq ans de l'administration des subsistances.

3. Il s'agit de Marius, non de Marius le jeune, mais du frère adoptif du grand Marius, que Sylla fit égorger sur le tombeau de Catulus. Un vieillard rappelle cette odieuse exécution.

> Quum laceros artus, *æqualaque vulnera membris*
> Vidimus, et toto quamvis in corpore cæso
> *Nil animæ letale datum*, moremque nefandæ
> Dirum sævitiæ *pereuntis parcere morti*[1].

« J'ai vu ses membres déchirés, et ses blessures aussi « nombreuses que ses membres, et, sur son corps tout « meurtri, nulle blessure assez grave pour lui donner « la mort, »— on ne lui faisait pas la grâce de le blesser assez grièvement pour qu'il en mourût, — « et ce raffi- « nement de cruauté barbare *qui ménageait la mort* « *d'un mourant.* » Quel besoin avions-nous de ces contorsions pour détester dans Sylla une cruauté que Caligula devait lui envier, et qu'il avouait dans ce mot, lequel a du moins le mérite d'être clair et de bonne latinité : *Ita feri, ut sentiat se mori :* « Frappe de façon à ce qu'il se sente mourir ! »

4. Étonnement des Marseillais à la vue des tours de César, qui marchent sur des rouages cachés.

> Sed per iter longum causa repsere latenti.
> Quum tantum nutaret onus, *telluris inanes*

1. *Pharsale*, livre II, vers 171.

Digitized by Google

Concussisse sinus quærentem erumpere ventum
Credidit, et *muros mirata est stare* juventus[1].

« Ces tours, mues par une cause cachée, firent beau-
« coup de chemin en rampant. Et quand la jeunesse
« marseillaise vit se mouvoir une si lourde masse, elle
« crut *qu'un vent souterrain qui cherchait à sortir*
« *ébranlait les gouffres vides de la terre, et elle s'é-*
« *tonna que les murs de Marseille restassent de-*
« *bout.* » Quel tort l'imagination de Lucain ne fait-elle pas à l'intelligence des Marseillais ! C'est pourtant de cette sorte qu'il en agit, presque à chaque instant, avec ses meilleurs amis. Les Marseillais avaient toute sa sympathie; il les aime jusqu'à leur attribuer les faits d'armes des soldats de César.

5. Des naufragés s'attachent à un vaisseau; on leur coupe les bras; ils tombent.

Brachia linquentes *graia* pendentia puppe,
A manibus cecidere suis[2].

« Laissant leurs bras pendants au navire grec (syno-
« nyme de marseillais) *ils tombèrent de leurs*
« *mains,* » ou du haut de leurs mains, ou séparés de leurs mains. Pour préparer cette image, Lucain remarque qu'on leur a coupé le bras à la moitié, vers le coude; de cette sorte, ils peuvent laisser tout à la fois leur avant-bras sur le navire et tomber du haut de leurs mains.

6. Méduse pétrifie tous ceux qui la regardent en face.

1. *Pharsale*, livre III, vers 158.
2. Livre III, vers 667.

Digitized by Google

Hoc habet infelix cunctis impune Medusa
Quod spectare licet; nam rictus oraque monstri
Quis timuit? quem, qui recto se lumine vidit,
Passa Medusa mori est? rapuit dubitantia fata,
Prævenitque metus; anima periere retenta
Membra, *nec emissæ riguere sub ossibus umbræ* [1].

« Méduse a cela de terrible que tout le monde peut « la regarder impunément; car cette bouche hideuse, « ce visage, qui donc en a jamais eu peur? Qui est-ce « qui a pu regarder en face Méduse, à qui Méduse ait « permis de se sentir mourir? Le monstre précipite les « destins hésitants et devance les craintes. Les mem- « bres sont morts sans que le dernier souffle ait pu s'é- « chapper, et les mânes emprisonnés se glacent et se « pétrifient. »

Lucain n'est pas toujours de ceux qu'on interprèt en les traduisant. Après la traduction, il faut donc les commentaires; et quelquefois ni la traduction ni les commentaires ne peuvent tirer du passage de Lucain une idée nette ou seulement spécieuse.

Pourquoi donc n'a-t-on jamais craint la bouche et la face de Méduse? — C'est parce que la pétrification est si subite, si foudroyante, qu'on est mort avant d'avoir eu peur de mourir. L'oncle de Lucain, Sénèque, avait déjà caractérisé cette singulière espèce de mort qui n'est précédée d'aucun sentiment. Parlant d'un homme frappé de la foudre, il dit : *Sed non erit cogitationi locus. Casus iste donat metum : nemo unquam fulmen timuit, nisi qui effugit* [2]. « Il n'y

1. *Pharsale*, livre IX, vers 636.
2. Sénèque, *Questions naturelles*, livre II, ch. LIX.

Digitized by Google

« aura pas place pour une pensée. Ce malheur vous « fait grâce de la crainte. Personne n'a jamais craint « la foudre, si ce n'est celui qui y a échappé. » Lucain va plus loin : *Méduse ne souffre pointqu'on meure en la regardant.* Pourquoi cela? — Parce qu'on est déjà mort. Sénèque avait dit : Il n'y a pas place pour une pensée; Lucain dit: Il n'y a pas place pour un souffle. Sénèque admet au moins qu'il puisse se passer un clin d'œil entre le coup de la foudre et la mort, Lucain vous tue avant le clin d'œil. Il a imaginé une mort qui n'arrive ni avant le regard, ni pendant ni après. Il y a progrès et perfectionnement dans le neveu.

J'ai souligné le dernier vers, parce que, si je l'ai traduit, je ne puis pas dire que je l'entende. Un commentateur me dit que ces mânes (*umbræ*) étaient des images subtiles des corps : à la bonne heure. Or, ces images sont en prison comme le souffle ; rien ne sort du corps. Mais que fait donc Lucain des âmes des pétrifiés? Méduse avait donc la propriété de soustraire des morts à Pluton?

Exemples de métaphores fausses ou forcées,

1. Exorde du discours de Brutus à Caton.

Omnibus expulsæ terris olimque fugatæ
Virtutis jam sola fides, quam turbine nullo
Excutiet fortuna tibi; tu mente labantem
Dirige me, dubium certo tu robore firma[1].

1. *Pharsale*, livre II, vers 242.

Digitized by Google

« O toi, seul gage de la vertu exilée et mise en fuite « sur toute la terre, toi qu'aucune tempête de la for- « tune ne détournera de ses voies abandonnées, ô « Caton, *dirige* mon esprit *chancelant*, *affermis* par « ta force mon courage *incertain*. »

Il fallait dire *labantem firma, dubium dirige :* car on ne dirige pas ceux qui chancellent, on les soutient ; de même on n'affermit pas les incertains, on les dirige. Il est vrai que Lucain, dont les habitudes étaient peu sévères sur la propriété des mots, donnait peut-être au mot *labantem* le sens du mot *dubium*, et réciproquement.

2. L'inspiration donne la mort aux prêtresses d'Apollon :

> . . . . Quippe *stimulo fluctu*que furoris
> Compages humana *labat*, pulsusque deorum
> Concutiunt fragiles animas [1].

« Car la structure humaine se dissout sous *l'ai-* « *guillon et le flot* de la fureur divine, et l'impulsion « des dieux ébranle ces âmes fragiles. »

Vous devez être frappé de la confusion et du peu de lien de cette triple action des dieux sur la prêtresse : cet aiguillon, ce flot, cette impulsion, jurent ensemble ; l'aiguillon surtout et le flot, qui n'ont qu'un verbe à leur service, *labat*, lequel ne peut convenir à l'un qu'autant qu'il ne convient pas à l'autre. Au reste, cette accumulation de mots métaphoriques qui s'excluent est précédée par deux vers admirables

1. *Pharsale*, livre V, vers 118.

Digitized by Google

de précision et de mélancolie. Je les cite avec plaisir :

> . . . . Nam si qua deus sub pectora venit,
> Numinis aut pœna est mors immatura recepti,
> Aut pretium[1]...

« Car si le dieu descend dans une poitrine humaine,
« une mort prématurée est la peine ou le prix de cette
« visite mystérieuse. »

3. Détails des causes générales de la guerre civile.

> Hæ ducibus causæ, suberant sed publica belli
> *Semina* quæ populos semper *mersere* potentes[2].

« Tels étaient les mobiles des chefs ; mais sous ces
« mobiles se cachaient ces *semences publiques* de
« guerre qui *abîmèrent* toujours les nations puis-
« santes. »

Semina et *mersere* ne vont guère ensemble. Qu'est-ce que des *semences* de guerre qui *submergent* des peuples?

4. Apothéose de Pompée.

> At non in Pharia manes jacuere favilla,
> Nec tantam cinis exiguus compescuit umbram[3].

« Mais les mânes de Pompée ne restèrent pas ensevelis
« dans ce bûcher égyptien ; un peu de cendre n'apaisa
« pas une si grande ombre. »

Cette traduction très-mauvaise, comme toutes celles que j'ai faites, n'a pas éclairci ce qui ne peut pas l'être.

1. *Pharsale*, livre V, vers 116.
2. Livre I, vers 158.
3. Livre IX, vers 1.

Digitized by Google

C'est d'abord par pure complaisance que j'ai traduit *favilla* par *bûcher;* la signification propre, c'est *cendre du bûcher;* c'est cette même cendre que Lucain appelle de son vrai nom, *cinis*, dans le vers suivant. La métaphore commence par des mânes qui ne sont pas ensevelis dans la cendre d'un bûcher, et finit par la cendre d'un bûcher qui ne suffit pas pour apaiser une grande ombre. C'est un désordre d'esprit et d'imagination qui peut s'analyser d'autant moins qu'il se sent mieux. Un vers plus loin, cette même ombre de Pompée, par une nouvelle figure tout aussi peu exacte, *sequitur convexa Tonantis*, « *suit les demeures circulaires* de Jupiter, » par un vol particulier à Pompée apparemment; car il n'est donné à personne, oiseau ni âme, de *sequi convexa :* on monte vers l'empyrée; *itur ad astra,* comme dit Virgile; on monte, on va; on ne suit pas. Lucain change toutes les allures, celles des vivants comme celles des morts.

Je termine ici cette critique de détails. Il serait aisé de multiplier les exemples; mais un luxe de preuves serait déplacé dans une matière où beaucoup de lecteurs aimeraient mieux croire le critique que d'y aller voir.

VIII. — De deux défauts propres à Lucain.

Deux défauts généraux, en apparence contradictoires, me semblent caractériser le style de Lucain.

Le premier, c'est le luxe des combinaisons de mots;

Digitized by Google

Le second, c'est le manque de variété.

Comment un style luxuriant peut-il être monotone? Comment, là où les combinaisons de mots abondent, n'y a-t-il pas diversité? Je tâcherai de l'expliquer.

Les exemples que j'ai cités me laissent peu à dire sur le premier de ces défauts. Jamais langue ne fut plus chargée que celle de Lucain. Jamais riche vocabulaire ne fut plus profondément remué par un écrivain. Pour peindre un objet, non-seulement Lucain épuise toutes les dénominations de cet objet, mais encore il en imagine de nouvelles. Sa langue contient toutes les synonymies des mots, ou plutôt il n'y a pas de synonymies dans sa langue, car de choses identiques il fait des choses différentes; il invente des feux sans flamme et des flammes sans feu ; il imagine des astres à queue qui ne sont pas des comètes, et des comètes qui ne sont pas des astres à queue. Un bûcher, c'est pour lui de la cendre d'abord, puis du bois, puis du feu, puis des flammes ; mais ce n'est jamais toutes ces choses à la fois. La mer, c'est l'eau, puis l'eau profonde puis la vague, puis le flot, puis les abîmes salés; jamais l'ensemble de tout cela. Chacune des qualités de la substance devient substance elle-même, avec des qualités à part, le plus souvent insaisissables, comme toute nuance qui n'est qu'imaginaire. Certes, si Lucain avait autant d'idées qu'il emploie de mots qui en ont le semblant, ce serait à la fois le plus riche de tous les écrivains et le plus fécond de tous les penseurs. Si même toutes ses synonymies exprimaient des nuances réelles, il lui resterait encore le mérite

Digitized by Google

rare d'être un peintre d'une touche délicate ; mais ces idées ni ces nuances n'ont jamais existé ni dans la réalité ni dans l'imagination du poëte. C'est un fruit de sa mémoire qui lui fournit les mots avant que sa raison ou son cœur lui aient envoyé les idées ; c'est de là que lui vient l'*abondance stérile*, comme l'a très-bien nommée Boileau, lequel n'aimait pas plus cette façon de faire qu'il ne la pratiquait.

L'horreur même de Lucain pour l'imitation a été, en mille endroits de son poëme, la cause de ses bizarreries. Ne voulant rien prendre à la langue d'Auguste, et n'ayant le plus souvent à dire que ce qu'elle avait déjà dit, il a fallu qu'il bouleversât toutes les formes reçues, qu'il essayât de tout, qu'il mêlât le patois de province au pur langage de la métropole, pour cacher aux autres ou pour se dissimuler à lui-même qu'il passait par où d'autres avaient passé.

Dans ses batailles, par exemple, lesquelles sont nombreuses[1], il fallait bien, quoi qu'il fît pour l'empêcher, qu'il eût des harangues guerrières, des traits de courage, des morts comme dans Homère et Virgile ; et quoique César ne se battît pas comme Achille ni comme Énée, les différences ne sont pas telles dans les modes de s'entre-tuer dont se servent les hommes, que Lucain pût faire des batailles de nouvelle invention sans ressemblance avec les batailles de ses devanciers. Il y a d'ailleurs, dans toutes les armées et dans toutes

1. Voyez, en particulier, au livre II, le siége de Brindes, vers 650 et suivants ; au livre III, les batailles de terre et de mer devant Marseille ; au livre IV, la campagne d'Espagne ; au livre VII, Pharsale ; au livre X, les combats d'Alexandrie.

Digitized by Google

les batailles des passions invariables qui animent de la même façon les hommes chargés d'exécuter ces hautes œuvres de la civilisation, ici compagnons de guerre d'un usurpateur, là citoyens combattant pour leur pays, tantôt armés par les religions, tantôt par les maîtresses des princes, et qui font avec le même cœur et pour le même prix les plus nobles comme les plus fâcheuses besognes. Or il fallait, de gré ou non, que Lucain repassât par ces invariables passions, par les hontes après la défaite, par les joies bruyantes après la victoire, par les révoltes, par les souffrances du soldat, invariables, hélas! comme ses passions, quel que soit le chef qui le mène au combat. Mais déjà les grands poëtes de la Grèce et de Rome avaient représenté au vif ces scènes de la vie humaine. Homère surtout, le peintre de toutes les situations, avait été le poëte des armées; Virgile, dont le petit champ avait été donné aux vétérans des guerres civiles, Virgile, qui avait pu voir tout enfant l'avidité de ces vieux compagnons se jetant sur les biens de leurs compatriotes, et se gorgeant de ce pillage autorisé et légal, Virgile avait ajouté d'admirables détails aux grandes peintures d'Homère. Que restait-il à faire à Lucain? Imiter ou faire du neuf à tout prix. Mais comme on ne fait pas, même à tout prix, du neuf dans les idées, il en fit dans les mots. De là tant de bizarreries dans les peintures de ses armées. Pour ne pas ressembler à ceux d'Homère et de Virgile, les soldats de Lucain ne sont pas des hommes.

On a vu comment ils meurent: leurs morts, pour être plus terribles que dans Homère et Virgile, ne

Digitized by Google

sont qu'invraisemblables. *Ils tombent du haut de leurs mains ;* ils ont des âmes qui se partagent en deux par l'effet des javelots, et *des morts qui se répandent sur leurs blessures ;* s'ils se tuent pour échapper à l'ennemi, leur mort étant leur œuvre, la mort en général n'a aucun mérite à leur destruction.

. . . . . Minimumque in morte virorum
Mors virtutis habet[1]...

Ce n'est pas leur main qui pousse le fer contre leur gorge, c'est leur gorge qui pousse le fer contre leur main. Ils ont les plus étranges sentiments du monde, les Pompéiens surtout, dont Lucain aime mieux faire des stoïciens que des braves. Les Pompéiens, à Pharsale, *souffrent* la guerre civile ; les Césariens la *font*. Dans la main des Pompéiens, l'épée est froide et reste la pointe en l'air ; dans celle des Césariens, l'épée est chaude de sang.

. . . . . Civilia bella
Una acies *patitur*, *gerit* altera : *frigidus* inde
Stat gladius, *calet* inde nocens a sanguine ferrum[2].

Ils ont des alliés qui, au lieu de tirer droit leurs flèches, les lancent dans les airs, comme les enfants qui jouent à l'arbalète ; seulement les flèches, en retombant, donnent la mort ; ou plutôt, *les trépas tombent d'en haut*.

Inde cadunt *mortes* [3]...

1. *Pharsale*, livre IV, vers 557.
2. Livre VII, vers 501,
3. Livre VII, vers 517.

Digitized by Google

Ils tuent ainsi, pour qu'il n'y ait pas crime à tuer. Car ces alliés sont ceux de Pompée, et quoique Arabes, Ituréens et Mèdes, ils sont si nourris de stoïcisme, qu'ils ne veulent pas que ce soient eux qui tuent, mais leurs flèches. Ils se bornent à faire innocemment *une nuit tissue de traits*. Mais du côté de César, tout est crime : les vainqueurs de la Gaule tuent pour le plaisir de tuer.

C'est le plus souvent pour faire du style, que Lucain défigure ainsi et métamorphose les caractères les plus simples, les situations les plus connues, les passions les plus générales. On ne l'entend pas toujours, parce qu'on veut trouver dans son poëme autre chose que des effets de mots. Avec Lucain et les poëtes de son époque, il faut se laisser payer de mots par le poëte, qui s'en est payé lui-même. Ils vont du mot à la chose et non de la chose au mot. Ils doutent avec les expressions qui servent à affirmer, et affirment avec celles qui servent à douter ; ils font des vers sans pensée, comme Vertot faisait un siége sans faits. C'est le mécanisme du vers qui décide s'ils pensent ce qu'ils disent ; on dirait un jeu de hasard où les brèves et les longues sont les dés.

Le second défaut du style de Lucain, le manque de variété, est la conséquence naturelle et inévitable de ce faux luxe.

Ce qui rend Lucain monotone, malgré toutes les innovations qu'il impose à la langue du siècle d'Auguste, c'est que le procédé de ces innovations est toujours le même.

Dans les choses que Lucain traite de seconde main,

Digitized by Google

c'est-à-dire dans les trois quarts de son poëme, ce procédé ressemble à celui d'un homme qui, ne voulant pas passer par où tout le monde passe, retournerait toute la terre du chemin pour cacher sa trace, qui ne s'en verrait que mieux. Il développe ce qui doit être court, abrége ce qui voudrait être développé; il obscurcit les choses les plus claires, pour les faire trouver profondes; il rend étrange ce qui n'est que commun; il fait soupçonner un sens détourné et délicat là ou il n'y a aucun sens; et cela lui réussit auprès de plus d'un commentateur. Celui qui fait profession d'interpréter les écrivains de l'antiquité n'ose pas prendre sur lui d'y trouver des choses inintelligibles; d'abord par respect pour ces écrivains, ensuite pour le cas qu'il fait de sa propre sagacité. Et si tel passage est impénétrable, il en accuse des interpolateurs imaginaires; il raille l'ignorance des copistes. Lucain avait écrit:

Quid jam *rura* querar totum suppressa per orbem [1].

Les commentateurs de crier: Haro sur les copistes! Il s'agit bien de *rura!* Que signifient des campagnes supprimées? C'est *farra* qu'il faut lire. On accapare des farines, on ne supprime pas des campagnes.

Mais dans les choses qui sont de l'invention propre de Lucain, sa langue est énergique et originale. Il est grand poëte, si de beaux détails suffisent pour faire un grand poëte. C'est la politique ou la philosophie stoï

1. Voir le même passage, page 120.

Digitized by Google

cienne qui lui inspire ses plus beaux passages : j'en ferai l'objet d'un chapitre spécial.

Cette monotonie du procédé, dans Lucain, se communique à la partie la plus extraordinaire de son style, aux sons et, si je puis parler ainsi, à la physionomie de sa langue : car l'oreille et la vue ont plus de part qu'on ne pense dans les impressions qu'on reçoit de la poésie.

Dans Virgile, dans Horace, dans Ovide, dans ce dernier avec quelques négligences de mauvais exemple, la variété est l'essence même du style, et l'on pourrait plutôt dire ce qu'elle n'est pas, que ce qu'elle est. Virgile surtout, le plus grand et le plus profond artiste de cette époque, y est sans égal. Il n'est pas de poésie qui ménage avec plus de délicatesse l'attention humaine, si prompte à se lasser, et qui intéresse plus les yeux et les oreilles aux plaisirs de l'âme.

L'art s'aperçoit sans doute dans ces délicieuses combinaisons de langage; aussi, beautés pour beautés, peut-être préférerais-je à cette muse ingénieuse la muse naïve d'Homère, à cette science de l'harmonie le chant qui sort de la bouche des poëtes primitifs, harmonieux comme la voix des vents et de la mer, grand comme les bruits que fait entendre Jupiter dans l'immensité de l'Olympe. Mais la comparaison n'est pas entre Virgile et Homère; elle est entre Lucain et Virgile.

La variété de Virgile, la science si sûre et si cachée de ses coupes, toutes ces délicatesses de l'art virgilien lui venaient de son propre fonds. L'harmonie de Lucain lui venait d'autrui.

Digitized by Google

Virgile compose dans la solitude. Une sauvagerie douce, mais très-jalouse, le tient éloigné du public. Auguste est venu plus aisément à bout des farouches meurtriers de César que de ce jeune homme blond et candide qui rougit aux avances impériales, par modestie de jeune fille, disent les courtisans, par pudeur d'homme de génie, selon moi, On l'a rattaché au nouvel ordre de choses, parce qu'il est trop occupé d'art, pour faire la différence d'un gouvernement avec un autre gouvernement, d'un empereur avec un consul. Il vient à la cour, où il est traité avec honneur ; on lui rend ses champs et on rebâtit sa maison ; mais personne ne peut se flatter d'être le maître de son âme, et toutes les fois que la cour et la mode ont cru le tenir, il a glissé d'entre leurs mains. C'est sa muse qui est cette *vierge* dont on fait de si agréables railleries, mais dont Auguste lui-même n'a eu après tout, pour toutes faveurs, que quelques hémistiches brillants, où la flatterie n'est que de l'admiration exagérée par la reconnaissance. Quant au public, Virgile ne s'y mêle point ; il laisse les lectures publiques à quelques poëtes de peu de valeur, et il sait tenir pendant des années ses poésies cachées à tous les regards.

Virgile n'écrit que ce qu'il sent, au lieu d'écrire avant de sentir, ce que font les poëtes raffinés des époques de décadence. Il est affecté de ce qu'il peint ; il est ému par les spectacles qu'il décrit et par les passions qu'il chante ; il va du sentiment à l'expression. S'il fait de l'harmonie imitative, s'il fait trembler et gémir les profondes cavités du cheval de Troie, ou crier les dents de la scie aiguë, c'est que ces bruits ont

Digitized by Google

déjà retenti dans son imagination avant de se répercuter dans des mots expressifs. Il n'y a tant de vie et de chaleur dans ses descriptions que parce qu'il en est le témoin oculaire, et qu'il y assiste avec toute la surprise et toute la vivacité d'émotions d'un spectateur.

Son harmonie est pleine de variété, parce qu'elle suit le mouvement de son esprit, lequel est tout à la fois varié comme l'esprit humain, et fécond comme les esprits supérieurs. Sa césure change à chaque instant, ses coupes se transportent tour à tour, et sans efforts, à tous les endroits du vers, parce qu'elles s'harmonisent avec toutes les inégalités de l'haleine poétique, tantôt longue et abondante, tantôt pressée, tantôt tranquille et régulière.

Toutes les prosodies citent de lui des vers dont la composition syllabique représente sinon l'aspect des objets, du moins le bruit qui leur est particulier, et d'autres, qui, soit par le rapprochement de voyelles douces, soit par le cliquetis de consonnes énergiques, en représentent les propriétés ou le caractère. Ces exemples sont nombreux dans Virgile ; mais il faut remarquer qu'ils consistent en un vers, en deux très-rarement, ce qui prouve qu'ils ne sont pas un jeu à froid, mais un sentiment, un souvenir qui n'occupe qu'une place proportionnée, et que le poëte ne refroidit pas en le développant.

Virgile n'appartient ni à la cour ni au public ; Lucain appartient à tout le monde. Où est Lucain à cette heure du jour? Chez Sénèque.— J'y cours : il est chez Néron. - - Non. Alors il est au Capitole, assistant en

Digitized by Google

sa qualité de consul à la fête de Jupiter. — Je vais au Capitole ; Lucain fait une lecture chez Calpurnius Pison. Jamais Lucain n'est chez lui ni à lui. Néron, en le disgraciant, lui a rendu sa solitude ; mais hélas ! il n'a eu que quelques jours de recueillement, et c'était pour mourir !

Il n'a eu de solitude que pour arranger le drame de sa mort, dans ce temps où l'on mourait avec des poses choisies, et où le dernier soupir s'exhalait parmi des sentences et des vers. Jusqu'à sa mort Lucain a été tout à tous, exploité, admiré, gâté par un public plus curieux du bel esprit qu'amoureux de véritable poésie. Ce public prenait les poëtes des mains du déclamateur à la mode, les usait avant l'âge en tours de force et en gentillesses, puis les renvoyait, comme Stace, épuisés et chagrins, inquiétés par des retours tardifs de goût et par la crainte que cette gloire, dont on les avait tant flattés, ne fût que fumée.

Lucain, ainsi exploité, n'a donc rien en propre. Il pense en public et tout haut ; il écrit en public et avec la main de tout le monde. L'harmonie de ses vers n'est pas l'image de sa pensée. Ce sont des sons combinés pour un auditoire. Lucain, n'écrivant que pour lire, n'écrit que comme il lit. Là surtout est la cause la plus sensible de sa monotonie. Vous avez sans doute entendu des poëtes lire leurs vers en public. Chaque poëte a un ton particulier, lent ou rapide, sourd ou clair, selon la nature de sa voix et le caractère de ses poésies. Ce ton est d'ordinaire uniforme. Quand on est accoutumé à composer la veille pour la lecture du lendemain, quand on ne garde rien pour son tiroir

Digitized by Google

secret, comme au temps d'Horace[1], on ne songe qu'aux effets qu'on produit à la lecture, aux césures et aux suspensions qui *font bien*, aux chutes qui appellent les applaudissements et les baisers. On n'écrit avec soin que ce qui sera lu avec succès : et au lieu que, dans l'art de Virgile, c'est le sentiment du poëte qui se manifeste par des paroles harmonieuses, dans le procédé des poésies lues en public, c'est la mémoire des choses applaudies qui inspire les vers.

Quelque chaleur que le poëte mette à sa lecture, il n'échappera pas à cette espèce d'intonation uniforme dans laquelle on retombe, bon gré mal gré, après chaque phrase, si on lit mal ; après chaque paragraphe, si l'on a appris l'art de lire. Il y échappera bien moins encore si c'est la mode de son temps de *chanter* en lisant, de se dandiner dans la chaire, de manière à imprimer à sa voix le balancement de son corps. Or, il paraît qu'on lisait de cette façon du temps de Lucain, et plus tard même Quintilien se plaignait que cette détestable mode eût prévalu contre tous ses avis. La conséquence de tout cela, c'est que le poëte affectait, en composant, un certain refrain de prédilection, qui revenait aussi uniformément que l'intonation dans la lecture. Ainsi faisait Lucain.

Le refrain de Lucain, c'est une phrase finie ou suspendue à la césure du troisième pied. Par exemple :

> Æger quippe moræ, flagransque cupidine regni,
> Cœperat exiguo tractu civilia bella
>
> . . . . . Nonumque prematur in annum.
> (*Épître aux Pisons.*)

Digitized by Google

Ut len | tum dam | nare ne | fas[1]...
Non iratorum populis urbique Deorum est
Pompei | um ser | vare du | cem[2]...
Cladis eo dedimus, ne tanto in tempore bellum
Jam posset civile geri[3]...
. . . . . Dum munera longi
Explicat eripiens ævi, populosque ducesque
Constituit campis : per quos tibi, Roma, ruenti,
Ostendat quam magna cadas[4]...
Non jam Pompeii nomen populare per orbem,
Nec studium belli ; sed par quod semper habemus,
Libertas et Cæsar erunt[5]...
Omne malum victi, quod sors feret ultima rerum ;
Omne nefas victoris erit[6]...
Advenisse diem, qui fatum rebus in ævum
Conderet humanis, et quæri Roma quid esset,
Illo marte palam est : sua quisque pericula nescit,
Attonitus majore metu[7]...

Ce vers brisé au troisième pied est le vers favori de Lucain. C'est l'hémistiche à effet ; c'est à cette césure

1. « Malade des retards, et brûlant du désir de régner, peu s'en fallait qu'il ne commençât à condamner les guerres civiles comme un « crime trop lent. » (Livre VII, vers 241.)
2. « Ce n'est pas à des dieux irrités contre les nations et contre « Rome que vous devez le bienfait de conserver Pompée pour chef. » Livre VII, vers 354.)
3. « Cette défaite nous a tant coûté qu'aucune guerre civile n'a été « possible pendant les longues années qui nous séparent de cette fatale « époque. » (L vre VII, vers 406.)
4. « La fortune n'a arraché de nos murs les trésors de tant de siècles, « et n'a rangé sur les champs de bataille tant de peuples et de chefs, « que pour faire voir, ô Rome, combien tu es grande en tombant. » (Livre VII, vers 416.)
5. « Ce qui fera courir les peuples au combat, ce ne sera plus le nom « de Pompée, si populaire dans le monde, ce ne sera plus l'ardeur de la « guerre, mais deux rivaux que nous conservons toujours, la liberté et « César. » (Livre VII, vers 694.)
6. « Tous les maux que doit enfanter l'avenir seront le partage du « vaincu ; tous les crimes, celui du vainqueur. » (Livre VII, vers 122.)
7. « Ils virent que le jour et le combat étaient arrivés où l'avenir des « hommes allait être décidé, et où Rome allait savoir ce qui en serait « d'elle : chacun a perdu le sentiment de son propre péril, dans la stupeur où le jette une crainte plus générale. » (Livre VII, vers 131.)

Digitized by Google

que le poëte s'arrêtait, soit pour reprendre haleine, soit pour recueillir les murmures approbateurs. Tous les exemples que je viens de citer sont des traits, et ce qu'on appelle des *idées*, par opposition aux choses qui n'en veulent pas faire l'effet et qui souvent en méritent davantage le nom. Toutefois ce n'est pas seulement pour ses idées de choix, pour ses traits applaudis, que Lucain réserve cette phrase suspendue dont la chute est si pleine de promesses. Il la prodigue ou plutôt il y retombe involontairement; on la retrouve souvent dans trois vers qui se suivent; mais comme cette coupe paraît plus spécialement affectée aux choses d'éclat, quand on la trouve là où elle n'a rien à faire valoir, elle est la pire sorte de négligence, une négligence qui sent l'apprêt. Quoi de plus disgracieux, par exemple, que d'employer les promesses de cette coupe dans des passages comme celui-ci:

> . . . . . Cornus tibi cura sinistri,
> Lentule, cum prima, quæ tum fuit optima bello,
> *Et quarta legione, datur*[1]...

Ce qui caractérise l'emphase, en poésie, c'est moins encore la recherche des idées, et l'appareil des mots, que ces détails insignifiants pour lesquels on fait, comme dans cet exemple-ci, la double dépense d'une apostrophe et d'une suspension.

Outre ce refrain qui rend très-pénible la lecture de *la Pharsale*, il y a deux autres formes que Lucain

1. Livre VII, vers 217.
« Le commandement de l'aile gauche t'est confié, Lentulus, avec la « première légion, qui fut la plus vaillante dans cette guerre, *on te « donne la quatrième.* »

Digitized by Google

fait revenir très-souvent, et qui, pour avoir moins de prétention, n'en contribuent pas moins à la monotonie du poëme. Ce sont de longues tirades sans rejets, où les vers tombent un à un, comme si le poëte était tout essoufflé; puis une espèce de vers où le substantif forme invariablement le sixième pied, et l'adjectif qui lui sert d'épithète, le second.

Exemples:

Immittit *subitum*, non motis cornibus, *agmen*...
Non bene *barbaricis* unquam commissa *calervis*...
In caput *effusi* calcavit membra *regentis*...
In sua *conversis* præceps ruit agmina *frenis*[1]...

Sur huit vers que je prends au hasard, en voilà quatre où cette sorte de balancement, insipide à la longue, se fait sentir. Passe encore quand l'épithète et le substantif n'ont pas la même consonnance finale; mais quand cette espèce de rime a lieu, cela fait une sorte de faux-bourdon qui assourdit.

Les tirades sans rejets sont très-fréquentes dans *la Pharsale*. Lucain n'a pas l'art de la période poétique. Sa phrase est ou lâche ou tendue, tantôt se traînant péniblement de vers en vers, tantôt suspendue uniformément au même pied; quelquefois arrêtée à chaque incidente, quelquefois à chaque mot. Il y a des exemples, dans Lucain, de vers coupés par quatre ou cinq virgules, comme par compartiments symétriques, ce qui leur donne un air sautillant tout à fait en désaccord avec les idées, qui sont presque toujours guindées et sentencieuses. Assurément, on rencontre toutes ces

1. Livre VII, vers 524 et suivants.

Digitized by Google

formes de style dans les belles poésies du siècle d'Auguste ; mais elles y sont ménagées avec un art délicat, et loin de se succéder uniformément, elles se relèvent l'une par l'autre ; les rejets courent tour à tour d'un pied à l'autre, avec grâce, variété, harmonie. On n'a pas là l'idée d'une manière, d'une façon de faire particulière, parce que toutes s'y trouvent, et chacune où elle convient le mieux : il n'y a que dans les poésies raffinées, dans les poésies de décadence qu'on remarque une manière exclusive, une habitude, soit système, soit paresse. J'imagine que le sentiment de cette monotonie qui est propre à la prose de Sénèque comme aux vers de Lucain, est une des causes qui ont rendu Tacite si soigneux de la variété dans le style, et qui le font tomber dans l'inconvénient de dépayser les esprits par peur de les ennuyer.

IX. — Différence entre la période de Virgile et la tirade de Lucain.

Rien ne ressemble moins à la période de Virgile que la tirade de Lucain. La période de Virgile est d'un mouvement doux, égal, évitant les effets, les choses trop fortement accusées, tout ce qui peut altérer la pureté des lignes et inquiéter la vue; elle s'arrondit sans s'enfler, elle court sans se mettre hors d'haleine. La tirade de Lucain est lourde, inégale; elle a tous les défauts des écrits capricieux et rarement leur grâce; elle est âpre; elle rompt les horizons, elle brise les lignes et se plaît à dérouter l'œil : si elle marche, c'est d'un pas ambitieux ou incertain ; si elle court, la voilà sautillante et haletante; elle s'allonge croyant

Digitized by Google

se grandir ; elle crève pour vouloir être trop pleine. C'est tantôt un cheval vicieux, qui a des mouvements brusques, inattendus, des réactions sans motifs, qui marche avec inquiétude, de telle sorte que jamais le cavalier ne peut se lier au cheval ; tantôt un animal lent, lourd, n'ayant qu'une allure et qu'un pas, faisant sa tâche de porter l'homme, comme une bête de charge, n'obéissant ni ne résistant. En lisant *la Pharsale*, ou bien la pensée du lecteur est à chaque instant déroutée ; elle cherche çà et là celle du poëte, elle la poursuit, elle veut s'y lier, comme le cavalier au cheval, mais sans y parvenir ; ou bien elle chemine d'un pas assez égal, sans choc ni heurt, mais aussi sans intérêt ; de telle sorte que le lecteur et le poëte restent indifférents et comme étrangers l'un à l'autre ; ce qui arrive dans tous ces endroits de *la Pharsale* où Lucain n'a ni le piquant des choses bizarres, ni l'éclat de ses qualités, ni celui même de ses défauts.

Les mêmes observations s'appliquent aux poëtes contemporains de Lucain, avec quelques différences qu'il n'est peut-être pas inutile de caractériser.

Je procéderai par rang de date.

X. — Du style des tragédies dites de Sénèque.

Le style des déclamations en vers de Sénèque, vulgairement appelées *Tragédies*, aurait dû être caractérisé avant celui de Lucain, qui procède de son oncle et qui l'a eu pour guide et pour maître dans cette voie fausse où toutes les corruptions politiques et sociales réunies avaient jeté la belle langue de Lucrèce et de

Digitized by Google

Virgile. Mais l'importance de l'œuvre a déterminé les rangs bien plus que le hasard de la priorité, et *la Pharsale* a d'ailleurs un mérite d'originalité, même comme style, que n'ont pas les tragédies de Sénèque. La poésie de Sénèque est le fruit de toutes ces corruptions mêlées; c'est le mauvais langage de tout le monde; l'ingénieux, l'esprit des mots, les combinaisons plus bizarres que hardies, un certain travail d'alliage plutôt qu'une refonte puissante de la langue. On ne peut pas dire d'un tel poëte: Quel dommage qu'il ne soit pas venu à une époque où les belles intelligences n'étaient point perverties par la contagion universelle, mais pouvaient encore se communiquer, dans un langage naturel, à une société saine et éprise du beau! C'est un regret qu'il faut réserver pour Lucain, lui qui, un siècle plus tôt, aurait eu si peu à faire pour être un grand poëte, et qui, un siècle plus tard, n'a été qu'un illustre exemple de l'influence d'une époque gâtée sur les plus riches natures poétiques.

Dans les poésies de Sénèque, il n'y a pas cette forte originalité de Lucain, qui domine quelquefois le mauvais goût de son temps, et qui laisse apercevoir son vigoureux naturel sous les défauts de son éducation. Seulement, parmi des innovations qui ne sont pas toutes malheureuses, et qui veulent donner à la langue la précision des aphorismes de la philosophie stoïcienne, on y remarque quelques pâles imitations de la poésie des âges précédents, et ces centons qui témoignent des premières études de la jeunesse. C'est une sorte de plagiat que Lucain avait tout à la fois là

Digitized by Google

force et l'orgueil de s'interdire ; il aimait mieux risquer son goût que son indépendance, et là où il était forcé de repasser par les idées de ses devanciers, il remplaçait audacieusement les belles formes de leur langage par des remaniements téméraires, mais parfois éblouissants, qui pouvaient faire hésiter les esprits d'un goût incertain entre ses maîtres et lui.

XI. — Du style de Perse.

Perse est comme étouffé entre la stérilité de ses idées et l'ambition de son style. Souvent les idées lui manquent, souvent le style, souvent tous les deux ; il en résulte une langue étrange, inintelligible, qui n'est simplement qu'à lui. Dans Lucain vous trouvez des traces de beau style, de ce style qui revêt la pensée, comme la draperie d'une statue antique. C'est qu'il y a dans Lucain des vérités générales, des choses dignes d'entrer dans le trésor de la connaissance humaine ; et comme jamais, à aucune époque, les langues ne manquent aux idées nécessaires ou seulement utiles, la sienne alors est naturelle : c'est à la fois la langue latine et la langue de l'humanité. Dans Perse, on trouve peu de poésie franche et naturelle, parce qu'il n'y a guère que des ébauches d'idées et des mouvements ou images qui en veulent faire l'effet ; c'est un travail sur les mots, mais ce n'est pas du style.

Perse provoque et sollicite tour à tour toutes ses facultés ; mais une seule lui répond : la mémoire. Les commentateurs, qui ne pouvaient se décider à trouver mauvais un monument de l'antiquité, voulant élever

Digitized by Google

la valeur de Perse au niveau de sa réputation et surtout de son titre de poëte ancien, se sont imposé un labeur à peu près semblable à celui de Perse, pour expliquer ses pensées; singulière façon de l'honorer que de s'envelopper d'énigmes plus impénétrables que ses vers! Ils ont conclu de son obscurité qu'il devait être fort original, et ils ont fait dire tout ce qu'il leur a plu à ces formes vagues, entortillées, livrées dès l'abord à toute la subtilité des interpolations, voile opaque à travers lequel on voit tout ce qu'on veut. On ne saurait trop répéter qu'il n'y a d'obscurité que là où il n'y a pas d'idées, ou, ce qui revient au même, que des idées mal élaborées et qui ne sont pas venues à terme. Pour moi, Perse n'a eu le plus souvent que du bon vouloir comme penseur et comme écrivain.

Esprit confus et inarticulé, si je puis dire, mais non sans une certaine force de volonté, Perse me paraît être, dans l'ordre littéraire, ce que sont, dans l'ordre physiologique, ces hommes privés de quelqu'un de leurs sens, qui tâchent d'y suppléer par de pénibles et convulsifs efforts de pantomime, sans jamais atteindre à cette expression pour laquelle il faut le concours des facultés et des sens. Rien ne sort pleinement et librement d'une telle intelligence; Perse est un génie douteux qui n'a jamais pu secouer ses langes d'enfant; il a voulu engendrer avant l'âge de puberté, et il est mort à cette tâche contre nature.

Chose remarquable! dans les temps où le poëte n'est plus bon que pour la distraction des femmes de la cour ou pour les lauriers des jeux pythiques institués par l'empereur, ou pour chanter la majesté et les fa-

Digitized by Google

çons clémentes du lion apprivoisé de César, on ne laisse pas à ces pauvres enfants le temps de grandir. On les force à produire à peine sortis de l'école, comme si le siècle avait de si grands besoins intellectuels qu'il fallût dévorer à l'avance les générations pour y suffire. Au contraire, aux époques où le poëte est l'instituteur des nations, où la poésie et la philosophie ne sont qu'une seule et même Muse, où les vers ont toute la puissance et toute la réalité des lois, le siècle est patient. Il ne trouble point par une impatience indiscrète la chaste et mystérieuse adolescence du génie; il laisse se former lentement et par le concours de toutes les expériences ceux qui doivent être ses maîtres; il ne les couronne pas dès le berceau, pour qu'ils ne puissent pas échapper à cette vocation imposée; mais, loin de là, il fait semblant de ne pas les voir, il les attend, et quand ils paraissent, il les salue comme s'ils descendaient du ciel ou comme si, à l'exemple des grands poëtes de la Grèce, ils revenaient des pays lointains de l'Égypte ou de l'Inde, rapportant quelques trésors de ces contrées favorisées, les premiers et les plus riches dépôts de la poésie et de la sagesse humaines.

XII. — Du style de Silius Italicus.

Silius Italicus est un poëte bâtard, ni tout à fait de l'ancienne école, ni tout à fait de la nouvelle. Il n'a ni la force des beautés de la première ni la force des défauts de la seconde. Écrivain facile, commun, n'étant empêché par aucune originalité ni, soyons juste,

Digitized by Google

par aucun amour-propre exagéré, de prendre, tantôt dans la langue de ses devanciers et tantôt dans celle de ses contemporains, de quoi aider sa pâle imagination, Silius Italicus s'était mis modestement sous l'invocation des poëtes du siècle d'Auguste, et, de même qu'il leur avait consacré des sanctuaires avec un petit sacerdoce domestique entretenu à ses frais, il leur faisait le sacrifice quotidien de sa petite et honnête intelligence, mettant sa plus grande gloire à répéter leurs vers, et les pillant par respect. Mais comme la nouvelle poésie avait tous les honneurs à Rome et tout le crédit à la cour, Silius Italicus, aussi accommodant comme poëte que comme homme politique, sacrifiait, comme on dit, au goût du jour. Toujours poëte par la mémoire, il empruntait des hémistiches à ses contemporains et les cousait assez adroitement à ses imitations virgiliennes. Triste exemple, dès ce temps-là, de ces natures de poëtes équivoques, faites pour l'abnégation et la transaction, qui flottent entre les différentes écoles, se teignant tour à tour, et selon l'à-propos, de la couleur dominante, mais sans réussir à se faire compter dans l'une ni dans l'autre. Disons pourtant, à l'honneur de Silius Italicus, qu'il ne faisait pas de ces transactions une affaire d'argent, comme cela s'est vu plus tard, par un perfectionnement de la civilisation. Plus âgé que les jeunes poëtes, ses contemporains, dont les renommées rapides et bruyantes venaient l'inquiéter, dans sa riche solitude, sur le succès des poésies restées fidèles aux traditions du siècle d'Auguste, poëte amateur plutôt que de profession, oisif qui honorait ses loisirs, tout ce que Silius Italicus

Digitized by Google

pouvait vouloir tirer de ses concessions à la nouvelle école, c'était apparemment quelques baisers, reste de ceux dont on couvrait Lucain.

Le style de Silius Italicus participe donc de l'ancienne et de la nouvelle école, ou plutôt n'appartient ni à l'une ni à l'autre; car on n'est d'une école que par des beautés éclatantes ou par des défauts marqués d'une certaine force, et dans Silius Italicus il n'y a ni de ces beautés ni de ces défauts. Là où il écrit d'après l'imitation virgilienne, sa poésie n'est qu'une pâle copie, et c'est à peine si on lui sait gré d'être clair, sa clarté ne servant qu'à faire mieux voir la faiblesse de sa pensée. Perse peut du moins faire illusion, car pour beaucoup d'esprits, l'obscurité n'est pas toujours un mauvais calcul, et il y a des auteurs qui gagnent à n'être pas compris; Silius Italicus ne peut tromper personne. La pauvreté de ses conceptions n'a pas su s'envelopper d'ambiguïtés spécieuses, et c'est un poëte dédaigné en raison directe du peu qu'il a donné à faire aux commentateurs, lesquels mesurent assez ordinairement le mérite d'un auteur sur la peine qu'il leur a coûté. Là où Silius Italicus fait des concessions à l'école de Lucain et se prend de hardiesses soudaines, il n'a réussi qu'à être bizarre. C'est un écrivain hardi à la suite des autres : on dirait qu'il cède au cri public, ou que, voyant les lecteurs lui échapper sur un point, il veut les rattraper sur un autre : son plus grand mérite, peut-être, est la mauvaise grâce qu'il y met.

Car Silius était un esprit sage, doué de jugement, très-propre à goûter, sinon à continuer les belles poésies du siècle d'Auguste, et il est juste de dire que les

Digitized by Google

trop rares beautés de ses *Puniques* appartiennent à l'école virgilienne. Il lui est arrivé çà et là, comme à tout homme de quelque aptitude littéraire, d'être bien inspiré par son goût et de faire honneur à ses maîtres ; au lieu que ses concessions à la jeune école impériale, dont le principal mérite était le mépris de l'imitation, ne lui ont pas inspiré dix bons vers, même de la bonté imparfaite et contestable des morceaux de choix de cette école.

XIII. — Du style de Stace.

Stace est un écrivain fort supérieur à Silius Italicus et à Perse. Stace et Lucain sont les deux poëtes de cette période de la langue latine qui ont imaginé le plus de formes nouvelles et ont eu le plus d'invention de style, hélas! à une époque où cette espèce d'invention ne pouvait plus être que de peu de profit pour l'esprit humain. Seulement Stace et Lucain inventent tous les deux dans un esprit, sinon dans un procédé différent. La plupart de leurs innovations ne sont guère que des remaniements artificiels de langue, systématiques, non dans un mauvais dessein, comme se l'imaginent les critiques intolérants, mais par le noble besoin de ne pas imiter. Pour tous les deux, l'indépendance consiste, là où ils se rencontrent avec les idées de leurs devanciers, à cacher l'imitation sous l'altération du langage, là où ils tirent de leur fonds, à plus donner aux mots qu'à la pensée, à se fier à la fortune bien plus qu'au goût, souvent à se payer de mots de la meilleure foi du monde, habitudes d'es-

Digitized by Google

prit que j'ai longuement analysées en traitant de Lucain.

Il y a cette différence entre Lucain et Stace, que la poésie du premier paraît être plus grave et celle du second plus spirituelle; et cela tient à ce que Lucain était beaucoup plus près d'avoir du génie, et que Stace n'avait que beaucoup d'esprit. On dirait que Lucain charge la langue de Virgile, et Stace celle d'Ovide. Du reste, dans Stace comme dans Ovide, mêmes ressources, ou à peu près, de versification; ni l'un ni l'autre ne faillit à dire ce qu'il veut en vers : mais la muse d'Ovide tire une certaine aisance aimable et naturelle de l'époque favorisée où il écrit. L'idée est plus une qualité de l'homme chez Ovide, c'est plus une qualité de l'écrivain chez Stace. Ovide a plus d'esprit qu'il n'en fait; Stace en fait plus qu'il n'en a. Dans l'un, c'est la pensée surtout qui est spirituelle; dans l'autre, c'est plus souvent l'expression. Quand je lis Ovide, je cherche la pensée sérieuse qu'il a pu cacher sous ces formes faciles et légères; je cherche si ce poëte exilé de la cour n'a pas été disgracié pour une certaine indépendance philosophique bien plus que pour d'indiscrètes amours. Quand je lis Stace, je n'y soupçonne jamais d'idées utiles ni d'arrière-pensées indépendantes. Ce qui m'y intéresse, c'est seulement l'habileté de l'écrivain; c'est, le dirai-je, cette fatalité qui fait qu'un poëte qui ne nous apprend rien, qui n'est bon à rien, qui n'entre pour rien dans l'éducation de l'humanité, qui chante la chevelure d'un eunuque, un platane, le lion de César, a pourtant été doué, à un degré élevé de ces qualités qui, à certaines époques privilégiées

Digitized by Google

révèlent au poëte les vérités d'un intérêt éternel, et lui suggèrent l'expression qui les fait durer.

XIV. — Du style de Martial.

Le style de Martial lui appartient plus en propre, quoique par plus de sagesse que d'invention, Ce poëte avait peu d'imagination ; or, c'est surtout par les écrivains doués d'imagination que périssent les belles langues. Tant il est vrai que quand la dernière heure d'une langue a sonné, non-seulement tout est bon pour la détruire, mais que les plus propres à cette œuvre fatale sont ceux par qui les langues semblent, à d'autres époques, s'enrichir et se fixer. Martial, poëte de goût, malgré tout son libertinage d'esprit encore plus que de mœurs, n'avait pas l'ardeur de nouveauté des poëtes d'imagination, ni cette négligence propre à toutes les poésies ambitieuses. Ses petites pièces sont, pour la plupart, dans l'expression, timides et travaillées. Martial se souvenait des préceptes d'Horace; il composait, selon la méthode de l'*Épître aux Pisons*, pour l'oreille fine de quelque Métius[1]. De là bon nombre de morceaux d'une facture excellente : Martial avait le génie de l'épigramme au degré où Boileau voulait qu'on eût le génie du sonnet. Que si Martial, au lieu d'être épigrammatiste, eût fait de l'épopée, nul doute qu'il ne se fût mis à la suite de l'ancienne école, comme Silius Italicus, mais avec plus de goût, et moins de recours au centon. La nature

1. . . . . In Metii descendat judicis aures
Et patris et nostras... (*Épître aux Pisons*, vers 387.)

Digitized by Google

de son esprit le portait à continuer les maîtres; il avait le sens de leur grande poésie; il l'aimait et l'admirait, et j'ai peut-être eu tort de ne pas indiquer, parmi les causes probables du silence réciproque gardé par Martial et Stace l'un sur l'autre, que Martial devait faire peu de cas des hardiesses de Stace, et Stace de la correction de Martial.

Au moment où écrivait Martial, il se faisait en poésie une sorte de réaction classique, si je peux me servir de ce mot tout moderne, dont il était le principal et le plus spirituel organe. On sentait la nécessité de revenir au simple; Quintilien commençait à la prêcher; la langue de Lucain pâlissait; le siècle d'Auguste reprenait peu à peu l'autorité. Mais cette réaction fut stérile, parce qu'elle portait sur les mots seulement; et qu'importe qu'on se dégoûte du style bizarre, à une époque où il n'y a pas une croyance, pas une vérité qui puisse inspirer, en le rendant nécessaire, un style simple et grand? Quintilien nous apprend comment il faut écrire; que ne nous apprend-il plutôt sur quoi écrire? Pourquoi ne nous donne-t-il pas, au lieu de la recette des bons styles, le secret des bonnes idées?

J'ai indiqué une première cause de la simplicité du style de Martial, c'est sa fidélité intelligente aux traditions de la poésie d'Auguste. Il y en a une autre : c'est la nature même des sujets qu'il a traités.

Cette satire au petit pied, née des vices et des ridicules monstrueux de son époque, n'est pas de la littérature purement d'imagination, comme sont les épopées de Stace, de Valérius Flaccus, de Silius Italicus. C'est

Digitized by Google

de la poésie contemporaine des sujets qu'elle décrit et tenue à une certaine précision et à une certaine clarté qui en facilite l'intelligence à tous les témoins de ces faits. Dans les épopées que je viens de rappeler, les faits sont de pure invention. Ils ne touchent personne au vif, et comme ce n'est ni un besoin de l'époque, ni une croyance, ni une passion, qui a déterminé le poëte à les mettre en vers, il y suffit d'une langue vague, pourvu qu'elle soit à la mode. C'est en effet à une portion du public que tout cela s'adresse, faits et langue, C'est à un auditoire ambulant, qui se transporte d'une salle de lecture à une autre, toujours le même, qui s'est institué l'arbitre de la littérature, mais qui, en réalité, reçoit la loi de tous les poëtes auxquels il croit la faire; protecteur de toutes les innovations, et qui permet aux poëtes de tout oser, pour se donner à lui-même le relief de tout comprendre.

Martial n'écrivait pas pour cet auditoire disponible qui louait son admiration, comme les parasites leur appétit, à quiconque le mandait pour une lecture, et lui offrait des rafraîchissements. Le pauvre poëte n'était pas assez riche pour subvenir à la location d'une salle, et d'ailleurs ses poésies n'étaient pas de celles qui se lisent en public; elles sont à la fois trop courtes et de trop peu d'apparat, et ne comportent ni les éclats de voix, ni les suspensions préméditées, ni le geste théâtral, ni toute cette pantomime dont les faiseurs d'épopées accompagnaient leurs solennelles lectures : outre que ses petites satires pouvaient tomber à l'improviste sur quelques-uns de ses audi-

Digitized by Google

teurs. Par toutes ces raisons, il n'avait pas, comme ses frères en poésie, un public à lui, public voué à sa manière et mettant un intérêt d'amour-propre à soutenir ses fautes. Son public était pris dans toutes les classes et de tous les côtés, public indépendant, lisant pour son plaisir bien plus que pour les querelles d'école, et qui demandait un style simple, sans grands frais d'invention, populaire, et des vers qui pussent s'apprendre et se répéter comme des airs faciles.

De là, de temps en temps, la simplicité de Martial, sa concision, sa clarté; sauf un reste de barbarie espagnole, soit que les pièces gâtées par ce défaut soient plus près de son début littéraire, soit qu'à certains moments de paresse et de relâchement le naturel provincial reprît le dessus sur son éducation romaine. Mais les poëtes qui ont plus de qualités que de défauts doivent être caractérisés par leurs qualités; aussi est-il juste de ranger Martial parmi les poëtes qui savent être originaux en restant fidèles à la tradition. Sa langue est de bon aloi, malgré quelques fautes qui lui viennent soit de son pays, soit de concessions faites au goût du jour, concessions d'autant plus choquantes qu'elles manquaient de cette tournure ingénieuse que les poëtes d'imagination savent donner même à l'extravagance. Il n'y a personne de plus maladroit pour le langage de mauvais goût qu'un poëte qui a plus de sens que d'imagination. Un poëte d'imagination est du moins barbare avec esprit; et cela peut faire illusion. L'esprit fait pardonner la barbarie, car, en poésie comme en morale, la façon nous rend coulants sur le fond.

Digitized by Google

XV. — Du style de Juvénal.

Reste Juvénal et sa vigoureuse manière, j'allais dire sa brutale manière, car je ne sais que cette épithète qui rende toute ma pensée sur le style de Juvénal. Il y a de tout dans ce style si franc dans ses belles parties, si évidemment marqué de décadence dans son ensemble. J'y trouve le labeur de Perse, mais non pour cause d'impuissance, l'énergie téméraire de Lucain, l'affectation des formes grecques de Stace, la barbarie provinciale de Martial, le tour aigu et sententieux de Sénèque, et aussi la simplicité et le nombre des poésies du siècle d'Auguste. C'est le style le plus original de l'époque de la décadence; il semble que la langue latine ait fait un dernier effort pour se prêter au rude génie de son dernier poëte.

Juvénal a dû écrire tard. Sa jeunesse s'était écoulée dans les études de la déclamation, et il avait donné trop de temps à l'art de parler pour s'occuper de l'art d'écrire. Cette manière d'écrire ne sent pas le poëte qui a fait des vers avant de revêtir la robe prétexte. Dans le style des poëtes adolescents on rencontre des réminiscences, et surtout des expressions vagues, par où se trahissent les études molles et l'habitude de se contenter des premières formes qui se présentent à l'esprit. Dans le style de Juvénal, tout est arrêté, tout est vigoureux; il n'y a pas plus de jour entre les mots qu'entre les idées, tant le discours se presse et tant les plans sont serrés. Point de phrases d'attente,

Digitized by Google

point de chevilles, point de choses lâchées ; ce style pécherait plutôt par la roideur et le trop plein que par la négligence et le vide. Il peut y avoir des analogies entre la poésie de Juvénal et celle de ses contemporains ; il n'y a pas d'imitation. On n'y sent pas la mémoire des mots, par laquelle on imite ; à l'âge où Juvénal écrit, ou l'on n'a plus cette mémoire, ou l'on ne l'a pas du tout. De même, s'il s'élève jusqu'au style des anciens, il ne leur fait pas d'emprunt.

Évidemment Juvénal n'avait pas fait d'études pour écrire. Rien n'indique dans ses satires qu'il fût un de ces poëtes, comme Stace, Perse, Lucain, et les autres, instruits dès l'enfance à l'art des vers, et nourris pour les concours littéraires et les couronnes. Martial parle de lui, mais point comme poëte ; Pline le jeune, qui connaissait si bien tous les poëtes de son temps et qui en a dressé une liste où la postérité a rayé plus d'un nom, ne fait aucune mention de Juvénal. On ne sait quel motif le fit écrire. Les uns disent : la vertu. J'ai expliqué pourquoi j'en doutais ; peut-être n'est-ce qu'un violent esprit de contradiction qui lui mit, comme à Rousseau, un stylet à la main. Quoi qu'il en soit, son stylet ne marque ni la jeunesse de l'homme ni l'éducation des lectures publiques ; il est venu au monde viril et original. Ce style n'a que deux phases : maturité et impuissance ; car ce talent si fort a des défaillances étranges ; c'est alors que Juvénal est déclamatoire sans être éloquent, haletant sans être chaud.

Les endroits où le style de Juvénal est le plus franc et où sa poésie est vraiment sœur de la poésie d'Ho-

Digitized by Google

race, ce sont ces descriptions des vices monstrueux de son temps. Là où il touche, après Horace, à quelque vérité de la philosophie morale, son style n'a pas cette aisance noble, ce calme du discours socratique qui convient si bien aux choses de la philosophie. Mais dans la peinture des saturnales dont il était le témoin, sa langue, plus expressive et plus colorée que celle de Martial, est aussi précise et populaire. Il semble accomplir alors une sorte de mission : il enrichit l'histoire des corruptions humaines ; il parle au nom de la morale épouvantée ; il fait une œuvre nécessaire, et pour tout ce qui est nécessaire, pour tout ce qui peut servir à ce que je me suis permis d'appeler l'éducation éternelle de l'humanité, il n'y a pas d'exemple, je le répète, qu'une langue ait manqué au poëte. La langue de Juvénal est alors aussi belle, aussi pure, anssi classique que celle de Virgile et d'Horace.

Tant qu'il reste encore quelque idée utile à glaner, après ces grandes moissons qu'on appelle les âges d'or des littératures, les langues les plus corrompues se purifient, les langues les plus épuisées rajeunissent pour revêtir de formes durables des idées qui doivent servir aux hommes. Au contraire, elles ne font rien pour ces œuvres de caprice, pour ces petites littératures de mode, nécessaires seulement pour alimenter l'espèce de curiosité littéraire propre à chaque époque, qui naissent d'une querelle d'école et meurent dans une querelle de commentateurs. Aussi, rayez de la langue latine *l'Achilléide*, *la Thébaïde* ou *les Puniques*, est-ce cette langue qui y perd ou seulement son vocabulaire ? Essayez, au contraire, d'en retrancher les vi-

Digitized by Google

goureuses peintures de Juvénal, et dites alors si la langue latine a payé toute sa dette au monde. Pour moi, je ne le crois pas.

XVI. — De ce qu'on peut appeler les beautés dans Lucain et les poëtes de son époque.

Je ne ferai pas de théories sur la question du beau. On y a dépensé beaucoup d'érudition et d'esprit, sans la résoudre, c'est-à-dire sans donner du beau une idée assez nette et assez populaire pour qu'on en fît naturellement le *criterium* des jugements littéraires. Le beau est un peu comme la vérité dont parle Pascal, vérité en deçà des montagnes, erreur au delà ; l'Allemagne le conçoit d'une façon, la France d'une autre. Je ne ferai donc pas la faute d'en essayer une définition alambiquée ; aussi bien c'est un legs de l'ancienne critique qu'il faut laisser de côté avec beaucoup d'autres. Le mot *beautés*, quoique un peu abstrait, l'est pourtant moins que le beau, et il est plus facile de dire des choses nettes et évidentes sur ce qu'on peut entendre par des beautés poétiques, que sur ce que peut être le *beau* en poésie. Tenons-nous-en donc aux beautés. Après tout, c'est un mot adopté à peu près généralement, et j'aime mieux m'en servir, comme tout le monde, que de me donner le ridicule d'en imaginer un nouveau.

Dans tous les ouvrages de poésie, on peut distinguer deux ordres de beautés, les unes exprimant des faits du monde extérieur, comme sont les beautés de description; les autres représentent les vérités du

Digitized by Google

monde moral, les pensées, les sentiments, et généralement toute notion, toute peinture de l'âme humaine,

Cette distinction éclaircit déjà l'expression abstraite de beautés. Ne la surchargeons pas d'une distinction nouvelle entre les beautés de style et les beautés de pensée. Le style et la pensée sont tellement liés et nécessaires l'un à l'autre qu'on ne peut concevoir le style sans la pensée ni la pensée sans le style. Il y a, dans le travail mystérieux du poëte, de telles affinités entre le fond et la forme, et quelquefois une telle simultanéité de la pensée et de l'expression, qu'on risquerait fort de se tromper en décidant si ce sont les choses qui sont venues les premières, ou si ce sont les mots.

Nous avons donc deux sortes de beautés :

Les beautés descriptives;

Les beautés morales.

En ce qui regarde l'époque poétique qui fait le sujet de cet ouvrage, j'en ai dit assez sur les beautés de description. Le principal mérite, je le répète, des poëtes de cette époque, c'est la description, quoique déjà ce ne soit plus la description à grands traits des poésies primitives, ni même la description savante, mais pourtant si simple encore et si expressive des poésies des grands siècles. Je remplirais tout un volume de morceaux pris dans Lucain et dans ses contemporains, où l'on verrait des ressources de langue infinies et un luxe de nuances de style égal à celui des nuances d'idées. J'ai dit aussi ce que je pensais de ce genre de beautés, parfaitement inutile à l'éducation de l'humanité, mais qui a pu donner d'agréables

Digitized by Google

distractions au public littéraire de l'époque, et y susciter des querelles ingénieuses. On peut dire de ces beautés, comme de certaines inventions, qu'elles n'ont qu'un temps; ce temps passé, la vie s'en retire; elles n'occupent plus, de loin à loin, que les philologues, qui n'y voient que des questions de texte à éclaircir. Il en est tout autrement des beautés dans l'ordre moral.

XVII. — Des beautés dans l'ordre moral.

Quoique réduite ainsi, la question est encore assez vaste; car quoi de plus vaste que le monde moral? Combien d'espèces de sentiments, combien de vérités philosophiques, combien de sortes de notions ne peut-on pas compter! combien d'analyses à faire! combien de nuances à exprimer! Et comme chaque sorte d'idées, bien plus, chaque idée particulière peut donner lieu à une beauté, combien de beautés à distinguer! Une première classification a déjà, je pense, facilité l'intelligence de ce qu'on peut appeler *beautés;* je m'aiderai d'une seconde classification pour faire apprécier combien de sortes de beautés il peut y avoir.

On peut compter, ce semble, trois ordres d'idées principales, sur lesquelles roulent toute poésie et, je puis dire, toutes les époques de la poésie.

Il y a les idées nécessaires, les vérités éternelles, qui vont à toutes les intelligences, à toutes les nations, à toutes les époques où brille non pas seulement la civilisation, mais quelque lueur de civilisation. Le monde ne peut les ignorer sous peine de

Digitized by Google

périr; elles sont le fond même de l'esprit humain; elles dirigent tous les êtres pensants. Dieu nous a mis dans le monde avec ce fond; et ce sont bien là les idées dont l'humanité ne peut pas se passer, *parce qu'elle ne vit pas seulement de pain.* Les hommes de génie, dans la poésie, sont ceux qui recueillent le plus de ces idées et les expriment dans le langage le plus simple et le plus populaire. Ils ont le dépôt de la sagesse humaine, ils tiennent le fil à l'aide duquel l'humanité sort des ténèbres des révolutions et de la barbarie, dont l'heure fatale arrive pour toutes les nations.

Il y a, en second lieu, un ordre d'idées déjà moins élémentaires, et d'une autre espèce de nécessité que je vais définir. C'est toujours le même fond, mais avec des développements et des nuances que les civilisations, les différences de gouvernement, les variétés de mœurs et d'institutions sociales y ont ajoutés. Elles sont nécessaires encore, car elles fleurissent aux époques de grandeur des nations; seulement elles prêtent déjà à la contestation, parce qu'il ne suffit plus, pour les comprendre et y consentir, de l'assentiment involontaire de la raison ou de la sensibilité; il y faut un certain temps de réflexion dont profitent le doute et l'esprit critique. C'est toujours la sagesse humaine, mais avec certaines parties d'erreur ou d'exagération que l'aiguisement des esprits et la diversité des intelligences ont mêlées à son pur dépôt. Cependant les poésies qui expriment ces idées paraissent un progrès sur les poésies dépositaires des premières, parce qu'en effet, elles contiennent implicitement celles-ci

Digitized by Google

et qu'elles les ont complétées par des développements que ne comportaient pas les époques où les intelligences étaient plus simples. Ces poésies ont fait donner le nom d'âge d'or aux siècles qui les ont vues naître successivement, et par une sorte d'évolution périodique, dans les trois pays qui peuvent passer pour les trois grands chemins de la civilisation, je veux dire, la Grèce, l'Italie et la France.

Enfin, il y a les idées particulières et locales qui tiennent au climat, au tempérament, à la nature du sang, vraies pour un Celtibérien, fausses pour un Germain, claires pour un Italien, obscures pour un Grec; nées d'une mode, d'un tour d'esprit passager, d'un de ces caprices auxquels les peuples sont sujets comme les individus. Ces idés ne se peuvent pas peser dans la balance philosophique; elles échappent à l'analyse, et flottent sur les confins du monde moral; elles donnent à tel lecteur, et pas à tel autre, un certain plaisir peu réfléchi, dont on ne peut dire s'il est produit par la pensée ou par les mots, ni si c'est l'âme ou seulement l'oreille qui est affectée. Ces idées ne sont d'aucune utilité, si ce n'est peut-être pour les érudits, lesquels ne pourraient pas être érudits avec ce que tout le monde sait ni avec ce qui sert à tous.

Aux deux premières classes d'idées, à la première exclusivement, à la seconde avec des restrictions déjà, se rattachent deux ordres de beautés qui s'adressent à tous les hommes, et sont saisies immédiatement par toutes les intelligences.

A la troisième classe, et aussi à quelques-unes des idées de la seconde, se rapporte une espèce de

Digitized by Google

beautés qui s'adressent aux littérateurs seulement, aux curieux de style, qui aiment l'art pour l'art, et aux commentateurs, qui font profession d'en disserter.

Vous trouvez les premières dans la Bible, dans les épopées religieuses d'Homère et de Dante, dans les drames de Shakespeare, dans ce que nous connaissons des grandes poésies primitives de l'Orient et du Nord.

Là, elles sont naïves et simples comme des oracles descendus du ciel ; nul apprêt ne s'y fait sentir : elles ne sont pas nées de la réflexion, mais de l'instinct. Le poëte n'a pas pensé qu'il fît des morceaux de choix ; il a rendu ce qu'il sentait ; il a communiqué aux hommes ce qu'il recevait d'en haut.

Vous trouverez ces mêmes beautés dans les littératures des grands siècles, et elles y sont ou simplement reproduites, dans d'autres idiomes, des poésies primitives, ou développées par l'art, mais sur le modèle de ces poésies. Vous y sentez quelque peu le travail et la préparation. Le poëte du grand siècle a imité ses devanciers, parce que son goût lui a appris qu'il vaut mieux répéter certaines choses qu'y rien changer. C'est de l'inspiration où se mêle un peu de critique. Quand, en outre, il a développé ces beautés ; quand, par exemple, à la peinture simple et sommaire d'une passion, d'un sentiment, il a ajouté des traits négligés par le poëte primitif, alors vous apercevez le travail et je ne sais quelle adresse de mise en œuvre qui distrait votre esprit du fond même des choses pour l'occuper de la grâce de leur arrangement. Le poëte sait qu'il fait un morceau choisi ; il s'y dispose longtemps

Digitized by Google

à l'avance et y dispose son sujet. On peut prédire un développement brillant; les choses vous y mènent, mais par une pente si douce et si bien cachée qu'on s'y voit arrivé avec autant de plaisir qu'au milieu de beautés inattendues.

Toutefois, et malgré cette fine fleur que l'art a ôtée à la pensée du poëte primitif, les grands écrivains des grands siècles sont aussi populaires, à compter les voix, que leurs devanciers. A première vue même, leur popularité paraît plus choisie et d'un plus grand prix. Leur public a plus de culture; si on ne les chante pas dans les fêtes, on les lit et on les médite dans la solitude; ils entrent comme élément nécessaire dans toutes les éducations. Ce qu'il y a d'apprêt dans leurs beautés n'en empêche pas l'effet moral, mais, loin de là, le sert et l'accommode à plus d'intelligences. Au contraire, l'extrême simplicité des poésies primitives, l'étrangeté des mœurs et des époques qui leur servent de cadre, peuvent quelquefois en compromettre l'effet pour certains esprits qui sont trop de leur temps, et ne savent pas vivre dans tous les temps. Et comme on ne se donne pas volontiers le travail de découvrir des beautés qui ont négligé de s'annoncer, on appelle cette simplicité *enfance* de l'art, et on ferme un livre qui se recommande si peu. Les poésies des époques secondaires n'ont pas à craindre ce désappointement; pour instruire et pour plaire, elles savent tous les chemins par où l'on arrive à toutes les intelligences, et elles s'arrangent toujours pour ne se compromettre avec personne.

Ce n'est pas là d'ailleurs leur seul avantage sur les

Digitized by Google

poésies primitives. Celles-ci encore manquent souvent leur effet pour être trop sommaires ; la force d'attention des hommes est si petite que souvent une beauté de premier ordre leur échappe parce qu'elle n'a pas été préparée de loin ou parce qu'elle est tout entière dans un mot. Les poésies des époques secondaires montrent plus longtemps la même chose à l'attention de l'homme, et la lui montrent sous plus de faces. De là, non-seulement leurs beautés ne risquent pas de n'être pas vues, mais encore on leur en prête qui ne sont point dans leurs livres. N'en savez-vous pas dont c'est un crime de dire que tout n'y est pas beauté et perfection ?

Enfin, en dernier lieu, cette espèce de beauté qui ne va qu'aux gens du métier, aux critiques, aux annotateurs, vous la trouverez d'abord dans les moins parfaits des écrivains des grands siècles, ou bien dans certaines parties négligées ou hasardées des plus parfaits ; et vous n'en trouverez guère d'autre dans tous les poëtes des époques de décadence, dans les poëtes alexandrins, dans Lucain et ses contemporains, dans les poëtes de notre temps, avec des différences qu'il n'y a pas lieu d'indiquer en ce moment.

Les poëtes primitifs chantent.

Les poëtes des époques secondaires écrivent des ouvrages d'art et des morceaux choisis.

Les poëtes de la décadence font de beaux vers.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de morceaux choisis dans les poëtes de la décadence. On en rencontre de fort beaux, surtout dans Juvénal et dans Lucain, quoique d'une poésie inférieure à celle de

Digitized by Google

leurs devanciers. Mais cela veut dire que les plus grandes et les plus réelles beautés des poëtes de la décadence sont des vers isolés, et ce qu'on appelle, en termes de critique, des traits.

XVIII. — Du trait considéré comme le beau des époques de décadence.

Le trait, voilà donc le *beau* aux époques de décadence.

Il n'y a plus là ou presque plus de ces magnifiques développements virgiliens, dont toutes les parties sont animées d'une égale chaleur, où l'image vient naturellement, sans être cherchée ni préparée, où rien n'est sacrifié aux endroits saillants, où le langage ne fait jamais illusion sur la portée de la pensée.

Le trait, c'est cette beauté piquante, mais équivoque, qui éveille le lecteur dans un morceau languissant. Dans le trait, quelque chose vous plaît et vous pique; mais dites-moi si c'est l'idée ou si c'est le tour. Prenez ce trait et pesez-le: analysez ce plaisir que je ne nie pas, mais dont je vous défie de me rendre compte par la sensibilité ou par la raison; comparez-y le plaisir que vous font les beautés poétiques de l'épopée primitive ou des grands siècles littéraires. Ici, c'est le sentiment d'une grande notion acquise, soit en morale, soit en philosophie, d'une vérité sentie et qui a passé dans notre intelligence, d'une lumière qui nous fait voir notre cœur. Là, qu'y a-t-il autre chose que le plaisir de surprise causé par un rapport singulier, par une heureuse combinaison de mots, une

Digitized by Google

chute, une pointe? Dans le poëte des époques secondaires, le poëme est fait pour le morceau choisi; dans le poëte de la décadence, le morceau choisi est fait pour le trait. Aussi, que de préparations pour l'amener! de combien de négligences on le paye! En effet, comme si le poëte savait qu'il ne peut rien offrir de mieux que son trait final, il y sacrifie tout le reste; il vous fatigue de détails communs, de vers lourds, comme pour vous faire trouver plus de goût à son trait. Dans les poésies rimées, le trait est amené par des chevilles; c'est le même procédé, ou à peu près, partout où la poésie est en décadence.

Après tout le trait, tel qu'il est, malgré l'admiration douteuse qu'il inspire, et le peu de résistance qu'il offre à la critique, le trait serait d'un effet agréable, surtout après des tirades de remplissage, s'il ne venait pas si souvent. Mais dans le poëte de la décadence, le trait vient à tout propos, au bout de chaque alinéa, de chaque tirade, comme le refrain d'une chanson. Plus le poëte a d'imagination et d'esprit, plus il le prodigue; et comme les traits sont comptés pour des beautés, cela fait dire quelquefois de certaines poésies qui en sont fortement relevées, qu'elles ont le tort d'être trop belles. C'est un mot plus naïf qu'ironique, et que j'ai souvent entendu dire de certains poëtes contemporains très-féconds en traits de ce genre, et qu'on blâmait doucement de se faire trop souvent admirer. En effet, aux premiers traits qu'on rencontre dans un livre de poésie, on est tout admiration; s'ils se multiplient, l'admiration se refroidit, on ne persiste que pour ne pas se démentir;

Digitized by Google

s'ils sont tout le livre, on le met de côté, sauf à le trouver trop beau, comme tout à l'heure. La vérité est que des beautés dont on se lasse ne sont pas des beautés réelles; l'admiration qu'elles inspirent ne dure pas plus qu'une surprise, tandis que l'admiration pour les beautés vraies est une douce chaleur qui ne s'éteint qu'avec la vie. C'est un sentiment où il entre plus d'égoïsme qu'on ne pense : nous n'admirons que ce qui nous profite, que ce qui ajoute à notre valeur intellectuelle; mais toute poésie qui ne se résout pas pour nous en acquisition réelle n'est admirée que par respect humain, ou bien quelquefois par mode.

XIX. — Le trait est l'espèce de beau le plus goûtée par les jeunes gens.

Le trait est un genre de beauté fort goûté de la jeunesse, alors que l'admiration n'est mêlée d'aucune pensée d'acquisition intellectuelle. Il y a certaines années vagues, entre l'adolescence et la première virilité, où l'esprit se repaît d'apparences, de couleurs, sans soupçonner rien au delà, et où son extrême mobilité, jointe à une curiosité excitée par toutes les restrictions et toutes les contraintes de l'éducation première, le porte à tout voir et l'empêche de rien voir à fond. Ces années-là appartiennent au poëte des époques de décadence. On goûte d'autant plus ses beautés équivoques qu'on ne songe pas à en tirer profit. On demande des impressions et point de connaissances; c'est ce qui explique comment de méchantes poésies semées de traits sont préférées à ces chefs-d'œuvre où l'inspiration n'est que la raison élo-

Digitized by Google

quente. L'esprit, à cet âge-là, glisse si vite et si légèrement sur les choses, qu'il faut, pour le fixer, agiter devant lui des lambeaux de pourpre étincelants; sur des poésies profondes et recueillies il passera en courant, sans se douter de ce qu'elles cachent.

J'ai remarqué que, même pour les jeunes gens élevés dans l'étude de ces sortes de poésies, ce qui les y frappait le plus, c'est le très-petit nombre de traits soit d'harmonie imitative, soit de grandeur exagérée, qu'une défaillance de la muse, une erreur de goût y a glissés. Les vers d'apparat, les beautés d'école, car il se mêle de ces paillettes de fer aux littératures des âges d'or, les charmaient. Quand on leur présentait des poésies de décadence, les croyant assez protégés contre les séductions de ces poésies par un bon fonds d'études classiques, non-seulement ils y mordaient avidement, mais il semblait qu'ils missent dans ces admirations nouvelles l'ardeur d'esprits émancipés qui secouent un goût de commande et sont libres enfin de ne plus admirer sur parole.

Rien de plus simple et de plus naturel. Des beautés équivoques doivent convenir à un âge incertain; des hardiesses de style sont plus du goût d'un jeune homme qu'une vérité pratique qui est revêtue d'un style modéré. Les beautés de la poésie des grands siècles ne sont, le plus souvent, que de belles et populaires expressions de vérités universelles, de faits d'expérience; on ne peut les accepter que sur la foi du maître, tant qu'on n'est pas arrivé à l'âge où l'on compare ses connaissances avec ses expériences. On a dit : comparaison n'est pas raison; il y a quelque chose

Digitized by Google

d'aussi vrai, c'est que raison est toujours comparaison ; donc, à qui n'a rien pu comparer, on ne peut pas faire goûter librement des beautés poétiques qui ne sont que l'expression de faits par lesquels il n'est pas encore passé. N'y a-t-il pas même quelque inconséquence à rendre juge de certaines notions sur le cœur un jeune homme qui n'a pas encore senti son cœur ; à faire apprécier de hautes vérites pratiques à celui qui n'a pas encore quitté la tutelle ; à parler de la vie à qui n'a pas encore vécu ?

Nous ne revenons aux grands poëtes qu'après avoir été, chacun dans notre petite sphère et dans la proportion de notre sensibilité, les héros de leurs poëmes, c'est-à-dire après avoir aimé, haï, souffert, comme ces caractères généraux auxquels ils ont donné des noms d'hommes et qui jouent dans leurs poëmes le drame de la vie humaine. Au sortir des écoles, nous sommes quelque temps séparés de ces maîtres, soit par d'autres directions, soit par des entraînements littéraires où nous jettent des génies équivoques. Mais après quelques années données à toutes les impressions, bonnes et mauvaises, quand nous apprenons enfin à nous régler, nous découvrons à notre insu, entre ces premières expériences de la vie et les souvenirs des poésies apprises aux écoles, mille rapports délicats qui nous surprennent, nous piquent, nous intéressent, et qui finissent par nous ramener à ces maîtres du beau parce qu'ils sont les maîtres du bien.

C'est alors que nos idées en littérature se forment et se fixent. Nous disons adieu aux poëtes des épo

Digitized by Google

ques de décadence et à leurs lambeaux de pourpre, et nous gardons nos loisirs pour les poëtes primitifs, pour les poëtes des âges d'or, pour ces génies d'élite qui ont exprimé, dans un langage immortel, les vérités nécessaires à la conservation et à la grandeur de l'homme moral, en quelque lieu et en quelque temps qu'il vive, soit seul, soit dans la famille, soit dans l'État.

Si l'on me demandait à quoi peuvent servir les poésies de décadence et leurs beautés douteuses, après que la critique en a tiré des notes pour l'histoire de l'art, je dirais : A faire aimer les poésies des grands siècles. Pour les esprits qui ne sont pas faux, admirer quelque temps les beautés des écrivains de décadence donne du ressort à leur imagination, excite en eux l'esprit de comparaison, et y produit à la fin une réaction de bon sens et de naturel au profit des belles poésies délaissées au sortir des écoles. Quant aux esprits faux, se traîner toute la vie sur les poésies des grands siècles ne les redresserait pas.

XX. — Exemples de traits dans Lucain.

Je crois superflu de donner des exemples du *trait*. On peut ouvrir Lucain au hasard ; il n'y a presque pas une page de *la Pharsale* où l'on n'en rencontre. Tantôt ce sont des demi-vérités, des nuances à peine sensibles, des rapports tirés de trop loin, mais non faux pourtant, où il y a encore quelque idée sous les mots. Mais les exemples sont plus nombreux de passages où le style étouffe l'idée. Il n'y a pas d'analyse assez sub-

Digitized by Google

tile pour séparer, dans l'impression que vous en recevez, ce qui revient au style de ce qui revient à la pensée. On ne sait à quel ordre de produits de l'esprit peuvent appartenir certains vers de Lucain, bien que séduisants au premier aspect, soit par leur rhythme, soit même par leur orthographe; car il faut bien que ce soit par quelque chose qu'ils fassent illusion. Mais j'aime mieux citer quelques belles et profondes pensées auxquelles le trait n'a pas nui, à mon sens. Frapper fort n'est un défaut que quand on ne frappe pas juste.

César, entré dans Rome, assemble dans le temple d'Apollon « *une troupe de sénateurs,* » dit Lucain, quoiqu'il ait dit ailleurs que le sénat *tout entier* avait suivi Pompée[1]. Cette ombre de sénat, convoquée irrégulièrement, sans l'ordre des consuls, est prête à donner à César tout ce qu'il pourra lui prendre fantaisie de demander : le trône, si c'est le trône, ou l'or des temples, ou la tête de ceux qui ont suivi Pompée. « Heureusement César mit plus de pudeur à ordonner « que Rome n'en mit à obéir... »

> . . . . . Melius, quod plura jubere
> Erubuit quam Roma pati[2]...

Pensée vraie et bien. rendue : ici la forme s'ajuste admirablement au fond. Il n'est que trop vrai qu'à certaines époques et pour certains hommes que la fortune a couronnés, les peuples ne s'interdisent que les bassesses dont ces hommes n'ont pas besoin. Il faut remarquer que Rome veut dire ici, comme le mot

1. *Pharsale*, livre II, vers 520.
2. Livre III, vers 111. Voir, page 158, à quel endroit du récit Lucain fait cette belle réflexion.

Digitized by Google

peuple dans la réflexion que je viens de faire, cette partie de la nation qui transige avec tous les pouvoirs, qui prête serment à tous les gouvernements de fait, et qui tient les clefs d'un État à la disposition de quiconque est assez hardi pour en forcer les portes.

L'exemple suivant mérite les mêmes éloges.

Pompée, vaincu à Pharsale, s'enfuit à toute bride dans la direction de la mer. Il rencontre des gens qui venaient à Pharsale rejoindre ses drapeaux; il est forcé de leur apprendre sa défaite. Lucain le plaint amèrement de cette humiliation : « La fortune punit « cruellement Pompée de sa longue faveur. Elle « charge son adversité de tout le poids de sa grande « renommée ; elle l'accable de tout l'éclat de ses des- « tinées premières... Ainsi, trop d'âge abat les grands « cœurs, quand l'homme survit à sa puissance. »

. . . . Sed pœnas longi Fortuna favoris
Exigit a misero, quæ tanto pondere famæ
Res premit adversas, fatisque prioribus urget.
. . . . . Sic longius ævum
Destruit ingentes animos, et vita superstes
Imperio[1] ...

Il y a un peu de recherche dans la première pensée; la seconde est aussi simple que profonde. Les hommes supérieurs, qui vivent trop longtemps, défont dans la seconde moitié de leur vie ce qu'ils ont fait dans la première. Dans leurs vains efforts pour se maintenir sur la scène du monde, après que le monde les a quittés, ils perdent leurs talents et ils compromettent leur

1. *Pharsale*, livre VIII, vers 21 et suivants. Voir le récit, page 188.

Digitized by Google

gloire. Les hommes d'État, devenus vieux, qui se trouvent tout à coup au milieu d'événements et d'intérêts jeunes, les suspectent parce qu'ils ne les comprennent pas, et ils croient que l'expérience prévoit en proportion de ce qu'elle a appris. Dans cette fausse idée, qui couvre le plus souvent une ambition tenace, ils engagent la lutte, et ils y risquent follement toute la popularité de leurs belles années. Ils sont grands et font de grandes choses tant qu'ils représentent l'intérêt général; mais le temps vient bientôt où ils y substituent l'intérêt de leur conservation. Ils croient être encore les hommes de tout le monde, et ils ne sont plus que les hommes d'un parti ou d'une maison. Alors ils font des fautes, et la fortune les abandonne, c'est-à-dire la faveur des hommes et des choses. La fortune était passée du côté de César, parce que Pompée ne représentait plus qu'une poignée de républicains entêtés des vieilles formes, et de sénateurs sans résolution, lesquels s'étaient déclarés pour lui parce qu'il était près, et contre César parce qu'il était loin.

On avait gravé, en 1789, sur les sabres de la garde nationale, cet autre vers de Lucain,

Ignorantque datos, ne quisquam serviat, enses[1].

avec cette variante :

Ignorantne datos, ne quisquam serviat, enses?

« Ignorent-ils que le glaive a été donné aux hommes « pour qu'il n'y ait point d'esclaves? » Je voudrais

1. *Pharsale*, livre IV, vers 579.

Digitized by Google

aussi qu'on écrivît dans le code politique des nations libres, à la fois comme conseil aux hommes supérieurs, et comme précaution contre leurs fautes :

> . . . . . Sic longius ævum
> Destruit ingentes animos, et vita superstes
> Imperio...

J'ai dit que les beautés les plus neuves de Lucain, dans l'ordre moral, se rapportent à des choses de politique et de philosophie stoïcienne. Parmi les beautés philosophiques on pourrait citer la réponse que Lucain prête à Caton sur les oracles [1], et plus d'un passage où le poëte donne ses propres opinions sur la religion naturelle, sur les présages. Quant aux beautés inspirées par la politique, *la Pharsale* n'en offre pas de supérieures aux éloges de Caton et de Pompée, le premier, que Lucain fait en son nom, le second, qu'il met dans la bouche de Caton.

Voici l'éloge de Caton :

Jusqu'à la bataille de Pharsale, Caton n'aimait pas Pompée, quoiqu'il eût suivi ses drapeaux; il s'y était rattaché parce que les lois de la patrie et le sénat étaient du côté de Pompée. « Mais, depuis le désastre « de Pharsale, Caton était devenu tout pompéien. Il « embrassa la patrie privée de son appui; il réchauffa « les peuples que la frayeur avait glacés; il fit re- « prendre l'épée aux lâches qui l'avaient jetée, et « soutint la guerre civile sans désir de régner, sans « crainte d'avoir jamais à servir. Caton ne fit rien « dans cette guerre pour sa propre cause; et depuis

1. *Pharsale*, livre IX, vers 561-569.

Digitized by Google

« la mort de Pompée, tout le parti pompéien fut uni-
« quement le parti de la liberté. »

> At post Thessalicas clades jam pectore toto
> Pompeianus erat. Patriam tutore carentem
> Excepit, populi trepidantia membra refovit,
> Ignavis manibus projectos reddidit enses;
> Nec regnum cupiens gessit civilia bella,
> Nec servire timens. Nil causa fecit in armis
> Ipse sua : totæ post Magni funera partes
> Libertatis erant[1]...

L'éloge de Pompée, quoique tracé d'une main partiale, et malgré le tour antithétique, est un morceau admirable.

« Il nous est mort un citoyen, dit Caton, qui, sans
« approcher de la modération et de l'équité de nos
« pères, était cependant un exemple utile dans un
« temps où la justice est méprisée. Il fut puissant
« sans que la liberté périt; il eut le peuple à ses
« ordres et sut rester simple citoyen. Il gouverna le
« sénat, mais un sénat qui régnait. Il ne s'attribua
« jamais aucun des droits de la guerre : ce qu'il vou-
« lait qu'on lui donnât, il voulait qu'on pût le lui
« refuser. Il fut trop riche, mais il mit plus d'argent
« dans les coffres de l'État qu'il n'en garda pour lui.
« Il prit les armes, mais il sut les quitter. Il préféra
« l'épée à la toge, mais l'épée ne l'empêcha pas d'ai-
« mer la paix. Chef des armées, il mit autant d'em-
« pressement à déposer le pouvoir qu'à le prendre.
« Sa maison fut chaste, modeste, et la fortune n'en
« gâta pas les mœurs. Son nom fut grand et révéré

1, *Pharsale*, livre IX, vers 23 et suivants.

Digitized by Google

« chez les nations, et ce nom servit puissamment l'in-
« fluence de Rome... »

Civis abit (inquit) multo majoribus impar
Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis ævo,
Cui non ulla fuit justi reverentia; salva
Libertate potens; et solus plebe parata
Privatus servire sibi, rectorque senatus,
Sed regnantis, erat; nil belli jura poposcit :
Quæque dari voluit, voluit sibi posse negari.
Immodicas possedit opes : sed plura retentis
Intulit : invasit ferrum, sed ponere norat.
Prætulit arma togæ; sed pacem armatus amavit.
Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas.
Casta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam
Fortuna domini : clarum et venerabile nomen
Gentibus, et multum nostræ quod proderat urbi[1]

XXI. — Du trait dans les poëtes contemporains de Lucain.

Tout ce que j'ai dit du trait, comme la principale beauté du style de Lucain, s'applique parfaitement à tous ses contemporains, avec des restrictions qu'il est à peine nécessaire d'indiquer. Les traits sont moins nombreux dans Silius Italicus, parce que, outre ses habitudes d'imitation classique, il est dépourvu de l'espèce d'invention qui fournit le trait. Stace, avec son imagination un peu vaine, et son esprit de mots infini, est, au contraire, tout plein de traits; mais ils n'ont point l'éclat de ceux de Lucain, et portent sur des rapports encore plus vagues, sur des nuances de vérités encore moins saisissables. L'idée n'est là que l'occasion de petits effets de style d'une adresse et

1. *Pharsale*, livre IX, vers 190 et suivants. C'est une sorte d'éloge funèbre que Caton prononce devant le peuple d'Afrique.

Digitized by Google

d'une inutilité singulières. J'excepte de ce jugement plus d'une charmante comparaison dans le goût d'Homère. Martial est tout trait, car l'épigramme, c'est le trait; mais là, ce genre de beauté est à sa place; ce qui ne veut pas dire que tous les traits de Martial soient des beautés. Le trait paraît être originaire dans les tragédies de Sénèque; Sénèque en est le père; c'est lui qui pensa le premier à raccourcir le beau en poésie aux proportions d'un jeu de mots. Quant à Juvénal, on peut regretter qu'il ait enfermé trop souvent sa puissante faculté poétique dans ces petites formes de convention; mais comme en beaucoup d'endroits de ses satires chaque vers est un trait vigoureux, le grand effet du procédé en fait oublier l'apprêt. Cela devient de l'éloquence un peu renforcée, mais qui étonne par son étrange puissance. On admire malgré soi un poëte qui, au lieu de se réserver pour le vers à effet, se l'impose pour chaque chose qu'il dit, et, qu'on me passe cette comparaison, fait son ordinaire des mets que les autres gardent pour les jours de fête.

Digitized by Google

CONCLUSION

I. Différences entre la poésie de notre époque et celle de Lucain quant à la nature des sujets.
II. Différences entre les circonstances politiques et sociales propres aux deux époques.
III. Ressemblances entre les deux époques.
IV. Du danger que font courir aux langues les *poésies individuelles*.

Digitized by Google

CONCLUSION

DIFFÉRENCES ET RESSEMBLANCES ENTRE LA POÉSIE DE NOTRE ÉPOQUE ET CELLE DE L'ÉPOQUE DE LUCAIN

Il est difficile que je me dérobe à un rapprochement entre la poésie de l'époque de Lucain et celle de notre temps. Ce rapprochement est la seule moralité qui se puisse tirer de mon livre, et je ne dois pas dissimuler d'ailleurs que l'étude des poëtes de notre temps m'a fort servi à expliquer l'époque de Lucain. J'essayerai donc cette comparaison, mais avec scrupule; car, comment ne pas toucher aux personnes, et par le point le plus sensible, quand on caractérise les ouvrages ?

I. — Différences dans la nature des sujets.

Je noterai les différences et les ressemblances. La comparaison n'est sérieuse qu'à cette condition.

Les différences sont de deux sortes; les unes tiennent à la nature des sujets; les autres, aux circonstances politiques et sociales propres aux deux époques.

Digitized by Google

Les sujets, y en avait-il à l'époque de Lucain ? Sont-ils le fond ou seulement le cadre des ouvrages en vers? L'invention des sujets est plus bornée qu'on ne pense. Les événements héroïques, les caractères, les passions, l'homme sous ses traits généraux, voilà le champ du poëte ancien; or, au temps de Lucain, ce champ a été épuisé. L'humanité, telle que la conçoit le paganisme, a eu ses glorieux interprètes; la poésie de l'individu, tel que le christianisme l'a fait, est encore à naître. Placez une école de poëtes très-habiles entre ces deux sources d'inspiration, dont l'une est tarie et dont l'autre n'est pas encore ouverte; n'ayant rien à inventer dans les choses, et ne voulant pas imiter, c'est la langue qui portera la peine de leur impuissance. Plus ces poëtes auront de talent, plus le mal qu'ils feront à la langue sera grand; car quiconque ne veut pas des idées des autres et n'en a pas à lui ne sait que bouleverser une langue, pour se donner, par cette démolition, l'illusion de croire qu'il crée. C'était là l'illusion de l'époque de Lucain. Elle pensait créer, parce qu'elle faisait autour d'elle un chaos, et elle se promettait bravement l'immortalité à peu près dans les mêmes termes qu'Horace et Virgile.

Notre époque n'est pas aussi au dépourvu, en fait de sujets, que celle de Lucain. S'il n'y a guère plus à ajouter, dans l'une que dans l'autre, à la poésie de l'humanité, il faut dire que l'époque elle-même et la condition qui y est faite à l'individu ont leur poésie. Le malaise de la société, le manque de discipline religieuse, la maladie du doute, les ardeurs politiques,

Digitized by Google

une immense liberté de désirer, d'ambitionner, de sentir, d'envier, et presque nulle proportion entre ce qu'on peut et ce qu'on veut; un raffinement d'intelligence qui augmente les besoins; le mal des meilleures choses, de la liberté, de l'égalité, de la paix, biens humains, donc biens imparfaits; tous ces divers aspects de notre société ont donné matière à d'ingénieuses et poétiques analyses des souffrances des âmes. Notre époque n'est pas, comme celle de Lucain, pressée entre le mépris de l'imitation et l'impuissance d'innover. C'est peut-être sur une pointe d'aiguille que tourne notre poésie : mais cette pointe d'aiguille manquait à l'époque de Lucain. Eux aussi étaient de bien ingénieux artisans de langage; mais ils n'avaient pas une idée de quelque valeur à laquelle cet art pût être employé.

A ne considérer les poëtes des deux époques que comme peintres de deux sociétés désabusées de poésie, et occupées de tout autre chose, les nôtres auraient encore un notable avantage sur l'époque romaine. Quel genre de notions Lucain et ses contemporains nous donnent-ils sur la société où ils vivent? Qui d'entre eux voit au delà de son aspect extérieur? Qui est-ce qui s'inquiète de l'avenir de cette grande machine sourdement minée par une révolution religieuse? Je vois bien, dans Juvénal, d'amères critiques de la société romaine; mais c'est de l'ironie déclamatoire ou du dégoût sans profondeur. Rien ne me dit que Juvénal en ait profondément souffert, et je reconnais seulement qu'un tel poëte eût été bien embarrassé pour écrire si la société, au lieu d'être désor-

Digitized by Google

donnée, eût été réglée et austère comme au temps des Camille. Il y a aussi de la tristesse dans Stace; mais cette tristesse n'a rien d'intime; je ne sais pas si sa douleur n'est pas un thème. Ces lauréats n'ont que des sentiments pour le papier; il faut bien prendre garde de les plaindre quand ils pleurent, car on s'exposerait à les fâcher, comme ce fou d'Horace qui s'est jeté dans un puits, et qui en voudrait beaucoup à qui lui tendrait une corde. Martial, le poëte des cancans, nous parle des bains, du champ de Mars, des lions de César, des nouveaux édifices, des vices, qu'il tourne en jeux de mots. Pour lui, il se plaint sans cesse de sa toge râpée, de son toit qui fait eau; mais il serait assez content de son siècle, s'il avait une meilleure part des biens qu'on y estime. Aucun enseignement précis ne nous est venu de ces poëtes; c'est à peine si de loin à loin, dans quelque hémistiche isolé, presque toujours obscur, on entrevoit quelque coin du monde où ils vivent; on croit l'entrevoir du moins, et, avec ces indications douteuses, on essaye de reconstruire quelques parties de ce monde, comme j'ai fait, au risque de se tromper grossièrement.

Les poëtes de l'époque de Lucain ne nous aident guère à juger cette époque; mais je crois qu'il sera impossible de faire une histoire fidèle de notre temps sans avoir lu et médité ses poëtes. Il y a, dans quelques-uns, des traits d'observation profonde, rendus dans un beau langage; il y a, dans d'autres, des confessions intimes sur leur état moral, qui sont en même temps des révélations exactes sur celui de beaucoup de leurs contemporains. On n'y aperçoit pas, il

Digitized by Google

est vrai, quelle est la pensée de ce siècle-ci et du grand peuple qui lui imprime une action souveraine, quoique obscure en ce moment; mais toutes les pensées sérieuses qu'inspire à chacun de nous ce qui se passe dans notre pays, tous ces scepticismes divers d'où sortira tôt ou tard, s'il plaît à Dieu, une nouvelle foi politique et sociale, ont trouvé d'admirables interprètes, et enrichi la poésie nationale de pages qui ne périront pas.

II. — Différences entre les circonstances politiques et sociales propres aux deux époques.

L'œuvre de l'unité romaine a été accomplie par César et affermie par Auguste. Dans le même temps l'œuvre littéraire de Rome a été consommée. Ce sont deux faits qui sont nés et se sont développés simultanément, comme cela s'était vu en Grèce, comme cela se verra en France dix-sept siècles plus tard. Il y a là une loi de la Providence qui fait vivre de la même vie les nationalités et les langues. Mais Rome a payé son unité de sa liberté. Sous la république on avait vu déjà la corruption des mœurs; l'empire y ajoute la corruption des esprits. La civilisation est toute matérielle; tout s'y fait en vue du corps. C'est la fumée des festins, la promiscuité des bains publics, le parfum des vins de Grèce, la banalité des femmes, qui ont attiré les barbares. Depuis l'accomplissement de l'unité romaine jusqu'à la dispersion de l'empire, tout se précipite, tout se rue vers la fin marquée, au bruit des hourras des barbares et des orgies impériales. La

Digitized by Google

chute est lente pourtant, à cause de l'immensité du corps qui tombe. Un monde met plus de temps à s'abîmer qu'un peuple. Sa masse retarde sa chute. Je ne parle pas de ce que l'homme est devenu dans cette lente dissolution; il a continué à se reproduire, à végéter sur cette terre labourée par des invasions; ni romain, ni barbare, sans dignité, sans avenir, s'attachant à ce qui restait de murailles, par une sorte d'instinct animal, ou bien faisant le vœu de mourir, entre deux invasions, des suites d'un joyeux repas; — à moins qu'il ne fût de la foi nouvelle, et qu'il ne se mît du parti des démolisseurs, pour faire plus vite place nette à cette religion qui rouvrait l'avenir à l'espèce humaine.

En France, l'œuvre de l'unité et l'œuvre littéraire se consomment simultanément sous Louis XIV. Le sol s'est accru de ses dépendances naturelles. Je sais bien qu'il reste encore à acquérir quelques lambeaux de territoire; mais la plus triste politique du monde suffira pour les réunir à la France. D'ailleurs l'unité d'une nation ne consiste pas seulement à compléter son territoire, mais à savoir ce qui lui manque, et à pouvoir le prendre. Or, la France en était là sous Louis XIV; l'unité française date de son règne. Mais l'analogie entre Rome et la France ne va pas plus loin. La révolution française est une renaissance inouïe dans l'histoire des hommes. Rome avait appelé les barbares pour guérir ses plaies; la France, malade aussi de bien des corruptions, n'a appelé personne pour se traiter; elle a mis, de ses propres mains, le fer et le feu dans ses plaies; et c'est peut être par cette

Digitized by Google

raison-là qu'une cure qui a achevé de ruiner Rome, a réparé la France. L'homme est sorti de cette révolution agrandi et épuré. Nous valons, grâce à elle, mieux que nos pères ; nous avons toutes les libertés intellectuelles et religieuses ; nous pouvons tout ce que nous valons ; nous sommes tout ce que nous devons être. Les temps modernes étaient réservés apparemment pour cette grande nouveauté d'un peuple se régénérant par ce qui épuise les nations, rajeunissant par ce qui les tue. Ni la Grèce ni Rome n'avaient eu cette abondance de vie ; elles avaient suivi la loi de progrès, de décadence et de mort exprimée par leurs philosophes : la France seule a donné l'exemple d'une résurrection. Un moment abîmée sous les débris qu'elle avait faits, elle a relevé sa tête sur une terre renouvelée. La loi des décadences des empires a eu tort pour la première fois : pourquoi la loi des décadences littéraires n'aurait-elle pas tort à son tour ? Je dirai, à ce sujet, mes pressentiments.

III. — Ressemblances.

Mais il faut d'abord noter les ressemblances des deux époques.

J'y remarque le même goût pour l'érudition, et presque la même espèce d'érudition. L'époque de Lucain aimait les fables religieuses, les traditions du paganisme mourant ; notre époque recherche les superstitions du moyen-âge, les légendes du vieux catholicisme. Ici et là, on fait de la géographie et de l'archéologie ; ici et là, on simule une foi naïve, j'allais dire

Digitized by Google

enfantine ; il n'y a pas de meilleurs païens que les poëtes de l'époque de Lucain ; il n'y a pas de plus tendres chrétiens que les poëtes de notre époque.

Mais j'aime mieux l'érudition religieuse de nos poëtes que celle des poëtes latins. Celle-ci ne semble chercher que des oripeaux de mythologie, pour en orner de vaines compositions ; celle-là veut retrouver, sous les croyances, les sentiments et les pensées. Le paganisme des poëtes latins est un lieu commun ; le catholicisme de nos poëtes est un état de l'âme. Il peut y avoir du caprice dans notre goût pour le gothique ; mais il y a surtout de la tristesse chrétienne.

Autre ressemblance, profusion des descriptions. Après l'érudition, la description est la marque la plus certaine de décadence. Là où je vois la description abonder, je soupçonne que le fond de l'ouvrage est léger et qu'il a fallu enrichir le sujet de la plus facile espèce d'accessoires ; là où je vois tout ensemble l'érudition et la description, je me demande ce qui reste à l'invention.

Et dans ces descriptions, même intempérance de détails, même recherche des nuances, même esprit de mots, mêmes subtilités, mêmes exagérations, et parmi les exagérations même préférence pour le laid.

Tout cela, bien entendu, avec les diversités des sujets et des talents, et la supériorité morale de notre époque sur celle de Lucain.

Mais c'est surtout par les procédés de style que les deux époques se ressemblent.

Ici et là, à chaque instant, des mots vagues et géné-

Digitized by Google

raux, que les lois du mètre déterminent, et non le besoin de la pensée.

Ici et là, de laborieux efforts de style pour dissimuler des idées très-communes, et à côté, des négligences choquantes ; nul souci de la propriété des mots, avec la prétention de n'employer que le mot propre.

Des deux parts, même abondance d'images, même profusion de métaphores boiteuses, même monotonie ; même abus des synonymes, et surtout même manière d'aiguiser le trait, de le réserver pour la fin, de le préparer à l'avance, en y sacrifiant tout ce qui précède.

Voilà bien des analogies qui prouveraient que la même décadence est commune aux deux époques. Mais n'y a-t-il pas, dans les différences que j'ai marquées, quelque raison de croire que notre décadence n'est pas sans retour?

IV. — Du danger que font courir aux langues les poésies individuelles.

C'est une chose très-précieuse, assurément, que la poésie individuelle, et ce peut être une chose intéressante que de savoir exactement tout ce qui passe par la tête d'un poëte ; mais je crois que rien n'est plus propre à détruire une langue que l'abus de cette espèce de poésie. S'il est passé dans l'opinion du public que la poésie n'est pas du domaine de tout le monde, mais que chaque poëte peut en avoir une à soi, et si les hommes de talent qui s'occupent de vers se prévalent de cette concession, c'en est fait de la langue poétique. La raison en est simple. Le poëte à qui l'on donne le

Digitized by Google

droit de ne faire de la poésie que pour lui ou pour ses amis a le droit d'imaginer une langue particulière pour des idées qui ne sont qu'à lui. Plus il est le maître de dire tout ce qu'il veut, plus il doit l'être de le dire en tels termes qu'il lui plaît. La conséquence de cela, c'est que plus il y aura de poëtes particuliers, plus il y aura de langues particulières; et c'est ce que nous voyons autour de nous. Tous les poëtes de ce temps-ci ont chacun leur langue, quoique, à y regarder de près, ce soit plus d'intention que d'effet, et que toutes ces langues individuelles semblent des expressions très-peu diverses du même lieu commun.

Quand le poëte est l'organe de tout le monde, il fait un choix dans ses pensées, il en ôte tout ce qui est de pure fantaisie, tout ce qui ne peut être d'aucun prix pour le siècle qui l'entend, tout ce qui est sans corps et ne se peut évaluer ni en morale ni en philosophie; puis il emprunte à la langue du peuple des formes claires et générales pour exprimer sa pensée ainsi épurée. Mais quand il est reçu qu'un poëte ne doit être clair que pour lui; qu'il a raison de dire tout ce qu'il sent, et de sentir tout ce qu'il veut; qu'on ne peut pas plus lui contester ses idées que la façon dont il les exprime; que tout ce qui est vrai est bon à dire, et que tout ce qui est dans l'imagination est vrai: alors le poëte ne fait plus de choix parmi ses pensées; il les reçoit pêle-mêle, d'où qu'elles lui viennent, et il leur fait une langue tout exprès. Si le peuple n'entend ni ses idées ni sa langue, il s'en dédommage dans un petit cercle en se laissant dire que la poésie est la propriété du poëte, et que ce

Digitized by Google

n'est pas au poëte à venir au peuple, mais au peuple à venir au poëte; toutes raisons d'autant plus goûtées qu'elles dispensent du travail. Aussi les poésies individuelles augmentent-elles singulièrement le nombre des poëtes; les ouvriers abondent là où le travail peut se faire sans peine: c'est la multiplication des cinq pains. Mais que devient la langue nationale au milieu de toutes ces langues individuelles? Hélas! ce qu'elle peut.

Non, il n'y a plus de poésie populaire là où il y en a tant d'originales. Le poëte qui dédaigne la foule, qui transforme son cabinet en sanctuaire, qui ne se communique qu'à des initiés, est un homme qui se leurre lui-même, jusqu'à ce que le peu de profit du métier et l'ennui d'avoir toujours les mêmes admirateurs le fassent rentrer dans la raison et dans la langue universelle. Il y en a plus d'un exemple.

Imaginez la plus belle organisation de poëte, douée de la fécondité, de la raison, de la sensibilité, de l'harmonie, une nature populaire et rayonnante, apparaissant tout à coup au milieu de ce bruit confus de poésies qui crient à la foule sur tous les tons: Loin d'ici le profane vulgaire! On lui dépêche la troupe de mages disponibles qui a déjà tant salué d'avénements de poëtes, et on lui tient ce discours: « N'allez pas, ô grand poëte, abaisser votre muse « jusqu'à vous faïre comprendre de tout le monde. Le « siècle où vous vivez n'entend rien à la langue de la « poésie, et ne fait jamais à nos vers l'injure de les « acheter. La poésie doit se tenir, comme l'aigle, « entre le ciel et la terre. Le temps n'est plus où la

Digitized by Google

« poésie n'était que la pensée universelle d'une nation « répétée par un écho intelligent et harmonieux; le « poëte ne doit être que son propre écho. N'allez pas « croire, ô jeune aiglon, qu'il faille faire un honteux « triage de vos pensées : tout ce qui vient du poëte vient « de Dieu; l'Allemagne ne l'a-t-elle pas dit : le poëte « est au-dessus de Dieu. Le poëte est l'image fidèle du « monde : tout est beau dans le monde, même le laid; « ainsi, dans le poëte. Vous n'êtes pas un simple « mortel, ouvrier de l'humanité, travaillant à l'œuvre « commune, avec des outils meilleurs et non autres « que ceux de tout le monde; vous êtes un ange enve- « loppé de mystère, vous êtes un aigle se jouant au- « dessus des abîmes, car vous devez nous parler sou- « vent des abîmes, ô grand poëte. N'allez pas croire « qu'au moment de l'inspiration vous deviez être « simplement calme et riant, comme un heureux « génie qui a trouvé d'abondance les paroles dont ses « pensées avaient besoin; il faut être échevelé et « haletant, comme la pythonisse qui vient d'être « visitée par le dieu, comme la sorcière qui accomplit « son évocation nocturne sur quelque bruyère écar- « tée. Couvrez-vous de nuages, ô poëte, épaississez le « voile qui cache vos mystérieuses veilles; dérobez « votre face au peuple, et ne vous montrez qu'à vos « élus. »

Si l'on tenait à quelque poëte de haute espérance ce langage, qui n'est, après tout, que la traduction des compliments de début adressés tous les jours par des critiques précurseurs, non pas à des hommes de talent, mais aux plus chétives vocations de l'année,

Digitized by Google

on pourrait, sinon le faire avorter, du moins le tant infatuer de lui-même qu'il en viendrait à perdre la langue par vanité, pour ne pas paraître s'estimer moins qu'elle en la respectant.

Mais n'y eût-il pas de tels précurseurs pour saluer chaque nouveau venu et pour gâter les plus grands talents, notre société a si peu besoin de poésie qu'à défaut d'une grande idée commune au siècle et au poëte, le poëte en sera réduit à se prendre pour sujet de ses vers et à faire de la poésie personnelle, au grand péril de la langue. A la vérité, le premier fatigué de cette orgueilleuse et stérile contemplation de soi-même, ce sera le poëte. Aussi laissera-t-il les vers pour quelque autre emploi de l'esprit qui le mette plus en communication avec tout le monde. Les poëtes s'en vont. Ceux qui ont le génie souple abandonnent la muse à temps et font des contes, puisque le siècle s'en amuse, ou des discours politiques, puisque la gloire est de ce côté-là. Le temps de la poésie est fini en France : car, comme la poésie n'est que l'écho d'une pensée universelle, là où il n'y a de pensée universelle que dans les choses de la politique, dont la langue est la prose, la poésie est bien près de périr. Il n'y a pas d'exemple d'une langue qui ait eu deux beaux âges de poésie. La France a atteint, aux dix-septième et dix-huitième siècles, la plus haute civilisation littéraire des temps modernes ; elle veut réaliser, au dix-neuvième, la plus haute civilisation sociale et politique. Faites attention que, dans tout ce qui ne se rapporte pas à cette nouvelle destinée, sa belle langue est marquée de tous les symptômes de décadence ; mais

Digitized by Google

elle ne s'en émeut pas, car elle sait que sa gloire dans les lettres est sans égale. Au contraire, dans tout ce qui regarde la politique et la société, cette langue reste pure, sévère, populaire : c'est que les idées nouvelles sont de ce côté-là ; les langues ne périssent que quand elles n'ont plus rien d'utile à dire.

Cependant, et malgré tant de signes de décadence, comme la nation française n'en est pas à sa fin, il reste à la poésie, et à ceux qui ne peuvent pas se résigner à la croire morte, l'inconnu, l'avenir. L'avenir nous réserve peut-être un nouvel âge d'or de poésie, qui sait ? On n'est pas si fou d'espérer une telle chose d'une nation si merveilleusement douée que la nôtre. Mais à cette heure toute poésie est sur la proue des bateaux à vapeur, ou sur les rails des chemins de fer, ou sur l'affût des canons. Le siècle se précipite vers une nouvelle civilisation, sortie du triple effort de ces trois moyens de propagande ; et le poëte qui s'amuse à lui chanter des vers pendant qu'il passe me fait l'effet d'un pèlerin égaré en terre profane, qui raconte ses infortunes dans une langue inconnue à des voyageurs pressés d'arriver, et qui n'ont ni le cœur ni les oreilles à ses récits.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

JUVÉNAL OU LA DÉCLAMATION

		Pages
I.	Juvénal, satirique indifférent.	8
II.	La déclamation et les déclamateurs.	16
III.	Quintilien panégyriste de la déclamation.	24
IV.	Influence de la déclamation sur le talent de Juvénal.	36
V.	Tableau de la catastrophe de Séjan.	41
VI.	Action de la satire sur les mœurs. — Horace et Juvénal.	50
VII.	Politique de Juvénal.	55
VIII.	Les chrétiens.	60
IX.	Quelques personnages des satires de Juvénal.	63
X.	Juvénal déridé et souriant.	67

LUCAIN OU LA DÉCADENCE

PREMIÈRE PARTIE

Vie de Lucain. 73

DEUXIÈME PARTIE

LA PHARSALE

I.	Idée de *la Pharsale*.	97
II.	De la vérité historique dans *la Pharsale*.	102
III.	Pompée pouvait-il être le héros d'un poëme épique ?	107
IV.	Pompée est-il seul responsable de ses fautes politiques ?	117
V.	César, l'homme du peuple et de l'épopée.	129
VI.	De la vérité des caractères dans *la Pharsale*.	134
VII.	Il n'y a rien à apprendre, dans *la Pharsale*, sur la grande lutte qui en est le sujet.	141
VIII.	De *la Pharsale*, considérée comme ouvrage romain, *opus romanum*.	145
IX.	Analyse des livres III, VII et VIII de *la Pharsale*.	152

TROISIÈME PARTIE

COMPOSITION DE LA PHARSALE

I.	La description selon l'art grec et selon l'art de Lucain.	209
II.	Exemples. — Description de la sibylle par Virgile et Lucain.	212
III.	Description d'une tempête par Homère, Virgile et Lucain.	220
IV.	Du jugement de Quintilien sur *la Pharsale*.	233

Digitized by Google

Pages

V. De la description dans les poëtes contemporains de Lucain. . . . 237
VI. Pourquoi l'art de la décadence latine est-il tout entier dans la description? 244
VII. Du caractère de la description dans les poëtes français au XIXe siècle. 249
VIII. De quelle sorte est l'érudition des poëtes latins de la décadence. . 253
IX. Résumé. — Caractère des poëtes primitifs. 264
X. Caractère des poëtes littérateurs. 268
XI. Les versificateurs érudits. 272

QUATRIÈME PARTIE

DU STYLE DE LA PHARSALE ET DES POETES CONTEMPORAINS DE LUCAIN

I. Nécessité de faire un peu de philologie. 277
II. Distinction entre la forme et le fond dans le style des poëtes de la décadence. 278
III. Dans quel état Lucain a trouvé la langue latine 279
IV. Comment Lucain renchérit sur Virgile dans la peinture des mêmes objets. 282
V. Des innovations de Lucain. 300
VI. Innovations dans les mots. 301
VII. Innovations dans les tours. — Efforts de style pour exprimer des idées communes. — Métaphores et images fausses. 319
VIII. De deux défauts propres à Lucain. 327
IX. Différences entre la période de Virgile et la tirade de Lucain . . 342
X. Du style des tragédies dites de Sénèque. 343
XI. Du style de Perse. 345
XII. Du style de Silius Italicus. 347
XIII. Du style de Stace. 350
XIV. Du style de Martial 352
XV. Du style de Juvénal. 356
XVI. De ce qu'on peut appeler *beautés* dans Lucain et les poëtes de son époque. 359
XVII. Des *beautés* dans l'ordre moral. 361
XVIII. Du *trait* considéré comme le *beau* des époques de décadence. . 367
XIX. Le *trait* est l'espèce de *beau* le plus goûté des jeunes gens. . . 369
XX. Exemples de traits dans Lucain. 372
XXI. Du trait dans les poëtes contemporains de Lucain. 378

CONCLUSION

DIFFÉRENCES ET RESSEMBLANCES ENTRE LA POÉSIE DE NOTRE ÉPOQUE ET CELLE DE L'ÉPOQUE DE LUCAIN

I. Différences dans la nature des sujets. 381
II. Différences entre les circonstances politiques et sociales propres aux deux époques. 385
III. Ressemblance des deux époques. 387
IV. Du danger que font courir aux langues les poésies individuelles. . 389

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES

PREMIER VOLUME

	Pages
Préface de la seconde édition.	I
Préface de la première édition.	V
PHÈDRE, OU LA TRANSITION.	3
A quelle époque appartient Phèdre?	3
Auteurs anciens qui parlent de Phèdre.	4
Phrase de Sénèque sur ce fabuliste.	4
Quelle est la patrie de Phèdre?	5
Phèdre était-il esclave de guerre ou fils d'esclave résidant à Rome? — Pourquoi fut-il affranchi par Auguste?	6
Griefs de Séjan contre Phèdre.	8
Le Soleil et les Grenouilles.	8
Les Grenouilles qui demandent un Roi.	9
Tibère est-il le Jupiter de la première fable et l'hydre de la seconde?	10
Comment les écrivains postérieurs à Phèdre n'ont-ils rien dit de son opposition à Tibère et à Séjan?	11
Autres ennemis de Phèdre.	11
Eutychus.	12
Moralités qui s'appliquent à tout et à tous.	13
Les délateurs et les gens enrichis par la confiscation.	14
L'Homme et l'Ane.	15
Les Mulets et les Voleurs.	16
Les masses sous la Rome impériale.	17
Le Vieillard et l'Ane.	18
Du charme que j'éprouve à lire Phèdre.	19
Les grands d'Athènes et Démétrius de Phalère.	19
De l'utilité du silence.	20
Allusions invraisemblables.	21
Anecdote du joueur de flûte.	22
Tout n'est pas fable dans les fables de Phèdre. — Contes et anecdotes du temps.	32

Digitized by Google

Pages
L'enseigne du cabaret traduite en fable. 24
Appréciation du courage de Phèdre. — Son caractère. — Sa vanité. . . . 25
La réputation littéraire est sa première affaire. 26
Malaise que lui donne Ésope. 26
Comment il traite ses critiques. 28
Sa confiance en son immortalité. 29
Comparaison entre ce sentiment et le sentiment analogue dans Virgile et dans Horace. 29
Vanité du poëte à d'autres époques. 30
Phèdre défend avec aigreur la dignité de son genre. 31
Du prix qu'il met à ses leçons de morale. 32
Quelle fut son importance littéraire au temps où il vécut. 34
Particulon et Philétus. 34
Époque probable de la mort de Phèdre. 35
Ce qui le fit fabuliste. 35
Comment fut retrouvé le manuscrit de Phèdre. — Pillage d'une abbaye catholique. — Les frères Pithou. 36
Du génie de l'apologue. 37
De la naïveté de Phèdre et de celle d'Ésope. 37
A-t-il observé les mœurs des animaux? 38
Hommes sous des noms de bêtes. 39
De l'imagination dans Phèdre et dans Ésope. 39
De l'art de Phèdre.— C'est dans les historiettes et dans les anecdotes qu'il a excellé. 41
Caractères de son style. — Brièveté, richesse sans faux luxe, variété. . . 42
Comparaison entre le style de Térence et celui de Phèdre. 44
Par quoi il tient à l'époque d'Auguste et à l'époque de la décadence. . . 44
Abstractions métaphysiques. 46
La décadence de la poésie latine arriva brusquement et sans préparation. . 47
Deux sortes d'écrivains dans l'âge d'or d'une littérature. 48
On les remarque à l'époque de la littérature classique chez les Grecs comme chez les Romains. 48
Auguste fait de la poésie un état. 50
Tibère. 51
Caïus Caligula. — Claude. 52
L'état de poëte redevient bon sous Néron. 53

Les tragédies dites de Sénèque, ou la tragédie en manuscrit

Première partie.

Des auteurs présumés de ces tragédies. 57
Diversité des opinions sur le mérite de ces tragédies. 58
De l'autorité de ces opinions et du plan que j'ai cru devoir adopter. . . 59
Examen de l'opinion qui attribue les dix tragédies à Sénèque le philosophe. 60
Témoignages d'auteurs anciens : Martial, Térentius, Sidonius Apollinaris. 61
Témoignage de Quintilien. 63
Témoignage de Tacite. 65
Témoignage de Pline le jeune. 65
Raisons morales plus fortes que les témoignages historiques. 66

Digitized by Google

Pages
Ressemblance ou plutôt identité de la philosophie et de la morale du poëte et de celles du philosophe. 66
Stoïcisme des personnages des dix tragédies. 67
Astyanax et Polyxène, stoïciens. 67
Œdipe proclamant le droit du suicide. 68
Rapprochements de différents morceaux pris dans le poëte et dans le philosophe. 70
Identité d'idées et de style. 72
Ressemblances dans les variations et contradictions de doctrine. 73
De la morale de Sénèque. 76
Les mules étiques de Sénèque. 77
Défense à un père de pleurer son fils, à un mari d'aimer sa femme. . . . 77
Haute utilité de cette morale, malgré ses imperfections et ses absurdités . 78
Manie de la mort volontaire. 79
Marcellinus, malade d'une maladie curable, mais lente à guérir, se laisse mourir par ennui. 80
Mécène n'était pas de l'avis de Marcellinus. 81
Apologie du suicide par différents personnages des dix tragédies. 81
Les tyrans imaginent les supplices pour faire de la mort une chose sérieuse. 83
Des sentences dans le poëte et dans le philosophe. 84
Antithèses, phrases courtes et laconiques, pensées brillantes et à moitié vraies, communes au poëte et au philosophe. 86
Analogies entre leurs descriptions, ... 87
Mes conjectures sur les auteurs probables de ces tragédies. 88
Marcus Annæus Sénèque. 88
Sénèque le philosophe. 89
Lucius Annæus Méla. 89
Lucain. 90
Les tragédies dites de Sénèque n'ont point été faites pour la représentation. 91
Pourquoi Rome n'a pas eu de tragédie. 92
L'absence d'un art, dans un pays civilisé, ne peut s'expliquer que par l'absence de certaines conditions locales, soit politiques, soit religieuses, soit de mœurs, qui, dans un autre pays pareillement civilisé, ont fait fleurir cet art. 93
Des conditions auxquelles la Grèce paraît avoir dû sa tragédie. 93
Conditions littéraires. 94
La tragédie grecque trouve dans l'épopée ses sujets. ses héros et ses premières règles. 94
Des règles. 95
Temple élevé à Homère. 96
Amour de l'art chez les Grecs. 96
Luttes d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. 96
Belle destinée de Sophocle. — Disgrâce d'Euripide. 97
Eschine, acteur. 98
Conditions politiques et religieuses. 98
Conditions de mœurs. 100
Mœurs du théâtre chez les Athéniens. 101
Sophocle préféré à Eschyle et à Euripide. 102
Le théâtre, institution nationale à Athènes. 102
Délicatesse de goût du peuple athénien. 103
C'est un peuple de pur sang. 103

Digitized by Google

Pages
La composition de ce peuple a exercé une influence souveraine sur le drame grec. 104
A Rome, le peuple n'est pas romain. 105
Influence politique de ce peuple de tous les sangs. 106
Influence littéraire. — Pour le faux peuple de Rome, point d'origines nationales. 106
Point de religion commune. 107
Patois au lieu de langue. 109
Comédies de Térence et de Plaute. Pourquoi l'un est-il sifflé et l'autre applaudi ? 110
Des essais de tragédies romaines. 111
Comparaison entre la condition de la Grèce et celle de Rome. 112
Le drame est l'œuvre du peuple. 113
Qu'eût fait la tragédie d'Athènes sur un théâtre romain ? 114
Des tragédies de cabinet d'Ovide et de Varius. 115
De la tragédie de Sénèque. 117
Recette de cette tragédie. 117
N'y cherchez pas un art. 117
Paresse et facilité des écrivains contemporains de Sénèque. 119
Pomponius Secundus. 120
De l'amour dans les tragédies de Sénèque. 121
La Phèdre de Sénèque et la Phèdre d'Euripide. 122
La Déjanire de Sénèque et la Déjanire de Sophocle. 123
De la piété filiale. 126
L'Antigone de l'art grec et l'Antigone de Sénèque. 127
De l'amour maternel. 130
L'Andromaque d'Homère et de Virgile, et l'Andromaque de Sénèque. . . 131
Du point de vue sous lequel il convient de critiquer les caractères des femmes des dix tragédies. 133
Des caractères d'hommes dans Sénèque. 134
L'Hercule de Sophocle et l'Hercule de Sénèque. 134
Dans les dix tragédies il n'y a pas, à proprement parler, de caractères ; il n'y a que des situations. 135
Du procédé de ces tragédies. — Descriptions. — Déclamations. — Sentences. 137
Disposition de ces différents éléments de la recette tragique. 139
De la facilité du drame de Sénèque et du drame de notre époque. . . . 141

Deuxième partie.

Œdipe de Sénèque. 142
Œdipe de Sophocle. 162
Analyse et comparaison. 142, 198

PERSE, OU LE STOÏCISME ET LES STOÏCIENS

Explication de deux vers de Boileau sur Perse. 201
Boileau admire Perse par reconnaissance. 202
Caractère du talent de Boileau. 202
Comment Boileau et Juvénal composaient leurs satires. 203
De la fougue de Juvénal et du calme de Boileau. 204

Digitized by Google

Pages
Emprunts de Boileau à Perse. 204
Comparaison entre le morceau de Perse sur l'avarice et l'imitation de Boileau. 205
Boileau et la Bruyère. 210
Autres imitations de Boileau. 210
Comparaison entre le malade de Perse et celui de Boileau. 212
Perse orphelin à six ans — Ses parents. 214
Le grammairien Remmius Palémon. — Le rhéteur Virginius Flaccus. . . 214
Importance des rhéteurs et des grammairiens. 214
Fureur de versifier. 215
Lectures. 215
Annæus Cornutus. 216
Anecdote. L'histoire versifiée de Rome en quatre cents livres. 217
Anecdote de Perse et de Lucain. 217
Conjecture sur une certaine exclamation admirative que Lucain faisait entendre invariablement aux lectures de Perse, et que le temps a effacée du manuscrit de son biographe. 217
Exemple d'une exclamation contemporaine. 217
Affection de Pætus Thraséas pour Perse, lequel était parent d'Aria. . . . 218
A quel âge mourut Perse. — Sa donation à son maître Cornutus. — Succès de son livre. 218
Du jugement qu'en a porté Quintilien. 218
Qu'aurait fait Perse s'il eût plus vécu? 219
Danger d'écrire de trop bonne heure. 220
Histoire du jeune homme *de talent* à notre époque. 220
Différences entre la situation d'un esprit commun et celle d'un jeune homme de talent qui veulent écrire. 222
Efforts douloureux de ce dernier. 222
Avantage d'écrire tard. 223
Du danger de folie ou même de mort que courent les écrivains précoces . 224
Les rhéteurs. 224
Remmius Palémon et M. Jourdain. 225
Belles qualités de Perse gâtées par son éducation. 226
Cornutus et Chrysippe 227
De quelques axiomes du stoïcisme dogmatique. 228
Les stoïciens pratiques. 230
Les professeurs de stoïcisme. 231
Leur influence fatale sur Perse. 233
Philosophie d'Horace et philosophie de Perse. 233
Les stoïciens et les centurions. 234
Comment la vie humaine ressemble à un Y. 237
Causes politiques de la querelle entre les stoïciens et les officiers de l'armée, et de la disgrâce des premiers. 238
Domitien et les stoïciens pratiques. 238
Morale absolue de Perse. 289
Passage où Perse a pensé pour son compte. 242
Explication de l'obscurité de Perse. 244
N'y a-t-il de bons écrivains que les inventeurs? 244
Comment Boileau est imitateur. 245
Perse rédacteur du programme du stoïcisme. 245
Le mauvais style vient toujours du manque d'idées. 246
Labeur de Perse pour dire les mêmes choses qu'Horace. 247

Digitized by Google

Pages
Plusieurs exemples. 248, 254
Pourquoi l'on s'est tant occupé de Perse. 254
Casaubon, Turnèbe et Pithou. 255
Perse n'a eu que des amis et des ennemis, mais point de juges 255
Ce qu'on peut gagner à lire Perse. 256

STACE, OU LES LECTURES PUBLIQUES

Stace, c'est l'improvisateur italien. 261
Stace le père était aussi improvisateur. 262
Poëme sur l'incendie du Capitole. — Optimisme des poëtes et de leurs commentateurs. 263
Stace le père corrige ses élèves avec le fouet et la férule. 264
Il fait les honneurs du talent précoce de son fils. 264
Disponibilité des inspirations de Stace le fils. 265
Les bains, le platane. 266
Stace flatteur de Domitien. Pourquoi ? 267
Qu'est-ce que l'empire ? 267
Le peuple et le poëte sont tous deux courtisans de César. — Avec quelles différences ? 268
Crimes pour lesquels on meurt sous Domitien. 270
Optimisme héréditaire de Stace. 271
Ses habitudes mythologiques. 271
La Grèce avant l'empire et sous l'empire. 272
Comparaison entre l'imitation de Virgile et l'imitation de Stace. . . . 273
Stace sort quelquefois du lieu commun. — Belles comparaisons, même après celles d'Homère et de Virgile. 274
Stace est gâté par les lectures publiques. 277
Histoire des lectures publiques. 278
Horace hait ces lectures. 278
Asinius Pollion, père des lectures publiques. 279
Les débiteurs sont les auditeurs. 280
Auguste encourage les lectures. — Le goût de ces lectures devient bientôt une fureur. 280
Horace s'en plaint avec chagrin; Ovide s'en réjouit. 281
Sous Néron, les lectures publiques deviennent une institution. 283
Théorie des lectures publiques. 283
Petits soins que prend le poëte de ses auditeurs. — Règles de prononciation, de geste, d'accent. 285
Règles d'attitude. 286
— de bonne grâce. 286
Différentes manières d'applaudir. 287
Prospérité des lectures publiques au temps de Stace. 287
Noms de différentes lectures fort goûtées alors. 287
Crispinus, appariteur de Stace. 288
Atédius Mélior. — Abascantius, le ministre de l'intérieur sous Domitien. — Gallicus, le préfet de Rome. 289
Stace fait une lecture chez Abascantius. — Le portier. — La pie qui parle. 289
La fête des saturnales. 290
Le déjeuner de Domitien. Priscilla, la femme d'Abascantius. 291
Domitien fait un excès. 291

Digitized by Google

Pages

Les présents des saturnales. 291
Le cadeau fait à Grosphus le poëte par l'intendant des blés et des hôtelleries. 293
La cohue à la porte d'Abascantius. 294
L'affranchi Glabrion. 295
Glabrion et César. 296
La pléiade romaine. 297
Régulus l'avocat. 297
Sentius Augurinus. 300
Virginius Romanus, le faiseur de *mimiambes*. 301
Passiénus Paulus, le poëte élégiaque. 302
Titinius Capiton, le poëte serviteur de tous les poëtes. 303
Les *invités* et les *employés*. 304
Les préliminaires de la lecture. — Stace et Glabrion. 304
Tristesse de Stace. 305
Claudia, femme de Stace. 305
La belle-fille de Stace et de Claudia. 307
Stace veut aller vivre et mourir à Naples. 307
Que va lire Stace ? 308
Empressement de Crispinus. 309
La litière de Domitien. — Il entre dans la salle de lecture. 309
La mort du lion de César. 310
La lecture. 312
Les applaudissements. — Les commentaires des amis. 314
Les exclamations. 315
Passiénus Paulus succède à Stace. — Anecdote. 316
Javolénus a tué les lectures publiques. 316
Décadence des lectures publiques. 317
L'empereur, qui peut tout, ne peut pas les soutenir. 318
De deux sortes de silence 319
Les interruptions. 320
Différentes manières d'échapper aux lectures publiques. 321
On se fait remplacer par son affranchi. — Inconvénients. 321
Esclaves envoyés en reconnaissance. 322
Plaintes de Titinius Capiton 323
Petites indignations de Pline le Jeune 324
Dissolution de l'association des poëtes. 325

MARTIAL, OU LA VIE DU POETE

Changement d'opinion sur Martial 329
Des jugements de la postérité. 331
Opinion de la Harpe sur Martial 332
Inexactitude de la Harpe. 334
Bilbilis, patrie de Martial 335
Martial et Gilbert se plaignent de leurs parents. 336
Martial et Néron 337
Pourquoi Martial parle-t-il si tièdement de Néron ? 338
Indifférence des masses aux changements de gouvernement 339
Du silence de Martial sur ses premières années. 340

Digitized by Google

Pages

Pourquoi les poëtes anciens parlent-ils si peu de leur enfance, et pourquoi les poëtes de notre époque nous parlent-ils tant de la leur ? 341
Point de vie de famille, point de foyer domestique pour le poëte romain. . 342
A quoi se passe la vie du poëte ? 342
La pauvreté de Martial et son ambition. 343
Martial demande de l'argent. 344
Munificence de Domitien. 347
Justification du pauvre poëte. 347
Il fallait mourir de faim ou flatter. 348
On a pitié des poëtes de la Rome impériale, quand on compare leur condition à celle des poëtes modernes. 349
Flatteries à Domitien. 350
Martial et Postume. 351
Le Postume de notre temps. 352
Martial obligé de vendre à un ami les présents qu'il en a reçus 352
Martial et Parthénianus. 353
Martial tribun honoraire, chevalier honoraire, possédant *le droit de trois enfants*. 354
Martial a-t-il eu une ou plusieurs femmes ? 354
Popularité de Martial. 355
Que lui faut-il pour tenir son rang. 355
Comment Martial a-t-il déchiré Domitien mort, après l'avoir adulé vivant ? 357
Candeur et bonté de Martial. 359
Vers charmants. 360
Son amour des champs. 362
Martial est accablé de ses devoirs de client. 363
Jolie description d'une maison de campagne. 364
Les impuretés de Martial. 365
Le cabinet anatomique. 365
Explication des obscénités de Martial. 366
Expressions qui nous paraissent obscènes, qui ne l'étaient pas de son temps. 366
Il défend ses intentions. 368
Martial enregistre les *cancans* de la bonne et de la mauvaise compagnie. 368
Des épigrammes injustifiables. 369
Excès puéril de franchise. 370
Obscénités de Jean-Jacques Rousseau. 370
Vanité de Martial. 371
Causes de la rivalité de Stace et de Martial. 372
Martial et Stace traitent les mêmes sujets. 374
La chevelure de l'eunuque Earinus. 374
Pourquoi l'on écrit mal du temps de Stace et de Martial. 383
L'Hercule de bronze de Nonius Vindex. 384
Personnages de Martial. 391
Le discret de Martial. 391
Le discret de notre temps. 392
Le pique-assiette de Martial. 392
Le pique-assiette de notre temps. 393
Le gourmand. 395
L'usurier. 395
L'incendié volontaire. 396
Galerie de Martial. 396

Digitized by Google

Pages
Les trois professions qui font fortune. — L'avocat. 398
L'architecte. 400
Le crieur public. 401
Il est peu de poëtes auxquels on n'ait conseillé de se faire avocat. . . . 403
Vieillesse de Martial. 404
Les tracasseries qu'il a endurées à Bilbilis. 404
Tristesses et vide des caractères satiriques, quand il leur faut vivre dans la solitude. 406
Cause probable de la mort de Martial 406
Table. 407

DEUXIÈME VOLUME

JUVÉNAL, OU LA DÉCLAMATION

Biographie de Juvénal. 3
Onze empereurs. 4
État de la société romaine. 6
La foule et l'empereur. 7
Caractère de Juvénal. 8
Plus d'insouciance que d'indignation vraie. 8
Liaison de Juvénal et de Martial. 9
Singulières épigrammes. 10
Juvénal est étranger aux sectes. 11
Conclusions qui détruisent l'effet des raisonnements. 12
Violences qui finissent par des jeux de mots. 14
La déclamation. 16
C'est une institution de l'État. — Plusieurs empereurs l'encouragent par des salaires et par leurs exemples. 16
Trois époques dans l'histoire de l'éloquence. 17
Éloquence d'instinct. 18
Éloquence de théorie et d'art. 19
Éloquence de procédé et de recette, ou déclamation. 19
Prescriptions diverses. 20
Prescriptions positives. 20
— négatives. 21
— pour le vêtement. 22
— pour la voix. 23
Quintilien défend la déclamation. 24
Conséquences funestes de cette partie de l'éducation. 25
Quintilien lui-même en est si gâté qu'il ne peut pas exprimer naïvement ses plus vives douleurs. 26
Distinction à faire, dans ses plaintes éloquentes sur la mort de ses enfants, entre ce qui est du vrai père et ce qui est du faux père des écoles de déclamation. 27
La déclamation fait plus de mal à la poésie qu'à l'éloquence. 29
Les déclamations *traitées* et les déclamations *colorées*. 30

Digitized by Google

Pages.
Exemples de matières de déclamations. 31
Le cadavre mangé. — Les abeilles du pauvre. — Les incantations. — Le riche et le pauvre — Les deux jumeaux 32
Double caractère que présentent ces sujets. 34
Exigences des pères de famille. 35
Les deux enfants de Quintilien. 35
Tempérament adopté par les sages. 36
Influence de la déclamation sur Juvénal. 36
Juvénal écrit tard. 37
Juvénal est tiraillé entre son inspiration et les habitudes de l'école. . . . 39
Son exaltation fait moins d'effet que telle phrase sèche et nue de Suétone. 41
Tableau de la catastrophe de Séjan. 41
Beautés du morceau. 45
Qu'y manque-t-il pour nous contenter? 47
Par quoi les habitudes de l'école s'y trahissent. 48
Action de la satire sur les mœurs. — Horace. 50
Les satires de Juvénal ne sont ni religieuses ni comiques. 52
Du peu d'action de ces satires sur les vices des contemporains et sur ceux de la société moderne. 54
De la vertu que prêche Juvénal. 54
Politique de Juvénal. 55
Conseils que les grands esprits du temps donnent aux pauvres pour sortir de leur misère. 57
Leur insouciance de l'avenir. — Ils ne conçoivent la postérité que sous le rapport littéraire. 59
Où étaient la vie et l'avenir? 60
Les chrétiens. 60
Des personnages des satires de Juvénal. 63
Les Grecs. 63
Le client. 64
Le riche. 65
L'avocat qui a la vogue et celui qui ne l'a pas. 66
Les nobles. 66
De la foi qu'il faut accorder à Tacite et à Juvénal. 67
Deux morceaux charmants où Juvénal s'est déridé 67

LUCAIN, OU LA DÉCADENCE

Première partie.

A quel âge Lucain fut amené à Rome. 73
Qui le produisit à la cour? 74
Comment se fait son éducation? 75
L'enfant poëte. 76
Pourquoi Lucain est-il à Rome? 77
Epoque de Lucrèce, de Virgile, d'Horace. 77
Education de Lucrèce. 78
— de Virgile 78
— d'Horace. 79
De la campagne militaire d'Horace 79
Néron et Lucain camarades d'école et de jeux 80

Digitized by Google

Pages
Honneurs conférés à Lucain par Néron. 80
Refroidissement entre Néron et Lucain. 81
Des services que Lucain rendait à Néron dans les lectures publiques. . . 81
Des infractions de Néron à la loi de réciprocité. 82
Fécondité poétique de Néron. 82
Les complaisances excessives de Lucain pour Néron prouvent que le sujet se sent supérieur au prince. 82
Des marques de préférence arrachées par le talent du jeune Lucain à un auditoire composé des courtisans de Claude et d'Agrippine. 83
La rupture entre Lucain et Néron. 84
Une lecture. 84
Débit de Lucain. 85
Lucain vainqueur dans les jeux littéraires où il a pour concurrent Néron 86
Néron fait défense à Lucain de lire ses vers. 86
Influence de la vie de cour sur le talent de Lucain. 87
La vie de Lucain commence et finit par quelque chose de faux 88
La conspiration de Pison. 88
Quelle pouvait être la haine de Lucain pour Néron ? 88
Caractère de Pison. 89
Découverte de la conspiration. 90
Mort d'Epicharis. 91
Lucain dénonce ses amis et sa mère. 92
Différences entre la situation de Pison et celle de Lucain. 93
Pison demande grâce à Néron pour sa femme. 49
D'un passage très-significatif du poëme de Lucain sur la peur de la mort. 95

Deuxième partie.

LA PHARSALE

Quelle est l'idée de *la Pharsale?* 97
Il y a de tout dans *la Pharsale*. 97
De l'opinion des commentateurs sur l'unité que Lucain aurait pu donner à son poëme s'il eût plus vécu 99
Explication de *la Pharsale* par l'état moral et politique de l'époque de Lucain. 100
De la morale de Lucain. 102
De la vérité historique dans *la Pharsale*. 103
Le poëme de Lucain n'explique pas l'événement qui en est le sujet . . . 103
De l'espèce de grandeur de *la Pharsale*. 104
Comment on pouvait traiter un tel sujet 106
Caractère de Pompée. 107
Son éducation. 107
Sa vie théâtrale. 108
Pompée le jour d'un triomphe. 109
Son ambition. 110
Ses émissaires gagés. 111
Pompée à son retour d'Asie. 113
Du mal qu'il fit à la république. 114
Des nombreuses illégalités qui furent faites en sa faveur. 115
De la faute que font les peuples libres en ne comptant pas avec les hommes qui leur ont rendu service. 118

Digitized by Google

Pages

D'une autre faute que font les peuples libres en exagérant les talents et les capacités des hommes publics. 118
Des torts réciproques du peuple romain, du sénat, de la nation tout entière, à l'occasion de Pompée. 119, 124
Pompée manque de caractère.. 124
Ses épouses. — Son affranchi Démétrius. 125
C'est lui qui prépare l'avénement de César.. 126
César, le vrai héros d'une épopée. 129
Caractère et portrait de César. 129, 134
De la vérité des caractères dans *la Pharsale*. 134
Ce que Lucain fait de Pompée. 134
Ce que Lucain fait de César. 135
Comment Lucain a compris Caton. 137
Brutus. 138
Caractère de Cornélie, femme de Pompée. 139
Caractère de Marcia, femme de Caton. 139
De quelques faits de la vie humaine qui se rencontrent dans le poëme de Lucain. 140
De la vérité des événements dans *la Pharsale*. 141
Quelle lumière y trouve-t-on sur les intérêts et les idées qui étaient en jeu dans la grande lutte entre César et Pompée? 142
De la révolution qui changea les destinées de Rome et du monde, Lucain n'a compris et chanté que le dénoûment matériel. 144
A quel titre *la Pharsale* mérite la qualification d'ouvrage romain, *opus romanum*.. 145
Qu'est-ce que la Fortune de Lucain? 146
A quoi tient la religion de Lucain? 147
Un poëme épique ne doit pas avoir pour sujet une histoire. 148
La poésie, c'est l'histoire des époques qui n'ont pas d'histoire. 148
La poésie n'a rien à faire là où les monuments historiques abondent. . . 148
Inconvénient pour la poésie, qui ne doit parler qu'à l'imagination, au cœur, de s'adresser aux opinions, à l'esprit critique. 149
Impatience du dénoûment. 149
Empire de la véritable épopée sur les âmes. 150
Des digressions de Lucain. 151
Toute son originalité est dans les digressions. 152
Analyse des livres III, VII et VIII de *la Pharsale*. 152
César furieux d'avoir vaincu sans combat. 155
Prétendue terreur que cause son arrivée à Rome. 156
Prétendus pillages de César. 159
Siége de Marseille. — Véritables causes de la résistance. 161
Episode d'Argus et de son père. 167
Le *Bélisaire* de Gérard. 168
Des morts singulières dans Homère, Virgile et Lucain. 170
Du rôle que Lucain fait jouer à Cicéron avant la bataille de Pharsale. . . 171
Comparaison entre le discours que César tint à ses troupes avant la bataille, et la harangue que lui prête Lucain. 174
Réflexions de Lucain sur cette bataille, comparées avec celles de Plutarque. 180
Lucain fait mourir héroïquement Domitius, parce qu'il était un des ancêtres de Néron. 184
La fuite de Pompée selon Lucain et selon Plutarque. 186
Mort de Pompée.. 197

Digitized by Google

Pages
Imitations de Corneille. 198
Des apostrophes de Lucain sur la mort de Pompée. 200

Troisième partie.

COMPOSITION DE LA PHARSALE

La description, dans l'art grec, est plus philosophique que physique. . . 209
La description, dans l'art de Lucain, est plus physique que philosophique. 210
Différences entre les deux publics auxquels s'adressent l'un et l'autre art. . 211
Des accroissements matériels qui résultent, pour la langue, de la description de Lucain. 211
La sibylle de Virgile. 212
Respect de Virgile pour les traditions religieuses. 215
La sibylle de Lucain. 216
De l'effet moral de la description de Lucain. 218
La tempête d'Homère. 220
Grandeur des effets, petitesse des moyens. 221
La tempête de Virgile. 222
Infériorité de l'art de Virgile. 225
Cet art a perdu en profondeur, il a gagné en effets de détail 227
La tempête de Lucain. 228
Plus de sentiment moral, effets tout matériels 230
Quelle idée vous donne la description de Lucain ? 232
La Pharsale est un poëme descriptif. 233
Ce qu'il faut penser de cette opinion de Quintilien sur Lucain, que ce poëte est plus orateur que poëte. 233
Quintilien ne considère la poésie que dans ses rapports avec l'art oratoire. 235
Des *Argonautiques*. 237
La *Thébaïde* et l'*Achilléide*. 237
Les *Puniques*. 238
Les descriptions de Martial. 238
Du poëme sur l'Etna, de Lucilius Junior. 239
Columelle. 239
Térentianus Maurus. 240
D'une allusion de Juvénal à la manie descriptive des poëtes de son époque. 241
De la description dans les derniers temps de la langue latine. 242
Pourquoi cette forme particulière de la décadence dans la littérature romaine. 244
Du rôle que joue l'humanité dans la description homérique et virgilienne. . 244
De l'humanité et de la religion au temps de Lucain. 245
La description y est la seule littérature possible 247
De la description, en France, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. 249
Caractères de la description depuis quinze ans. 250
Sentiment moral. — Différence avec le sentiment moral de la description homérique. 250
L'individu selon le christianisme a remplacé l'humanité de l'art grec et latin. 251
Des combinaisons de style que la description contemporaine a ajoutées à notre langue 252
Abus de cette description. 253

Digitized by Google

Pages

Toute époque dont la description est le principal titre littéraire doit être une époque d'érudition. 253
De quelle nature est cette érudition. 254
Du poëme de Lucain comme œuvre d'érudition. 254
Du poëme de Silius Italicus. 255
Des poëmes de Stace. 256
— de Valérius Flaccus. 256
Enthousiasme érudit de Lucain. 257
Détails de géographie, de topographie, d'astronomie. 259
Exemples 260
Du manque d'invention chez les poëtes de l'époque de Lucain. 263
Trois époques dans l'histoire de l'art. 264
Première époque : poëtes primitifs. 264
Leur double caractère : nécessité, naïveté. 265
Naïveté dans les idées, naïveté dans la forme. 266
Seconde époque : poëtes littérateurs. 268
Les *âges d'or* des littératures. 268
Par quel concours de circonstances ils sont préparés et produits. . . . 268
Différences entre les poëtes primitifs et les poëtes littérateurs. 271
Troisième époque : versificateurs érudits. 272
Prédominance de l'art sur l'inspiration. 273
Le poëte, la critique et le public. 274

Quatrième partie.

DU STYLE DE LA PHARSALE ET DES POETES CONTEMPORAINS DE LUCAIN.

Justification de quelques pages de philologie. 277
Que signifie le *fond* du style ? 278
Que signifie la *forme* du style ? 278
Où en est restée la tradition poétique à l'époque de Lucain. 279
Différences entre l'époque de Lucain et la nôtre. 280
Des Sénèque oncle et neveu. 281
Caractères de la poésie de Virgile. 282
— de celle de Lucain. 282
Altération de la langue virgilienne 282
Exemples. 283
Comment Virgile et Lucain expriment les mêmes choses. 284
Respect de Virgile pour la tradition populaire. 293
Comment Lucain innove. 300
Comment il innove dans les mots. 301
Exemples. 301
Exemples de vague et d'indétermination. 302
Prodigieuse souplesse des mots destin et mort, *mors, fatum*. 313
Est-il besoin d'imagination et de mystère pour se rendre compte du travail des poëtes de l'époque de Lucain? 318
Comment Lucain innove dans les tournures. 319
Efforts de Lucain pour échapper au lieu commun. 320
Du défaut de logique dans ses images 324
De son luxe de mots et de tournures. 328
De son manque de variété. 332

Digitized by Google

Pages

Du procédé uniforme que Lucain emploie dans toutes les transformations qu'il fait subir à la langue de Virgile et d'Horace. 333
Du contentement des scoliastes à la vue d'un mot bizarre. 333
De la forme extérieure du style de Lucain. 334
Caractères de cette forme dans Virgile, dans Horace, dans Ovide. . . . 334
De la variété dans Virgile. 334
Indépendance de Virgile 335
Lucain appartient à tout le monde. 336
Lucain n'écrit que pour lire, d'où il arrive qu'il écrit comme il lit. . . . 337
Du refrain favori de Lucain. 338
Les tirades sans rejet. 341
Du mouvement de la période virgilienne et de la tirade de Lucain. . . . 342
Caractère du style des tragédies dites de Sénèque. 343
Du style de Perse. 345
Pourquoi Perse est obscur. 346
Du public aux époques de belle poésie et de poésie en décadence. . . . 347
Silius Italicus, poëte de deux écoles. 347
Caractère de Silius comme homme. 348
Du style de Stace. — Différences entre Stace et Lucain 350
Stace et Ovide. 351
Fidélité de Martial aux traditions du siècle d'Auguste. 352
Différences entre le genre de Martial et les poésies de ses contemporains . 353
De l'inconvénient d'un public spécial. 354
Pourquoi Martial est-il généralement simple, clair, concis ? 355
Juvénal résume toutes les beautés et tous les défauts des poëtes de son époque 356
Caractère particulier de son style. 357
Ce qui soutient les langues. 358
Que penser des théories sur le beau ? 359
Qu'il faut s'en tenir au mot *beautés*. 359
Des beautés dans l'ordre moral. 361
Des idées nécessaires. 361
D'une autre sorte d'idées nécessaires. 362
Des idées particulières et locales. 363
Des beautés qui répondent à ces trois sortes d'idées, et où les trouve-t-on? 364
Du *trait*, aux époques de décadence. 367
Dans quel sens dit-on de certaines poésies qu'elles ont le tort d'être trop belles ? 368
A quel âge se laisse-t-on prendre plus facilement aux équivoques beautés qu'on appelle *traits* ? 369
Après quelles sortes d'expériences revenons-nous aux grands poëtes ? . 371
A quoi peuvent servir les poésies des époques de décadence? 372
Du trait dans Lucain. 372
Exemples. 373
Que les hommes supérieurs défont dans la seconde moitié de leur vie ce qu'ils ont fait dans la première. 374
Portrait de Caton par Lucain. 376
Portrait de Pompée par Caton. 377
Du trait dans les poëtes de l'époque de Lucain. 378

Digitized by Google

CONCLUSION

Pages
Rapprochement entre la poésie de l'époque de Lucain et celle de notre temps 381
De nos poésies particulières. 382
Notre époque est moins dépourvue que celle de Lucain. 382
Ce que les poëtes de cette époque nous apprennent de la société où ils vivent 383
Comment l'œuvre de l'unité nationale et littéraire s'est consommée à Rome et en France. 385
Différences entre les événements qui ont suivi dans les deux pays l'accomplissement de cette œuvre. 387
Ressemblances. — Du goût de l'érudition commun aux deux époques. . . 387
De la profusion des descriptions de part et d'autre. 388
Ressemblances des procédés du style. 389
De l'inconvénient des poésies *individuelles*. 389
Elles augmentent singulièrement le nombre des poëtes. 390
Des critiques précurseurs et du langage qu'ils tiennent aux poëtes de talent et d'espérance. 391
Où se portent les bons esprits et la belle langue. 893
Où est la poésie à cette heure? 394

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

663 — Paris, Imp. Lalour fils et Guillot, 7, rue des Canettes.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

About (Edmond). L'Alsace. 1 vol. — Causeries. 2 vol. — La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le progrès. 1 vol. — Le turco. 1 vol. — Madelon. 1 vol. — Théâtre impossible. 1 vol. — A B C du travailleur. vol. — Les mariages de province. 1 vol. — La vieille roche. 3 vol. — Le fellah. 1 vol. — L'infâme. 1 vol. — Salons de 1864 et 1866. 2 vol.

Albert (P.). Chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays : la poésie, 1 vol. ; la prose, 1 vol. — La littérature française de la fin du XVIe siècle au XVIIIe siècle. 3 vol.

Barrau. Histoire de la Révolution française. 1 vol.

Baudrillart. Économie politique populaire. 1 vol.

Bautain (l'abbé). Le chrétien et la chrétienne de nos jours. 4 vol. — Les choses de l'autre monde. 1 vol. — La belle saison à la campagne. 1 vol.

Berger. Histoire de l'éloquence latine. 1 vol.

Bersot. Mesmer et le magnétisme animal. 1 vol.

Boissier. Cicéron et ses amis. 1 vol.

Bréal. Quelques mots sur l'instruction. 1 vol.

Byron (Lord). Œuvres. Trad. B. Laroche. 4 vol.

Calemard de la Fayette (Ch.). Le poëme des champs. 1 vol.

Caro. Études morales. 2 vol. — L'idée de Dieu. 1 vol. — Le matérialisme et la science. 1 vol. — Les jours d'épreuve. 1 vol.

Cervantès. Don Quichotte, trad. Viardot. 2 vol.

Chateaubriand. Le génie du christianisme. 1 vol. — Les martyrs et le dernier des Abencerrages. 1 vol. — Atala, René, les Natchez. 1 vol.

Cherbuliez (Victor). Le comte Kostia. 1 v. — Paule Méré. 1 vol. — Roman d'une honnête femme. 1 vol. — Le grand-œuvre. 1 vol. — Prosper Randoce. 1 vol. — L'aventure de Ladislas Bolski. 1 vol. — La revanche de Joseph Noirel. 1 vol. — Meta Holdenis. 1 vol. — Miss Rovel. 1 vol. — Le fiancé de Mlle Saint-Maur. 1 vol.

Crépet (E.). Le trésor épistolaire de la France. 2 v.

Dante. La divine comédie, trad. Fiorentino. 1 vol.

Daumas (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.

David (l'abbé). Voyages en Chine. 2 vol.

Deschanel (Em.). Études sur Aristophane. 1 vol.

Despois (D.). Le théâtre sous Louis XIV. 1 vol.

Du Camp (M.). Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie. 6 vol. — Souvenirs de l'année 1848. 1 vol.

Duruy (V.). De Paris à Vienne. 1 vol. — Introduction à l'histoire de France. 1 vol.

Duval (Jules). Notre planète. 1 vol.

Ferry (Gabriel). Le coureur des bois 2 vol. — Costal l'Indien. 1 vol.

Figuier (Louis). Histoire du merveilleux. 4 vol. — L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — L'année scientifique. (1856-1875). 19 vol. — Le lendemain de la mort. 1 vol. — Savants illustres. 2 vol.

Flammarion (C.). Contemplations scientifiques. 1 v.

Fléchier. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.

Fustel de Coulanges. La cité antique. 1 vol.

Garnier (Ad.). Traité des facultés de l'âme. 3 vol.

Garnier (Ch.). A travers les arts. 1 vol.

Gréard. De la morale de Plutarque. 1 vol.

Guizot (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol. — Le duc de Broglie. 1 vol.

Houssaye (A.). Le 41e fauteuil. 1 vol. — Violon de Franjolé. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol.

Hübner (B^on de). Promenade autour du monde. 2 v.

Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug-Jargal, etc. 1 vol. — Han d'Islande. 2 vol. — Littérature et philosophie mêlées. 2 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Les voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 vol. — Théâtre. 1 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les Contemplations. 2 vol. — Légende des siècles. 1 vol. — Les misérables. 5 vol. — L'année terrible. 1 vol.

Ideville (d'). Journal d'un diplomate. 3 vol.

Jacqmin. Les chemins de fer en 1870-71. 1 vol.

Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol. — Mélanges philosophiques. 1 v. — Nouveaux mélanges philosophiques. 1 vol.

Jurien de la Gravière (L'amiral). Souvenirs d'un amiral. 2 vol. — La marine d'autrefois. 1 vol. — La marine d'aujourd'hui. 1 vol.

Lamartine (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Confidences. 1 vol. — Nouvelles confidences. 1 vol. — Lectures pour tous. 1 vol. — Souvenirs et portraits. 3 vol. — Le manuscrit de ma mère. 1 vol.

Lamarre. De la milice romaine. 1 vol.

Laveleye (E. de). Études et essais. 1 vol. — La Prusse et l'Autriche après Sadowa. 1 vol.

Lee Childe. Le général Lee. 1 vol.

Lehugeur. La chanson de Roland. 1 vol.

Malherbe. Œuvres poétiques. 1 vol.

Marmier (Xavier). Gazida. 1 vol. — Hélène et Suzanne. 1 vol. — Histoire d'un pauvre musicien. 1 vol. — Le roman d'un héritier. 1 vol. — Les fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Mémoires d'un orphelin. 1 vol. — Sous les sapins. 1 vol. — La recherche de l'idéal. 1 vol. — Robert-Bruce. 1 vol. — Les âmes en peine. 1 vol. — Voyages. 4 vol.

Martha. Les moralistes sous l'empire romain. 1 vol. — Le poëme de Lucrèce. 1 vol.

Michelet. L'insecte. 1 vol. — L'oiseau. 1 vol.

Montégut. Souvenirs de Bourgogne. 1 vol. — En Bourbonnais et en Forez. 1 vol.

Nisard. Les poëtes latins de la décadence. 2 vol.

Ossian. Poëmes gaéliques. 1 vol.

Patin. Études sur les tragiques grecs. 4 vol. — Études sur la poésie latine. 2 vol.

Pfeiffer (Mme Ida). Voyages d'une femme. 3 vol.

Prévost-Paradol. Études sur les moralistes français. 1 vol. — Essai sur l'histoire universelle. 2 v.

Saint-Simon. Mémoires. 20 vol.

Sainte-Beuve. Port-Royal. 7 vol.

Saintine (X.-B.). Le chemin des écoliers. 1 vol. — Picciola. 1 vol. — Seul ! 1 vol.

Sévigné (Mme de). Lettres. 8 vol.

Shakespeare. Œuvres, traduction Montégut. 10 v.

Simon (Jules). La liberté politique. 1 vol. — La liberté civile. 1 vol. — La liberté de conscience. 1 v. — La religion naturelle. 1 vol. — Le devoir. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol. — L'ouvrier de huit ans. 1 vol. — Le travail. 1 vol. — La politique radicale. 1 vol. — L'école. 1 vol. — La réforme de l'enseignement. 1 vol.

Simonin. Le monde américain. 1 vol.

Taine (H.). Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — Nouveaux essais. 1 vol. — Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français au XIXe siècle. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées. 1 v. — M. Graindorge. 1 vol. — Notes sur l'Angleterre. 1 vol. — Un séjour en France de 1792 à 1795. 1 vol. — Voyage en Italie. 2 vol.

Topffer (R.). Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Le presbytère. 1 vol.

Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. 25 vol.

Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature latine. 12 vol.

Villehardouin. Conquête de Constantinople. 1 vol

Vivien de St-Martin. L'année géographique 14 années (1863-1875). 15 vol.

Wallon. Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 vol. — La sainte Bible. 2 vol. — La Terreur. 1 vol.

Wey (Francis). Dick Moon. 1 vol. — La haute Savoie. 1 vol. — Chronique du siège de Paris. 1 vol

663 — Paris, imp. Lahure fils et Guillot, 7, rue des Canettes.

Digitized by Google

64-341

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE SEP 12 '35

DUE JUN 14 '38

MAY 15 '59 H

WIDENER
JUL 19 2000
CANCELLED

WIDENER
BOOK DUE
NOV 9 1981
CANCELLED
AUG 13 1981

7181074

Digitized by Google

3 2044 099 902 934

Digitized by Google